


600017113J

HISTOIRE

DE

FRANTZ DE SICKINGEN.

A PARIS :

Chez M. AUBRY, libraire, rue Dauphine.
— M. FRANCK, libraire, rue Richelieu.



FRONTISPICE DE GASPARD STOURM.

HISTOIRE

DE

FRANTZ
DE SICKINGEN

Chevalier allemand du seizième siècle,

PAR

E. DE BOUTEILLER,

Ancien Capitaine d'artillerie, Membre de l'Académie impériale de Metz.



METZ,

IMPRIMERIE DE ROUSSEAU-PALLEZ, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE,

rue des Clercs, 14.

1860.

PRÉFACE.

Nous entreprenons en ce moment de faire connaître un personnage dont le nom est resté presque inconnu en France et qui a eu pendant sa vie plus d'un point de contact important avec notre histoire, un homme que l'Allemagne honore comme l'un des types les plus brillants de sa chevalerie, et qui y est resté dans les souvenirs populaires ce que le Cid est en Espagne et Bayard parmi nous. Mais, nous le savons, cette illustration éclatante n'a pas franchi notre frontière, et nulle biographie, si universelle qu'elle se prétende, n'a daigné lui donner place dans ses colonnes. Le nom qui est inscrit sur le titre de ce volume, va être accueilli par plusieurs avec une sorte d'étonnement, et nous ne serions pas surpris que plus d'une mémoire recherchât, pour le lui appliquer, le vers qu'adresse Boileau au malencontreux auteur du poëme de Childebrand. Ceci, il est vrai, n'est pas un poëme, et peut-être sera-t-on plus indulgent que ne l'a été Boileau, pour une modeste étude qui demande à ajouter humblement son mot aux savantes et éloquentes productions qui ont été inspirées par le seizième siècle. Puisée presque toute entière à des sources authentiques et contemporaines, se présentant avec le caractère international

que pouvait facilement recevoir une œuvre éclose sur la frontière, elle ose demander à quelques lecteurs bienveillants de daigner, sans prévention, honorer son héros d'un moment d'attention et de juger ensuite, tout en faisant la part de l'insuffisance de l'auteur, si cette vie turbulente et dramatique, pleine de grandes choses et de desseins plus grands encore, n'était pas un peu digne de venir demander à la France l'hospitalité de quelque illustration.

Le premier intérêt que notre personnage doit provoquer près des esprits curieux de notre province, celui qui doit pour ainsi dire les mettre en relations avec lui, c'est le rôle qu'il a joué dans les affaires de nos ancêtres et la place qu'il s'est marquée dans leurs annales. Rôle, je l'avoue, dont il ne faut pas faire trop d'étalage, et qui est plutôt celui d'un *tendeur de hault chemin* que d'un preux chevalier, mais qui n'en constitue pas moins un des souvenirs intéressants de notre histoire locale, grâce au tableau si plein de vie et d'émotion que nous en a laissé Philippe de Vigneulles. C'est là, si l'on veut me permettre de le dire, la porte d'entrée de Sickingen parmi les objets d'études dignes de nous arrêter. Mais lorsque l'on a pénétré dans cette existence agitée, combien ne découvre-t-on pas de faits saisissants par eux-mêmes ou importants par les grands événements auxquels ils se rattachent, et n'est-on pas en droit de dire qu'il semble que le seizième siècle en ait fait une de ses plus frappantes personnifications!

La dernière apparition des chevaliers du moyen âge, toujours prêts à sauter en selle pour quiconque réclame leur appui au nom de la justice violée, de la faiblesse opprimée, au nom, faut-il aussi l'ajouter, d'un beau profit à réaliser, semble se faire en lui; les grands

drames de l'élection de Charles-Quint à l'empire, de sa rivalité avec François Ier, le trouvant au premier rang de leurs acteurs; la naissance de l'hérésie, son développement, la fermentation confuse de tout un nouveau monde politique et intellectuel, trouvent place dans cette étude; les récits de bataille s'y heurtent avec les controverses religieuses; nous y rencontrons des personnages illustres dans des ordres d'idées divers. Bayard et Fleurange, Lamarck et Nassau, Luther et ses docteurs, François Ier et ses capitaines, Charles-Quint et ses conseillers; l'histoire de l'Allemagne au seizième siècle, si émouvante et si variée, s'y déroule dans vingt épisodes où Sickingen joue son rôle.

Nous faisons là, en cédant trop facilement à l'entraînement de nos impressions personnelles, un tableau dont on nous demandera peut-être un compte légitime et sévère. Mais cette inquiétude, qui devait être accablante pour notre faiblesse, s'atténue dans une pensée rassurante. Il nous semble que tous ces hommes illustres dont le nom va paraître dans notre récit, que tous les chroniqueurs, si éloquents dans leur naïve sincérité, auxquels nous en avons emprunté les éléments, vont se grouper autour de notre héros, lui faire comme une escorte d'honneur, et l'amener à bon port jusqu'à la fin du volume, sans que l'on songe à nous reprocher trop amèrement le choix que nous avons fait de lui pour l'objet de nos études.

Metz, le 10 mai 1860.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

L'histoire de Frantz de Sickingen n'a jamais été, à ma connaissance, l'objet d'aucun ouvrage écrit en français. Il a été traité en allemand à plusieurs reprises et particulièrement par M. Münch, en 1827, d'une manière très-distinguée, et complétée par un volume de documents authentiques (*Codex diplomaticus*) recueillis dans les archives de toute l'Allemagne. Cette remarquable étude, je le reconnais hautement, m'a été d'un grand secours, surtout en ce qui touche les faits purement relatifs à l'Allemagne et spécialement à la réforme. Par une réciprocité toute naturelle, l'ouvrage de l'érudit allemand m'a paru un peu insuffisant pour tout ce qui est étranger à sa patrie, et les documents contenus dans les Mémoires contemporains écrits dans notre langue, m'ont permis d'y faire d'importantes additions. Ainsi, le siége de Metz y figure à peine et sous des couleurs singulières; celui de Mézières n'y est pas beaucoup mieux traité: mais les chroniqueurs français ne m'ont pas manqué pour me permettre de combler ces lacunes. Outre les nombreux Mémoires contemporains écrits en français et en latin, auxquels j'ai pu puiser les éléments de mon travail, la bibliothèque et les archives de Strasbourg, compulsées à mon profit par le plus modeste et le plus complaisant des amis, m'ont encore livré plus d'un précieux document.

Je fais ici l'énumération de mes principales sources, mais il en est beaucoup d'autres dans lesquelles j'ai puisé des faits peu im-

portants, des dates, des renseignements de détails, des particularités biographiques, et dont la nomenclature n'offrirait pas un grand intérêt.

Franz von Sickingens Thaten, Pläne, Freunde und Ausgang, par Ernest Munch. (Stuttgard et Tubingen) 1827.

Et particulièrement l'ensemble des pièces originales inédites empruntées par M. Münch aux archives de Worms, de Trèves, etc., contenues dans son second volume sous le nom de *Codex diplomaticus*.

Thomas Léodius. — *Historiola Francisci de Sickingen*. (Bibl. de Strasbourg.) Ouvrage contemporain.

Bellum Sickinganum, en latin. id.

Gaspard Stourm. — Wahrlicher Bericht ꝛc. id.

P. Browerus. — *Antiq. et Annales trévirenses*, t. II.

Mémoires de Fleuranges.

Mémoires de Du Bellay.

Mémoires du chevalier Bayard. (Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France.)

Gaillard. — *Histoire de François Ier*, t. I.

Barth. Latomus. — *Actio memorabilis Franciscià Sick.*

Ulri ab Hutten. — *Opera.*

Seckendorff. — *Historia Lutheranismi.*

Schœpflin. — *Alsatia illustrata.*

Mémoires de Philippe de Vigneulles. — Edition Michelant.

Huguenin. — *Chroniques de Metz.*

Pantaleonis. — *De viris illustribus germaniæ.*

Michelet. — *Lettres et Mémoires de Luther.*

Audin. — *Histoire de Luther.*

Diffembach. — *Histoire de Darmstadt.*

Biographie de Goetz de Berlinchingen.

Meiner. — *Histoire des hommes illustres.*

Sattler. — *Histoire du duché de Wurtemberg.*

Theuthorn. — *Histoire de Hesse.*

Les historiens anciens et modernes de la France, de la Lorraine, de l'Allemagne, les diverses biographies universelles, les archives et cartons de la bibliothèque de Metz, de Trèves, de Strasbourg.

C'est en empruntant les faits à toutes ces sources, en les contrôlant les uns par les autres, en les groupant patiemment et avec une consciencieuse réflexion, que j'ai tâché de retracer d'une manière véridique l'existence agitée à laquelle j'ai attaché mes études.

Si j'ai obtenu ce résultat, objet de mes désirs et but de mes efforts, ce n'est pas à moi qu'il appartient d'en juger, mais au public indulgent et éclairé auquel je soumets humblement mon œuvre.

HISTOIRE

DU

CHEVALIER FRANTZ DE SICKINGEN.

. . . .
Un grand capitaine de l'empire
Vint mettre le siege devant la ville
Accompagné de trente mille
. . . .
Ce capiteine fort ou foible
N'estoit gentilhomme ni noible
Quatre O portait en son ecu (1)
Sans nom ny tiltre que Franciscus.
(*Chronique rimée de la cité de Metz*).

CHAPITRE Ier.

ORIGINE ET PUISSANCE DE LA MAISON DE SICKINGEN. [2]

La maison de Sickingen a emprunté son nom à un château situé dans la province du Kraichgau, sur la rive droite du Rhin, à trois lieues environ de la ville de Bretten. Depuis l'époque que l'on peut appeler le temps primitif de la noblesse allemande, jusqu'au seizième siècle, ce fief n'est pas sorti de la famille de Sickingen, et il a été le premier théâtre des progrès de leur puissance et de leur gloire; mais depuis longtemps déjà il a cessé d'être leur

[1] La maison de Sickingen portait *de gueules à cinq besans d'argent en sautoir*.

[2] SOURCES: Thomas Leodius *Hist. Franc. de Sick*. — Schœpflin, *Alsatia illustrata*. — Iselin, Histor-Lexik. — Humbracht, *Genealogies*.

résidence ordinaire et dès le milieu du quatorzième siècle ils se sont fixés dans le Palatinat à la suite d'une alliance illustre. Or, c'est une maison fameuse dont toutes les générations ont marqué avec plus ou moins d'éclat dans l'histoire de l'Allemagne. Elle appartient à la noblesse immédiate de l'empire, c'est-à-dire qu'elle compte dans la descendance de ces premiers chefs des bandes envahissantes qui, ayant pris racine sur le sol conquis par leur vaillance, l'avaient hérissé de ces burgs innombrables dont les coteaux du Rhin montrent encore avec orgueil les ruines pittoresques. L'empire d'Allemagne avait rangé tous ces fiers seigneurs autour du trône impérial, devant lequel seulement s'inclinait leur indépendance, et en dehors duquel ils ne relevaient que de Dieu et de leur épée.

Frantz, notre héros, descendait au seizième degré d'Albrecht, seigneur de Sickingen en 936, et plusieurs de ses ancêtres avaient occupé dans l'empire et dans l'Église de hautes et brillantes positions [1]. Le caractère dominant des hommes de cette race était une activité infatigable et une ambition sans limite. Les villes, les évêques, les provinces même ne leur semblaient pas des adversaires trop redoutables pour eux, et les deux derniers siècles les avaient vu exercer presque sans relâche et de tous côtés leur humeur batailleuse. Le père de Frantz, Schweikhard VIII, grand-maréchal du Palatinat et l'un des plus vaillants guerriers de la noblesse allemande, s'est montré digne d'être le descendant d'une race belliqueuse et le précurseur de celui qui allait en élever si haut le renom. Ses querelles avec les villes du cercle du Rhin avaient dix fois ensanglanté le pays. La ville de Worms et celle de Cologne avaient subi ses attaques, et ce n'avait été qu'au prix de sacrifices onéreux qu'elles avaient pu obtenir la paix. Son renom était celui d'un homme

---

[1] Voir la généalogie de la maison de Sickingen, à la fin du volume.

terrible, avide de gloire non moins que de butin, ne reculant pas devant une injustice pour acquérir l'une et l'autre; il était profondément craint et non moins détesté dans tout le pays par la bourgeoisie et l'oligarchie des villes impériales. Mais il avait aussi de belles qualités, un dévouement sans bornes au prince palatin, une fidélité à toute épreuve à ses alliés, et un brillant courage qui n'était égalé que par la fermeté de son caractère; aussi une grande partie de la noblesse le reconnaissait-elle pour son chef, de cœur aussi bien que de nom. Sa carrière agitée et turbulente se termina par une catastrophe.

En 1503, l'héritage du duc Georges de Bavière était disputé à son gendre Rupert, fils de l'électeur palatin, par ses cousins Albrecht et Volfgang, dont l'empereur Maximilien avait embrassé le parti[1]. Cette querelle, soutenue avec énergie de part et d'autre, amena une guerre acharnée. Parmi les partisans de Rupert, se distinguaient la plupart des seigneurs du palatinat et l'électeur à leur tête; et Schweikhard, qui de sa vie n'avait perdu une occasion de faire la guerre, avait été un des premiers à se déclarer et à mettre ses gens en campagne. Mais la rapidité des mouvements des troupes impériales surprit les partisans de Rupert avant que la défense ait pu être bien organisée parmi eux; le palatinat, attaqué par deux côtés à la fois, fut mis à feu et à sang. Les propriétés des seigneurs confédérés ne furent pas épargnées; celles de Schweikhard subirent un traitement particulièrement sévère, à cause de la haine que lui portait un des chefs de l'armée envahissante, le landgrave Guillaume de Hesse, dont il avait plus d'une fois molesté les sujets et attaqué les villes; bientôt assiégé dans un de ses châteaux, il fut vaincu et fait prisonnier de guerre.

Peu de temps après, la mort presque simultanée des ducs de Bavière facilita un rapprochement; une trêve eut lieu entre les parties belligérantes, et une convention, faite à

---

[1] P. Barre. *Hist. gén. d'Allemagne*, t. VII.

Cologne, ramena la paix par un partage amiable de l'héritage du duc Georges, entre son gendre et ses jeunes cousins.

Mais en applaudissant à cette pacification qui se concluait sous ses auspices, l'empereur avait à demander compte au parti de Rupert, et principalement au palatinat, du mépris qu'il avait fait de sa décision et de la guerre qu'il avait soutenue contre sa propre autorité et sa propre personne. La dignité méconnue de la couronne impériale réclamait une réparation exemplaire, et il fallait qu'une victime haut placée témoignât par son supplice que ce n'était pas impunément que l'on refusait au César germanique l'obéissance qui lui était due. Les nombreuses exactions qu'avait commises Schweikhard, les expéditions qu'il avait dirigées contre les villes et les seigneurs de sa province, et les haines qui en étaient résultées contre lui, le désignaient hautement pour remplir le rôle de victime expiatoire. La profonde animosité du landgrave de Hesse se chargea de faire ressortir tous ces griefs. Maximilien, outré du mépris qu'il avait fait de ses ordres souverains, se prêta volontiers à des projets de vengeance qui servaient sa rancune personnelle, et Schweikhard, accusé de haute trahison, comparut devant un tribunal qui le condamna à la peine de mort. Il subit sa peine avec le courage d'un soldat, et cette fin sanglante et prématurée laissa à son fils Frantz, âgé seulement de vingt-trois ans, le titre et la puissance de chef de la maison de Sickingen. Cet événement tragique se passa en 1504.

Quel était le patrimoine que Schweikhard laissait à son fils, avec un nom fameux qu'il devait rendre plus fameux encore, et des exemples de belliqueuse activité qu'il devait bientôt dépasser? [1] Il se composait d'abord du château d'Ebernbourg, situé à peu de distance de Kreuznach, sur le sommet d'un rocher abrupt. Véritable nid d'oiseau de

---

[1] Thomas Leodius. *Historiola Francisci Sickingii.* (Bibliothèque de Strasbourg).

proie, Ebernbourg était bien fait pour servir d'abri à cette famille d'aigles; ses tours élevées et ses remparts solides complétaient ce que la nature avait fait pour sa défense. Mais sous le rapport du revenu, il n'avait rien qui pût exciter la jalousie ni la cupidité. Peu de fiefs dans l'empire étaient plus pauvres et moins avantageux. Le manoir occupait le sommet d'une colline dénudée; la Nahe, après en avoir baigné le pied du côté du midi, va se jeter près de là dans l'Alzeuz qui coule un peu plus au nord. Entre les deux rivières, au pied du château, se groupaient quelques chaumières; c'était la ville. A l'entour se déroulaient quelques champs, quelques vignes, quelques vergers; c'était le domaine.

Un peu plus loin, le Rhingrafenstein, surmontant aussi un aride rocher, se dressait sur la rive méridionale de l'Alzeuz; le village était plus modeste encore qu'à Ebernbourg, les cultures étaient moins étendues, mais la terre recélait dans son sein quelques richesses qu'elle ne livrait qu'avec peine à une exploitation mal conduite. Des mines de plomb argentifère étaient là sous le sol, et si l'on avait bien su les exploiter elles eussent pu être pour leur maître une source de fortune. Mais c'était un secret que ne possédait pas le seigneur de Rhingrafenstein, et le travail des mines était à peu près improductif.

Mais le plus beau fleuron de la couronne des seigneurs de Sickingen c'était Landstuhl [1], forteresse et bourgade, située dans les montagnes du Wasgau. Les champs qui en dépendaient étaient plus étendus, et les soins des cultivateurs payés par d'abondantes moissons d'avoine et de blé. Le château était vaste et bien fortifié, et son maître pouvait à

[1] Landstuhl est encore aujourd'hui une petite ville de deux mille âmes, chef-lieu de canton dans la Bavière rhénane, sur le chemin de fer de Sarrebruck à Manheim. Les Sickingen en sont restés seigneurs jusqu'au commencement de ce siècle. L'église paroissiale bâtie par eux, vers 1760, contient leurs sépultures, et leur nom y est encore en grand honneur.

l'abri de ses murailles défier les efforts de plus d'une armée. Il possédait enfin un dernier château, celui de Hohenbourg, qui avait emprunté son nom à l'élévation de la colline sur laquelle il reposait. C'était de toutes ses forteresses la plus inaccessible et celle que la nature avait le plus contribué à défendre, mais elle était peu étendue et mal entretenue. Des bois et de stériles bruyères s'étendaient à l'entour et constituaient tout le maigre rapport de cette petite seigneurie.

Outre ces châteaux, à la fois fortifiés par la nature et par l'art, quelques autres domaines appartenaient encore à la maison de Sickingen. Ils étaient situés en partie dans l'Alsace, en partie dans le Kriegau, et s'étendaient jusqu'aux marches de Lorraine [1].

La plupart étaient dus aux belles alliances dont les Sickingen avaient été honorés. Cependant nous n'oserions garantir qu'ils eussent tous une origine parfaitement pure de violence et de rapine, et que certains seigneurs et quelques villes du voisinage n'en eussent pas été dépouillés peut-être par la raison du plus fort.

Tel est l'héritage que Schweikhard a laissé à son fils; mais avec ces médiocres ressources, Frantz acquerra une puissance et un renom que pourra lui envier plus d'un prince.

---

[1] Schœpflin. *Alsatia illustrata*.

GÉNÉALOGIE DE FRANTZ DE SICKINGEN,

d'après Humbracht [1].

NOTA. — ***Cette généalogie est réduite à la ligne directe de Frantz de Sickingen et laisse, pour abréger, toutes les lignes collatérales.***

. . . .

ALBRECHT DE SICKINGEN, époux de N. Enhelhard de Kirchhorn, vivait de 936 à 976.

. . . .

Un autre seigneur du même nom parait dans l'histoire en 1041. Il eut pour épouse Cunégonde, fille de Conrad de Rudickheim.

. . . .

DIEDRICH DE SICKINGEN, en 1080, eut pour épouse Anne de Flersheim.

. . . .

A partir de 1158, la filiation se poursuit sans lacune et sans incertitude.

EBERHARD DE SICKINGEN (1158), eut pour fils :

FLORENTZ (1179) ; lequel, de son épouse N. Berthold de Flehingen, eut quatre enfants, dont

EWALD (1203) ; lequel eut deux enfants, dont un fils,

ERPFF (1235) ; lequel, de son épouse N. Caspard de Hirschhorn, eut deux fils, dont

REINHARDT (1270) ; lequel, de son épouse N. Hofwart de Kirchheim, eut trois enfants, dont

---

[1] Bibliothèque impériale, Ms. 290. C'est à l'obligeance de M. Auguste Prost que je dois la communication de cette généalogie.

REINHARDT (1306); (seigneur de Guren), lequel de son épouse N. de Monfort, eut trois enfants, dont

SCHWEIKHARD (seigneur de Kœnigsbach), chevalier en 1353; lequel, de son épouse Suzanne de Rodeck, eut cinq enfants, dont l'aîné

REINHARDT (célèbre sous le nom de chevalier noir, né en 1366, landvogt d'Alsace en 1402, etc.), lequel, de son épouse Elisabeth de Neipperg, eut quatre enfants, dont l'aîné des fils

SCHWEIKHARD (grand-maître de la cour de l'empereur Robert, en 1417); lequel, de son épouse Elisabeth Landschad de Steinbach, eut sept enfants, dont l'aîné des fils

REINHARDT (seigneur d'Ebernbourg, ✠ 1472); lequel eut de son épouse Schonetta de Sien, trois enfants, dont l'aîné

SCHWEIKHARD (grand-maréchal du Palatinat, etc., né vers 1460, ✠ 1504); lequel de son épouse Marguerite de Hohembourg, la dernière de son nom, eut six enfants, dont l'aîné des fils est FRANTZ, notre héros.

FRANTZ, de son mariage avec Hedwige de Flersheim, eut sept enfants (en comptant Jacob, mort en naissant en 1515).

(Voir la suite de cette généalogie à la page 334).



CHAPITRE II.

NAISSANCE ET JEUNESSE DE FRANTZ.

Frantz de Sickingen, connu en France par ses contemporains sous le nom de ***Francisque***, était le fils unique de Schweikhard VIII de Sickingen, grand-maréchal du Palatinat, et de Marguerite de Hohenbourg, d'une noble et ancienne famille du Wasgau [1]. Il naquit au mois de mars 1481, dans le château d'Ebernbourg, et reçut dès son enfance une édution faite pour développer ses qualités physiques et lui faire acquérir les vertus nécessaires à un chevalier. Ses dispositions se prêtaient à merveille à ce genre d'études: d'une turbulence, d'une vivacité et d'une adresse singulières, il réussissait à souhait dans tous les exercices du corps, et la tenacité de son caractère, unie à un orgueil indomptable, put dès lors faire prévoir qu'il ferait souvent usage dans l'avenir de ces talents guerriers qui se développaient si facilement en lui [2]. Son enfance et sa première jeunesse se passèrent ainsi, et en 1495 il était en état de recevoir le titre d'écuyer.

Mais Schweikhard, qui, sans être savant lui-même, avait un profond respect pour la science, sentit que dans le siècle de lumières dont l'aurore brillait déjà, ce n'était plus assez pour un gentilhomme d'être habile dans les exercices corporels et qu'il fallait que son instruction fût à la hauteur de son rang. L'illustre Jean Reuchlin, que liait à Schweikhard une vive reconnaissance pour une généreuse protection

---

[1] Le Wasgau était la contrée montueuse située au nord de l'Alsace, sur la rive gauche du Rhin, entre Sarrebruck, Worms et Spire.

[2] Strobel, *Miscellanea, Vie de Jean Eberlin.*

manifestée en plus d'une circonstance critique, traça lui-même le programme d'études du jeune écuyer. De fréquents voyages à Ebernbourg, dans les intervalles de ses séjours en Italie et à la cour impériale, lui permirent de ne pas rester étranger aux progrès de son éducation. Quant à la partie morale et religieuse, elle était confiée au savant Geyler de Keisersberg, l'un des plus fameux prédicateurs de son temps, qui honora pendant trente ans la chaire de la cathédrale de Strasbourg par des sermons inspirés par la plus pure doctrine, auxquels accourait une foule passionnée. Sous l'influence de ces maîtres illustres, la riche nature de Frantz prit un développement soudain et remarquable : son caractère violent apprit à se plier aux conseils de la prudence, et des défauts de sa jeunesse il ne lui resta qu'une ambition insatiable et un amour sans bornes de la grandeur et de la gloire, qui lui faisait prendre pour rien son rang et sa fortune présente.

L'histoire et la politique avaient pour lui un invincible attrait. Il se faisait répéter sans cesse l'histoire des hommes sortis de la classe moyenne, qui avaient su par leur courage et leurs talents arriver au pouvoir suprême ; celle des grands généraux et des conquérants de l'antiquité lui était aussi devenue familière, ainsi que les ouvrages didactiques sur l'art de la guerre et la tactique que les anciens nous ont laissés.[1]

La langue latine lui présentait cependant quelques difficultés et il ne parvint jamais à la parler couramment ainsi que le faisaient tous les lettrés de son temps. Mais pour suppléer à cette insuffisance il eut toujours soin d'avoir près de lui des secrétaires ou chapelains versés dans cette science, auxquels il recourait pour sa correspondance et auxquels il demandait souvent comme une distraction agréable de lui traduire quelques passages de livres écrits en latin. Il parlait

[1] Ces détails sont empruntés à une chronique manuscrite contemporaine possédée par M. de Haupt, de Trèves, qui a bien voulu la communiquer à M. Munch, et dont ce dernier a fait un grand usage.

et écrivait l'allemand, sa langue maternelle, avec une grande pureté, et se servait du français avec une égale facilité. Il partageait avec la plupart de ses contemporains un goût prononcé pour le merveilleux et pour les sciences occultes, et Browerus dit en propres termes qu'il avait dès sa jeunesse suivi les traces de son père en s'adonnant à la magie et aux sortiléges [1]. Il paraît certain, du reste, qu'il était lié par une certaine amitié avec le célèbre Faust, et une lettre de Trithemius assure que ce mystérieux personnage était à Kreuznach en 1507, sous la protection et dans l'intimité de Frantz, alors bailli de cette ville. Quoiqu'il en soit, Frantz de Sickingen a laissé la réputation d'un homme aussi distingué par l'élévation de son esprit que par l'étendue de ses connaissances, et un abrégé historique consacré à la gloire des hommes remarquables qu'a produits l'Allemagne [2] loue en lui son amour pour la science et la protection dont il entourait les belles-lettres en même temps que ses éminentes qualités militaires et ses grands succès à la guerre.

Frantz, encore écuyer et à peine âgé de 18 ans, contracta un mariage digne de lui en s'unissant à Hedwige de Flersheim [3], fille de Jean de Flersheim et d'Odile Kranig de Kircheim. La jeune châtelaine de Sickingen n'était pas seulement l'héritière d'un beau nom et d'une grande fortune, c'était encore une femme pleine des plus solides et des plus aimables qualités. Cette douce et gracieuse image, qui passe dans la vie agitée et turbulente de son époux en y laissant comme un suave parfum et comme une bénédiction, est une des plus belles et des plus touchantes figures que puisse évoquer le souvenir.

Tendrement dévouée à son mari, s'occupant de ses enfants avec une infatigable sollicitude, attachée à tous les intérêts de sa maison et renfermée au fond du château féodal dans

---

[1] Browerus. — *Annales trevirenses.*
[2] Henrici Pantaleonis, *de viris illustribus Germaniæ, lib.* 3.
[3] Chronique de Flersheim. (*Bibl. de Strasbourg*).

l'accomplissement de ces modestes et saints devoirs, Hedwige était comme le bon ange gardien de ce rude intérieur d'homme de guerre que Schweikhard remplissait encore de belliqueux émois; sa douceur, sa bonté, sa gracieuse affabilité lui gagnaient tous les cœurs. Cette charmante et pieuse nature devait faire un contraste saisissant avec les fougueuses organisations qui l'entouraient et qui ne furent pas longtemps sans en éprouver l'irrésistible influence.

Frantz, que le plus profond amour unissait à sa douce compagne, acheva de modifier près d'elle le caractère irascible et intraitable qu'il avait montré dans son enfance. Il apprit d'elle à transformer en une charité bienveillante et réfléchie le sentiment instinctif de générosité qui avait toujours existé dans son cœur et dans lequel avaient souvent pris leur source ses plus redoutables emportements. La vue d'une injustice lui avait toujours inspiré une violente ardeur pour la punir; Hedwige lui apprit à ressentir surtout le désir de la réparer. Nous verrons dans la vie de notre héros que ce sentiment de haine pour l'oppresseur, de commisération pour l'opprimé, tint toujours la place principale dans ses actions, et contribua même plus d'une fois à déterminer celles pour lesquelles on se sentirait disposé à être le plus sévère. Une preuve bien frappante de la transformation morale que Frantz dut à cette salutaire influence et qui l'éleva à un niveau réellement supérieur sous ce rapport aux mœurs de son époque, c'est que toujours il sut fidèlement proscrire dans ses camps comme dans ses châteaux les vices grossiers qui déshonoraient trop facilement les gens de guerre de ce temps, défendant à ses soldats le blasphème, la dissolution et les violences, et réussissant à les maintenir dans l'observation de ces lois; résultat bien remarquable quand on songe à la manière dont se recrutaient alors les troupes de cette nature[1]. Frantz

[1] Nous trouvons dans l'historien italien Paul Jovius le témoignage suivant en faveur de cette assertion : « Ejus memoriam in multos post annos apud ve-

sentait du reste combien était précieuse pour lui la communication de cette belle âme, et il avait en elle une entière confiance. Pendant les seize années que dura leur union, pas un nuage n'en obscurcit la pureté : dans la paix comme dans la guerre, dans le calme du foyer conjugal comme dans ses aventureuses expéditions, Hedwige ne cessa pas d'être sa confidente, son conseil et son auxiliaire. Pour le servir, elle dépouille la timidité et l'amour de la retraite qui forment le fond de son caractère. Elle monte à cheval, elle inspecte dans son absence les garnisons de ses châteaux. Elle organise des convois et les lui amène. Pendant sa guerre avec Worms elle surveille à Ebernbourg les travaux de fortifications qu'il a donné l'ordre d'exécuter, et la douce châtelaine dirige les hommes de guerre.

Frantz, élevé par un saint prêtre, vivant avec une femme d'une perfection incomparable, avait acquis et conserva toujours des vertus qui l'honorent, surtout si l'on considère l'époque sceptique et dissolue dans laquelle il vivait ; ainsi il possédait une foi profonde que les entraînements funestes de la réforme parvinrent, il est vrai, à égarer, mais qui ne s'éteignit jamais dans son cœur, et dans laquelle il eut le bonheur de mourir. Une pureté de mœurs irréprochable, soit pendant le cours de son heureuse union, soit après la mort d'Hedwige, à travers toutes les péripéties de son aventureuse carrière, un amour fidèle et passionné pour sa femme et pour ses enfants, une charité et une hospitalité qui s'exercèrent toujours avec une grandeur toute princière, telles sont les qualités que ne dément aucune des actions de la vie de Frantz, même parmi celles où il a déployé une injustice et une avidité qui ont justement terni sa mémoire.

Frantz ne jouit pas longtemps du bonheur que lui avait

» teranos rapinis assuetos fuisse insignem quia nimirum in summâ licentiâ et » latrociniorum impunitate, ad corroborandam infamis militiæ disciplinam » exactæ severitatis leges invenisset. »

accordé le ciel. En 1515, une maladie de poitrine lui ravit Hedwige peu de temps après la naissance d'un fils. Leur union avait été féconde et bénie : six enfants, trois fils et trois filles, en avaient été le gage[1].

Le premier portait le nom de Schweikhard, il était né en 1500 ; Hans naquit vers 1505, Frantz-Conrad en 1511. Tous trois héritèrent du courage de leur père, et si leur fortune fut moins brillante, elle fut aussi moins funeste. Les deux premiers moururent sans laisser de postérité masculine. Mais leur frère eut cinq fils, qui tous firent souche, et dont la descendance s'est perpétuée jusqu'à ce siècle. Des filles, l'aînée, Marguerite, née en 1502, fut mariée en 1517 à Othon de Eleien, et mourut en 1552, à Ladembourg, dame d'honneur de l'électrice palatine. Les deux autres, Ottilie et Madelaine, épousèrent l'une Ulrich Speet de Zwiefalten, l'autre Jean de Ulm, et leurs tombeaux existent encore dans le couvent des Franciscains à Heidelberg.

La mort d'Hedwige fit bien voir l'affection universelle qu'elle avait su inspirer en même temps que la grande considération dont la famille de Sickingen était entourée. La noblesse de la province se donna toute entière rendez-vous à ses funérailles dont la pompe fut digne d'une princesse. Elle reposa dans l'église des Carmes déchaussés de Kreuznach, et une épitaphe qui existait encore de nos jours y consacra son souvenir.

Rien ne peut exprimer les regrets que Frantz éprouva de la perte de sa tendre et fidèle compagne. Sa douleur déchirante fit place avec le temps à un sentiment moins exalté, mais rien au monde ne put bannir de son cœur le souvenir de son Hedwige. A peine âgé de trente-cinq ans, et dans un siècle ou l'état de veuvage était pour ainsi dire ignoré, il refusa toujours obstinément de donner à une autre la place que la mort avait rendue vide à ses côtés. En vain ses plus

---

[1] Chronique de Flersheim. — Humbracht, *Geneal.* (Bibl. imp. M. 290-2.)

chers amis, en vain son beau-frère lui-même, Philippe de Flersheim, chanoine de Spire, lui donnèrent-ils le conseil de prendre une autre femme, au nom de l'intérêt de ses enfants, rien ne put ébranler sa résolution, et il resta jusqu'à sa mort fidèle à son amour et à ses serments.

Tel est le tableau de la vie de famille de Frantz; nous entrons dans le récit de ses faits militaires qui appartiennent davantage au domaine de l'histoire.

Frantz fut admis en 1502 aux honneurs du titre de chevalier. Parmi les nobles qui prirent part aux fêtes pompeuses dont le château d'Ebernbourg fut le théâtre à cette occasion, nous citerons Hans de Hutten qui fut l'un de ses parrains et dont le fils Ulrich, l'un des plus turbulents et des plus féconds esprits de cette époque de fermentation religieuse et politique, devait ne pas être étranger à une phase bien importante de la vie de notre héros. Jusqu'à la mort de son père, Frantz avait fait ses premières armes sous ses ordres. Il avait pris une part active à ses démêlés avec les villes de Cologne et de Worms, à ses querelles avec les seigneurs et les princes voisins, et surtout à la guerre de Bavière qui avoit eu pour Schweikhard une si malheureuse issue. Devenu, en 1504, le chef de sa maison, il montra dès lors ce qu'il devait être et l'on put pressentir que le renom des Sickingen ne s'amoindrirait pas en sa personne. L'un des seigneurs de son voisinage, Georges de Rodalben[1] ayant invoqué son appui dans une querelle qu'il avait avec le comte Reinhard de Deux-Ponts, Frantz envoya sommer ce prince de rendre justice à son protégé, et sur son refus lui déclara la guerre, Cette querelle, soutenue de part et d'autre avec énergie et avec des succès variés, fut apaisée l'année suivante par l'entremise du landvogt impérial et des villes de Strasbourg et de Haguenau; mais le comte de Deux-Ponts n'ayant pas exécuté les conditions du traité, Frantz rentra en campagne et finit par lui

---

[1] Bernard Herzog; *Chronique d'Alsace*,

imposer la paix au prix d'une somme quadruple de celle qui était primitivement en litige.

La réputation de justice et de loyauté de Frantz se répandait déjà dans les provinces rhénanes; en qualité de bailli de Kreuznach, il devint l'arbitre de toutes les difficultés qui surgissaient dans le pays; les chapitres, les communautés, les seigneurs venaient lui soumettre leurs procès, et il les jugeait avec une sûreté due à la fois à la pénétration de son esprit et à sa parfaite connaissance des lois dont il avait fait une étude approfondie. Sur ces entrefaites, l'empereur Maximilien réunit une armée pour aller châtier l'orgueil de Venise et ses liaisons suspectes avec le roi de France et le pape, ennemis de l'empire (1508). Sickingen, qui avait un grand intérêt à ce que des services rendus effaçassent le souvenir de la rébellion de son père envers l'empereur, fut un des premiers à s'enrôler sous ses drapeaux. Il fit la campagne avec une haute distinction, et reçut les témoignages les plus flatteurs de l'estime qu'il avait su inspirer à Maximilien, bon juge en matière de courage[1]. Il revint en Allemagne l'année suivante et contracta un traité de service et d'amitié avec Uriel, archevêque de Mayence[2]. Puis quelques années s'écoulèrent pendant lesquelles il continua à se montrer toujours fidèle à la cause des faibles et des opprimés, les secondant de tout son pouvoir, tirant l'épée pour eux et ne craignant pas, quand il croyait le droit de son côté, d'assumer sur sa tête la haine des puissants et de s'exposer à leur vengeance. Aussi son nom grandissait-il sans cesse dans l'opinion publique, et le regardait-on dans tout le peuple comme le véritable champion de la justice, toujours prêt à répondre quand on l'invoquait en son nom.

---

[1] Notice de M. de Haupt.

[2] Serrarii *Res Moguntinæ*.

CHAPITRE III.

GUERRE DE FRANTZ AVEC LA VILLE DE WORMS [1].

Parmi les villes libres faisant partie de l'empire d'Allemagne, qui se trouvaient dans le voisinage du Rhin, il en était peu qui, au seizième siècle, goûtassent les douceurs de la paix intérieure. Presque toutes, gouvernées par une oligarchie exclusive et conformément à des institutions vieillies, voyaient trois partis en présence, animés les uns contre les autres de sentiments haineux et jaloux.

La ville de Worms en particulier était depuis quelques années violemment émue par des désordres qui se renouvelaient sans cesse au grand détriment de sa prospérité. Le gouvernement y était exercé par des magistrats municipaux appartenant à la noblesse, auxquels l'évêque et le clergé disputaient la puissance, en même temps que le parti populaire, impatient de toute autorité, cherchait à les renverser tous les deux. Des émeutes fréquentes s'étaient élevées qui avaient momentanément placé le pouvoir aux mains de l'un ou de l'autre des partis, pendant des intervalles d'une paix bientôt troublée. Rheinhard de Sickingen, évêque de Worms jusqu'en 1483, avait usé sa vie à tâcher d'établir plus solidement l'autorité ecclésiastique, sans avoir réussi à rien fonder sur ce sol mouvant d'une ville libre où s'agitaient tant de passions opposées. En 1495, à la suite d'une révolution populaire, l'empereur Maximilien avait établi à Worms sa chambre impériale et avait réussi à obtenir la paix. Mais en 1499 la discorde reparaissait plus envenimée que jamais, et le clergé devait quitter la

---

[1] Sources : — Thomas Leodius. *Hist. Fr. de Sick.* — Annales de Worms; — Lunig; *archives impériales*, tome XII, — et un grand nombre de pièces diplomatiques contenues dans le volume de *Preuves* de l'ouvrage de M. Munch.

ville, expulsé par les magistrats dont il avait voulu usurper le pouvoir. Enfin en 1513, après de nouvelles alternatives de troubles et de pacification, une révolte générale de l'élément populaire contre l'aristocratie amena une révolution complète. Le clergé, l'évêque Rheinhart de Kiebur à sa tête, s'unit au peuple pour secouer un pouvoir que l'orgueil des patriciens avait rendu insupportable. Les nobles furent chassés de la ville, le burgmeister déposé de ses fonctions et l'autorité mise entre les mains d'un sénat exclusivement composé de bourgeois de la classe inférieure.

Les expulsés, appartenant à de hautes familles et unis par des liens de parenté avec une partie de la noblesse impériale, n'eurent pas de peine à exciter auprès de Maximilien une vive émotion. Les villes voisines, exposées aux mêmes dangers par les vices d'une organisation analogue, craignirent pour elles la contagion de l'exemple et demandèrent, au nom du repos de l'empire, que de sévères mesures fussent prises contre les novateurs et que leurs coupables excès ne restassent pas impunis. Maximilien désirait trop vivement voir régner en Allemagne la paix intérieure, objet de tous ses efforts, pour hésiter à prendre des mesures énergiques contre une insurrection qu'on lui montrait comme devant être la mère de beaucoup d'autres. Il réunit un corps de troupes dont il donna le commandement à Jacob de Morsberg, landvogt de Haguenau, et chargea ce seigneur de se rendre à Worms avec le titre de commissaire impérial, de rétablir par la force les magistrats expulsés et d'instruire le procès des principaux fauteurs de la révolte. Les patriciens exilés vinrent se joindre en armes aux troupes qui devaient leur rendre le pouvoir et la patrie, et les révoltés de Worms, intimidés par l'appareil militaire qui se déployait contre eux, ouvrirent leurs portes sans résistance et firent leur soumission entre les mains de Jacob de Morsberg.

On vit aussitôt s'élever un tribunal spécial chargé de poursuivre ceux qui avaient pris part au mouvement, et

Worms fut bientôt accablée sous le poids d'une vengeance impitoyable. Les échafauds se dressèrent et les plus coupables payèrent leur crime de leur tête; un grand nombre furent emprisonnés et beaucoup d'autres condamnés à un bannissement perpétuel. La confiscation des biens et d'énormes amendes accompagnèrent ces rigueurs. Malheureusement, comme il arrive souvent dans la répression des insurrections populaires, un grand nombre d'innocents furent confondus avec les coupables. Tous les mauvais sentiments du cœur humain, la haine, la jalousie, la cupidité, l'ambition, se donnèrent alors libre carrière. Ceux dont la richesse ou la position étaient l'objet de l'envie de quelques-uns, trouvèrent des délateurs qui les représentèrent à Jacob de Morsberg comme les ennemis de l'empire, et Morsberg qui, plein de la responsabilité que lui imposait la confiance de l'empereur, ne voulait rien laisser impuni, activait les recherches de la justice et l'excitait à de nouvelles sévérités.

Parmi les bourgeois de Worms qui furent victimes de ces déplorables conséquences du rétablissement de l'ordre, un des plus marquants était Balthazar Sloër, homme considérable par ses richesses et par sa probité, qui remplissait les fonctions de notaire public et qui, investi de toute la confiance de l'évêque, était chargé de l'administration des affaires temporelles de ce prélat. Il appartenait à la bourgeoisie par sa naissance, au clergé par ses affinités; c'était une double raison pour qu'il encourût la haine de la noblesse. Sa grande fortune, sa haute influence et l'estime dont il jouissait y ajoutaient encore par la jalousie qu'elles excitaient contre lui. Au commencement du carême de 1514 il était parti de Worms pour aller en Autriche régler auprès de la cour impériale différentes questions relatives aux intérêts de l'évêque et du chapitre, et il y prolongeait son séjour autant que ces affaires l'exigeaient. Ses ennemis choisirent cette occasion pour le perdre, et ils le présentèrent à Morsberg comme un coupable compromis dans les troubles civils, qui

se dérobait par la fuite aux poursuites dont il s'attendait à être l'objet. Le tribunal n'hésita pas à accepter cette accusation portée contre un homme dont les richesses devaient si sensiblement grossir le chiffre des confiscations, et il décréta immédiatement son exil perpétuel et la perte de tous ses biens.

Cependant Sloër avait rempli sa mission à la cour impériale et il revenait paisiblement à Worms pour prendre part à la fête de Pâques, lorsqu'il apprit tout-à-coup sa ruine complète et la peine qui avait été portée contre lui. Déjà sa maison avait été envahie, ses meubles dispersés, ses richesses versées dans le trésor public et ses propriétés mises sous le sequestre. Avec l'indignation d'un honnête homme victime d'un pareil déni de justice, il vient demander compte au commissaire et au tribunal de la violation du droit des gens que l'on a commise à son égard en le condamnant sans l'entendre. Mais il se voit repoussé et reçoit l'ordre de quitter la ville s'il ne veut pas s'exposer à une pénalité plus sévère. Il s'adresse à l'empereur et réclame de lui la justice impartiale que Worms lui refuse. Il lui expose qu'il est la victime de son dévouement au siége épiscopal et que la noblesse en le frappant a eu surtout pour but de se venger d'un clergé qu'elle déteste. Il lui montre l'incroyable défaut de forme qui s'est commis dans son procès et lui demande d'ordonner sa révision.

L'empereur, frappé de la vérité qui se faisait jour dans la supplique de Sloër, chargea le comte de Rappolstein [1] d'examiner la question et de décider de quel côté était le bon droit. Mais ce seigneur, influencé par la noblesse de Worms et par l'opinion de toute l'aristocratie qui s'était sentie blessée par la révolte et qui ne voulait pas d'indulgence, dût la sévérité aller jusqu'à l'injustice, donna des conclusions défavorables au plaignant, et l'arrêt du tribunal

[1] Rappolstein ou Ribeaupierre en Alsace.

fut confirmé par l'empereur. Sloër, ayant employe tous les moyens possibles pour obtenir sa réhabilitation et voyant que les voies ordinaires de la justice étaient fermées pour lui, se tourna vers celui que l'on considérait comme le refuge des innocents et le défenseur des opprimés, vers Frantz de Sickingen.

Frantz connaissait depuis longtemps Sloër. Il savait que c'était un honnête homme incapable d'une mauvaise action, et il n'ignorait pas quels avaient été les secrets et coupables motifs de la persécution exercée contre lui. Outré de cette iniquité, il lui promit son aide avec empressement et l'assura que s'il ne pouvait pas le servir en légiste il saurait le faire en chevalier.

Dès lors Sloër, engagé dans sa maison comme intendant et secrétaire, lui rendit en échange de sa protection et de son hospitalité les plus fidèles et les plus dévoués services. Il lui fit une obligation d'aprés laquelle il lui transmettait tous ses droits et tous ses titres sur les propriétés dont il avait été dépouillé, de sorte que Frantz eut à la fois à défendre ses intérêts et ceux de son protégé dont la mort seule le sépara quelques années plus tard.

Frantz ayant ainsi régularisé sa situation et justifié son immixtion dans les affaires d'une cité à laquelle il était étranger, informa le magistrat de Worms de cette convention et prévint les débiteurs de Sloër qu'ils eussent immédiatement à verser entre ses mains les sommes dont ils lui étaient redevables. Il lui fut répondu que Sloër ayant été dépouillé de ses biens par un jugement régulier confirmé par l'empereur, ses titres étaient nuls, et qu'il n'avait pas pu faire légalement la cession de sommes qui n'étaient plus à lui ; que de plus les arrérages réclamés par lui avaient été payés et versés, par l'ordre des seigneurs de la ville, entre les mains de Léonard de Turkheim, l'un d'entre eux, qui avait mérité cette gratification par sa belle conduite pendant les troubles.

Ces raisons ne parurent à Frantz qu'un tissu d'insolences et de faussetés. Il écrivit une seconde lettre beaucoup plus acerbe que la première, adressant sa réclamation à Turkheim pour les sommes qu'il avait reçues, et exigeant de la ville que Balthazar Sloër fût remis en possession de ses droits de citoyen et de sa fortune qu'un faux et inique jugement lui avait ravis. Il finissait sa lettre en menaçant la ville de lui faire la guerre s'il ne recevait pas prompte et complète satisfaction Le renom de Sickingen était déjà tel que cette provocation de la part d'un seigneur qui, après tout, n'avait qu'une minime puissance comparée à celle de la ville, répandit une vive émotion parmi ses habitants. Ils députèrent en toute hâte le secrétaire de la cité vers la cour impériale pour lui soumettre le cas et lui demander conseil. Maximilien leur ordonna de ne pas céder à des prétentions que nul droit ne justifiait. Ils écrivirent alors à Frantz pour lui exposer de nouveau que le mandat impérial en vertu duquel s'était faite la condamnation de Sloër mettait leur responsabilité à couvert, et qu'ils ne pouvaient pas admettre une réclamation dirigée contre l'exécution d'un jugement régulièrement formulé.

En même temps, désireux d'éviter une rupture avec lui, ils prièrent plusieurs princes et seigneurs amis de leur cité de vouloir bien intervenir pour calmer le ressentiment de Frantz et tâcher de l'amener à une composition. L'archevêque de Mayence et l'électeur palatin unirent leurs efforts à ceux qui furent faits dans ce but, et Frantz, plein de déférence pour leurs avis, accepta de faire juger la question par un tribunal composé de plusieurs chevaliers du voisinage, à la droiture et à la loyauté desquels on demanderait un jugement sans appel. Mais les magistrats de Worms, se méfiant de la partialité de seigneurs sur lesquels leur adversaire exerçait une grande influence, refusèrent de se soumettre à cet arbitrage, et ils obtinrent de la haute chambre de justice impériale un arrêt par lequel il était défendu à

Frantz d'exercer aucune violence sur les habitants de Worms ou leurs adhérents, soit dans leurs biens, soit dans leur personne, sous peine d'être mis au ban de l'empire. Il lui était permis de suivre le redressement légal des torts dont il avait à se plaindre devant la chambre de justice.

Cet arrêt fut porté à Frantz dans son château d'Ebernbourg, où il attendait la solution diplomatique de ses réclamations, tout en se préparant à les faire réussir par une autre voie. Ses soldats, au nombre de plus de douze cents, étaient tout prêts à se mettre en campagne. Des lettres toutes scellées, destinées à plusieurs gentilshommes de ses amis, n'attendaient plus qu'un signal pour aller leur porter l'invitation de se joindre à lui pour commencer les hostilités. Le héraut de la cité, qui avait apporté la missive de la haute chambre, fut chargé de reporter en échange à Worms une lettre à l'adresse des corps de métiers, peuple et bourgeoisie de la ville, dans laquelle Frantz leur développait les raisons qu'il avait pour faire la guerre, leur exprimait tous ses bons sentiments pour eux, et bornait son animosité aux seuls seigneurs qui formaient le gouvernement. Il leur laissait entrevoir qu'ils pourraient résoudre la question et détourner de la ville sa colère en déposant le magistrat et en mettant à sa place un conseil plus juste et moins hautain, avec lequel il lui serait facile de s'entendre.

Comme on le pense bien, les magistrats de Worms se gardèrent de répandre cette lettre si dangereuse pour le repos public, et ils en firent près de l'empereur un nouveau grief contre un ennemi qui ne craignait pas de faire si audacieusement appel à de mauvaises passions à peine calmées. Maximilien lança aussitôt un second manifeste plus énergique que le premier, qui réitérait la menace de mettre Frantz au ban de l'empire pour le premier acte de violence par lui commis contre les habitants de Worms, et qui leur donnait tous ses biens en caution et comme garantie de ses procédés à leur égard.

Frantz, résolu à mettre autant que possible le droit de son côté, invita de nouveau les seigneurs de Worms à une conférence pacifique et leur offrit encore de soumettre leur querelle à des arbitres choisis dans la noblesse du Rhin. Mais les magistrats, forts de la protection de l'empereur et convaincus que son manifeste les mettait à l'abri de toute hostilité, refusèrent cet arbitrage et se renfermèrent dans un refus hautain de donner d'autre suite à cette affaire. Dès lors Frantz avait terminé le rôle de poursuivant légal qu'il avait promis à Sloër de remplir. Il n'avait plus qu'à aborder le second rôle, celui du chevalier armé pour la défense du droit et la punition des injures.

Depuis que Sickingen avait pris en main les intérêts de maître Balthazar, un grand nombre de bannis de Worms, associant leur cause à celle de son protégé, étaient venus à Ebernbourg se mettre à l'abri de ses murs hospitaliers et unir leurs plaintes et leurs griefs à ceux qu'il s'était déjà chargé de faire valoir. La répression de la révolte, nous l'avons dit, avait été très-sommaire, et plus d'une mesure injuste avait été prise dans l'émotion du moment et au milieu de toutes les passions mauvaises qui s'étaient donné carrière. Ce concert de plaintes, dont plusieurs étaient légitimes, excita dans l'âme du chevalier une plus ferme résolution de poursuivre cette querelle où son honneur était engagé et à laquelle l'excitaient également ses sentiments de justice et d'humanité et l'intérêt de sa propre gloire. Sans donc s'arrêter davantage il envoya à ses amis les lettres par lesquelles il les invitait à s'associer à son entreprise et leur donnait rendez-vous sous les murs de Worms.

Un grand nombre de seigneurs répondirent à son appel et lui annoncèrent des secours en hommes et en chevaux; d'autres, plus timides et inquiets des conséquences que pouvait avoir la violation des ordres de l'empereur, lui témoignèrent le désir de garder la neutralité. Quelques-uns même l'engagèrent par les raisons les plus puissantes

à renoncer à un dessein qui ne pouvait lui rapporter que des dangers sans compensation et dans lequel peut-être étaient renfermées pour lui les plus déplorables conséquences. A ces avis, fondés sans doute sur une saine et profonde raison, Frantz répondit que les gémissements des bannis de Worms parlaient à son cœur plus haut que toutes les considérations de la sagesse; que du reste il avait donné sa parole et que son honneur de chevalier ne lui permettait pas d'hésiter davantage. S'il faut tout dire enfin, il connaissait assez les sentiments personnels de l'empereur à son égard pour n'être que modérément inquiet des menaces qu'il avait fulminées contre lui. Le pauvre Maximilien d'ailleurs, toujours à bout de ressources, sans argent et sans armée, avait habitué l'Allemagne à l'entendre proférer de menaçantes paroles, le plus souvent restées sans résultat. On savait ce que c'était que les foudres de la chambre impériale: elles grondaient souvent, mais elles ne frappaien guère. De plus, l'électeur palatin, le fidèle protecteur et l'ami dévoué des Sickingen, lui avait promis de le soutenir dans toutes les conséquences que pouvait avoir son entreprise.

Le printemps de l'année 1515 commençait à peine, que les cavaliers de Frantz battaient déjà la campagne aux environs de Worms et préludaient par de légères escarmouches aux attaques plus sérieuses qu'elles se préparaient à exécuter. Les marchands et les voyageurs, que leurs intérêts ou leur nationalité attachaient à la ville, étaient arrêtés, dépouillés et mis à rançon. Un navire d'Heildelberg se rendait à la foire de Francfort, chargé de riches marchands de Worms qui avaient cru la voie du Rhin plus sûre que celle de terre, et qui, en nombre et bien armés, descendaient le fleuve sans inquiétude; Frantz, informé de leur passage par ses espions, parut tout à coup avec plusieurs canons sur le rivage et leur ordonna de se rendre. D'abord ils voulurent essayer de la résistance, mais le premier boulet

qui frappa leur navire abattit leur courage, et la captivité leur parut préférable à la mort, dont les eaux et les armes semblaient s'unir pour les menacer. Ils se laissèrent amener au rivage et la nef livra à Frantz, avec sa précieuse cargaison, des ôtages plus précieux encore appartenant à la noblesse et à la haute bourgeoisie, et entre eux Jean de Lautern, bourgmeister de la ville. Ces personnages, emmenés au château d'Ebernsbourg, y furent traités avec ménagement et humanité, et bientôt après ils reçurent leur liberté en échange d'une rançon proportionnée à leur importance. Ils retournèrent à Worms, pour la plupart plus mécontents des magistrats dont l'entêtement et l'injustice avaient été la première cause de leur ruine, que du chevalier qui s'était comporté vis-à-vis d'eux en franc et loyal ennemi et qui n'avait fait après tout que se conformer aux droits et aux usages de la guerre.

Cependant Frantz recevait chaque jour des secours de ses amis, et la noblesse allemande, toujours prête à courir les aventures, lui amenait de nombreux renforts. En peu de temps son armée s'était élevée au chiffre de six mille fantassins et de douze cents cavaliers. Auprès de lui se trouvaient des chevaliers fameux par leur valeur ou par l'illustration de leur race: Goetz de Berlinchingen, le célèbre chevalier à la main de fer; le comte de Solms, les barons de Kronberg et de Dalberg. Plusieurs de ces nobles compagnons d'armes lui avaient amené un grand nombre de soldats avec un fraternel désintéressement. Les conventions qui régissaient cette petite armée levée par un simple gentilhomme contre les ordres de l'empereur, méritent que l'on s'arrête à les étudier un moment. Elles nous seront fournies par la lettre d'engagement du comte de Solms au service de notre héros, lettre que M. Münch a mise au jour et dont nous lui emprunterons l'analyse.

Il était payé mensuellement 11 florins pour chaque cheval équipé, et le chef de chaque troupe de 100 chevaux en rece-

vait cinquante. Les fantassins recevaient la moitié de cette solde. Les engagés avaient le droit de piller toutes les propriétés et convois appartenant à Worms: la rançon des prisonniers, les armes, harnais et chevaux conquis par leur courage leur était également dévolus. Sickingen ne réservait pour lui que les membres du gouvernement de Worms, de la noblesse et du haut clergé, que le sort de la guerre pouvait faire tomber entre les mains de ses partisans, et celui qui lui amenait l'un d'eux prisonnier recevait en échange une gratification d'un mois de solde. Les droits des seigneurs auxquels on était lié par un engagement féodal ou par les devoirs d'une charge, étaient expressément sauvegardés, et le maraudage et la violence employés contre les paysans inoffensifs et les neutres, étaient formellement défendus et réprimés par une prompte et sévère justice. Les engagés malades ou prisonniers ne cessaient pas d'être payés. La perte d'un cheval était compensée par un mois de solde supplémentaire. Le service était renouvelable par trimestre et en échange des avantages que nous venons d'énumérer, chacun se chargeait de pourvoir à sa subsistance. Un conseil de guerre présidé par Frantz décidait tout ce qui était relatif à l'organisation de l'armée et à la direction des opérations militaires, mais les chefs des différentes troupes pouvaient, tout en se conformant à cette haute direction, hasarder à leurs risques et périls les entreprises de guerre dans lesquelles ils verraient de l'avantage pour leurs intérêts.

Après avoir ainsi donné à son armée toute la régularité qu'elle était susceptible de recevoir, Frantz, tout prêt à frapper des coups décisifs, voulut une dernière fois essayer des moyens de conciliation. Il envoya au conseil de Worms un héraut porteur d'un ultimatum dans lequel tous ses griefs contre le gouvernement de cette ville étaient résumés avec une grande force. Il exprimait ses regrets d'être obligé de confondre dans sa vengeance les habitants d'une ville qu'il aimait, avec le gouvernement qui l'avait provoquée par son

insolence et son iniquité, et reproduisait vis-à-vis des corps de métiers les témoignages de la plus vive bienveillance. Il se disculpait de toute intention offensante pour la haute chambre impériale et demandait seulement pour se soumettre à son jugement qu'elle siégeât ailleurs qu'à Worms, où elle se trouvait au milieu des passions et des influences les plus contraires à la justice et les plus hostiles à sa personne. En même temps un rapport très-étendu conçu dans des termes dignes et modérés et présentant dans les plus grands détails la succession des faits qui avaient amené sa rupture avec Worms, était écrit par lui pour être distribué dans tout l'empire et éclairer l'opinion publique [1]. Mais tout en protestant de son profond respect pour l'empereur et pour la chambre impériale, il ne dissimulait pas qu'au point où il en était arrivé, son honneur lui faisait une obligation de donner suite à son entreprise et de poursuivre par la force des armes la réparation des torts dont il s'était fait le champion.

L'empereur, que son amitié et son estime pour Frantz avaient jusque-là retenu dans les bornes de menaces inoffensives, éprouva une violente colère de ce mépris public de sa majesté et de sa chambre impériale que couvraient mal, dans le manifeste de Sickingen, la modération de la forme et la courtoisie du langage. Il vit avec douleur cette nouvelle violation de la paix universelle de l'empire qu'il avait fait tant d'efforts pour maintenir ; de plus, l'esprit d'indépendance qui se révélait dans cette entreprise, lui parut d'une nature inquiétante et propre à se répandre par la contagion de l'exemple si son audace était justifiée par l'impunité. Ses craintes et sa colère étaient excitées au plus haut point par le langage de ses ministres et surtout de Nicolas Ziegler, le plus influent d'entre eux qui, gagnés par l'or des magistrats de Worms, joignaient encore à cette raison peu avouable

[1] Seckenberg selecta juris et historiæ, t. IV.

d'animosité contre Frantz, une autre que leur avait fournie le mépris hautain qu'il faisait d'eux et de toute la race des gens de robe, légistes, administrateurs et diplomates qu'il appelait *des renards à plumes*. Pour lui, la franchise du soldat et la loyauté du gentilhomme étaient les seules voies qui pussent amener à la solution honorable et sûre d'une affaire, et cette conviction tranchait d'une manière bien frappante avec les procédés ambigus, les formes cauteleuses et les moyens détournés dont était coutumière la chancellerie impériale, la moins désintéressée et la moins incorruptible de toutes les chancelleries. Maximilien déclara donc, le 15 mai 1515, par un arrêt motivé avec une grande sévérité, que Frantz de Sickingen et tous ses adhérents étaient mis au ban de l'empire et dépouillés de tous leurs droits, dignités et possessions. Le début de cette pièce est caractéristique et montre assez, ainsi que le fait remarquer M. Münch, la manière dont Maximilien comprenait l'institution et le rôle de la noblesse. En voici la traduction littérale :

« Nous, Maximilien, par la grâce de Dieu, élu empereur romain, etc., etc., signifions par cette lettre et faisons universellement connaître que comme il nous convient en qualité d'empereur romain et de plus haut représentant de la chrétienté, en vertu du pouvoir qui nous a été attribué par le tout-puissant d'élever à la position de nobles ceux que nous en jugeons dignes, ainsi que de combler de priviléges et d'honneurs les personnes qui sont douées d'intelligence, de vertus, de capacité et de bonnes mœurs, et qui se sont montrées à nous comme probes et honorables, il nous convient de la même manière de priver et de déposséder d'une telle dignité et d'une telle noblesse, par une juste punition et pour l'exemple, tous ceux qui entachent ou souillent leur noblesse, leur dignité, leur bonne réputation, la condition et les bienfaits qu'ils ont reçus de leurs parents, par leur mauvaise conduite, leurs procédés outrageants et coupables, leur désobéissance damnable, ainsi que par leurs actions

déshonorantes, de sorte que la glorieuse noblesse qui a eu son principe dans les vertus et les actions honorables, et qui dans la suite a été accrue et enrichie par nos ancêtres les empereurs romains et les rois, s'applique encore davantage à pratiquer de telles vertus et de telles bonnes actions, et que ceux qui agissent contre ces principes reçoivent la punition sévère qu'ils ont méritée. » Puis vient un long décret sévèrement motivé qui déclare Frantz dépouillé de tous ses droits et priviléges de gentilhomme, de son titre de chevalier et de ses armoiries ainsi que des charges, honneurs et dignités dont il a été antérieurement gratifié. Le même arrêt est porté contre ses adhérents de tout rang et de toute classe. Il s'étend à leurs enfants et descendants jusqu'à la dernière génération, et il se termine par la description effrayante de toutes les conséquences de la mise au ban de l'empire résumées dans ces paroles, les dernières du mandat impérial : « Que leur existence se traîne misérablement dans les besoins et la pauvreté; que la vie leur devienne insupportable et que la mort leur soit plaisante et joyeuse. »

Ces pompeuses et terribles menaces n'émurent que médiocrement Sickingen et son parti. Nulle mesure effective ne se préparait à l'appui de l'arrêt de bannissement, et Frantz avait bien l'espérance d'avoir mené son entreprise à bonne fin avant que l'empereur se fût décidé à sortir de sa situation purement comminatoire. Du reste, les choses étaient trop avancées pour qu'il pût reculer sans compromettre gravement son honneur et ses intérêts, ainsi que ceux des fidèles alliés qui s'étaient attachés à sa cause. Dès lors il ne jugea plus à propos de garder de ménagement ni de tarder davantage, et la guerre commença d'une manière sérieuse.

Il commença par établir sur toutes les routes et sur le bord du Rhin des postes armés desquels des nuées de cavaliers se répandaient dans le pays, enlevant les marchands et les messagers sur les chemins, les bateaux sur le fleuve, lançant jusque sur la ville des pointes audacieuses, et ne

laissant de sûreté sur aucun point de son territoire. Les habitants de Worms se voient réduits à un véritable blocus; un cercle de fer étreint leur cité et ferme toute communication avec le reste de l'empire. Peu à peu cette ligne se rapproche, les cavaliers de Frantz battent les environs ; les châteaux et les villages les plus voisins sont devenus leur proie. Maintenant ils sont assez près de la ville pour pouvoir couper les aqueducs et les ruisseaux qui lui amènent l'eau dont elle a besoin. De vives escarmouches s'engagent et l'avantage est rarement du coté des assiégés. Cependant Frantz n'est pas pressé de terminer une querelle qui lui donne une situation excellente. Il laisse l'été s'écouler dans ces préliminaires du siége. Les moissons se dorent, les fruits mûrissent, les vignes offrent leur opulente récolte, et ses soldats, faisant tour à tour la moisson et la vendange, mènent aux dépens de Worms la vie la plus large et la plus facile. Les maisons de plaisance, les riches villages de cette belle contrée leur offrent de commodes et riantes habitations. L'abondance et la gaieté règnent dans leur camp, et les assiégés voient avec douleur de longues files de voitures se charger sous leurs yeux des dépouilles de leurs biens pour aller remplir les caves et les greniers de tous les burgs du Rhin qui ont fourni un contingent à l'armée de leur ennemi. L'hiver arrive et ne change rien à la situation ; le blocus est maintenu avec une extrême rigueur. Les défenseurs de Worms restent enfermés dans leurs murailles, et le commerce des environs, il faut bien le dire, continue à subir de la part des soldats de Frantz des atteintes plus fructueuses pour eux que justifiables en bon droit.

Nous trouvons dans Philippe de Vigneulles [1] un témoignage du peu de sûreté que cet état de guerre laissait aux relations commerciales de la France et de l'Allemagne, dont Francfort était le centre le plus important et la route de Metz

---

[1] Philippe de Vigneulles, édition Michelant, page 283.

une des principales artères. « Ils trowèrent incontinent des mauvais gairçons en ces Allemaignes nommés les Sainquen, avec aulcuns comtes avec les quels ils ont rué, prins et destroussés ces devant dits mairchands, de quoy c'est moult grant pitié et dommaige et moult mal fait à l'empereur qu'il n'y mest remede quant ainsy l'on sont destroussés et desroubés en son pais et empire, tellement qu'il n'y ait hommes qui oisassent seurement ailler ni venir. »

Dès le début de l'année 1516, Frantz, renforcé par l'adjonction de son cousin Hartmuth de Kronberg et du comte de Wesenberg, tous deux à la tête d'une bonne troupe, se décida à transformer le blocus et la guerre d'escarmouches en un siége régulier que sa nombreuse artillerie lui permettait de mener énergiquement.

Il commença aussitôt à creuser les tranchées et à disposer son artillerie dans une situation avantageuse. Les magistrats de Worms, en voyant les attaques entrer dans cette nouvelle phase, éprouvèrent une perplexité impossible à décrire. L'insuffisance de leurs forces se montra manifestement à leurs yeux, et ils poussèrent un cri d'alarme vers l'empereur et vers les villes du voisinage avec lesquelles ils étaient en rapport d'alliance et d'amitié en leur demandant des secours en hommes et en artillerie. La crainte d'attirer sur elles la colère de Frantz paralysa la bonne volonté de la plupart de ces villes. Francfort, particulièrement menacée par lui, n'osa pas donner un caractère officiel au renfort qu'elle envoya à Worms : elle lui fit seulement parvenir cent cinquante valets et bûcherons, douze chevaux et trente-six fantassins, sans officiers, sans tambours et sans enseignes. Le secours de l'empereur fut plus modeste encore. Il se composa de cinquante fantassins et encore ne parvint-il pas à Worms, car cette petite troupe tomba dans une embuscade de Frantz, y fut en partie détruite, et ce qui échappa fut fait prisonnier.

Cependant l'artillerie des assiégeants s'était habilement



organisée et le feu commmença contre la place avec une grande intensité. Quand les pauvres bourgeois virent les maux qui les menaçaient dans leur vie se joindre à ceux dont ils étaient depuis longtemps déjà affligés dans leurs biens, un amer découragement s'empara de leurs âmes. N'était-ce point assez d'avoir vu leurs récoltes dévorées par la flamme ou ravies par de cupides aventuriers? fallait-il encore que leur cité tout entière s'écroulât sous les coups de l'artillerie ennemie, et ne leur resterait-il pas un asile pour y abriter leur tête et leur famille? Les seigneurs qui formaient le gouvernement n'avaient pas une meilleure confiance, et l'insuccès des manifestations impériales les avait consternés. Eux aussi avaient eu cruellement à souffrir dans leurs intérêts, car l'on pense bien que leurs châteaux et leurs terres n'avaient pas été menagés par Frantz et par ses adhérents. Au point de vue de la gloire des armes, toujours sensible pour un chevalier allemand, ils n'avaient pas beaucoup plus à se réjouir de la guerre dans laquelle ils étaient engagés: avec le rôle passif que leur imposait la supériorité numérique de leur ennemi, il leur était impossible de férir de beaux coups qui leur fissent honneur, et de rares et infructueuses sorties à la tête de quelques fantassins étaient un bien faible aliment pour leur impétueuse valeur. Le parti du clergé se prêtait à toutes les menées qui lui semblaient devoir amener des événements conformes à son ambition, et il se flattait que Sickingen, maître de la ville et disposant à son gré de son gouvernement, ne le placerait pas ailleurs que dans les mains de l'évêque dont il s'était toujours montré l'ami fidèle et dévoué. L'aspect général de la ville était donc bien sombre, et la concorde était loin de régner entre ses habitants. Cette situation était trop tendue pour ne pas amener quelque explosion, et il y eut en plus d'une circonstance des révoltes de la bourgeoisie et du peuple pour contraindre le gouvernement à faire la paix avec Frantz et à calmer enfin, au prix des concessions nécessaires, un

fléau qui s'était déjà trop cruellement déchaîné sur leur cité. Mais les magistrats eurent le bonheur d'étouffer les séditions avant qu'elles n'aient pris un développement sérieux.

Désespérant d'imposer la pacification à leurs magistrats par la force, les mécontents cherchèrent alors à entrer en négociations sans leur concours, et ils songèrent aux proscrits au nom desquels s'était soulevée la guerre et dont un grand nombre faisaient partie de l'armée de Sickingen. Ces derniers, on le pense bien, avaient conservé des relations dans la ville, et les murailles n'étaient pas si bien gardées qu'il ne leur fût possible de se mettre en rapport avec ceux du dedans. La bourgeoisie fit appel à leurs bons sentiments en faveur d'une cité qui devait leur être toujours chère, et leur demandèrent au nom de son salut de vouloir bien servir d'intermédiaire entre elle et Sickingen pour obtenir de lui la paix à quelques conditions que ce fût.

Les bannis, désireux de quitter la vie errante et aventureuse qu'ils menaient depuis leur exil et émus aussi des ravages que subissait chaque jour la cité qui avait été leur patrie, s'interposèrent volontiers et supplièrent Frantz de vouloir bien se prêter à un arrangement. Frantz, qui savait jusqu'à quel point le découragement régnait parmi les assiégés et qui voyait chaque jour s'accroître la confiance et l'ardeur de ses soldats, répondit que les habitants de Worms lui étaient toujours restés chers et qu'il ne combattait que leur gouvernement; qu'on pouvait donc lui ouvrir les portes et se remettre à sa discrétion; que l'on n'avait rien à redouter de sa part, et qu'on devait au contraire attendre de lui les mesures les plus favorables aux intérêts de la cité.

Dès le lendemain, ces propositions étaient affichées aux portes des trois principales églises, et la population descendue tout entière dans la rue demandait à grands cris qu'elles fussent acceptées et que l'on s'en remît sans condition à la générosité du vainqueur. Le danger de livrer une grande

ville à une armée composée en grande partie de soldats d'aventure aussi habitués à piller qu'à combattre, frappait bien l'esprit du plus grand nombre des citoyens, mais leur situation leur était devenue si intolérable que des deux maux il leur semblait choisir le moindre et qu'ils croyaient prendre le seul moyen d'éviter une ruine complète.

Cette belle et populeuse cité, avec ses richesses et ses approvisionnements, allait donc tomber entre les mains de l'heureux chevalier. Nulle voix ne s'élevait plus pour rendre au peuple l'espérance et essayer de réveiller son énergie. Pendant que les propositions de Frantz étaient soumises au conseil de la cité et que les magistrats abattus se résignaient en gémissant à les accepter, une foule de peuple remplissait la cathédrale et s'adressait avec des pleurs au seul consolateur qu'elle pût encore invoquer. Un plus grand nombre encore se pressait sur la grande place, formant des groupes silencieux et suivant d'un morne regard les seigneurs de la cité qui discutaient douloureusement dans les salles ouvertes de l'hôtel-de-ville. Nulle étincelle du feu patriotique qui inspire les grandes résolutions ne semblait plus couver sous cette cendre, lorsque éclata soudain une de ces paroles énergiques et convaincues qui savent dominer les masses. C'était le comte de Hagen, chevalier de la chambre impériale et conseiller de la cité, qui venait secouer le peuple de sa torpeur et en appeler à lui du découragement invincible dans lequel étaient tombés ses collègues [1]. Il commença par rassurer ses auditeurs sur le danger présent que courait la cité en leur montrant les portes et les murailles presque intactes et susceptibles d'une longue défense. Car Frantz, fidèle à la tactique des assaillants expéditifs, avait préféré diriger le feu de son artillerie sur la ville pour démoraliser les habitants et les amener à se rendre, plutôt que de s'ouvrir un chemin par la brèche en ruinant les fortifi-

[1] Thomas Léodius.

cations [1]. Il les supplia ensuite les larmes aux yeux de ne pas céder à une déplorable précipitation et de ne pas se retirer eux-mêmes les chances de salut qui leur restaient. Il leur représenta ce que leurs biens et leurs familles auraient à souffrir de ce lâche abandon qu'il les voyait disposés à consommer, et passant ensuite à un ordre d'idées plus noble et plus élevé, il tâcha d'exciter encore en eux quelques sentiments de courage et de patriotisme. « Hé ! quoi, leur dit-il, n'êtes-vous plus les descendants de ces immortels Vangiones qui arrêtèrent si longtemps César et son armée, et qui furent pendant tant d'années le boulevard et l'honneur de la Germanie ? Quoi donc! un sang si généreux se serait-il tellement appauvri dans vos veines ? Donnez, si vous le voulez, la victoire à ce général d'aventure, à ce chevalier de grands chemins qui combat maintenant contre vous; mais que jamais il ne se vante de l'avoir remportée, car c'est vous-même qui vous serez vaincus de vos propres mains à votre honte éternelle ! »

C'est ainsi que le comte de Hagen cherchait à relever le courage de ce peuple affaissé, et l'on put voir en cette circonstance quel est le magique pouvoir qu'exercent sur la foule un grand cœur et une énergie bien trempée.

Le souffle de ce bon citoyen passa sur les groupes consternés et y réveilla l'espérance. Le feu sacré de l'amour de la patrie réchauffa les cœurs que le froid de la crainte avait un moment glacés. On se relève, on se montre d'un esprit plus réfléchi les dangers auxquels on allait se livrer sans défense ; un enthousiasme soudain succède à l'abattement, l'intérêt de la patrie impose silence aux passions et la concorde renaît au nom du salut public. On reprend les armes,

---

[1] Frantz avait en ceci la prescience d'une théorie militaire que plus d'un officier éminent des armes savantes a plus tard partagée avec lui. (Voir le remarquable ouvrage de M. le capitaine d'artillerie de Blois sur l'usage des bombardements).

on jure de vaincre ou de mourir pour la défense de ses foyers; les travaux de défense reçoivent une nouvelle impulsion; de nouveaux soldats se retrouvent pour garnir les remparts, et le feu de la place répond avec une plus vive ardeur au feu des assiégeants.

Frantz, qui considérait déjà la ville comme sa conquête et qui attendait avec impatience le moment où ses portes s'ouvriraient devant lui, sentit avec un violent courroux que sa proie lui échappait, ou du moins qu'il lui fallait la payer du prix de nouveaux efforts. Résolu à frapper un coup décisif, il dirige ses canons sur une des murailles voisines de la porte d'Oppenheim, et bientôt une large brèche offre un passage à ses soldats; mais malgré leur valeur et leur impétuosité, l'assaut ne réussit pas, et la brèche, habilement réparée, l'oblige à renouveler sur un autre point cette coûteuse tentative. Malheureusement la poudre commençait à lui faire défaut et l'argent aussi devenait rare dans ses coffres. Il replia son artillerie et leva le siége de la ville; mais il avait trop de tenacité pour abandonner son entreprise, et le blocus fut repris avec une nouvelle rigueur. Il se remit à battre les grands chemins et à enlever les convois de toutes les villes amies de Worms, de telle façon que le commerce de cette partie de l'empire fut mis dans un trouble cruel. La route que suivaient les caravanes des marchands trafiquant entre la France et l'Allemagne, était coupée par d'impitoyables sentinelles qui, dépassant de beaucoup les intentions de leur chef, exerçaient sur toute la ligne un véritable brigandage. Un concert de plaintes et de lamentations s'éleva vers le trône impérial, et Maximilien fut conjuré de toutes parts de mettre un terme à cette situation ruineuse pour tant d'intérêts. Sentant cette fois qu'il fallait intervenir autrement que par des messagers et des mandats comminatoires, l'empereur réunit une grosse troupe de cavaliers bourguignons et l'envoya tenir garnison à Worms, avec l'ordre de prêter à la cité un énergique concours et de

ne laisser à l'ennemi ni paix ni trève, jusqu'à ce qu'il se fût désisté de ses injustes attaques et que la contrée fût entièrement délivrée de ses incursions.

Mais ces braves condottieri, arrivés à leur destination, ne témoignèrent qu'une médiocre sympathie aux habitants de la cité à laquelle ils venaient servir d'auxiliaires, et ils ne dissimulèrent pas que les intérêts du vaillant homme de guerre qu'ils étaient appelés à combattre leur tenaient bien plus au cœur que ceux de ces bourgeois vulgaires dont les mœurs placides et mercantiles n'avaient rien de commun avec les leurs. Aussi leur surveillance sur les routes fut-elle d'une mollesse et d'une négligence telle qu'il semblait que les gens de Frantz les eussent pour alliés plutôt que pour adversaires dans l'exercice de leurs rapines. Ils allèrent même plus loin et firent offrir à Sickingen de s'enrôler sous ses ordres, en lui disant qu'ils seraient fiers de servir sous un si brave chevalier et qu'il pouvait compter sur eux à la vie et à la mort.

L'offre était flatteuse et tentante ; malheureusement l'argent était peu abondant et la solde d'une grosse troupe si bien équipée en exigeait beaucoup. Il fallut, avec bien du regret, se priver de cette belle occasion d'augmenter ses forces, et les Bourguignons, pour lesquels la question d'argent était majeure, ne lui en gardèrent pas rancune et le lui prouvèrent le mieux qu'ils purent.

Du reste la situation, extrêmement pénible pour Worms et pour tout le pays environnant, devenait assez médiocre pour Sickingen : les routes étaient désertes et les voyageurs, trop instruits par de lamentables exemples, se gardaient bien de s'y engager. Les villages en ruines avaient été dépouillés de tout ce qui avait quelque valeur, et la terre sans culture ne se chargeait plus de fournir les subsistances nécessaires aux hommes et aux chevaux. Le temps favorable à un accommodement était venu, et Frantz le laissa voir à l'empereur Maximilien. Celui-ci, heureux de penser que la

paix pouvait se rétablir, et à ce prix facilement désarmé, offrit sa médiation et invita Frantz à s'expliquer devant une commission composée des électeurs et des principaux seigneurs de la contrée. Cette commission, animée pour notre chevalier des sentiments les plus bienveillants et les plus sympathiques, trouva chez lui des dispositions conciliantes et l'expression d'un profond désir de regagner l'amitié de l'empereur. Cependant il fut impossible de régler les conditions d'une paix définitive. Tout ce qu'obtint Maximilien après de longues et vives sollicitations personnelles, fut la concession par Frantz d'une trêve de deux ans pendant laquelle il laisserait s'exercer les efforts pacificateurs pour terminer le différend, mais à la fin de laquelle il reprendrait rigoureusement les hostilités si une juste satisfaction ne lui était pas donnée. A ces conditions, l'arrêt de bannissement fut non pas levé, mais provisoirement suspendu, et le territoire de Worms se vit affranchi de la ruineuse occupation qui depuis si longtemps pesait sur lui.

CHAPITRE IV.

GUERRE DE FRANTZ AVEC LA LORRAINE.

Le printemps de l'année 1516 ne s'était pas terminé que Frantz avait une nouvelle occasion de reprendre les armes, et c'était cette fois avec une puissance plus redoutable qu'une ville impériale qu'il ne craignait pas de se mesurer : c'était avec le duc de Lorraine, Antoine, fils et successeur de René II, l'illustre vainqueur de Charles-le-Téméraire.

Un des seigneurs de la haute Alsace, voisin des marches de la Lorraine allemande, le comte Gengoulf de Geroldseck [1], était depuis longtemps en contestation avec le duc Antoine au sujet de quelques territoires situés sur le versant oriental des Vosges, dans le voisinage du val de Liepvre [2]. Dans

---

[1] Le château de Geroldseck était à peu de distance de Saverne. Ses ruines existent encore.

[2] Le val de Liepvre, près de celui de Sainte-Marie-aux-Mines, est situé sur la frontière de l'Alsace et de la Lorraine, entre Saint-Dié et Schelestadt. Il tire son nom de la petite rivière Leber ou Lebraha qui a sa source dans les Vosges, auprès de Reburg, à une demi-lieue du Bonhomme, et se jette dans l'Ill après avoir coulé sous les murs de Schelestadt et d'Eberstein.

Le val de Liepvre, en allemand *Leiberthal*, contient quelques mines de diverses natures dont à cette époque on exagérait beaucoup l'importance.

Don Calmet a emprunté à Piguerre, auteur d'une histoire de France presque contemporaine, des détails très-circonstanciés dont nous lui prendrons quelques fragments *.

« Il y a dans cette vallée tant de mines d'argent, de bronze et de plomb qu'il n'y a lieu dans toute l'Allemagne où il s'en trouve tant ensemble ni de meilleur revenu. Cette grande vallée de Liberthal tient en soy plusieurs autres vallées moindres, savoir : Furthelbach dans laquelle il y a environ douze puits de mi-

* Piguerre écrivait vers 1550. (Voir dom Calmet, *Hist. eccl. et civ. de Lorraine*, liv. XXXI, p. 1148, et la *Notice de la Lorraine* du même).

cette contrée boisée et montagneuse, les limites étaient mal définies et les contestations n'étaient pas rares. Mais ce qui donnait à celle-ci un caractère particulier d'importance, c'était la présence sous le sol de filons métalliques dont l'exploitation, quoique mal conduite et souvent interrompue, ne laissait pas que de constituer une richesse pour son propriétaire. Depuis plusieurs années le comte de Geroldseck faisait valoir ses prétentions sur ces territoires, et le conseil de régence de Lorraine, après avoir fait de la question une étude plus ou moins approfondie, avait fini par les rejeter comme dénuées de fondement. Geroldseck en avait en vain appelé de ce jugement et ses réclamations s'étaient plusieurs fois renouvelées avec de nouvelles instances lorsque Antoine, arrivé à l'âge de régner, avait pris lui-même les rênes du gouvernement. Mais le duc de Lorraine, épris d'une enthousiaste affection pour le roi François Ier, était beaucoup plus occupé des affaires de la France que de celles de son propre duché. Il ne jugea pas à propos de rentrer dans l'examen d'une question déjà résolue dans son intérêt, et répondit au comte alsacien par une fin de non recevoir très-nettement formulée [1].

nières à raison de quoy elle est fort peuplée et fréquentée. Une autre appelée Surbechts dans laquelle sont quatre puits de minières. Un autre qu'on appelle Prahegert en laquelle il y en a six. Une nommée Eckricht dans laquelle il y en a deux seulement.

« .... Ayant ensuite fait chercher du côté de Lorraine dans les mêmes montagnes de Vosges ils trouvèrent une grande mine d'argent au lieu nommé Saint-Jacques de laquelle ayant tiré grand profit, ils ne cessèrent qu'ils n'eussent éventé toutes ces minières..... Il y tant de métaux de plusieurs sortes, même de bronze, de plomb, de métal argentin duquel se tire l'argent, le cuivre et en quelques lieux l'argent pur, qu'on y voit jusqu'à douze forges à métal, etc. »

Tout ce que dit Dom Calmet au sujet de Sainte-Marie et du val de Liepvre indique bien quelle était l'incertitude des limites, et même celle des droits sur ces terrains, objets de si vives convoitises.

Il ignore l'époque et l'origine de la souveraineté des ducs de Lorraine sur ce point et avoue que plusieurs seigneurs d'Alsace pouvaient bien y avoir conservé quelques justes prétentions.

[1] *Archiv. de Lorraine.* -- Dom Calmet. *Hist. de Lorraine.* -- Aug. Digot. *Id.*



LE DUC ANTOINE DE LORRAINE,
d'après un vitrail de la Cathédrale de Metz.

Celui-ci, ne se sentant pas assez fort pour relever par la force des armes l'injustice dont il se croyait victime, conserva quelque temps en silence le ressentiment de son injure; puis l'apaisement de la guerre de Frantz avec Worms lui présenta une occasion heureuse qu'il saisit sur-le-champ. Il vint trouver le chevalier au moment où il se préparait à lever son camp, et lui présentant sous les couleurs les plus vives le déni de justice qu'il avait à reprocher au duc Antoine, il lui demanda, au nom des droits de propriété féodale méconnus dans sa personne, de vouloir bien l'aider à rentrer en possession de ses biens. Il fit valoir de plus les liens de parenté qui les unissaient l'un à l'autre, et les relations amicales qu'ils avaient toujours eues ensemble.

Frantz se laissa facilement gagner par les propositions du comte de Geroldseck. Elles lui offraient une occasion de mettre en relief d'une manière éclatante ce grand rôle de protecteur des faibles et de redresseur des torts qui lui semblait si beau à jouer, et de plus les chances de tirer de cette campagne un profit considérable se présentaient d'une façon séduisante. La Lorraine était mal préparée pour repousser une agression soudaine. La famine et la maladie l'avaient vivement éprouvée depuis quelque temps, et y avaient en partie tari les sources vives de l'existence d'un état. Le duc connaissait à peine ses sujets, et tout en étant entouré d'une légitime réputation militaire par la part brillante qu'il avait prise à la bataille de Marignan, il ne représentait pas encore aux Lorrains un de ces princes guerriers aux drapeaux desquels la victoire est toujours fidèle. Enfin, depuis peu époux de la princesse Renée de Bourbon, il amenait sa jeune épouse prendre possession de ses domaines, et les fêtes magnifiques dont cette arrivée était le signal, semblaient mal le préparer à répondre avec succès à l'attaque dont il était menacé.

Ces considérations déterminèrent rapidement Frantz à s'associer à la querelle du comte de Geroldseck. Il annonça

à ses soldats qu'au lieu de donner suite à leur licenciement il allait les mener à de nouvelles aventures, et ce fut d'acclamation qu'ils se rengagèrent sous ses ordres.

Les nouvelles qui se répandirent soudain de cette brillante expédition firent merveille pour lui amener de nouvelles recrues, et beaucoup de gentilshommes allemands, qui se sentaient lésés en la personne de Geroldseck, mirent un point d'honneur national à venir lui apporter leur concours. En cette circonstance importante qui exigeait des préparatifs plus sérieux que n'en avait demandés sa dernière entreprise, Sickingen fit appel à un seigneur auquel l'attachaient des liens d'étroite amitié, à Robert de Lamarck, prince de Sedan et duc de Bouillon[1], qui avait eu quelques légers démêlés avec la Lorraine, ainsi que deux princes voisins évitaient rarement d'en avoir à cette époque. Il lui fit part des griefs qu'il avait contre le duc Antoine, et lui rappelant les siens propres, lui offrit de s'associer à cette guerre et d'en prendre avec lui la haute direction, disant « qu'il estait temps pour les querelles qu'il avait à » Monsieur de Lorraine qu'il y besongnat et que les choses » se dressaient en Allemaigne pour lui faire une belle venue: » et du moins s'il ne s'en voullaist mesler pour l'amour du » Roy de France qu'il souffrist que sur sa querelle il put » deffier Monsieur de Lorraine et qu'il lui voullaist monstrer » qu'il avait puissance de faire plaisir à ses amis et deplaisir » à ses ennemys. »

Robert de Lamarck lui répondit « qu'il n'estait point » deliberé sur l'heure de faire la guerre au duc de Lorraine » et que de sa part il s'en rapportait à lui et qu'il serait » bien aise s'il pouvait en faire son proffit. »

Il était regrettable sans doute de perdre la coopération d'un allié tel que le prince de Sedan, mais son abstention ne modifia pas les projets des seigneurs alliés, et en quelques

---

[1] Fleuranges, ch. LVIII.

jours leur armée fut prête à se mettre en campagne. Frantz avait pour sa part huit cents chevaux et six mille fantassins. Gengoulf de Geroldseck commandait à douze cents cavaliers et à dix mille hommes de pied divisés en deux corps sous les ordres des comtes de Solms et d'Eberstein.

Enfin un seigneur bourguignon, nommé le bâtard de Chamilly, avait trouvé l'occasion favorable pour faire réussir des prétentions qu'il avait sur Conflans en Bassigny, petite ville fortifiée et chef-lieu d'une prevôté formant enclave dans la Franche-Comté. Cette place empruntait une certaine force aux deux rivières, le Plané et la Lanterne qui s'y unissent après avoir baigné ses murailles. Mais son isolement du duché et la faible garnison qui la défendait la rendait assez propre à être enlevée par un coup de main. Le bâtard de Chamilly fit aussitôt alliance avec les seigneurs allemands, concerta avec eux la part qu'il devait prendre à la guerre et n'eut pas de peine à lever un petit corps de troupes d'environ huit cents hommes, avec le concours desquels il se prépara à agir en gardant un profond secret sur ses intentions.

Cependant toutes les dispositions ayant été rapidement prises et facilement couvertes au moyen des troubles dont le pays de Worms était le théâtre, Sickingen envoya au duc de Lorraine un héraut porteur d'une sommation de rétablir Gengoulf de Geroldseck dans ses droits sur les territoires en litige. Antoine, fort étonné de cette audace d'un simple chevalier qui traitait d'égal à égal avec un souverain tel que lui, ne répondit à la sommation que par un refus hautain, et s'occupa aussitôt de réunir quelques troupes. Mais il avait à peine donné ses premiers ordres, que les alliés, sans perdre un seul jour, entraient en Lorraine, dans les derniers jours de mai de l'année 1516, en l'attaquant par trois côtés à la fois. Frantz, qui avait amené ses troupes jusque sur la frontière du duché de Deux-Ponts, franchit cette frontière dans le voisinage de

Schaumbourg, en se faisant précéder d'une lettre au duc qui fait peu d'honneur à la courtoisie germanique. Voici le sens de cette lettre que son insolence empêcherait d'être près de nous l'objet d'aucune créance, si ce n'était Thomas Léodius, auteur contemporain et témoin de la plupart des faits de cette histoire, qui ne nous l'eût conservée.

« Pauvre duc, lui disait-il, si tu oses résister à mes » armes, tu seras vaincu. Je ne t'attends pas, je vais au-» devant de toi te présenter la bataille. On dit que tu ras-» sembles du monde pour me repousser; renonce à ce » dessein. Laisse tes paysans, laisse ton pauvre peuple en » repos. Il a assez de misères, ne lui en impose pas davan-» tage. Tu peux le racheter et te racheter toi-même en » venant à composition. Satisfais à de justes réclamations, » indemnise-moi par une bonne somme d'argent, je te rendrai » la paix et tu compteras une défaite de moins. »

Antoine, attaqué à l'improviste et vivement ému des ravages par lesquels les Allemands s'annonçaient sur ses domaines, redoubla l'activité de ses préparatifs de guerre. Mais craignant que ses ressources ne fussent insuffisantes pour se défendre victorieusement, il écrivit à François I[er] pour le prier de lui envoyer du secours. En même temps il adressa à l'empereur une lettre pour lui demander comment il se pouvait qu'en pleine paix et à propos d'une querelle légère, des sujets de l'empire envahissent ses états le fer et le feu à la main. Il le priait d'interposer son autorité et de mettre fin à une agression contraire au droit des gens et aux procédés accoutumés entre princes chrétiens.

La réponse de l'empereur fut peu encourageante. Encore ému du souvenir des efforts infructueux qu'il avait faits pour pacifier la querelle de Frantz avec Worms, il ne voulait pas exposer son titre auguste à de nouveaux affronts. Il répondit donc que Sickingen s'était mis en dehors de toute règle et de toute loi; qu'il avait mérité d'être mis au ban de l'empire, et que par conséquent le duc pouvait tirer vengeance de

lui et de ses alliés, sans avoir à craindre aucune intervention de la diéte impériale; que c'était un aventurier pour lequel il n'y avait d'autre droit que celui du plus fort, et que c'était à ce droit seul qu'il conseillait à Antoine de recourir. Quant à François Ier, il avait aussitôt donné l'ordre à un corps de quatre à cinq mille hommes de se mettre en marche vers la Lorraine.

Cependant les Allemands avaient fait de rapides progrès. Comme nous l'avons dit, Frantz avait franchi la frontière près de Schaumbourg. Cette petite place, située sur une haute montagne et entourée d'une enceinte fortifiée, occupait le centre d'un pays montueux et boisé dont le sol était peu favorable à la culture, mais qui trouvait une source de richesses dans les mines de fer et de cuivre et les dépôts de pierres rares et précieuses qui y étaient exploités.

A peu de distance était l'abbaye de Tholey, riche et puissant monastère fondé par le roi Dagobert Ier, soumis à l'église cathédrale de Verdun, mais appartenant à la Lorraine sous le rapport temporel. Le château, soudainement attaqué, se rendit presque sans défense, et la prise de possession de toute la contrée fut la prompte conséquence de ce succès. Les soldats de Frantz, pillards par nature et abandonnés par lui en ce pays ennemi aux tendances qu'il avait mal réussi à maîtriser sur le sol de la patrie germanique, se livrèrent aux plus grands désordres, et l'abbaye de Tholey fut particulièrement l'objet de terribles dévastations. Mais il ne les laissa pas longtemps satisfaire sur ce point leurs instincts destructeurs et s'avança dans la direction de Mertzick, où il passa la Sarre, puis jusque dans les environs de Sierck, sans trouver nulle part de résistance sérieuse, et en mettant tout à feu et à sang. Parvenu en ce lieu, où il trouvait une égale facilité pour s'avancer dans le duché ou pour regagner les bords du Rhin, selon les circonstances, il établit son camp dans une position avantageuse et attendit des nouvelles de ses alliés.

Gengoulf de Geroldseck avait d'abord envahi le territoire Lorrain de Saint-Hippolyte, enclavé dans l'Alsace à peu de distance de ses domaines et du point litigieux. Cette ville n'avait pas beaucoup de valeur comme place forte et elle se rendit après une courte résistance. Elle fut néanmoins livrée au pillage ainsi que tout le pays qui en dépendait. De là Geroldseck envahit le val de Liepvre et le val de Sainte-Marie-aux-Mines sur une des parties duquel reposaient ses prétentions, causes de la guerre actuelle; mais il ne jugea pas à propos d'aller plus loin et se contenta de s'établir en avant du val de Liepvre pour en disputer l'entrée aux troupes du duc Antoine.

En même temps le bâtard de Chamilly, profitant de la confiance qui régnait encore et du peu de précautions prises par Jean de Failly, gouverneur de Conflans, y avait introduit ses hommes un jour de marché en les faisant entrer par petits groupes et sous divers déguisements. Puis à un signal donné ils s'étaient emparé des portes et avaient fait main basse sur les défenseurs de la place surpris et disséminés. Le château était tombé entre leurs mains, et après l'avoir occupé et mis en état de résistance, ils avaient commencé à piller impitoyablement la ville. Les habitants désolés avaient supplié Chamilly de leur épargner ce traitement rigoureux au prix d'une rançon qu'il avait fixée à quinze cents écus, et il continuait à tenir garnison dans la place comme s'il en avait de tout temps été le légitime seigneur.

Ces événements s'étaient passés simultanément et en peu de jours. Cependant le duc n'était pas resté inactif et ses troupes s'étaient réunies assez rapidement pour qu'il pût se passer des secours de la France, trop lents à venir au gré de son impatience. La première impression produite par l'invasion des Allemands avait été terrifiante. La renommée avait augmenté leurs forces, enflé leurs succès, exagéré leurs desseins; ce n'était rien moins d'abord que la conquête du duché tout entier qu'ils avaient projetée et qu'ils allaient

réaliser avec une irrésistible impétuosité; mais peu de temps avait suffi pour faire justice des ces craintes chimériques et du découragement général qu'elles avaient produit dans le peuple. On n'avait pas tardé à se faire une idée plus juste de la puissance des ennemis en présence desquels se trouvait la Lorraine, et on avait senti qu'on était de taille à leur résister. L'insolence des envahisseurs, leur insatiable avidité, les ravages gratuits qu'ils avaient exercés sur leur route, avaient causé une exaspération qui se traduisit par un généreux empressement à se rendre sous les enseignes du duc Antoine. Il se trouva donc en peu de temps en mesure de prendre l'offensive, et il marcha-sur-le champ contre Geroldseck retranché, comme nous l'avons dit, en avant du val de Liepvre. Les troupes allemandes ne purent tenir contre l'ardeur de soldats électrisés par l'amour du pays et le désir de venger l'injure faite à leur prince, et elles furent mises en déroute et poursuivies par la chevalerie lorraine qui les eut, en peu d'heures, dissipées complètement. Elles repassèrent la frontière dans le plus grand désordre et ne cherchèrent pas à se reformer.

La reprise de Saint-Hippolyte fut la conséquence immédiate de ce succès. Découragés par la rapidité de la défaite qu'ils avaient subie, les seigneurs alsaciens et allemands regagnèrent leurs burgs, sans essayer de prendre leur revanche, et la tentative de Geroldseck ne se renouvela plus.

Restait Sickingen qui, tout en étant menacé par l'échec de son allié de supporter à lui seul le poids de la guerre, n'en conservait pas moins une attitude imposante et qui, avec le prestige de son nom et les communications qu'il s'était gardées ouvertes avec l'Allemagne, n'en était pas moins encore un ennemi à craindre. Le bon duc Antoine, dont l'honneur était satisfait par la brillante victoire qu'il avait remportée sur Geroldseck, préféra finir, par un traité, une guerre qui pouvait traîner en longueur et causer de grands maux à ses peuples. Il offrit à Frantz trente mille écus

pour qu'il fît la paix avec lui et évacuât la Lorraine. Frantz, à qui la malheureuse issue de la campagne de son allié ne laissait plus guère d'espoir de le voir réussir dans ses prétentions, se prêta volontiers aux propositions du duc Antoine. La paix fut donc conclue avec lui, et elle fut si complète qu'il accepta du prince une pension de cinq cents écus d'or, en échange de laquelle il lui promit d'être son serviteur et son allié et de lui prêter le secours de ses armes toutes les fois qu'il en aurait besoin, promesse d'amitié et de service à laquelle il se montra toujours fidèle. Quant au bâtard de Chamilly, Antoine ne recourut pas contre lui à la force des armes. Il fit ses plaintes aux états de Bourgogne contre cette audacieuse violation du droit commun, et le parlement de Dôle condamna Chamilly à évacuer la ville de Conflans et à restituer à ses habitants la somme de quinze cents écus qu'il avait reçue d'eux.

Ainsi se termina cette guerre qui fut ruineuse pour tous ceux qui y prirent part, excepté pour Frantz; car il en retira une belle somme, une bonne pension, une alliance glorieuse et par dessus tout un renom merveilleux. Le bruit de son entreprise se répandit en effet dans toute l'Allemagne, et l'opinion publique commença à lui donner un rang très-considérable parmi les personnages les plus marquants de l'empire. On lui promit les plus brillantes destinées; un publiciste de l'époque[1] alla même jusqu'à laisser entrevoir pour lui dans l'avenir le pouvoir souverain. — Il sera empereur, disait-il, et son règne sera prospère, car la fortune lui est fidèle.

---

[1] Leodius.

CHAPITRE V.

RELATION DE FRANTZ AVEC LA MAISON DE LAMARCK ET AVEC LE ROI DE FRANCE.

Nous avons dit que Frantz était lié d'amitié avec le prince de Sedan, Robert de Lamarck. Cette liaison datait de l'époque ou François Ier avait fait en Allemagne ses premières tentatives pour s'y concilier des dévoûments et pour y étendre son influence, dans la prévision de la mort de l'empereur Maximilien, déjà commençant à vieillir, et des conséquences que cet événement pouvait avoir pour son ambition. Robert de Lamarck et son fils Fleuranges avaient été ses plus zélés et ses plus utiles auxiliaires, et ils avaient vivement agi sur l'esprit des électeurs et des princes de l'empire, tant par eux-mêmes que par des émissaires affidés répandus dans toutes les cours. Parmi ces derniers, il y avait un gentilhomme appartenant à Fleuranges, nommé Pierre Buisson, maréchal-des-logis de son hôtel, d'une bonne famille de Provence et aussi actif qu'intelligent. Il parlait l'allemand avec la même facilité que le français et était l'intermédiaire accoutumé des princes de Lamarck avec les seigneurs des provinces rhénanes. Il se trouvait, vers 1514, à Heidelberg, auprès de l'électeur palatin, lorsque Frantz y vint pour confier à ce prince ses projets et tâcher de se le rendre favorable. Les deux chevaliers se virent et se lièrent bientôt d'une amitié fondée sur une estime mutuelle. Frantz, auquel ses projets ambitieux faisaient beaucoup désirer d'être dans de bonnes relations avec cette puissante et glorieuse maison de Lamarck qui pouvait prendre une part si considérable dans les affaires de l'empire, chargea son nouvel

ami d'exprimer au sire de Sedan, à son frère l'évêque de Liége et à son fils le marquis de Fleuranges, tous les sentiments de respect et de dévoûment qu'il leur portait et le désir qu'il avait de trouver une occasion où il pût les leur bien témoigner.

« Il lui pria, dit Fleuranges, [1] qu'il vouloist dire au sieur » de Sedan et au dict advantureux qu'il avoit ouï dire tout » plain de bien d'eulx, et que s'il estoit plaisir ou service » qu'il leur peust faire, qu'il estoit à leur commandement; » qu'il désiroit autant l'alliance de la maison de La Marche » que de nulle maison d'Allemaigne, et que pour leur f ire » service il avoit tousjours deux mille chevaulx et dix mille » hommes de pied à leur commandement, et l'artillerie à l'ad- » venant et qu'il avoit deux ou trois places dont la meilleure se » nommoit Scawerbourg et part à plus de vingt autres qui » seroient ouvertes à toute heure pour le seigneur de » Sedan et l'advantureux. »

De plus, il offrait, comme garantie de sa loyauté et de la fidélité avec laquelle il devait observer ses promesses, de confier aux princes de Lamarck ses deux fils Schweiker et Hans, et de les leur laisser en ôtages.

Buisson se chargea de la commission qui fut accueillie avec une grande faveur. Sickingen était déjà assez connu par l'influence qu'il exerçait et par la réputation militaire qui l'entourait, pour que Lamarck sentît bien que nulle alliance ne pouvait mieux répondre aux désirs et aux projets du roi. Il accepta donc ses offres avec empressement, et son fils Fleuranges séduit par les brillantes qualités de notre héros, ne tarda pas à lui vouer des sentiments d'amitié personnelle qui ne se démentirent jamais et qui résistèrent même aux variations politiques par suite desquelles ils devaient se trouver plus tard dans des camps opposés.

Il nous a laissé de Frantz un portrait flatteur [2] dans lequel

---

[1] *Mém. de Fleuranges*, ch. LVII.
[2] *Mém. de Fleuranges*, ch. LVIII.

seulement quelques traits peuvent paraître singuliers et contraires à la vérité historique. Ce qui est sûr du moins, c'est que le reste de la vie du chevalier leur a donné un bien éclatant démenti.

« François de Sickingen estait gentilhomme allemand, » de bien petite race, mais bien gentil compagnon, et du » temps que je vous parle avait environ quarante ans [1], » *point homme de guerre*, mais homme de grande honnes- » teté, et aimait fort la guerre *et jamais n'y avaist été*; » et estait le plus beau langageur que je pense en ma vie » avoir veu : et de telle sorte qu'il n'y avait gentilhomme » en Allemaigne, prince ni homme de guerre, qui ne lui » voullust faire plaisir comme lui donnèrent bien à cong- » naistre depuis. »

Pendant que Frantz faisait la guerre en Lorraine et que le roi de France envoyait des troupes contre lui, sa réputation se répandait par ce fait même et atteignait à la hauteur de celle des personnages les plus importants de l'époque. Aussitôt que sa paix avec le duc Antoine eut permis à Lamarck de parler à François Ier de l'utilité qu'il pourrait retirer de son concours dans la grande lutte d'influence qui ne pouvait manquer de s'ouvrir bientôt, il trouva ce monarque très-facile à convaincre de l'intérêt qu'il y avait à engager Frantz au service de la France, et il fut aussitôt autorisé à lui faire des ouvertures à ce sujet.

Frantz dont la situation avec l'empereur était toujours délicate et qui se sentait entraîné d'instinct vers les caractères chevaleresques, accepta volontiers les avances qui lui étaient faites de la part de François Ier. Il se rendit à Sedan, sur l'invitation de Robert de Lamarck, et y trouva l'accueil le plus flatteur et le plus gracieux. Après quelques jours consacrés à la joie et aux festins, il se mit en route

---

[1] Fleuranges vieillit un peu Frantz; à cette époque, c'est-à-dire vers 1515, il ne devait avoir que 34 ans.

pour la France, suivi de douze gentilshommes allemands de ses amis, et accompagné du marquis de Fleuranges, que le roi avait chargé de lui faire les honneurs de son royaume.

Ils se dirigèrent vers Amboise, où se tenait la cour, en passant par Château-Thierry, Paris, Orléans et Blois, c'est-à-dire en traversant de bons pays et de belles villes dont on fit avec soin ressortir devant ses yeux la richesse pour lui donner une haute idée de la puissance du roi. Rien n'était ménagé pour lui plaire; les mets les plus délicats et les vins les plus fameux étaient prodigués sur sa table, les réceptions les plus empressées lui étaient faites partout, et les chevaliers de sa suite étaient l'objet des mêmes prévenances. A Amboise l'accueil fut plus aimable encore. Le roi le trouva « fort honneste homme et bien parlant, et si « le roy lui fit bonne chere, ainsy firent toutes les dames « tellement qu'il ne pouvait parler [1]. »

Pour un chevalier accoutumé à la rude vie des camps ou à la simple et active existence des châteaux des bords du Rhin, le contraste des mœurs élégantes, polies, spirituelles et relâchées de la cour de François Ier, devait être saisissant et pouvait produire un étrange éblouissement. Cet homme jeune encore, aux yeux duquel s'ouvraient des horizons si nouveaux, devant lequel s'agitait tout un monde animé de l'amour du plaisir, auquel les jeunes et nombreuses beautés, qui formaient à la maîtresse du roi le cortége de leurs charmes, prodiguaient leurs sourires, cet homme eut sans doute difficilement résisté à des séductions si entraînantes, si son cœur moins solidement trempé ne se fût à jamais voué à des souvenirs sacrés et au culte des vieilles et simples mœurs germaniques. Cette cour, dans laquelle on voyait arriver à la fois, comme vers le centre européen de toute élégance et de toute splendeur, les plus belles et les plus spirituelles femmes

---

[1] Fleuranges, ch. LVIII.

de la noblesse française, les savants les plus distingués, les artistes les plus inspirés; cette cour merveilleuse qui restera toujours comme le type de ce que le monde a vu de plus attrayant et de plus magnifique, ne fit qu'une impression légère sur le cœur et sur l'esprit de Frantz. Tout entier au grand but politique au nom duquel il y était venu, il fit du temps de son passage à la cour un usage sérieux et digne; tout en donnant satisfaction à ce qu'exigeaient de lui les lois de la courtoisie chevaleresque, il resta indifférent aux séductions qui l'entouraient et ne demeura auprès du roi que le temps strictement nécessaire au règlement des affaires qui l'avaient amené vers lui. A cet aimable accueil ne se bornèrent pas les faveurs que lui avait réservées l'estime du roi de France. Il lui assura une pension de trois mille francs, et lorsque le chevalier quitta Amboise, il lui passa au cou une chaîne de trois mille écus. Les seigneurs allemands qui lui avaient servi d'escorte ne furent pas oubliés dans les munificences royales. Ils furent aussi comblés de présents et reçurent des chaînes d'une valeur de cinq cents à mille écus, ainsi que des pensions en rapport avec leur importance.

Frantz quittait Amboise très-satisfait de la réception qu'on lui avait faite en France. Il avait trouvé le royaume merveilleusement beau, la manière de vivre « fort à son appétit, » et c'était de grand cœur qu'il s'était engagé au service de François Ier. Une chose cependant avait excité en lui une peine assez vive et il ne le dissimula pas à Fleuranges, auquel le roi l'avait confié pour son retour. Avec sa remarquable perspicacité et la parfaite connaissance qu'il avait des affaires politiques de son pays et de son temps, il n'avait pas eu de difficulté à sonder les projets de son nouveau souverain, et aucun de ses rêves ambitieux n'était resté secret pour lui. Il avait compté sur des communications qui lui donnassent la mesure de la confiance que François Ier plaçait en lui, et ce rôle de conseiller et de chargé d'affaires d'un grand prince ne

lui sembloit pas être au-dessus de sa capacité et du rang qu'il occupait; mais il avait attendu en vain cette confidence des projets du roi sur la dignité impériale, et il n'avait reçu de sa part que de vagues demandes de services et la mission de lui servir d'intermédiaire avec les cours d'Allemagne; de plus, il s'était vu répondre par un refus à la prière qu'il avait faite à François Ier de lui donner un petit corps de gendarmerie pour mieux assurer sa position et se créer l'importance nécessaire au représentant attitré d'un grand monarque. Il exprima donc à Fleuranges en ces termes son déplaisir de la méfiance qui lui avait semblé percer dans la conduite du roi à son égard à travers tous ses témoignages de faveur: [1] « Le roy ne m'a pas déclaré
» de son affaire de l'empire, toutefois je scay bien ce qu'en
» est. Et pourtant vous prie de dire au roy que je me recom-
» mande très humblement à sa bonne grâce et que le ser-
» virai et lui tiendrai le serment que je lui ay faict qui est de
» le servir contre tous et envers tous, osté la maison de La
» Marche, et que la raison pourquoy je lui demandais des
» gens d'armes n'estoit pas pour moi mais pour gaigner
» des gentilshommes d'Allemaigne, et que moi et les gentils-
» hommes qui entreroient à son service le serviront loyau-
» ment et lui feront du bon service; mais dites lui que les
» grands princes le tromperont et n'y aura pas de ma faulte
» et lui donneray a cognoistre dedans peu de temps que
» je suis pour lui faire service, car j'entreprendrai quelque
» bonne chose avecques vostre ayde. »

Frantz était de bonne foi en faisant cette promesse, et il fût en effet resté toujours l'utile et dévoué serviteur du roi de France, s'il n'eût été froissé plus tard en voyant se continuer à son égard cette blessante et inexplicable méfiance, et en voyant François Ier le maintenir à un rang subalterne

---

[1] Fleuranges, ch. LVIII.

dans des circonstances où ses conseils eussent dû dominer tous les autres pour diriger la politique de ce prince.

Il peut paraître étrange que Sickingen ait montré tant de facilité à se mettre à la disposition d'un souverain étranger et que l'hostilité qui, à cette époque, séparait si généralement les nations de races différentes se soit effacée de son cœur à la première avance qui lui ait été faite par François Ier. C'est que son intelligence supérieure lui avait fait découvrir clairement que toute la question de l'empire se résoudrait à la mort de Maximilien, entre Charles d'Autriche et François Ier, et que les candidats allemands ne pourraient un instant soutenir leurs chances de succès en présence de ces deux redoutables compétiteurs. Or, Charles, malgré l'origine germanique qu'il tenait de son père l'archiduc Philippe, fils de Maximilien, pouvait être considéré comme étranger à l'Allemagne, tant son éducation et ses habitudes avaient été purement espagnoles; de plus, il n'y avait pas dans le passé de lien qui unît les deux peuples par quelques traits de leur histoire commune, pas plus qu'il n'y avait de rapport entre leurs instincts et leurs caractères. Entre la France et l'Allemagne, au contraire, il y avait le glorieux souvenir de Charlemagne qui établissait dans leur histoire un trait-d'union favorable à un nouveau rapprochement. Il y avait toute une théorie politique qui consistait à considérer les deux états comme deux parties du même empire, séparées, il est vrai, depuis de longues années, mais entre lesquelles il n'existait aucune de ces haines nationales, qui sont comme un abîme infranchissable. La réunion de ces deux grandes et puissantes branches sur le tronc commun auquel elles avaient appartenu, devait reconstituer l'irrésistible puissance et rappeler les jours glorieux du règne de Charlemagne. Cette prévision était assez belle pour séduire un esprit élevé et enthousiaste comme celui de Frantz. S'il fallait encore joindre des considérations personnelles à cet entraînement réellement patriotique, nous pourrions ajouter que le carac-

tère chevaleresque de François I[er] avait autant de charmes pour lui que l'esprit rusé, hautain et sévère de Charles d'Espagne lui inspirait d'éloignement. On comprend aussi que la mise au ban de l'empire l'avait mal disposé à se montrer très-favorable à une élection que Maximilien avait tout mis en œuvre pour faire réussir.

Quant à la méfiance dont notre chevalier fut l'objet de la part du roi de France et qui le détacha bientôt de son parti, il n'est pas très-difficile de s'en rendre compte. François I[er] avait pu juger par lui-même de la haute intelligence et de la vaste ambition de Sickingen. Il savait quelle était l'influence qu'il exerçait dans le cercle du Rhin, et il le voyait en chemin de l'augmenter tous les jours par de nouvelles expéditions et des faits de guerre de plus en plus éclatants et fructueux. Il se dit que parmi les hommes marquants de l'Allemagne il en était peu sur lesquels pût se fixer plus naturellement le choix des électeurs, dirigé par l'opinion publique, dans le cas où les candidats étrangers viendraient à être mis hors de cause. Il lui parut donc dangereux de confier plus de troupes à un chef de parti qui grandissait à chacune de ses entreprises, et de faire pénétrer trop avant dans les secrets de sa politique un homme de génie capable de les faire servir à ses propres desseins si plus tard quelque rupture les séparait l'un de l'autre. Si cette explication paraît un peu hasardée et semble élever notre héros sur un trop haut piédestal, qu'on songe que ce chevalier, cinq ans auparavant, perdu dans la foule obscure des nobles allemands, avait déjà sous ses ordres une armée de plus de quinze mille hommes, et que la progression rapide qu'il avait suivie permettait d'entrevoir pour lui dans l'avenir une puissance véritablement de premier ordre.

Quoiqu'il en soit de ces complications que la politique devait faire surgir plus tard, Frantz quittait la France comblé d'honneur et de satisfaction. Le maréchal de Fleuranges, l'ayant accompagné pendant quelques jours, le

quitta pour revenir auprès du roi, en lui laissant comme escorte un de ses gentilshommes, le sieur de Guillaucourt, avec une vingtaine de cavaliers. Ils se dirent adieu avec les plus vifs témoignages d'estime et d'affection, et Frantz continua sa route vers Sedan, où il reçut un excellent accueil de Robert de La Marche et se promit avec ce prince une amitié de plus en plus dévouée et une alliance de plus en plus étroite. Puis il retourna dans le Palatinat pour y mûrir tous les projets qu'il avait conçus pour l'avenir, au sein d'un repos qui ne fut pas de longue durée.

CHAPITRE VI.

DÉMÊLÉS DE FRANTZ AVEC LA VILLE DE METZ.

Pendant que l'Allemagne se sentait émue de cette perturbation profonde dont la querelle de Frantz avec Worms n'est qu'un exemple choisi entre beaucoup d'autres, la bonne cité de Metz n'échappait pas aux ravages de la guerre, et cette guerre, pour sembler n'avoir que peu d'importance, n'en était pas moins, à un haut degré, préjudiciable à ses intérêts, car cette ville était loin d'être alors la cité belliqueuse et puissante qui, aux siècles précédents, avait su défendre si dignement son indépendance contre les ardentes convoitises des princes voisins.

Dès 1512, un membre de la petite bourgeoisie messine, Pierre Burtaux, dit Souffroy, homme peu considéré et généralement détesté pour son caractère agressif et turbulent, avait cherché querelle au gouvernement de la cité au sujet d'un héritage dont il se disait frustré au bénéfice du trésor public. Il réclamait deux moulins, l'un à blé, l'autre à papier, situés auprès de Vallières; une part dans la halle de Chambre, et quelques autres propriétés représentant une somme considérable. Les enquêtes faites à ce sujet avaient démontré l'injustice de ses prétentions. Désespérant de les faire réussir en s'adressant à l'équité de ses concitoyens, il avait cherché à les leur imposer par des influences étrangères,

et s'était mis successivement sous la protection de plusieurs seigneurs, qui, finissant par voir que sa cause était évidemment mauvaise, avaient cessé de le soutenir. Dès lors, ce perfide citoyen, ne rêvant plus que vengeance, avait entrepris de la réaliser au moyen de ses propres forces. Il s'était associé à plusieurs *mauvais garçons, routiers et coureurs d'aventures*, au moyen desquels il avait fait mille maux à la cité de Metz et particulièrement à son commerce, qui était sa principale condition d'existence et de prospérité. On peut lire dans Philippe de Vigneulles combien ces brigands exerçaient consciencieusement leur industrie, enlevant les marchandises et l'argent, emmenant les chevaux et mettant même les conducteurs à rançon [1].

En 1514, voulant élargir le cercle de ses opérations, il avait transmis ses droits, moyennant une somme assez considérable, à Philippe Schlucterer, comte d'Effenstein, dont il s'était déclaré le vassal. Au nom de son protégé, et avec l'aide de quelques seigneurs de son voisinage, Schlucterer avait envoyé défier la cité, et les enlèvements de ses biens sur la route de Francfort avaient recommencé de plus belle. Des pointes faites sur le pays messin avaient obligé ses magistrats à mettre des troupes en campagne pour repousser les agresseurs; une expédition nombreuse, conduite par messire François de Gournay, avait été dirigée contre eux, mais sans résultat. Cet état de choses se prolongea plusieurs années. Tant que l'hiver, en rendant les chemins impraticables, mettait obstacle au fructueux commerce qui se faisait aux dépens de la cité, les seigneurs allemands rentraient dans leurs châteaux, nids de faucons posés sur les sommets des Vosges ou des collines de la Forêt-Noire, et Burtaux, entouré de l'affectueuse considération que lui méritaient ses services, partageait son temps entre ses patrons anciens

[1] Ph. de Vigneulles, Ed. Michelant, p. 283, 284, etc.

et nouveaux, tantôt à *Kaisester* [1], chez Schlucterer; tantôt à Forbach, près du comte de Linange. Puis le printemps ramenait les hostilités, et nos braves de grande route endossaient de nouveau le harnais. Mais ce n'était pas le commerce messin seul qui souffrait de cet état de choses, les propriétés publiques et privées n'étaient pas plus épargnées; des villages entiers étaient pillés et livrés aux flammes.

Les Messins avaient adressé, dès le début de la guerre, des plaintes amères à l'empereur, en le priant de citer Schlucterer à la barre de la Chambre impériale. Mais l'audacieux seigneur avait refusé d'y comparaître; l'intervention de l'archevêque de Trêves avait été inutile, la mise au ban de l'empire même n'avait produit aucun effet. En 1517 il pénétrait encore avec 700 chevaux dans le pays messin, mettait Berlize à feu et à sang, et établissait à Longeville-lès-Saint-Avold une foire où se vendait publiquement le produit de ses déprédations. Le danger de parcourir les routes infestées de maraudeurs, était tel, que la cité en vint à défendre à ses marchands d'aller à Francfort y trafiquer selon leur coutume, et ceux qui, malgré cette défense, crurent pouvoir hasarder ce voyage en prenant les précautions militaires les plus complètes, ne firent rien que grossir de la valeur de leurs armes le butin prélevé sur eux. Mais ce n'était pas assez pour les ennemis de la ville de garder la route d'Allemagne; celle de Paris n'était pas plus sûre, et

[1] La résidence de Schlucterer est appelée *Kaisester* par Vigneulles. Il y a là sans doute un nom défiguré, ainsi que le sont la plupart des noms de localités contenus dans les vieilles chroniques. Ceux qui s'en rapprochent le plus, Kaiserstein et Kaisersberg sont en Alsace (*voir Schœpflin*), et Schlucterer ne venait évidemment pas de cette province. Il me paraît assez vraisemblable que Kaisester peut être pris pour Kaiserslautern, ville de la frontière du Palatinat, très-voisine de la contrée habitée par Frantz, et bien dans la direction suivie par les Allemands lors de leur invasion du pays messin. Mais comme ce n'est qu'une hypothèse, nous laisserons dans le cours du récit, au château de Schlucterer, le nom que lui donne le chroniqueur.

plusieurs de leurs gens étaient à Saint-Denis, attendant le retour des marchands de Metz revenant de la foire du Landit, pour les poursuivre et les dépouiller. Aussi fallait-il voir les détours que les pauvres caravanes étaient obligées de faire pour échapper à leurs persécuteurs. Mais qu'était-ce pour elles que les fatigues et les frais d'un voyage rendu trois fois trop long, lorsqu'elles arrivaient sans encombre au sol natal, et qu'au détour de la colline la flèche de la grande église frappait leurs yeux enchantés! Aussi faut-il entendre Vigneulles, dont le commerce avait eu tant à souffrir de ces désordres, finir son récit par cette exclamation convaincue: Dieu en garde tout bon marchand!

Pour en finir avec une hostilité si tenace et si ruineuse, et conformément à la lettre impériale qui mettait Schlucterer au ban de l'empire, la tête de ce seigneur exécré et celle de Burtaux furent mises à prix[1], l'une à douze cents, l'autre à quatre cents florins, avec la promesse de toute grâce à ceux qui se feraient les exécuteurs de la justice de la cité. C'était la première fois que le gouvernement de Metz recourait à de telles armes. Il ne tarda pas à en obtenir un résultat, mais bien différent de celui qu'il attendait.

Cependant le printemps était à peine commencé que Schlucterer et ses gens étaient en campagne, et ils avaient passé la Sarre au nombre de quinze cents chevaux. Aussitôt qu'ils furent avertis de leur approche, les seigneurs de la cité envoyèrent les bannerets dans chaque paroisse commander à tous les hommes valides de se tenir en armes et prêts à marcher pour le lendemain. Dès le lever du jour, les volontaires messins, formant un effectif de quinze cents piétons renforcés d'un corps de cavalerie composé de soldoyeurs et de gentilshommes, et d'une bonne artillerie légère, se réunissaient à la Horgne au Sablon, sous le commandement de messire François de Gournay, et se dirigeaient en bon ordre

[1] Ph. de Vigneulles, p. 320.

vers la partie du pays messin qui paraissait la plus exposée aux incursions des Allemands. Mais ceux-ci avaient été informés de la vigoureuse sortie qu'on leur ménageait; ils n'avaient pas attendu les Messins, et tandis que ces derniers, vainqueurs sans combat, rentraient bruyamment à Metz au son des tambourins et des trompettes, les portes de Kaisester se rouvraient avec moins de fracas devant Schlucterer, Burtaux et leurs partisans.

Pendant qu'ils se préparaient à prendre leur revanche et laissaient mûrir les récoltes, en se promettant bien d'être à la moisson, la Providence allait mettre un terme à la criminelle et trop longue carrière de Pierre Burtaux. Un maréchal-ferrant, du village d'Ennery, avait été, pour quelques méfaits, l'objet des poursuites de la justice messine, et s'était mis, en s'y dérobant, en état de rébellion ouverte. Il n'osait plus venir sur le territoire de la cité, de crainte d'y être arrêté, et l'expatriation forcée à laquelle il s'était condamné lui causait une peine profonde. Lorsque la renommée lui eut appris la teneur des huchements qui s'étaient publiés récemment et qu'il y eut trouvé la possibilité de faire sa paix avec la cité et en même temps de gagner une grosse somme d'argent, perspective toujours flatteuse aux yeux d'un paysan messin, il résolut d'exécuter le coup hardi que semblait réclamer le salut public. Il partit en conséquence pour le château de Kaisester, où se tenait Schlucterer, et dans lequel précisément alors se trouvait Frantz de Sickingen qui, cousin et ami du châtelain, était vivement pressé par lui de prendre part à la guerre fructueuse qu'il soutenait contre la cité, et de la rendre plus productive encore en y ajoutant une nouvelle impulsion. Frantz qui, bien plus que son hôte, avait un sentiment élevé de la justice, et qui n'aimait pas de prendre en main des causes évidemment injustes, arguait du peu de fondement de celle de Burtaux, et trouvait indigne de sa réputation de se mettre en campagne pour une si misérable querelle. En attendant, les deux

cousins vivaient dans une affectueuse intimité, et se livraient à de belles parties de chasse, tout en faisant à table de longues séances où se vidaient de nombreux vidercomes de vins de la Moselle et du Rhin, ce breuvage national de tout bon allemand. Cette hospitalité large et familière, exercée envers des hôtes amis, avait donné au château un air de fête, les portes en étaient moins bien gardées, et surtout quiconque se présentait au nom d'une querelle avec Metz devait les trouver facilement ouvertes. Le maréchal d'Ennery, introduit dans le château, demande à être présenté à Schlucterer, en qualité de proscrit de Metz. Le comte, qui était à table, donne l'ordre qu'on le fasse attendre en l'hébergeant; on l'amène donc à la cuisine et il y trouve Pierre Burtaux qui, assis sur une chaise basse près de la cheminée, se laissait tranquillement aller à une douce somnolence. Le maréchal, trouvant la circonstance favorable et renonçant en sa faveur au projet qu'il avait formé d'immoler une plus noble victime, profite du moment où ils sont seuls, frappe Burtaux d'une hachette qu'il avait apportée cachée sous son vêtement, et le voyant tomber inanimé à ses pieds sans qu'il ait poussé un seul cri, il s'esquive rapidement et a le bonheur de sortir du château avant que l'alarme soit donnée; puis il s'élance sur un cheval et parvient à atteindre le pays messin sans que les cavaliers chargés de le poursuivre aient pu regagner l'avance qu'il a prise sur eux. Cette nouvelle causa à Metz une grande joie, et la pauvre ville avait bien besoin de cette lueur de contentement au milieu de ses maux, car la peste y faisait de grands ravages, et l'excessive chaleur du mois de juillet ne tendait qu'à la développer davantage.

Cependant, jusqu'à plus ample information, on mit le maréchal en prison, et il y resta cinq jours, pendant lesquels la vérité se fit connaître en toute sûreté. Il en fut alors tiré avec de grands témoignages d'estime, et fut mis en possession de tous les biens que le huchement lui avait promis. Un nouveau huchement le déclarait, de plus, affranchi de

toute dette envers la cité, et défendait d'en faire aucune mention à l'avenir sous peine d'une forte amende.

Mais pendant que Metz acquittait sa dette de reconnaissance envers celui qui l'avait débarrassée d'un ennemi, une bien plus redoutable hostilité se manifestait contre elle.

L'on peut juger de l'émotion profonde que le meurtre de Pierre Burtaux avait causée dans le château de Kaisester. Le comte Schlucterer pensa en mourir de saisissement et de colère, et Frantz de Sickingen ne put pas rester étranger à cette indignation causée par un fait qui s'était passé sous ses yeux. En entendant Schlucterer lancer de terribles imprécations contre la cité qui osait employer de pareilles armes, il sentit s'affermir en lui la résolution que son cousin cherchait depuis longtemps à lui faire prendre, et lui déclara que Metz se mettait d'elle-même hors du droit des gens et qu'elle fournissait de trop bonnes raisons à ceux qui avaient envie de se déclarer contre elle, pour qu'il hésitât davantage à le faire. « Les droits de toute la noblesse allemande sont offensés en vôtre personne, lui dit-il, et je ne laisserai à nul autre le plaisir de les défendre et de les venger de concert avec vous. » Et aussitôt des messagers, partis dans toutes les directions, allèrent informer la noblesse du Palatinat et des bords du Rhin que Frantz de Sickingen jetait le gant à la cité de Metz, et qu'il conviait tous les hommes de bonne volonté à venir se ranger sous sa bannière. Partout où ils se présentèrent, les hérauts de Frantz reçurent le plus chaleureux accueil, et quelques jours après une véritable armée campait autour de Kaisester et s'organisait avec cette facilité de troupes qui ont confiance en leur chef et qui attendent tout de son intelligence et de son dévouement à leurs intérêts.

Le bruit ne tarda pas à en parvenir à Metz et y répandit une grande inquiétude. Les magistrats, bien tenus par leurs espions au courant de ce qui se passait, sentirent toute la gravité de l'attaque qui se préparait, et se hâtèrent de

prendre leurs mesures en conséquence [1]. Ils firent aussitôt informer les gens de campagne qui habitaient le territoire de la cité du grave danger qui les menaçait dans leurs personnes et dans leurs biens, et les invitèrent à se mettre en sûreté derrière les murailles de la ville, en amenant avec eux leurs bagages les plus précieux et toutes les denrées dont ils pourraient se charger. L'évêque de Metz, Monseigneur Jean de Lorraine, récemment élevé à la dignité de cardinal, savait trop bien quelles étaient les coutumes des envahisseurs pour oser compter sur la neutralité de droit qu'auraient pu invoquer les domaines de son temporel ou de sa propriété privée. Il fit donc prévenir les habitants d'Ars, d'Ancy et de tous les lieux qui reconnaissaient sa souveraineté, qu'ils eussent à prendre toutes les précautions que leur suggérerait le soin de leur salut, et à chercher un refuge où et comme ils le pourraient.

Le mardi 24 août, les nouvelles, qui n'avaient pas encore un caractère précis, devinrent tout à fait positives. Les troupes allemandes étaient déjà en partie concentrées dans les environs de Boulay, et l'on pouvait s'attendre à recevoir d'un instant à l'autre les lettres de défi, immédiatement suivies du commencement des hostilités. Après une séance de douze heures, qui se prolongea bien avant dans la nuit, et dans laquelle ils prirent toutes les résolutions que comportait la situation du pays, les seigneurs de la cité lancèrent leurs messagers et leurs soldoyeurs sur toutes les routes pour prévenir les bonnes gens des campagnes qu'ils n'avaient pas un jour à perdre et qu'il fallait en toute

---

[1] Le Magistrat de Metz en l'an 1518 était composé ainsi qu'il suit : *Maître-échevin :* Joachim Chaverson, fils de Jehan Chaverson, chevalier, du paraige de Jurue. — *Sept de la guerre :* les seigneurs Philippe Desch, Jehan Savin, François de Gournay, André de Rineck, Nicole Remiat et Jehan Roucel. — *Membres du Conseil des Treize :* les seigneurs Nicole Roucel, Jean Blanchard, Nicole Desch, Michel de Gournay, Philippe de Raigecourt, Androuin Roucel, Didier de Hanonville et François de Gorze (*Metz Ancien* par M. le baron d'Hannoncelles).

hâte venir chercher l'asile qui leur était offert. Aussitôt les pauvres campagnards, qui, depuis les premières nouvelles, avaient travaillé nuit et jour à battre les grains récemment récoltés, se hâtent de tout disposer pour la fuite ruineuse que le danger leur impose. Les celliers et les granges mettent au jour toutes les richesses qu'ils contiennent. Les unes sont enfouies dans le sein de la terre ou mises à l'abri des bois dans le plus épais des fourrés; les autres, chargées sur de longues files de voitures, sont dirigées vers Metz, où se presse une foule immense et désolée. Pendant trois jours, la population des campagnes ne cesse d'encombrer les portes de la cité et d'obstruer ses abords. Les places et les carrefours reçoivent les charrettes et les bestiaux; les hôtelleries, les édifices publics, les jardins de plaisance des seigneurs s'emplissent sans relâche. Le plus grand nombre profite de la chaleur de la saison pour camper en plein air; et partout où les constructions de la cité ont laissé un espace vide, l'on voit s'y installer des groupes rustiques entourés des débris de leur fortune et des instruments de leur travail. Cependant tout ce mouvement de la population sur les routes s'était passé sans aucune poursuite de l'ennemi. Frantz respectait trop les usages de la guerre pour laisser un seul de ses soldats franchir la frontière avant d'avoir rempli l'indispensable formalité derrière laquelle son honneur militaire avait besoin de s'abriter. Il fallait que sa lettre de défi fût solennellement remise aux seigneurs de la cité. Laissons dire à Philippe de Vigneulles comment et quand elle leur parvint [1].

« Le dimanche xxix jour du moix d'awouste, moy estant » celui jour du matin entre vij et viij heures à la pourte » des Allemands, vint le messager Philippe Schlucterer à » chevaulx. Lequel venu, print ses lettres de défiance qu'il » apourtait et illec les desploiait et les voullait donner à

[1] Ph. de Vigneulles, p. 330.

» Baistien le pourtier de la dicte pourte pour les pourter
» à maistre eschevin. Mais le dit Baistien print le dit mes-
» saigier par la bride de son chevaulx et le menait devant
» le palais avec les dictes lettres qui estoient ataichées au
» debout d'un blanc baiton et illec fut plus de demie heure
» à chevaulx tenant tousjour ses lettres en attendant que
» le conseil fust assemblé auquel le dict messaigier fut
» mené. Et voult on veoir ses lettres de deffiance, les quelles
» venaient de part le dict Francisque, cousin au dict Phi-
» lippe et cappitaine de l'Empereur. Puis après ce, que
» on eust bien avisé la teneur d'icelles, l'on menait diner
» le dict messaigier à l'ostel au Loup en attendant sa ré-
» ponse, et incontinent on envoiait dire par les villages que
» à ceste heure estoit la guerre ouverte et mortelle. »

La légalité était satisfaite et les hostilités purent aussitôt commencer. Frantz ou Francisque, si l'on veut l'appeler du nom qui figure dans les Chroniques messines, était suivi de quatre mille cavaliers, de dix-sept mille fantassins et de douze pièces d'artillerie. Fidèle à sa liaison avec la maison de Lamarck, il avait fait prier Fleuranges de venir le joindre avec quelques troupes pour prendre part aux dangers et aux profits de son entreprise. Mais ce dernier, alors malade à Messencourt, n'avait pu se rendre à son appel, et il lui avait envoyé cinq cents chevaux sous le commandement du sire de Jamets, son frère puîné.

Pendant que les Allemands venaient porter le ravage sur le territoire de la cité, les magistrats, et particulièrement les Sept de la guerre, hâtaient activement les préparatifs de le résistance. Ils avaient immédiatement ouvert des listes d'enrôlement pour le service à pied, et avaient cherché à recruter de nouveaux soldoyeurs. Mais autant la première troupe se grossissait facilement de tous les pauvres villageois forcément cantonnés dans la ville, autant le recrutement de la seconde se faisait avec peu de succès. L'on comprend, en effet, que les gens de guerre allemands qui

constituaient la plus grande partie des soldoyeurs au service de Metz, trouvaient plus d'attraits dans une belle armée comme celle de Sickingen, destinée à piller en tous sens une riche contrée, que dans une cité sombre et maussade livrée à la tristesse et menacée de mille maux, dont la contagion et la famine n'étaient pas les moins redoutables. Nous avons dit que la mortalité était fort grande alors dans Metz; on comptait jusqu'à soixante et quatre-vingt décès par jour. Quant à la rareté des vivres, elle était une grande source d'inquiétudes. Pressés par le temps, les magistrats n'avaient pas pu fournir abondamment les greniers publics, et les pauvres gens qui étaient venus chercher un refuge dans la ville, y avaient à peine apporté la quantité de grains nécessaires à leur consommation pendant quelques semaines. La guerre donc, si elle se prolongeait, ne pouvait avoir que des suites fatales. Mais la bonne volonté n'en était pas moins fort grande au début et les préparatifs se faisaient aussi activement que possible. Le 31 août eut lieu une revue ou *monstre* des gens de pied qui, au nombre de deux mille deux cents, tous bien équipés et armés, sortirent de Metz en bon ordre, et parcoururent la campagne avoisinante en se livrant à plusieurs simulacres de guerre pour s'exercer et donner de la confiance à la population. Mais le même jour, sur d'autres points, les simulacres avaient déjà fait place à une fâcheuse réalité. Frantz avait posé son camp aux Etangs, et de là de nombreux partis de cavaliers avaient commencé à battre le pays. Le château de Villers, près d'Ars-Laquenexy, fut insulté, et Glatigny pillé et livré aux flammes; le château de Montoy, menacé par Frantz en personne, ne se défendit pas et lui servit d'hôtellerie. Dès le lendemain, ses partisans mettaient au pillage les Bordes, près de Vallières, et paraissaient en vue de Metz, dans les vignes d'Outre-Seille.

Le premier jour de septembre, arriva à Metz, suivi de vingt chevaux, un seigneur allemand, ami de la cité, que

et Bourguignons, « que l'on ne sçavait auquel entendre. » L'abondance, entretenue par les exploits des maraudeurs et des pillards, fut bientôt telle, qu'ils ouvrirent une foire dont Vigneulles nous donne une description vivante : « Ils » tenoient en leur camp tous les jours le biaulx mairchief » comme en une bonne ville ; car toutes denrées sui» voient après, c'est assavoir draperie, mercerie, espicerie, » vendeurs d'épées, fourgeurs d'esperons et aultres ferraiges, » boullangiers, cordouniers et mairchaulx bouchiers, taver» niers et filles de joie, et de tous les mestiers qui sont de » necessité et requis en un camp. Aussy y venoient les mair» chands de Lorraine et d'Allemaigne pour achetter le » butin et enchangier contre d'aultre denrée et bastoient » les blefs ès grainges et le vendoient à qui en voulloit pour » deux ou trois sous la quairte le plus fin froment que l'on » seut trower. »

Cette abondance et ce bon marché contrastaient douloureusement avec le renchérissement de toutes choses à Metz, où la quarte de blé se vendait douze et quinze sous, plus du double de sa valeur ordinaire.

Cependant les Messins ne laissaient pas que d'avoir quelques petits succès qui leur servaient d'encouragement ou plutôt de consolation. C'est ainsi que quarante hommes d'armes, postés au passage de la Seille, à Magny, avaient deux fois réussi à repousser les ennemis. C'est ainsi encore que douze jeunes gens de la ville, sous la conduite d'un ancien soldat des guerres d'Italie, nommé Mathieu, d'Avancy, tendirent une embuscade à des marchands lorrains qui, en bon nombre et bien armés, venaient de trafiquer des dépouilles du pays messin, en tuèrent plusieurs et se saisirent de tout le convoi de marchandises et d'une somme de douze cents francs. Par la même occasion fut saisi par eux « un messaigier qui pourtoit lettre » au camp et fut amené à Metz avec une moult belle tairte, » bonne et bien faicte, qu'une dame d'Allemaigne envoioit à » son seigneur mary qui estoit au camp. Mais la dicte tairte » fut apourtée à Mets et illec fut en grande joie mangée. »



D. Bellerye d'après Israel Sylvestre.

PORTE DES ALLEMANDS À METZ

D'autres Messins, dans d'heureuses sorties, parvinrent à saisir quelques chevaux, à tuer quelques Allemands et à faire quelques prisonniers. Les gens du sire de Jamets eurent particulièrement à souffrir de ces sorties. Mais la situation générale n'en était pas moins très-fâcheuse, et le peuple, alarmé outre mesure, demandait la paix à tout prix. Déjà les magistrats avaient fait comparaître devant la chambre des Sept tous les états de la cité, c'est-à-dire les chanoines de la grande église, ceux de Saint-Sauveur et de Saint-Thiébault, les abbés et abbesses de tous les monastères, tous les bourgeois importants, les veuves riches et les curés des paroisses. On les avait fait entrer l'un après l'autre devant le conseil assemblé, et en leur peignant sous de vives couleurs le danger présent, on avait fait appel à leur patriotisme en leur demandant quelle était la somme pour laquelle ils pouvaient contribuer à l'éloignement de l'ennemi. Le greffier avait enregistré leurs réponses, et l'on avait recueilli l'assurance de pouvoir disposer, au besoin, d'une somme considérable.

Cependant Frantz se rapprochait à chaque instant, et la ville était émue par des alarmes continuelles. Les citoyens en armes ne quittaient pas les remparts, les couleuvrines tonnaient incessamment et l'on se préparait pour repousser un assaut imminent. Mais l'ennemi n'avait pas l'intention de risquer une entreprise si meurtrière; il était campé sur la hauteur de Désiremont [1] et semblait jouir des angoisses des Messins, tout en continuant à ravager les alentours de leur ville. Le seigneur de Jamets était, de son côté, à Moulins, et livrait à toutes les rigueurs de la guerre les villages avoisinants, tels que Vaulx, Jussy, Rozérieulles, Scy, Plappeville et Lorry. Il faut renoncer à décrire, après Vigneulles, la désolation où était tombé le peuple messin. Nous ferons seulement remarquer l'analogie que présente

---

[1] Où est maintenant le fort Belle-Croix.

une partie de son récit avec une des scènes du siége de Worms que nous avons racontées.

« Cette guerre ici estoit si cruelle et voulloient les dits » anemis avoir les choses si à leur guise que c'estoit pitié. » Et tenoient la cité et le païs si subject qu'il n'estoit me- » moire que jamaix prince l'eust ainsi tenue subjecte que à » ceste heure estoit, ne n'estoit aussi memoire que jamaix » le peuple fust esté si powre et si désolé que à ceste fois » estoit. Et estoient les powres gens comme à desesperés » et se mutinoient et se ellevoient contre leurs seigneurs et » contre les grans, car ils disoient pleinement que tout » le mal venoit par eulx.... Le peuple estoit assemblé devant » la grant église, tout triste et desconforté en attendant » d'oïr quelque bonne nowelle. Et alors le seigneur Andrieu » de Rineck, chevalier, resgairde autour de lui et voyant » le peuple estre ainsi triste et desolé et se mutiner comme » dit est, craindant leur fureur, appeloit plusieurs personnes » et assembloit autour de lui et puis leur dit ainsy : « Ha ! » biaulx enfants, ne soyés point si esperdus ni si tristes. » Je vous voys ici comme tous esbays et murmurans ! » » Alors y eult l'ung d'iceulx qui respondit et dit : « Hé ! sire, » mais qui ne le seroit ? » Et à ces mots respond le dict sei- » gneur en parlant à tous et dict qu'ils prinsent cuer et » couraige et que, à plaisir de Dieu tout se pourterait bien » et que vraiement quand le peuple dormoit, ils beson- » gnaient pour lui et qu'il esperoit que de brief on oyroit » de bonnes nouvelles. De ces paroles fut le peuple si » resjouis que vous ne vistes jamaix telle joie. » Mais cette joie-là ne devait pas être de longue durée. Frantz avait déclaré qu'il n'entendrait pas parler de paix avant d'avoir tiré quelques coups de canon contre la ville, et il se prépara à exécuter sa menace.

Le guetteur qui veillait sur le clocher de Mutte vint annoncer le 6 septembre dans l'après-midi, qu'il voyait les ennemis affuter leur artillerie et qu'il fallait s'attendre à

recevoir leur feu sous peu d'instants. La terreur des habitants fut à son comble, et comme le dit Vigneulles dans son langage naïf : « Combien n'y en olt il pas qui eussent » bien voullu estre au ventre de leur mère, de peur et de » crainte. » Mais cette terreur ne glaçait pas les défenseurs des remparts, et messires Jehan Dex et Nicolas d'Ancerville, qui avaient fait placer deux grosses serpentines sur les anciens murs, entre Sainte-Ségolène et les Cordeliers, ne songèrent qu'à en faire bon usage pour répondre au feu de l'ennemi. Ils tirèrent même si adroitement qu'un de leurs coups tua plusieurs des canonniers de Frantz sur une de ses pièces avec un de ses principaux officiers. Lui-même n'échappa à la mort que par miracle. Mais il n'était pas homme à s'émouvoir de si peu, et le danger qu'il avait couru ne le fit pas reculer d'un pas. Il dirigea son premier coup sur la grande maison de Saint-Livier, dont la haute tour présentait un but très-visible à ses coups, et qui n'en était pas garanti par le respect qui les détournait des édifices religieux. Le projectile passa à droite de la tour et vint tomber près de Saint-Sauveur, non loin de la maison de Philippe de Vigneulles, qui avoue volontiers qu'il en eut très-grande peur. Un des autres boulets de Frantz vint s'enfoncer dans le mur du jardin de Monseigneur le suffragant des Carmes, situé au bas de la colline de Sainte-Ségolène [1]. Un troisième abattit un grand pommier dans un jardin de la rue d'Ayest ; les autres, au nombre de cinq ou six, n'atteignirent que les murailles. En somme, ce petit bombardement fit aux Messins beaucoup plus de peur que de mal. Les boulets étaient de pierre et avaient un poids d'environ trente livres. C'est Vigneulles qui les a pesés, et on peut l'en croire sur parole.

---

[1] L'hôtel du suffragant des Carmes porte maintenant le n° 19 de la rue Marchant ; le mur de son jardin conserve encore la trace du boulet de Frantz et au-dessous est gravée la date 1518 en caractères du seizième siècle.

Les défenseurs de Metz, exaspérés par le danger, concentrèrent tant de feux sur le rempart des Allemands et rendirent la place si peu tenable pour Frantz, que vers le soir il prit le parti de retirer son artillerie.

Cependant le ravage du pays avait pris un caractère de plus en plus intolérable. Un seul jour avait vu arriver dans le camp plus de deux mille nouveaux partisans attirés par le désir de piller et de mal faire, de sorte que la guerre dégénérait en un horrible brigandage. L'excès de leur misère excitait tellement la fureur des paysans, qu'il n'y avait plus ni quartier ni rançon pour les maraudeurs ou les soldats isolés qu'ils pouvaient surprendre. Le sang coulait de toutes parts et personne ne connaissait plus de pitié. Frantz était attristé de voir sa querelle devenue la source de tant de maux. Il se prêta enfin aux propositions de paix que le Rhingrave allait tous les jours lui porter de la part des seigneurs de Metz. Vigneulles se tait sur le détail des conditions auxquelles la pacification se conclut. Il nous en donne seulement le texte[1]. Nous en trouvons quelque chose

---

[1] Le jour Vigile de la Nativité de Nostre-Dame et vij jour de septembre, environ les v et vi heures après midi. fut ordonné de publier la paix devant le cuer de la grant Eglise, et par les quaireforts de la cité, por quoi chacun y courust. Et à ycelle heure devant la grant Eglise se trowait le jeune Martin, clerc des vii de la guerre, avec Jehan, trompette de la cité, tous deux montés à chevaulx et fut la maniere du cri telle, c'est assavoir que ledict Jehan sounoit par trois fois sa trompette à hault ton, avec un tambourin de suisse qui tambouroit, puis ce faict, le dict Martin acomençait à haulte voix à lire le cri de la paix dont la teneur s'ensuit, et à vray sous point y mettre ung seul mot d'avantaige.

« Oyez de part Monseigneur le Maistre-Eschevin, Messeigneurs les Treze, Sept jurés de la guerre, et tout le conseil de la cité de Mets, que comme ainsy soit que depuis certain temps en ça que guerre et inimitié ait esté entre mes dits seigneurs de la dicte cité et toute la communaulté d'icelle d'une part, Franciscus de Scikyngen, Philippus Schlucterer avec leurs consors aydants et alliéz d'aultre part, assavoir est que la dite guerre et inimitié ait esté ce jour d'huy amiablement appaisée, accordée et appoinctée et est la paix et unyon prinse et accordée entre les dictes deux parties et ung chacun mis hors de crainte, doubte et dangier de l'une des parties et de l'aultre. »

dans Fleuranges, avec l'indication d'un des procédés que Sickingen employa pour déterminer plus sûrement les seigneurs de Metz à augmenter l'importance des sacrifices en échange desquels il voulait bien leur rendre la paix.

« Et se faisoient tout plein de pratiques et menées entre
» le dict Francisque et messieurs de Mets pour venir à
» paix. Et afin que vous entendiez, le plus grand revenu
» que ceux de Mets ayent est en vignes. Et le dict Francisque
» pour leur donner plus grande puer et crainte, avoit fait
» amener trois chariots pleins de serpes pour couper les
» dictes vignes; lequel, incontinent qu'il vist que ceux de
» Mets dissimuloient, commença à les faire couper. Et
» incontinent que ceux de Mets visrent ce, vindrent appoin-
» ter avecques lui, et lui donnèrent vingt mille florins de
» Mets à trente sols le florin, et encore quelques présents
» qu'ils firent aux capitaines. »

Vigneulles estime que la paix coûta vingt-cinq mille florins d'or, qui représentaient à peu près cinquante mille francs messins. Cette somme fut mise sur une charrette, dans un petit tonneau, et conduite par le Rhingrave avec plusieurs seigneurs et messagers de la cité, jusqu'au camp de Sickingen qui, le jour même, replia ses troupes et les remmena en Allemagne, où l'appelaient d'autres entreprises, laissant le pays messin cruellement endommagé par cette guerre qui avait su, en quelques jours, attirer sur lui plus de maux que bien des guerres de longue durée n'en avaient amenés à leur suite.

On a pu juger à travers notre récit, que nous avons avec intention rendu aussi transparent que possible, l'impression que cette guerre avait laissée à Vigneulles, témoin des faits et organe accrédité de ses contemporains. Qu'on nous permette d'offrir un résumé des mêmes événements emprunté à la chronique rimée, continuation de celle de Jean-le-Châtelain, qui contient surtout, pour le quinzième et le seizième siècle, des faits intéressants sous

sa forme concise et sous la mauvaise poésie dont elle en habille le récit.

La guerre du comte Francisque qui assiegea la cité en l'an 1518.

En cest an au mois de septembre
Les blans raisins plus jaulnes qu'ambre
Et noirs prest à vendenger
Furent en grand péril et denger.

Quand mal sur mal vient tout s'empire
Un grant Capitaine de l'empire
Vint mettre le siége devant la ville
Accompagné de trente mille.

Son ost estendart et bannières
Et son camp mist à Vallières
Logis, taverne, hostellerie
Grosse et puissante artillerie.

Les places très-mal défendues
Furent incontinent rendues
Sçavoir Viller et Pontoy
Sorbey, les Etangs et Montoy.

La ville assiégea de sy près
Qu'il tira au murs de Mets
Et tout dedans des traicts de pouldre
Fort impetueulx comme fouldre.

Les bestials prindrent des villages
Et par feu firent grand dommeage.
En maintes lieux par la contrée
La chance fust très-mal retornée.

Ce capitaine fort ou foible
N'estoit gentilhomme ni noible
Quatre O portait en son escu
Sans nom ni tiltre que Franciscus.

Le Ringrave en traicta la paix
Mais sur la cité fust le faix
Grant somme d'argent on convint traire
Et l'emprunter sur le populaire.

Le poure peuple fort resjoys
Se retira en son pays.
Car leurs bêtes en petits termines
Souffraient à Mets grande famine.

Celui capitaine était causé
Faulx et de plusieurs accusé
Et estait de fausse éloquence
Mais je n'en seay la consequence.

CHAPITRE VII.

FRANTZ FAIT LA GUERRE AU LANDGRAVE DE HESSE.

Le jour même où le secrétaire des Sept de la guerre faisait retentir les carrefours de Metz du son de la trompette et du tambourin pour annoncer l'heureuse conclusion de la paix, un courrier à cheval s'élançait sur la route d'Allemagne porteur d'une lettre de défi datée du camp devant Metz et adressée par Frantz au landgrave Philippe de Hesse[1]. Il y avait longtemps que couvait dans le cœur du chevalier une haine profonde contre ce jeune prince, et des motifs très-légitimes semblaient s'unir en ce moment pour l'autoriser à la satisfaire, en même temps que les circonstances se prêtaient merveilleusement à le lui faire tenter avec succès.

Le landgrave Guillaume de Hesse, père de Philippe, avait été l'un des principaux partisans des princes de Bavière dans la guerre de succession de 1503, et un sentiment d'animosité personnelle contre l'électeur palatin l'avait porté à

---

[1] Theuthorn. *Histoire de Hesse* (Darmstatt)

traiter avec une rigueur toute particulière les domaines de ce prince et de ses serviteurs les plus dévoués. Les biens de Schweiker avaient été à ce titre l'objet des ravages les plus impitoyables, et l'influence du landgrave s'était également fait sentir dans la sévérité de l'arrêt qui avait terminé sa carrière. Ce souvenir, comme on le pense bien, n'avait pas cessé de vivre dans le cœur de notre chevalier et y avait allumé une haine qu'il avait reportée, en 1509, lors de la mort de Guillaume, sur son fils Philippe, qui à cette époque était encore un enfant, mais qui devait un jour mériter le surnom de magnanime. Plusieurs circonstances se présentèrent qui le mirent en rapport avec ce jeune prince, et toujours d'une manière désagréable. Ainsi l'abbé du monastère de Fulda, son protégé, ayant eu de justes réclamations à adresser au conseil de régence qui gouvernait pour Philippe, mais auquel, malgré sa jeunesse, ce dernier prenait une part déjà très-active, n'obtint que des refus outrageants ; le chevalier Hartmann de Cronenberg, le cousin et le fidèle ami de Sickingen, avait également à se plaindre d'une injustice commise à son préjudice ; enfin un autre de ses amis, Conrad de Halstein, ayant été lésé au sujet de la seigneurie de Ryffemberg, sur laquelle il avait des droits de cohéritier, Frantz se décida à vider toutes ces querelles en une fois, et s'étant fait, comme nous l'avons dit, précéder de sa lettre de défi, il se prépara à soutenir énergiquement la nouvelle querelle dont il se faisait le champion[1].

Pour amener son armée de Metz au landgraviat de Hesse par le chemin le plus direct et le plus court, Frantz avait à traverser les terres de l'électeur archevêque de Mayence, et il lui fallait obtenir l'autorisation de ce prince[2]. Il ne pouvait pas mettre en doute la facile condescendance d'Albrecht de Brandebourg, dont l'amitié pour lui ne s'était

[1] Theuthorn, *Histoire de Hesse*. — P. Barre, *Histoire générale d'Allemagne*.

[2] Serrarii, *Res Moguntinæ*.

jamais démentie. Malheureusement ce prélat était en ce moment éloigné de son diocèse, dans ses domaines patrimoniaux, et il avait, pour le temps que devait durer son absence, remis l'administration de son archevêché entre les mains du chapitre de la cathédrale. Ce fut donc à ce chapitre que Frantz adressa sa demande, en priant qu'il lui fût permis de traverser le fleuve à Weissenau, près de Saint-Victor, lieu qui lui semblait le plus favorable à cette opération. Il promettait qu'il n'en résulterait aucun dommage pour les habitants de l'électorat; qu'ils seraient respectés dans leurs personnes et dans leurs biens, et que toutes les provisions nécessaires à ses troupes seraient scrupuleusement payées par elles.

Cette lettre, parvenue au doyen du chapitre, le seigneur Laurent Truchsetz de Bommersfelden, lui causa une vive émotion. Il réunit en toute hâte les chanoines pour leur communiquer la demande qui leur était faite, et leur soumit toutes les raisons qui pouvaient rendre ruineux pour le pays le passage de cette nombreuse armée, mal disciplinée, habituée au pillage et composée de gens de toutes nations réunis par l'appât du gain et l'amour des aventures. Le portrait n'était pas flatté, il ne manquait cependant pas de quelque ressemblance. Il y avait de plus pour l'archevêque un grave intérêt politique à ne pas accepter de solidarité dans l'entreprise contre la Hesse, à laquelle il pouvait sembler s'associer en ouvrant les routes de sa province à l'ennemi armé contre elle. En conséquence, le doyen proposait de faire le sacrifice de mille ou deux mille florins d'or en échange desquels on pourrait peut-être obtenir de Frantz qu'il choisît un autre lieu pour le passage de ses troupes. Mais comme l'affaire était délicate et que la responsabilité pouvait en devenir lourde à ceux qui l'assumeraient, il fut convenu que tout le clergé de Mayence serait convoqué au conseil et consulté sur les mesures à prendre.

Cette réunion ayant eu lieu le soir de ce même jour,

qui était le quinzième de septembre, l'avis unanime de l'assemblée fut qu'il fallait à tout prix détourner l'armée des terres de Mayence, et l'un des chanoines, nommé Luxer d'Eremberg, fut chargé d'aller demander à Frantz quelle était la somme qu'il exigerait pour accepter ce changement d'itinéraire. L'entrevue fut très-amicale et le chevalier se montra d'excellente composition. Les archives de Mayence ont conservé la relation du chanoine Luxer et nous pouvons lui faire un emprunt presque littéral qui permettra de juger de la simplicité et de la bonhomie avec laquelle tout se passa[1].

« Le seigneur Luxer lui dit qu'il semblait préférable qu'il renonçât à passer le Rhin à Weissenau, parce que l'on craignait qu'une telle réunion d'hommes armés ne fît quelque tort au clergé et au peuple, dans leurs personnes ou dans leurs propriétés. Frantz lui répondit en ces termes : « Cher » seigneur Luxer, mes seigneurs de Mayence doivent être » contents que je les respecte et que j'aille tout ravager » chez le landgrave de Hesse, et ils devraient pour cela me » donner un beau gage, et pas moins de dix mille florins » pour la traversée de l'archevêché : avec cette condition » je ferai tout ce qui leur sera agréable. » Le seigneur Luxer lui répondit qu'on ne pourrait pas trouver une pareille somme quand on passerait un an à la recueillir, mais qu'il lui en offrait huit cents; qu'il espérait qu'il voudrait bien les accepter et ne pas aller au-delà. Frantz dit qu'il se contenterait de deux mille pour faire honneur et plaisir au seigneur Luxer et qu'il le chargeait de le dire au chapitre et à l'assemblée du clergé. »

Le conseil, heureux de s'en tirer à si bon compte, accepta ses propositions, et il alla passer le Rhin près d'Oppenhem pour commencer immédiatement le cours des hostilités.

---

[1] Protokollen der niedern Geistlichkeit zu Mainz. T. II, p. 428. (Mayence.) L'assemblée du clergé et la négociation avec Frantz y sont racontées dans les moindres détails.

L'énumération que l'on trouve dans l'histoire contemporaine des principaux officiers qui commandaient les troupes sous ses ordres, donne réellement une haute opinion de l'influence qu'il exerçait en Allemagne et de la gloire dont il était entouré. Un grand nombre de ces officiers comptaient dans la meilleure noblesse des provinces rhénanes, portaient des titres considérables et jouissaient d'une haute position de fortune. En compulsant Schœpflin [1] pour ceux de ces noms qui appartiennent à la rive gauche du Rhin, on peut s'assurer facilement de la vérité de cette observation. Nous ne citerons parmi eux que Götz de Berlinchingen, Jean Hilchen de Lorich, et Hartmann de Kronenberg. Ce fut à ces chevaliers distingués qu'il confia le commandement des colonnes au moyen desquelles il envahit le landgraviat par trois points à la fois.

Le conseil de régence avait pris hâtivement des mesures défensives autant que l'avait permis la rapidité de l'attaque, mais ces mesures mal combinées ne furent couronnées d'aucun succès. Le comté de Katzelnbogen, envahi par la colonne commandée par le chevalier de Berlinchingen, fut traité avec une véritable barbarie : douze villages furent livrés aux flammes, les forteresses prises d'assaut et leurs défenseurs passés au fil de l'épée. Pendant que son terrible lieutenant remplissait ainsi son rôle, Sickingen ne restait pas inactif. Il avait choisi pour le théâtre de ses exploits la partie du landgraviat comprise entre le Rhin et le Mein, et ses troupes l'avaient traversée sans trouver nulle part de résistance sérieuse. Le jeune prince s'était renfermé à Giessen avec quelques fidèles serviteurs, et se préparait à y subir un siége. Frantz semblait se disposer à attaquer le château de Stein, où se trouvait réunie une grande partie de la noblesse hessoise, lorsque tout à coup, laissant ses lignes stratégiques

[1] Schœpflin: *Alsatia illustrata.*

suffisamment garnies pour entretenir le blocus du château, il se dirigea sur Darmstadt avec la plus forte partie de ses troupes, les distribua tout autour de la ville, disposa ses canons sur une éminence voisine et envoya à ses défenseurs la sommation de capituler sur-le-champ s'ils voulaient échapper aux horreurs d'un bombardement[1]. On reconnaît là exactement la tactique employée contre Metz. Il est vrai qu'elle lui avait assez bien réussi pour qu'il pût être tenté d'y recourir de nouveau.

Les troupes qui se tenaient à Darmstadt jugèrent que leur honneur ne leur permettait pas de se rendre avant d'avoir essayé de conserver à leur prince la capitale de ses états, et ils répondirent à la sommation par un refus énergique. Dès lors Frantz ne garda plus aucun ménagement envers le pays et le livra à la furieuse cupidité de ses soldats. Ses canons ouvrirent leur feu et remplirent Darmstadt de ruines; mais la garnison tenait toujours et son moral ne faiblissait pas. Lassé de cette résistance et décidé à poursuivre sans relâche le cours de ses succès, il déploie cette prodigieuse activité dont il était doué, quitte le siége avec une troupe d'élite, marche sur le château de Stein et s'en empare après un assaut sanglant. Quatre-vingts gentilshommes des familles les plus considérables de la Hesse tombent entre ses mains et lui constituent pour l'avenir de précieux ôtages. Il les met en sûreté et revient devant Darmstadt avec de nouvelles forces pour en activer le siége; mais au moment où il se disposait à une attaque générale à laquelle sans doute la ville n'aurait pas résisté, une pacification se préparait par l'entremise du margrave Philippe de Bade, parent du landgrave et lié avec Sickingen. Ce double titre lui ayant permis de jouer utilement le rôle d'intermédiaire entre les parties belligérantes, il vint, avec les pleins pou-

---

[1] Dieffenbach, *Histoire de Darmstadt.*

voirs de son parent, trouver Frantz dans son camp et le décida à accorder la paix à son ennemi [1].

La position du landgrave était tellement compromise, les succès de Frantz tellement assurés, que ce dernier fut en droit, sans manquer de modération, d'imposer des conditions très-rigoureuses, et que le margrave, en les acceptant au nom de son cousin, ne put pas se plaindre qu'elles fussent excessives. Toutes les réclamations au nom desquelles Frantz avait pris les armes reçurent la plus complète satisfaction. Conrad de Hatstein et Hartmann de Cronenberg furent remis en possession des domaines dont ils avaient été dépouillés. Plusieurs seigneurs hessois blessés dans leurs droits ou lésés dans leurs prérogatives, qui étaient venus se recommander à la protection du grand justicier, obtinrent le redressement des torts qu'ils lui avaient signalés. Anne de Brunswick même, mère du landgrave, à laquelle le conseil de régence avait disputé des biens qui lui appartenaient par un droit légitime, se vit accorder de justes indemnités; enfin, le chef de l'expédition n'oublia pas ses intérêts après avoir si bien défendu ceux des autres, et il obtint la restitution de la seigneurie de Norheim, qui avait été ravie à son aïeul Hans de Sickingen par le landgrave Guillaume Ier; de plus une somme de trente-cinq mille florins rhénans, pour l'indemniser des frais de la guerre, lui fut remise sur-le-champ, et il put y joindre la rançon des quatre-vingts gentilshommes qu'il avait fait prisonniers, rançon que Thomas Leodius évalue à trente-six mille florins.

Par suite de cette convention, qui fut signée le 25 septembre 1518, Frantz restitua au landgrave Philippe toutes les places et forteresses dont ses troupes s'étaient emparées

---

[1] Les négociations et l'accord qui eurent lieu par l'entremise du margrave Philippe, sous la date du jeudi après la Saint-Mathieu de l'an 1518, sont développées très au long et avec les détails les plus intéressants dans la pièce authentique reproduite par Lunig (Deutsche Reichsarchiven, t. XII.)

et se retira aussitôt de ses états, en laissant dans le cœur de ce jeune prince des ferments de haine et de vengeance qui devaient éclater un jour sur lui d'une manière bien funeste.

Cependant il avait encore un compte à régler avec une cité voisine, et il ne lui fit pas attendre la menace de son châtiment[1]. La ville impériale de Francfort avait depuis longtemps déjà excité de vives rancunes dans le cœur de notre chevalier. Elle n'avait pas dissimulé ses sympathies pour Worms et lui avait fait parvenir des secours; son rôle avait été le même dans la guerre avec le landgrave et elle lui avait également envoyé plusieurs convois de divers approvisionnements. Deux juifs de Francfort avaient abusé d'un engagement déloyalement conçu pour priver Frantz de quelques terres au sujet desquelles il avait inutilement réclamé, et enfin une prébende qui devait revenir à sa famille avait été saisie indûment par le Magistrat de la cité. On ne peut nier que ces griefs ne fussent suffisants pour attirer sur Francfort sa colère et ses armes.

Aussitôt que sa lettre de défi fut parvenue dans la ville, les magistrats regrettèrent l'imprudence de leurs provocations et cherchèrent aussitôt des médiateurs parmi les princes du voisinage. Cependant ils n'en prirent pas moins les mesures défensives que commandaient les circonstances, garnirent les murailles d'artillerie, et levèrent en hâte de nouvelles milices. Mais leurs préparatifs de guerre perdirent toute valeur devant le refus de service qu'ils trouvèrent dans Jacob de Kronenberg, capitaine éminent et commandant militaire de la cité, qui déclara que sa fidélité envers Francfort lui ferait bien marcher contre son propre frère, mais non pas contre Frantz de Sickingen, le bienfaiteur de sa famille et la gloire de la chevalerie allemande. Ce refus ne fit qu'augmenter les tendances des magistrats à se prêter à

[1] Lersner, *Chronique de Francfort.*

une pacification, et ils acceptèrent sans restrictions les conditions au prix desquelles Frantz la leur offrait. Le bourgmestre Martin de Haussenstamm se rendit dans son camp avec Jacob de Kronenberg, en considération duquel il espérait avec raison obtenir un meilleur accueil, et là fut signé, sans contestations, un traité par lequel la cité de Francfort recouvrait la paix en échange de dix mille florins payés pour ses querelles propres, et deux mille trois cents florins payés pour celle des Juifs dont la duplicité avait été l'une des causes de la guerre. — Après ces rapides succès, Frantz, illustré et enrichi, licencia une partie de ses troupes et alla paisiblement jouir de ses triomphes dans son château d'Ebernbourg.

L'heureuse issue de ces trois expéditions, auxquelles avaient suffi six semaines, en mettant le comble à la fortune de Frantz, mit le comble à sa réputation. Nous en trouvons la trace dans Fleuranges : [1] « Francisque, dit-il, contenta merveilleusement les Allemands, tellement que quand il en avait affaire, je n'ai point veu d'homme qui en finist plustost que luy. » Nous la trouvons dans Leodius [2]. « Il en était venu à un tel point de prospérité que ceux mêmes à qui il avait fait la guerre ne se conduisaient que par ses conseils. Les seigneurs allemands cherchaient par tous les moyens possibles à être dans ses bonnes grâces. Quel mortel fut jamais comblé de plus d'honneurs et de plus de richesses ? »

Ce que nous avons parcouru de la vie du chevalier peut cependant n'être regardé que comme constituant les préliminaires de cette existence si agitée et si brillante, et après les récits de guerres et de conquêtes que nous avons énumérés vont en venir d'autres d'un intérêt plus élevé, dans lesquels on le verra jouer un rôle d'acteur important dans les plus grands drames dont l'Europe ait encore été le théâtre.

---

[1] Fleuranges, *Mémoires*, chap. lix.
[2] Thomas Leodius, *Historiala Fr. de Sick.*

CHAPITRE VIII.

RENTRÉE DE FRANTZ AU SERVICE DE L'EMPEREUR.

Malgré la bonne foi que Frantz de Sickingen avait apportée dans ses relations avec le roi de France, et son sincère désir de lui rendre d'utiles services, sa liaison avec lui ne fut pas de longue durée. Nous avons dit, d'après Fleuranges, qu'il avait été froissé de se voir relégué à un rang subalterne et de ne jouir que d'une confiance imparfaite de la part du monarque français. A cette cause de désaffection vinrent s'en ajouter d'autres plus déterminantes encore. Ce fut d'abord la rupture des chefs de la maison de Lamarck avec François Ier [1].

Cette maison, nous l'avons dit, reconnaissait pour chefs Robert II, duc de Bouillon et prince de Sedan, et son frère Everhard, évêque de Chartres et de Liége, prélat d'une haute supériorité d'esprit et plein d'une ambition qui égalait ses talents. Il désirait vivement parvenir aux honneurs de la pourpre romaine, et en échange des services que François Ier avait reçus de la maison de Lamarck, il appuyait très-chaudement les sollicitations qu'Everhard faisait à ce sujet auprès de la cour de Rome.

---

[1] *Histoire de François* Ier, de GAILLARD.
— *de France*, du P. GARNIER.
Mémoires de DU BELLAY.
Mémoires de FLEURANGES.

Le pape Léon X ne se prêtait pas sans résistance à faire réussir ces démarches. Beaucoup moins attaché au parti français que sa politique actuelle n'aurait pu le faire croire, il ne désirait pas élever à la plus haute position ecclésiastique un membre d'une famille inféodée à un si haut point aux intérêts de la France. De plus il se méfiait de l'ambition de l'évêque de Liége, et craignait qu'il ne voulût disputer à son légat, le cardinal de Sion, le rôle de commandant qu'il jouait dans les armées d'Italie. Quoiqu'il en soit de cette résistance du pontife, comme il n'avait pas de motifs plausibles à faire valoir pour la prolonger, il est probable que de nouvelles instances du roi en eussent bientôt triomphé. Mais la duchesse d'Angoulême, Louise de Savoie, mère de François Ier, intervint dans la question avec cet esprit d'intrigue et d'égoïsme qui fut en plus d'une rencontre si fatal aux intérêts de la France. Elle n'aimait pas Lamarck dont le caractère orgueilleux se prêtait mal à donner satisfaction à son excessive vanité, et désirait voir donner le chapeau de cardinal à l'archevêque de Bourges, frère de Boyer, trésorier de l'Epargne, et l'une de ses créatures. Une offre de quarante mille écus faite à propos par ce dernier à une princesse dont l'avarice était bien connue, la détermina à agir directement sur la cour de Rome en faveur de son protégé. Elle écrivit donc au pape, comme si elle le faisait de la part de son fils, pendant que celui-ci, fidèle à ses vœux pour Lamarck, était bien loin de soupçonner cette intrigue; « que le roi n'avait demandé le chapeau de cardinal pour l'évêque de Liége que pour échapper à de trop pressantes sollicitations, mais qu'il serait charmé d'être délivré de ces importunités par la nomination de l'archevêque de Bourges. »

Les sentiments personnels du pape étaient trop satisfaits de l'ouverture que lui faisait la duchesse d'Angoulême, pour qu'il hésitât un moment à déférer à son désir. Thomas Boyer fut aussitôt élevé à la dignité de cardinal, et l'évêque

de Liége apprit avec une vive peine la préférence dont il avait été la victime. Son courroux ne s'adressa d'abord qu'à Léon X. Mais lorsqu'il eut connu par Aléandre, chancelier de l'évêché de Liége et son représentant à Rome, que c'était une lettre de François Ier qui avait déterminé la nomination de l'archevêque de Bourges, lorsqu'il eut reçu une copie de cette lettre obtenue à prix d'or d'un des secrétaires du cardinal Bembo, son indignation et sa colère ne connurent plus de bornes. Ce fut en vain que François Ier, très-sincèrement irrité de cette brigue déloyale, l'assura qu'il y était resté étranger et lui promit les dédommagements les plus flatteurs; rien ne put calmer son ressentiment ni apaiser son désir de vengeance.

Il se mit immédiatement en rapport avec Charles d'Autriche et reçut de lui, en échange de ses services, la promesse du cardinalat et de toutes sortes de faveurs. Dès lors, animé d'un zèle ardent pour l'avantage de son nouveau souverain, il fit à son frère les plus vives instances pour l'engager à se séparer de la France pour s'attacher comme lui à la fortune du roi d'Espagne. Robert de Lamarck, sincèrement affectionné à François Ier, aurait sans doute résisté aux conseils de l'évêque de Liége si un vif froissement d'amour-propre ne l'avait précisément alors rendu accessible à leur influence.

Parmi les grâces dont Robert de Lamarck jouissait à la cour de France, une des plus importantes était le commandement d'une compagnie de cent hommes d'armes entretenus aux frais du roi. Cette compagnie avait commis quelques désordres dont Fleuranges ne conteste pas la réalité, et elle avait été pour cette raison licenciée, sans que le roi s'empressât comme il le devait d'en rendre une autre à son capitaine. Robert réclama en vain cette satisfaction qui lui fut sinon refusée, du moins ajournée à une époque indéterminée. Ce déni de justice le blessa vivement; de plus, il avait à se plaindre au sujet de ses pensions qui s'élevaient

à quinze mille livres, mais qui lui étaient fort inexactement soldées. Ces motifs se joignirent à l'action incessante que son frère exerçait sur lui pour le déterminer à imiter sa défection. Il signifia au roi qu'il se séparait de lui et lui renvoya comme gage de sa rupture le collier de l'ordre qu'il en avait reçu.

François I[er], autant attristé comme ami que comme souverain de la perte qu'il se voyait menacé de subir, lui offrit toutes les réparations qu'il pouvait se croire en droit de demander pour l'engager à rester à son service, mais il était trop tard ; Robert avait déjà accepté de Charles les faveurs en échange desquelles il s'attachait à lui. Il avait été mis en possession du commandement d'une des vieilles compagnies d'ordonnance des Pays-Bas, composées de cinquante lances fournies, de pensions montant à vingt mille livres, que les meilleures villes du Brabant étaient chargées de lui payer, et de la jouissance du comté de Chimay, à foi et hommage, sous la clause de rachat perpétuel pour la somme de trois mille florins. De brillantes propositions étaient également faites à Fleuranges s'il voulait suivre son père dans le parti du roi catholique. Mais le sang que ce brave guerrier avait vingt fois versé pour le service de son roi, l'union toute française qu'il avait contractée en épousant la nièce du cardinal d'Amboise, l'amitié chevaleresque qui l'unissait à François I[er], formaient des liens que rien ne pouvait briser, et tout en gémissant de se voir dans un autre camp que celui de sa famille, il resta invariablement fidèle à ses premiers engagements.

Les conséquences de la défection des princes de Lamarck ne se firent pas attendre. Sous l'inspiration de son évêque, le chapitre de Liége reconnut Charles, souverain des Pays-Bas, pour avoué et protecteur de l'Église de Liége, et souscrivit à l'obligation de ne recevoir pour évêque que des personnages qui auraient obtenu son agrément. La Frise qui soutenait son indépendance contre les prétentions du

roi d'Espagne avec l'aide du duc de Gueldres et l'appui de la France, se soumit dès qu'elle vit les communications coupées avec le royaume où elle mettait son espérance. Enfin Sickingen fut invité à rejoindre ses amis dans leur nouvelle politique, avec autant d'instances qu'ils en avaient mises à l'attacher à leur ancien parti. Un autre motif encore s'unissait à celui-là pour détacher notre chevalier du service du roi de France. Il nous faut, pour le développer, faire un pas en arrière et revenir à l'affaire de Worms que nous avons laissée interrompue mais non définitivement réglée [1].

Frantz, nous l'avons vu, avait accepté, en 1516, une trêve de deux ans; mais ses menaces étaient suspendues sur la cité, et malgré les nombreuses entreprises qu'il avait faites depuis cette époque, il n'avait pas cessé de renouveler de temps à autre ses réclamations sur un ton de hauteur et d'exigence qui n'indiquait que trop que les hostilités pourraient facilement renaître avec le cortége de ruines qu'elles avaient déjà amené à leur suite. Les magistrats de Worms, inquiets de cette perspective, avaient sollicité l'empereur de mettre fin par des mesures énergiques à une situation intolérable pour eux; et leurs instances, chaudement appuyées par le landgrave de Hesse et le margrave de Bade, avaient déterminé Maximilien à provoquer, au commencement de 1517, une diète à la suite de laquelle on aurait mis par l'emploi de la force Sickingen et ses amis hors d'état pour toujours de troubler la paix de l'empire. Cette diète, qui devait se tenir à Haguenau, n'eut pas de

[1] Tous les détails contenus dans ce chapitre sur la réconciliation de Frantz avec l'empereur, sont empruntés à une relation contemporaine, provenant de la chancellerie impériale, qui est passée avec beaucoup de pièces historiques précieuses à M***, savant collectionneur de Constance, chez lequel M. Munch en a eu communication. — Munch. Franz von Sickingen. — Chap. VIII, et note p. 344.

résultats par suite du petit nombre de princes qui se rendirent à l'appel impérial. De plus solennelles injonctions parvinrent à en réunir une plus complète à Mayence, au commencement du mois de juin de la même année. Mais Maximilien qui, en ce moment, avait de plus amers soucis que l'affaire de Frantz et qui désirait porter la guerre sur un point où l'appelaient de plus sérieux griefs, se contenta de charger une commission composée de l'électeur palatin, de l'archevêque de Mayence et du marquis de Brandebourg, de régler la question avec Frantz et de négocier sa soumission complète aux ordres de l'empereur.

Le 17 juin, le chevalier comparut devant les commissaires dont la bienveillance pour lui était un gage de la justice qu'il pouvait espérer obtenir. Il montra un grand désir de se disculper et présenta les faits sous un jour conforme à la vérité en faisant ressortir les calomnies et les injustices dont il avait à se plaindre et qui l'avaient forcé à prendre les armes. Il offrit de prolonger encore la trêve, s'il le fallait, jusqu'à ce que l'empereur, bien éclairé, ait résolu la question d'une manière telle que l'équité fût satisfaite. Maximilien reçut avec plaisir l'expression de cette déférence et se prépara à en faire usage au profit du rétablissement définitif de la paix.

Mais les magistrats de Worms se montraient beaucoup moins conciliants que leurs ennemis. Leurs lettres à la diète et aux états de l'empire n'indiquaient qu'une seule solution aux difficultés pendantes. C'était l'exécution de l'arrêt de bannissement porté contre Frantz, la confiscation de ses biens et son exclusion du territoire germanique. En vain le ministre Ziegler et le landgrave de Hesse, ennemis personnels du chevalier, appuyaient-ils de toutes leurs forces l'emploi des moyens de rigueur, le bon sens de l'empereur résistait à leurs conseils, et en effet plus d'une raison rendait cette solution non-seulement dangereuse, mais presque impossible. Frantz lié avec le roi de France et le prince de Sedan, maître d'une armée de trente mille hommes, chef d'un parti consi-

dérable dans la noblesse allemande, n'était pas un personnage ordinaire, et l'exécution de sa mise au ban de l'empire entraînait une guerre dont les suites pouvaient être fatales à celui qui la hasarderait. De plus une autre guerre allemande se préparait au succès de laquelle Maximilien attachait une grande importance : c'était contre le duc de Wurtemberg qu'elle était dirigée, et il eût été de la plus haute imprudence de rapprocher par le danger commun deux chefs de parti redoutables par eux-mêmes et dont l'alliance eût présenté des forces bien supérieures à celles dont pouvait disposer l'empereur contre eux.

Toutes ces raisons de la plus simple et de la plus saine politique s'unissaient à l'ancienne amitié qui ne s'était pas éteinte dans le cœur de Maximilien à l'égard du chevalier pour lui faire éloigner l'emploi des procédés violents et lui faire désirer au contraire de voir Frantz reprendre auprès de lui le rôle d'un fidèle sujet et d'un serviteur dévoué. L'empereur fut servi dans l'exécution de ce désir par Jean de Renner, l'un de ses ministres, qui, pénétré pour Frantz d'une vive sympathie, avait servi avec lui dans quelques-unes des entreprises de sa jeunesse, et avait toujours cherché à contrebalancer par ses efforts la maligne influence exercée contre lui par Nicolas Ziegler. Avec le concours de ce ministre, Philippe de Flersheim, beau-frère de Sickingen, et Didier Spaeth, purent obtenir une audience de Maximilien et lui présenter tous les faits sous leur véritable aspect, en déroulant devant ses yeux le tableau des injustices qui avaient motivé la querelle, et de celles dont leur ami n'avait pas cessé depuis d'être la victime de la part des magistrats de Worms et des membres de la cour impériale.

Le sens droit et juste de Maximilien lui fit aussitôt reconnaître que les représentants de Frantz parlaient bien le langage de la vérité, et que c'était la première fois que ce langage parvenait jusqu'à son oreille. Il n'hésita donc pas à leur répondre que la question était désormais jugée pour lui et

qu'ils pouvaient assurer leur ami que les moyens de conciliation seraient les seuls qu'il emploierait jamais à son égard. Philippe de Flersheim, pénétré de joie et de reconnaissance, lui demanda la permission de lui présenter Frantz à Inspruck pour qu'il pût lui-même l'assurer de sa soumission et de son dévouement à sa personne. Et Maximilien, en l'assurant du plaisir qu'il aurait à le voir, ajouta en mettant la main sur son cœur: « Dites-lui qu'il s'en rapporte à notre loyauté, à notre fidélité, à notre parole, et que non-seulement sa personne et ses biens seront respectés, mais que nous le comblerons encore de toutes nos faveurs. »

Sur cette espérance, que les délégués de Frantz allèrent lui porter au château d'Ebernbourg, il se décida sur-le-champ à profiter de la bonté de l'empereur; mais comme son arrêt de bannissement n'avait pas été levé et que ses ennemis pouvaient en profiter pour attenter impunément à sa sûreté et à sa vie, il tint secrets ses préparatifs de voyage, traversa rapidement et sans se faire reconnaître la distance qui sépare Ebernbourg d'Inspruck, et le jour de Pâques 1518, il parvint à la cour au milieu d'une émotion et d'une surprise universelles. Comme l'entrevue de ses représentants avec Maximilien était ignorée de tout le monde, et qu'on le savait sous le coup du jugement le plus rigoureux, la confiance avec laquelle il semblait venir au-devant de l'exécution de son arrêt parut être l'excès de l'audace ou le comble de la folie. Ses ennemis se réjouirent tout haut de le voir venir chercher de lui-même le châtiment qu'il méritait, et ses amis se hâtèrent d'aller le trouver et de grossir son cortége pour qu'il pût trouver quelque chance de salut dans la manifestation de l'affection dont il était entouré, et du zèle qu'ils étaient prêts à déployer pour sa cause.

Mais Nicolas Ziegler, plus clairvoyant que les autres membres de la cour impériale, ne douta pas que sa réconciliation avec le souverain ne fût déjà arrêtée, et que son arrivée

à Inspruck ne fût le résultat de quelques négociations restées secrètes et couronnées de succès. Il voulut donc que Frantz, remis en possession de la faveur de son maître, ne pût pas être en droit de le regarder comme son ennemi, et le chevalier était à peine installé dans la maison préparée pour le recevoir, que le ministre lui faisait parvenir, en signe de ses dispositions bienveillantes à son égard, deux pièces de vin du Rhin pour l'aider à se remettre des fatigues du voyage.

Dès le soir de son arrivée, Frantz reçut l'ordre de se rendre le lendemain de bonne heure à l'audience impériale. Arrivé au palais, il fut introduit devant Maximilien qui l'attendait seul avec Renner. Il s'approcha respectueusement et voulut s'agenouiller devant lui; mais l'empereur, le relevant affectueusement, lui dit qu'il n'y avait eu entre eux qu'un malentendu et que tout était pardonné. Encouragé par un accueil si plein de bienveillance, Frantz donna à l'empereur, avec une entière liberté, des explications très-habilement présentées où respirait par dessus tout le regret de l'avoir irrité, en même temps que le désir de regagner sa précieuse amitié. Maximilien, après l'avoir écouté, lui tendit la main droite et lui répondit :

« Frantz, ce qui s'est passé est oublié; vous retrouvez en moi le souverain le plus gracieux, et je retrouve en vous le sujet le plus fidèle. Le seigneur de Renner va vous dire ce que je demande de vous en échange de mes bonnes grâces. » Puis après lui avoir serré de nouveau la main en signe de réconciliation, il s'éloigna.

Ce que Renner était chargé de demander à Frantz de la part de l'empereur, c'était qu'il quittât le service du roi de France pour rentrer au sien et qu'il s'attachât particulièrement à celui de son petit-fils Charles d'Autriche, qu'il désirait passionnément avoir pour héritier sur le trône impérial. Frantz avait, pour céder au désir de son souverain, des motifs que nous avons énumérés. Il en avait un de plus

qui, sans être d'un ordre aussi élevé, ne laissait pas que d'avoir de la valeur à ses yeux : c'est que ses pensions étaient fort mal payées. Il répondit à Renner qu'il était disposé à donner à l'empereur des gages de son dévouement et à rentrer pour toujours à son service. Il s'engagea donc à saisir la première occasion qui se présenterait à lui et qui lui permettrait de le faire sans mériter un reproche de déloyauté.

Mais l'empereur Maximilien, tout en désirant attacher au parti de son petit-fils cet utile et puissant auxiliaire, n'avait pas renoncé à s'en servir pour lui-même. Il lui fit, au sujet de la guerre qu'il préparait contre le duc de Wurtemberg, des ouvertures que Frantz accepta avec empressement, et lorsqu'il quitta l'empereur pour aller se préparer au rôle que lui destinait la confiance du souverain, il emporta une bourse de trois cent ducats d'or qu'il avait reçue de lui comme gage de sa parole et comme arrhes de ses promesses.

L'occasion dont Frantz avait besoin pour consommer sa rupture avec le roi de France, ne tarda pas à se présenter. Des marchands de Milan [1] devaient 25,000 écus à des bourgeois de Strasbourg, et le terme de l'échéance était depuis longtemps passé. Mais ces débiteurs peu scrupuleux se dispensaient de rien payer en donnant pour prétexte les révolutions et les guerres dont le Milanais avait été le théâtre, et les perturbations profondes qu'elles avaient apportées dans la fortune publique. Ils se prétendaient donc hors d'état de faire honneur à leurs engagements, et les Strasbourgeois couraient grand risque de perdre leur créance, quand ils s'adressèrent, dans leur embarras, à celui qui savait si bien se faire justice lui-même, au grand redresseur de torts, à Frantz de Sickingen. Celui-ci, trouvant la querelle fondée sur de justes motifs, l'acheta volontiers et y donna suite avec les procédés exécutifs qui étaient dans ses habitudes. Dès lors les marchands de Milan trouvèrent sur toutes les routes qui aboutissent à la foire de Francfort, des partis

[1] Fleuranges, ch. LIX.

armés qui les dévalisèrent et les rançonnèrent sévèrement au nom du chevalier.

Les Milanais, sujets du roi de France, se plaignirent amèrement à lui de ce qu'ils appelaient un attentat contre le droit des gens, et le supplièrent de leur faire rendre justice. Le roi, se croyant en droit de parler en maître à celui qui s'était mis à ses gages, écrivit à Frantz pour lui donner l'ordre de restituer aux Milanais les prises qu'il avait faites sur eux, et lui interdire tout acte d'hostilité semblable dans l'avenir. Mais ce dernier « lui fist response comme d'un vray allemand, » dit Fleuranges, en disant simplement « qu'il l'avait faict pour un mieulx, affin que les » dicts milanais entendissent raison. » François Ier, irrité de cette manière si péremptoire d'entendre la justice et de répondre à ses injonctions, punit Sickingen en lui retirant ses pensions. Celui-ci, réduit comme il le souhaitait à la nécessité de changer de maître, vint offrir ses services à Charles d'Autriche, qui les accepta avec la plus grande joie. Comme ce prince désirait lui témoigner sur-le-champ par quelque haute faveur le prix qu'il attachait à le posséder, et que nulle compagnie de gens d'armes n'était disponible dans son armée, Robert de Lamarck voulut bien permettre que la sienne fût partagée en deux au bénéfice de son ami, et que le commandement de vingt-cinq lances lui fût donné. Les pensions du roi de France furent aussi remplacées par des pensions plus considérables et qui eurent surtout l'avantage d'être moins inexactement payées.

La généreuse bienveillance que Maximilien avait déployée en cette circonstance envers notre héros lui causa une si vive gratitude qu'il voulut en perpétuer le souvenir. Une médaille frappée par ses soins parut à la fin de l'année 1518 [1]: un exemplaire en or fut offert par lui à l'empereur;

---

[1] Cette médaille était connue de Paul Ferry. On trouve dans ses observations séculaires la note suivante : « Le dict Sicking estait en fort bonne intelligence » avec Maximilien, temoing son médaillon de cette année que j'ay en plomb du » présent de M. de Kolb, qui a l'original d'argent où sont ses armoiries. »
(*Obs. Sec. Bibl. de Metz. Ms.*)

un grand nombre en argent furent répandues dans le corps de la noblesse allemande, et d'autres en un métal moins précieux furent distribuées à ses serviteurs et à ses soldats. Cette médaille est d'un grand module ; elle représente au revers le chevalier à genoux devant le trône impérial avec une légende pleine d'une fermeté respectueuse. Sur la face se trouve le buste de Maximilien couronné tenant le sceptre et l'épée. Autour du buste impérial est la légende suivante : [1]

COLE. DEVM. EXIN. PVBLICA. AMA. JVSTVMQVE. TVERE.
M. D. X. V. III.
Au revers : ARMIS MERCVRIVM SI NON PRÆPONAS MAXIME CÆSAR
SEMPER ERIS VICTOR FAVSTAQUE REGNA: TENENS
F. V. S. (*Frantz von Sickingen*).

[1] Cette légende est écrite en partie à l'entour de la médaille, et en partie sur un phylactère que le chevalier tient à la main.

CHAPITRE IX.

FRANTZ DIRIGE LA GUERRE CONTRE LE DUC DE WURTEMBERG.

Nous avons dit que l'empereur Maximilien avait réclamé de Frantz sa participation active à la guerre qu'il se préparait alors à faire contre le duc de Wurtemberg. Nous allons brièvement expliquer quels étaient les motifs de cette nouvelle violation de la paix de l'empire.

Le duché de Wurtemberg était depuis le commencement du siècle gouverné par Ulrich, prince vaillant et ambitieux, qui avait, en plusieurs circonstances, commandé avec éclat les troupes germaniques et avait donné à ses états un accroissement considérable. Mais ses habitudes oppressives et tyranniques faisaient peser sur ses sujets un véritable esclavage, et sa noblesse avait eu en particulier à souffrir cruellement de ses emportements et de ses spoliations. Convaincu que son autorité reposait uniquement sur ses droits personnels et que nulle règle humaine ne pouvait essayer de la modérer, il déniait à l'empereur et à la diète toute intervention dans les affaires de son duché, et chaque tentative faite par Maximilien pour ramener dans son gouvernement des procédés moins despotiques, avait été le signal d'un nouveau déploiement de mesures violentes et

iniques. Les impôts exhorbitants qu'il avait établis avaient réduit un grand nombre de ses sujets au dernier dénuement, et le pays était accablé d'une désolation que la crainte des supplices n'empêchait plus de se produire au grand jour. Les rues de Stuttgard étaient encombrées de pauvres et d'orphelins qui venaient jusqu'à la porte du palais demander à grands cris justice et assistance. Mais le duc, occupé par des tournois et des chasses brillantes, était indifférent à tant de misères, et les dépenses exigées par ses plaisirs et par les guerres, rendaient tous les jours plus écrasantes les charges qu'il imposait à son peuple.

Sabine de Bavière, son épouse, princesse vertueuse et compatissante, avait le cœur déchiré du spectacle affligeant que lui présentait cette infortunée province. Pour secourir les malheureux qui imploraient sa charité, elle donna son argent, ses bijoux, ses meubles et ses habits même [1]. Quand elle n'eut plus rien à leur distribuer, elle se jeta en larmes aux pieds de son mari en le suppliant de mettre un terme aux misères de ses sujets. Mais Ulrich repoussa brutalement ses touchantes prières. « Je vous ai prise, » lui dit-il, pour avoir des enfants et non des conseils. » Dès lors il la traita avec une dureté extrême; il alla même jusqu'à la frapper et à la priver des choses les plus nécessaires à son entretien.

Cependant l'esprit de révolte, engendré par l'excès des malheurs, se fit jour dans cette population désespérée. Les paysans se soulevérent à Schorndorff et dans toute la vallée du Rems, massacrèrent les collecteurs des impôts et commirent d'autres désordres. Le duc, outré de colère, voulut étouffer cette révolte dans le sang; mais les états du duché réunis à Tubingen lui déclarèrent que la seule manière de mettre fin au soulèvement était de supprimer les causes qui l'avaient amené et qui le renouvelleraient sans

[1] P. Barre, *Hist. d'All.*, t. V II 1re p., p. 1095.

doute. Ils lui imposèrent un traité par lequel il réduisait les impôts et pardonnait aux fauteurs de l'insurrection. En échange de ces concessions, qu'il accepta en frémissant, la paix se rétablit et le Wurtemberg goûta un instant de calme.

Mais à peine Ulrich pût-il croire l'agitation calmée, que ses habitudes se déchaînèrent de nouveau, et que les violences, les spoliations reprirent leur cours. Cette criminelle conduite rendit sa ruine inévitable. Les plaintes et les doléances montèrent de toutes parts vers le trône impérial, et elles dévoilèrent des faits si graves et une si intolérable tyrannie, que Maximilien ne put pas refuser aux opprimés le secours de sa justice si hautement invoquée par eux.

Un crime éclatant combla la mesure et excita dans toute l'Allemagne une émotion universelle. Un des seigneurs de la cour d'Ulrich, Jean de Hutten, avait excité ses soupçons jaloux par l'affection qu'il portait à la noble et pieuse duchesse, si digne d'inspirer la tendresse, mais défendue par sa haute vertu du danger d'un amour coupable. Le duc, qui dédaignait son angélique compagne, s'était réservé le droit de la priver des dévouements même les plus respectueux et les plus purs. Les sentiments dont elle était l'objet faisaient trop ressortir l'ignominie de sa conduite envers elle. Pénétré d'une haine mortelle pour le fidèle serviteur de la princesse, il l'emmena dans une forêt sous prétexte d'une partie de chasse et le tua par trahison d'un coup de poignard; puis il essaya de justifier son forfait en accusant Sabine de Bavière, et en disant qu'il avait vengé son honneur outragé.

Ce lâche attentat, excusé par une odieuse calomnie, trouva une voix éloquente pour le flétrir dans Ulrich de Hutten, parent de la victime, et l'un des esprits les plus brillants et les plus puissants que l'Allemagne ait produits dans ce siècle. Il composa sur cet émouvant sujet cinq harangues [1] adressées à l'empereur Maximilien dans lesquelles

[1] Ulrici Huttenii opera. — Tome II.

il retraçait le crime avec une éloquence qu'ont à peine atteinte les plus grands orateurs de l'antiquité. De leur côté, les princes de Bavière, Guillaume et Louis, indignés du déshonneur que le duc ne craignait pas de répandre sur leur sœur, faisaient les efforts les plus énergiques pour obtenir qu'il fût frappé de la vengeance que ses crimes avaient appelée sur sa tête. Ulrich, cité à comparaître devant la diète d'Augsbourg, refusa d'obéir à la sommation. et tous les faits dont il était accusé ayant été pleinement prouvés, il fut mis au ban de l'empire et déclaré déchu de tous ses droits sur le duché de Wurtemberg.

Cependant le cardinal de Gurck[1] obtient qu'on tarderait un peu à employer les mesures extrêmes et qu'on lui laisserait le temps de se mettre en rapport avec le duc pour tâcher de l'amener à se soumettre à la justice impériale et aux justes réparations qu'elle était en droit d'exiger de lui. Ulrich, effrayé de la situation périlleuse dans laquelle il se trouvait et ouvrant un moment les yeux sur son imprudente et coupable conduite, se prêta aux propositions pacifiques que lui portait le prélat : il promit de réparer les injustices qu'il avait commises, et de traiter désormais la duchesse Sabine avec des égards et une tendresse qui effaceraient ses anciens torts. À ce prix, le cardinal de Gurck, le margrave de Bade et l'évêque de Spire se chargèrent de négocier sa réconciliation avec l'empereur.

La conduite de Frantz avait été l'une des principales raisons qui avaient déterminé ce brusque revirement dans les idées du duc Ulric. Lié au chevalier par une amitié chevaleresque contractée dans la guerre contre Venise, et par des relations affectueuses entretenues fidèlement depuis cette époque, il avait toujours espéré qu'il lui apporterait le con-

[1] Mathias Langh, cardinal évêque de Gurck, l'un des ministres de Maximilien et des plus habiles politiques de son temps.

cours de sa haute influence et des troupes dont il disposait, et avec ce secours et celui des Suisses, il se considérait comme en état de défier toutes les forces de l'empire. Mais le sentiment de justice et de droiture qui animait Frantz ne lui permettait pas d'associer sa cause à celle d'un prince qui s'était souillé par l'assassinat d'un de ses serviteurs et par l'indignité de sa conduite vis-à-vis de la plus sainte des femmes. Il avait donc toujours résisté à ses sollicitations et comptait conserver une stricte neutralité lorsque les instances de Maximilien l'obligèrent à se déclarer contre son ancien ami.

Cependant Ulrich avait réussi à rétablir un peu d'harmonie entre ses sujets et lui, et les états de Wurtemberg touchés de la déclaration franche et loyale qu'il leur avait faite de ses torts et de la promesse de les réparer par un changement complet de conduite, lui avaient rendu leur fidélité et leur dévouement, et l'avaient assuré qu'il pouvait encore compter sur son peuple: heureux de ce retour presqu'inespéré, il avait repris la confiance téméraire qui était dans son caractère, et semblait avoir oublié les dangers auxquels il était encore exposé.

Sur ces entrefaites, et avant que la pacification entreprise par le cardinal de Gurck ne fût réalisée, l'empereur Maximilien mourut le 12 janvier 1519. Cet événement semblait favorable aux intérêts du duc de Wurtemberg, car il livrait l'Allemagne à des préoccupations de l'ordre le plus grave, et au milieu des mouvements qui devaient accompagner la diète électorale, la querelle pouvait facilement s'assoupir; mais Ulrich n'était pas capable d'écouter longtemps la voix de la raison et de la prudence, et il alla de lui-même au-devant des périls qu'il lui eût été facile de conjurer. Quelques habitants de Reutlingen, ville libre impériale située dans le cercle de la forêt Noire, sur la frontière du duché, avaient tué l'un de ses officiers, Etienne Weiler, bailli d'Arach sur l'Ermst, qui avait voulu profiter de la mort de l'empereur

pour exiger d'eux le serment de fidélité à son maître. Il mit aussitôt en campagne ses troupes renforcées de douze mille Suisses et alla mettre le siége devant Reutlingen qu'il prit après une assez vive résistance[1]. Mais cette ville appartenait à la confédération de la Souabe. Justement indignée de ce procédé violent, elle se mit aussitôt sous les armes et réunissant toutes les troupes dont l'arrêt de bannissement un moment suspendu avait ordonné la levée, forma une ligue considérable à la tête de laquelle fut placé Guillaume de Bavière, frère de la duchesse Sabine. En quelques jours, une armée de vingt mille hommes se trouva prête à marcher contre Ulrich. Frantz en avait pour sa part amené huit mille avec lesquels il se tenait dans le comté de Munpelgarden, sur la frontière du duché, prêt à y pénétrer au premier signal.

Le duc, dans ces circonstances décisives, ne se montrait pas inactif. Il s'adressa à tous ses amis pour leur demander des secours en hommes et en argent, et particulièrement au landgrave de Hesse, Philippe, qui venait de prendre en personne l'administration de ses états. Ce prince lui envoya quelques centaines de soldats ; quant à de l'argent, il lui fut impossible d'en trouver, après la coûteuse visite que Frantz venait de lui faire. Parmi les gentilshommes qui se rendirent sous les drapeaux d'Ulrich, nous devons compter Gœtz de Berlinchingen, qui, retenu par le serment de fidélité qu'il lui avait prêté, se vit, pour la première fois, séparé de son excellent ami et exposé à le combattre. Mais pour ce loyal et preux chevalier les sentiments d'amitié et la plus étroite confraternité ne pouvaient pas entrer en balance avec la foi jurée et l'accomplissement du devoir.

Le 26 mars 1519, l'armée confédérée étant prête, la déclaration solennelle de guerre fut envoyée par Frantz au

---

[1] Sattler. *Histoire des ducs de Wurtemberg.* — Ulrici Huttenii opera. Alzreitt. *Annal. Boicæ gentis*. T. II., p. 10.

nom de la ligue, par dix de ses écuyers, précédés de trois trompettes, et, cette formalité remplie, les hostilités commencèrent sur-le-champ.

L'armée, sous le commandement supérieur du duc de Bavière, était partagée en deux corps : l'un sous le commandement de Sickingen, l'autre sous celui de Georges de Freundberg. Un événement imprévu vint rendre plus fâcheuse la situation d'Ulrich et hâter la ruine de ses espérances. Le duc Guillaume s'adressa aux Suisses et leur représenta qu'en défendant la cause d'un prince mis au ban de l'empire, c'était à l'empire tout entier qu'ils ne craignaient pas de déclarer la guerre ; qu'ils pouvaient s'attendre à de terribles représailles, et que le corps germanique, justement offensé, mettrait sur pied une armée formidable qui irait les chercher jusque dans leurs cantons et leur ferait payer cher leur imprudente intervention dans les affaires de l'Allemagne.

Les Suisses, intimidés par ces menaces, retirèrent à Ulrich les secours qu'ils lui avaient donnés et se hâtèrent de regagner leur territoire. Cette défection affaiblit presque de moitié les forces du duc, sans qu'elle abattît son courage, et il commença énergiquement à se défendre contre l'invasion. Mais le succès ne répondit nulle part à ses efforts. Rien ne put résister à l'élan des troupes dirigées par Sickingen, et toutes les villes et châteaux qui se trouvèrent sur son chemin, tombèrent successivement entre ses mains.

A côté de lui marchait Ulrich de Hutten, dont les entretiens exaltés excitaient en lui une ardeur égale à la sienne pour la punition du coupable et le triomphe du bon droit. Le 15 avril, Tubingen, vigoureusement attaqué, est forcé, après une vive résistance, d'ouvrir ses portes à Frantz ; le 19, la capitale du duché, Stuttgard, se soumit à son avant-garde commandée par Diedrich Spaeth, et elle est envahie par une soldatesque avide de violences et de pillage ; dans cette ville vivait depuis quelques années l'un

des flambeaux de l'esprit allemand, le vénérable maître de Frantz, Jean Reuchlin, qui, accablé sous le poids des persécutions dont il avait été l'objet, en butte aux mauvais traitements d'un prince soupçonneux qui haïssait toutes les supériorités, voyait sa vieillesse encore attristée par les malheurs de sa patrie et par l'humiliation à laquelle elle était soumise [1]. Le chevalier, informé par Hutten des dangers que court dans sa fortune et dans sa vie l'homme respecté qui a formé sa jeunesse, se hâte d'accourir vers sa maison, y place des gardes qui veillent sur sa sûreté, et va embrasser avec le plus tendre respect son vieux maître qui retrouve dans ses affectueuses exhortations et dans ses consolantes promesses un peu de courage et de confiance pour envisager l'avenir. Ce n'est pas tout, supplié par Reuchlin de mettre un terme aux désordres qui suivent toujours la prise de possession d'une ville par une armée victorieuse, il donne les ordres les plus sévères pour faire respecter les habitants de Stuttgard, et fait bénir son nom par cette ville où il est entré en ennemi et qui trouve en lui le plus humain et le plus généreux des défenseurs.

Les succès du corps de Freidberg n'avaient été ni moins prompts ni moins décisifs, et le duché tout entier était occupé par l'armée de la Souabe. Le duc, ne trouvant plus d'asile dans le pays où il avait si longtemps exercé son autorité despotique, se vit contraint d'aller chercher un refuge à Montbéliard, dont son frère Georges était souverain. Le départ de leur prince déliant ses sujets de la fidélité qu'ils lui devaient, la soumission fut complète en peu de jours, et les confédérés se trouvèrent maîtres de disposer à leur gré de toutes les ressources du pays. Ils commencèrent par se partager les dépouilles du duc, et l'on vit de longs convois chargés d'argent, d'armes, de provi-

---

[1] Reuchlini epistolæ et vita.

sions de toute espèce, de longues files de chevaux et de bêtes de somme s'acheminer vers les châteaux et les villes des principaux chefs de la ligue. Est-il besoin de dire que Frantz ne fut pas oublié? Mais le rôle qu'il avait joué était trop important pour qu'il ne reçût pas une plus haute récompense. Une portion notable de l'artillerie prise sur l'ennemi lui fut concédée, et il fut mis, en outre, en possession de la ville et du bailliage de Neubourg. Quant au duché en lui-même, la ligue, embarrassée de sa conquête, réserva pour un peu plus tard l'emploi qu'elle en pourrait faire, et le laissa sous la garde d'une partie de ses troupes jusqu'à ce que l'élection impériale eût fixé ses irrésolutions [1]. Un retour offensif que tenta Ulrich quelques mois plus tard nécessita de nouvelles opérations militaires dont Frantz reçut la haute direction : il força, par une brillante victoire, le duc exilé à repasser la frontière, et la possession de la petite ville de Wilbad fut le prix qu'il retira de cette heureuse et rapide expédition.

Nous avons vu que Gœtz de Berlinchingen était resté fidèlement dans le parti du duc de Wurtemberg. L'illustration que ce brave chevalier a due tant aux faits héroïques de sa vie qu'au grand poëte qui lui a consacré l'un de ses drames les plus émouvants, attache assez d'intérêt à ce qui lui est personnel pour que nous croyions pouvoir donner avec quelques détails le récit de ses aventures pendant cette guerre.

Le commandement du château de Mockmuhl avait été confié à Gœtz par Ulrich, qui savait qu'il mettait ce poste

---

[1] La ligue de Souabe vendit le duché à Charles-Quint pour la somme de deux cents vingt mille florins, à condition qu'il en investirait son frère Ferdinand. Ulrich, après quinze ans d'exil, revendiqua ses droits avec l'aide de François I[er] et de Philippe de Hesse, et la victoire de Lauffen (13 mai 1534) lui rendit sa couronne.

important en de bonnes mains[1]. Plusieurs gentilshommes, choisis parmi les plus braves et les plus dévoués, s'y étaient jetés à sa suite et avaient résolu de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang plutôt que de manquer à leur serment. Malheureusement les préparatifs de la défense avaient été si précipités et l'envahissement de la province si rapide qu'il ne leur avait pas été possible de faire entrer dans la place les approvisionnements nécessaires à leur subsistance, et la disette s'y était enfermée avec eux. Un corps ennemi, sous le commandement de Jean de Hatstein, avait mis le siége devant le château, et le bombardement y avait déjà exercé ses ravages sans que cette poignée de braves gens pensassent à se rendre. En vain leur offrait-on la vie et la liberté en échange de leur soumission, ils répondaient par des efforts héroïques aux entreprises des assaillants, et tant que la faim n'eut pas abattu leurs forces, Hatstein trouva en eux une résistance invincible. Mais enfin il fallut céder; leurs bras affaiblis par les privations ne pouvaient plus soutenir le poids de leurs armes, et leur honneur était sauvé par l'extrémité même à laquelle ils s'étaient réduits. Ils ouvrirent les portes du château et crurent pouvoir se retirer librement, selon la capitulation qui leur avait été offerte. Mais la durée de leur résistance avait aigri les esprits, et l'on refusa de faire droit à leurs réclamations. Gœtz fut conduit à Heilbronn et dut y demeurer sous la responsabilité des magistrats, jusqu'à ce que la clémence des chefs de la ligue le rendît à la liberté. Il y fut d'abord traité en chevalier et trouva dans la maison d'un bourgeois de cette ville une honorable hospitalité, Mais on voulut bientôt lui imposer le serment de ne porter les armes contre aucun membre de la confédération, serment qu'il refusa comme contraire à celui qu'il avait prêté

---

[1] Mémoires de Goetz de Berlinchingen (Selbstbiographie.)

à son souverain légitime, et par lequel il était enchaîné pour toute la durée du service qu'il avait contracté envers lui; sur ce refus il fut enfermé dans une tour obscure. Mais ses plaintes, adressées à son fidèle ami Frantz, amenèrent bien vite ce dernier à Heilbronn pour tâcher d'y améliorer le sort du prisonnier. Malgré la haute influence dont il disposait il fut impuissant à obtenir sa liberté, et il ne lui fut accordé autre chose que des procédés plus conformes à sa dignité et aux promesses qui lui avaient été faites. Le sort de Gœtz était en effet entre les mains de toute la confédération, et c'était à la diète seule qu'il appartenait d'en disposer. Mais Frantz alla le voir avec Freundberg et plusieurs de ses amis, et trop nombreux pour pouvoir s'asseoir dans la petite chambre du brave chevalier, ils passèrent la nuit debout à boire joyeusement sans souci des circonstances politiques qui les avaient séparés [1]. Il recommanda, en quittant Heilbronn, aux magistrats de la ville, de traiter Gœtz avec toute la considération et les égards qui étaient dûs à son meilleur ami, et les menaça de sa colère s'ils contrevenaient en quelque chose aux promesses qu'il exigeait d'eux.

Pendant les trois années que dura cette captivité, les magistrats de Heilbronn ne se montrèrent pas toujours fidèles à leurs engagements; mais aucun de leurs mauvais procédés ne manqua d'exciter le courroux du chevalier, et il dut à trois reprises les rappeler au sentiment de leurs devoirs par des lettres très-énergiques, dont le style menaçant leur inspira chaque fois une crainte favorable aux intérêts du captif. Frantz eut enfin, en 1522, le bonheur d'obtenir qu'il fût rendu à la liberté, sans avoir prononcé ce serment que son cœur loyal considérait comme contraire à la foi qu'il avait jurée.

---

[1] Mémoires de Gœtz de Berlinchingen écrits par lui-même.

Frantz, comme on l'a vu, n'avait rien perdu à rentrer au service de l'empereur ; la première expédition qu'il avait faite au nom de ce monarque avait été entièrement fructueuse pour sa fortune. Elle ne l'avait pas moins été pour sa gloire, et les princes engagés dans la ligue de la Souabe, après l'avoir vu à l'œuvre dans le commandement de l'armée, avaient pris de lui une opinion égale à son mérite, c'est-à-dire qu'ils le considéraient comme un des premiers hommes de guerre de l'Allemagne. Les belles-lettres s'unirent à la voix populaire pour célébrer ses talents et ses succès, et Ulrich de Hutten composa, dans ce style pompeux et élégant dont il avait le secret, une harangue en son honneur, dans laquelle il élève aux nues son mérite et le félicite d'avoir puni un coupable que son rang semblait mettre au-dessus des châtiments. Tel était le cortége d'honneur et de renommée dont était accompagné Frantz au moment où la mort de Maximilien le mettait à même d'exercer son influence dans la lutte électorale qui se préparait.

CHAPITRE X.

MORT DE MAXIMILIEN. — ÉLECTION DE CHARLES-QUINT[1].

Nous avons dit que l'empereur Maximilien était mort le 12 janvier de l'an 1519. Depuis quelque temps, attaqué d'une fièvre lente, il avait espéré s'en guérir dans l'air vif et pur des montagnes, et s'était fait transporter à Wels, dans la haute Autriche. Mais le plaisir de la chasse pris sans mesure et quelques excès de table aggravèrent son mal, et il expira bientôt dans les sentiments de piété les plus édifiants et avec une fermeté digne du rang suprême auquel il avait été élevé. Quoique seulement âgé de soixante ans et doué d'une forte constitution, il s'était depuis longtemps préparé à la mort et l'attendait sans la craindre. Il se faisait accompagner, dans tous ses voyages, de deux caisses soigneusement closes, dans lesquelles on croyait qu'étaient renfermés ses trésors et qui contenaient, l'une le cercueil dans lequel il de-

---

[1] Histoire d'Allemagne, du P. Barre.
Histoire de François Ier, par Gaillard.
Mémoires de Fleuranges.
Id. de Martin Du Bellay, etc.

vait reposer, et l'autre l'épitaphe qu'il avait composée pour lui-même.

Ce prince remarquable par toutes les qualités personnelles qui rendent l'homme aimable et excitent en sa faveur les sympathies publiques, manquait de celles qui font le grand souverain ; son esprit agréable et cultivé, son cœur porté à l'amitié et ouvert à la bienfaisance, ses talents guerriers et sa brillante bravoure lui avaient gagné l'affection et l'estime de l'Allemagne. Sur un piédestal moins haut que le trône impérial, il eût pu être un grand prince ; mais au milieu des vastes projets et des entreprises sans nombre qui remplirent son règne, il lui manqua la qualité la plus nécessaire pour dominer les événements ; il n'eut pas de fixité ni de suite dans ses idées. Sans cesse entraîné par son imagination ardente, il se jetait sans réflexion dans des aventures où l'attendaient des obstacles imprévus, et dont il sortait quelquefois à sa honte, dès que le charme qui l'y attirait s'était évanoui. Mais de toutes les causes qui empêchèrent souvent le succès de ses entreprises, la plus sérieuse fut la pénurie d'argent à laquelle le condamna constamment son excessive prodigalité. Plus d'une fois on le vit réduit à une véritable misère, malgré les subsides considérables qu'il avait reçus, et condamné aux expédients les plus pitoyables pour s'en procurer de nouveaux.

Malgré ces défauts et les conséquences fâcheuses qui en étaient résultées plus d'une fois pour les intérêts de l'empire, Maximilien fut sincèrement pleuré par ses sujets, et Frantz, qui avait éprouvé d'une manière si manifeste son indulgence et la bonté de son cœur, ressentit la douleur de sa perte avec plus de sensibilité que personne.

Maximilien avait vivement désiré avoir son petit-fils Charles pour successeur à l'empire, et dans la diète d'Augsbourg, au mois de juillet 1518, il avait renouvelé avec instance des démarches déjà plusieurs fois tentées dans le but d'obtenir pour lui le titre de roi des Romains. Mais comme

lui-même n'avait jamais reçu la consécration pontificale et qu'il n'avait, par conséquent, porté pendant son règne d'autre titre que celui de roi des Romains et d'empereur élu, ce titre n'avait pu être attribué à un autre, et cette satisfaction lui avait été refusée. Aussitôt après sa mort, l'administration de l'empire fut confiée au prince palatin Louis et à l'électeur de Saxe avec le titre de Vicaires, et les intrigues se croisèrent en tous sens dans l'Europe en vue de l'élection qui allait avoir lieu.

Au moment où cette grande question commença à agiter les esprits dans l'Allemagne et dans l'Europe, parmi les sept électeurs entre les mains desquels en était placée la solution, il en était dont le vote était d'avance déterminé par des promesses antérieures ou par une politique traditionnelle; d'autres, au contraire, flottants et irrésolus, semblaient attendre que les circonstances ou la mise en jeu de leurs intérêts personnels fissent pencher la balance du côté de l'un ou de l'autre des deux principaux prétendants, c'est-à-dire du roi de France ou du roi d'Espagne.

L'électeur archevêque de Trèves, Richard de Greiffenklau, était un prélat animé du plus pur patriotisme et capable des plus généreuses conceptions. Il voyait avec inquiétude la grandeur sans cesse croissante de la maison de Hapsbourg, et craignait cette grandeur pour la liberté de l'Allemagne. Préoccupé plus encore des dangers que courait l'Europe chrétienne par suite des progrès incessants des Turcs, il désirait voir l'épée de l'empire entre les mains d'un prince guerrier illustré par plus d'une victoire, tel qu'était François Ier, plutôt qu'entre celles d'un prince tout jeune encore et sans aucune expérience des choses militaires. Enfin il sentait combien il était imprudent pour plus d'un électeur de donner à l'empire un chef qui, maître à la fois des Pays-Bas et d'une partie de l'Allemagne, pouvait céder au désir d'absorber dans ses domaines quelques-unes de ces villes libres ou de ces petits états qui ne se soute-

naient dans leur indépendance que par le respect qu'avait inspiré jusque-là la constitution de l'empire. Il s'était, pour ces raisons, engagé dans le parti de François Ier, mais avec un désintéressement digne de son noble caractère.

L'électeur palatin, Louis V de Bavière, était rapproché du même parti par des motifs qui, pour être plus personnels n'en avaient pas moins d'importance. L'empereur Maximilien avait toujours montré pour ce prince une animosité que la guerre de 1503 avait assez mise en relief. Il l'avait dépouillé de l'avouerie de Hagueneau et s'était obstinément refusé à lui donner aucun dédommagement. Il était donc naturel que la rancune de ces mauvais procédés éloignât l'électeur Louis du parti de Charles, et le rendît favorable aux vues de son rival.

L'électeur de Saxe n'avait pas plus à se louer de la maison d'Autriche que celui de Bavière, et plusieurs griefs légitimes eussent pu l'autoriser à suivre son exemple; mais ce prince, auquel de nobles principes et de rares qualités avaient de son vivant mérité le nom de Sage, mettait le bien et la gloire de l'Allemagne au-dessus de toutes les autres considérations, et sans avoir promis son concours à l'un ou à l'autre des concurrents, il pesait dans sa pensée avec indépendance et réflexion quels étaient les titres de tous deux pour assurer son suffrage à celui qu'il en trouverait le plus digne.

Le roi de Bohême était encore un enfant entre les mains de son tuteur, le roi de Pologne. L'électeur-archevêque de Mayence, Albrecht et son frère Joachim, margrave de Brandebourg, eussent semblé devoir être inféodés aux intérêts de la maison d'Autriche, car ils avaient été comblés de bontés par Maximilien; mais tous deux étaient rusés, ambitieux et cupides, et il était aisé de prévoir que le souvenir des bienfaits passés s'effacerait vite devant les avantages qui pourraient leur être offerts en échange de leur suffrage. Hermann de Wied, archevêque de Cologne, était

un prélat faible et intéressé, à la fois accessible aux menaces et aux influences, et c'était sur ces trois princes, détenteurs de la majorité, que devaient nécessairement s'exercer les efforts des prétendants à l'empire [1].

François Ier n'avait pas attendu la mort de Maximilien pour chercher à se les attacher, et dès le mois de juin 1517, le margrave Joachim signait, avec le chancelier Du Prat, une convention par laquelle il s'attachait solennellement au parti français, en échange d'une pension de huit mille livres et de la promesse du mariage de Renée, seconde fille de Louis XII, avec son fils, héritier présomptif de sa couronne. Son frère Albrecht avait suivi son exemple par l'intermédiaire du chevalier Ulrich de Hutten, dont il avait fait son ambassadeur près du roi, et François Ier, avec les quatre voix qui s'étaient données à lui, avait pu se flatter à l'avance de voir la couronne impériale un jour posée sur sa tête. Mais à la diète d'Augsbourg les dispositions des deux princes de Brandebourg avaient été brusquement modifiées par de grandes faveurs qu'ils avaient reçues de Maximilien. La promesse de la main de l'infante Catherine avec cent mille florins d'or pour l'un, le chapeau de cardinal et une somme presque égale pour l'autre, les avaient rendus infidèles à leurs engagements. Hermann de Wied avait vendu la promesse de son suffrage à un prix beaucoup plus modéré. L'électeur de Bavière s'était laissé gagner par les instances de son frère, et l'offre de quatre-vingt mille florins avait fait taire sa rancune. Les ambassadeurs du roi de Pologne avaient, en échange de quelques présents, promis de la part de leur maître la voix du roi de Bohême; la majorité était donc acquise à Charles d'Espagne, et il semblait que François Ier dût à jamais renoncer à ses espérances. Cette négociation avait coûté plus

[1] Voir pour toute cette histoire la remarquable étude donnée à la *Revue des deux Mondes*, par M. Mignet, sous le titre de: *Une Élection à l'Empire en 1519*, livraison du 15 janvier 1854, 24e année, tome V, page 209.

de cinq cent mille florins d'or; mais, nous l'avons dit, elle avait échoué devant un obstacle invincible, le titre insuffisant d'empereur élu porté par Maximilien et l'impossibilité de donner à un autre le nom de roi des Romains qui était encore le sien. Tout était donc à refaire, et il ne devait pas paraître à François Ier plus difficile de ramener dans son parti ses infidèles alliés qu'il ne l'avait été à l'empereur de les en détacher. C'était sur ces entrefaites que Maximilien était mort et que le temps était venu de donner à ces démarches un caractère plus pressant pour leur assurer un succès définitif.

Sans perdre un jour, François Ier fit partir pour toutes les cours ses conseillers ou ses ambassadeurs pour intéresser au succès de son entreprise les princes qui pouvaient y avoir une part influente, et couvrit l'Allemagne d'agents zélés et actifs chargés de lui concilier des dévouements dans les rangs de la noblesse, et de lui constituer un parti national en faisant ressortir les avantages que l'empire pourrait retirer de son élection. Sickingen n'était pas oublié dans ces démarches, et le capitaine Brander, envoyé à Ebernbourg pour chercher à le ramener au parti français, allait lui offrir de la part du roi les avantages les plus magnifiques s'il voulait renouer ses anciennes relations avec lui. Mais Frantz avait été trop sincère dans les promesses qu'il avait faites à Maximilien pour hésiter un instant à les tenir, et l'envoyé de François Ier fut éconduit avec une réponse pleine de franchise. Outre tous les émissaires que la cour de France avait répandus en Allemagne sans un caractère officiel, il lui fallait une représentation solennelle qui centralisât les efforts des agents subalternes, et connût bien à fond la pensée du roi pour pouvoir obvier aux difficultés que les négociations eussent rencontrées dans la longueur des distances. Cette ambassade se composait de Guillaume de Bonivet, amiral de France, de Charles Guillart, président au Parlement de Paris, et de Jean d'Albret, comte d'Orval,

gouverneur de la Champagne [1]. Le fidèle Fleuranges les escortait à la tête d'une compagnie de huit cents chevaux, et une somme de quatre cent mille écus, charroyée à leur suite, ne constituait pas le moindre des motifs qu'ils eussent à alléguer en faveur de leur souverain.

Après un séjour de quelque durée à Lunéville, auprès du duc de Lorraine, ils s'acheminèrent vers Trèves en assez grand appareil. De Trèves ils se rendirent à Coblentz où se trouvait l'électeur, et où il leur fit le plus magnifique accueil; de là l'amiral se rendit à Francfort pour s'y mettre en rapport avec le margrave de Brandebourg, pendant que d'Orval et Fleuranges descendaient le Rhin pour aller trouver à Bonn l'archevêque de Cologne et y recevoir la noble hospitalité qu'il leur y offrit.

La partie, qui en 1517 semblait gagnée par François Ier et en 1518 perdue pour lui, était redevenue indécise, mais non pas sans qu'il eut encore de grandes chances pour en sortir vainqueur. Dès le lendemain de la mort de Maximilien, le comte palatin Louis lui avait écrit d'Heidelberg qu'il était disposé à lui rendre de nouveau sa parole, et les princes de Brandebourg, se trouvant dégagés de leurs promesses par la mort de celui qui les avait reçues, lui faisaient bientôt savoir qu'il lui serait possible de regagner leurs suffrages au prix de certaines conditions un peu onéreuses sans doute, mais non pas cependant inacceptables. Ils lui faisaient espérer que le vote de l'archevêque de Cologne ne se séparerait pas du leur. Le roi se mit aussitôt en rapport avec eux et se montra si désireux de les satisfaire que les négociations ne rencontrèrent d'abord aucun obstacle. Le pape Léon X, qui ne voulait pas voir le maître du royaume de Naples investi de la puissance impériale, ajouta le poids de son influence aux efforts de François Ier, et promit les dignités

---

[1] *Mémoires de Martin Dubellay. — Mém. de Fleuranges.*

ecclésiastiques les plus brillantes aux trois prélats électeurs s'ils votaient en sa faveur. Ces voix, qui semblaient devoir définitivement appartenir au roi de France, jointes à celle de l'inébranlable archevêque de Trèves, mettaient la majorité de son côté, et les résultats de la diète d'Augsbourg pouvaient paraître à jamais perdus.

Quelques jours plus tard l'or du roi d'Espagne avait agi et tout redevenait douteux. Mais pendant que les émissaires, que de son côté ce prince avait répandus en Allemagne, prodiguaient de sa part les trésors et les promesses, et pendant que l'archevêque de Mayence, pressé par le chambellan Armenstorff d'une part, et de l'autre par les ambassadeurs français, donnait et retirait cinq fois sa parole, la rendant chaque fois à des conditions plus avantageuses pour lui, il était d'autres agents plus actifs et plus influents qu'eux tous, qui sans disposer de grands trésors et par la finesse de leurs menées, en même temps que par l'autorité de leurs paroles, battaient en brèche d'une manière irréparable les espérances de François Ier; nous voulons parler des deux princes de la maison de Lamarck, le duc de Bouillon et l'évêque de Liége, et de leur fidèle ami Frantz de Sickingen. Les historiens n'ont pas fait assez remarquer combien fut puissante l'action de ces personnages qui, placés sur le second plan, n'en jouaient pas moins un rôle capital; et le P. Barre, dans son *Histoire générale d'Allemagne*, est à peu près le seul, à notre connaissance, qui ait fait ressortir comme il le convenait ce rôle de Sickingen resté inaperçu pour tant d'autres [1]. Ce fut lui qui obtint le difficile succès de fixer les irrésolutions de l'archevêque de Mayence, et le jeu qu'il joua fut si habile, que le prélat

---

[1] M. Michelet, dans son ouvrage intitulé *Renaissance*, fait admirablement valoir l'influence exercée par Sickingen, et trace en quelques lignes son portrait avec autant d'éclat que de vérité.

ébloui se laissa conduire par lui jusqu'au but où il voulait l'amener.

Comme il était peu sûr de chercher à le retenir par la grandeur des dons ou des promesses, puisque le lendemain pouvait voir l'œuvre de la veille défaite par des propositions plus brillantes, ce fut à un autre sentiment que s'adressa l'adroit négociateur. Il fit briller aux yeux d'Albrecht l'élévation de sa maison et lui laissa entrevoir pour son frère, le margrave de Brandebourg, la possibilité d'atteindre à la dignité impériale. Il lui offrit, de la part du roi d'Espagne, un mutuel engagement avec ce prince, par lequel la voix du roi de Bohême, dont il était assuré, serait donnée au margrave si l'élection du roi était impossible à obtenir, et par lequel au contraire les voix des princes de Brandebourg lui appartiendraient si l'on voyait que la majorité pût être de son côté. L'électeur de Mayence, croyant pouvoir compter sur l'archevêque de Cologne et voyant par conséquent la possibilité de faire réussir au profit de sa maison la combinaison qui lui était offerte, se décida à rompre avec François Ier.

La marche des événements ne tarda pas à lui faire voir que ce qu'on lui avait offert n'était au fond qu'un leurre; mais sa rupture avec le roi de France était définitivement consommée, et les magnifiques avantages qui lui furent faits alors le fixèrent dans le parti de Charles, auquel il tint sa promesse en déployant en sa faveur beaucoup de zèle et d'habileté. Frantz de Sickingen, depuis longtemps son ami et son confident, le servit activement et le soutint dans ses démarches en y ajoutant le poids de sa haute influence personnelle. Cette influence était bien augmentée encore par la part brillante qu'il venait de prendre à la défaite du duc de Wurtemberg, et par les troupes à la tête desquelles il se trouvait, tout prêt à en faire usage avec cette promptitude de conception et cette rapidité d'exécution qu'on lui connaissait. Parmi les princes électeurs il en était plus d'un avec lesquels les moyens d'intimidation ne pouvaient manquer d'être efficaces.

Cependant François Ier, qui savait le rôle important que son ancien pensionnaire jouait auprès des électeurs, ne voulait pas encore renoncer à l'espoir de reconquérir ses services. Un second envoyé alla faire au chevalier des propositions assez belles de la part du roi, et y ajouta tout ce que le langage le plus flatteur peut renfermer de séductions. Il lui offrait trente mille écus d'or et une pension viagère de huit mille écus. Mais les secondes ouvertures furent repoussées comme l'avaient été les premières, et Frantz ne déploya que plus de zèle pour le triomphe du candidat auquel il s'était si sincèrement attaché.

Enfin, l'on approchait du 17 juin, qui était le jour fixé pour la réunion de la diète. Les démarches prenaient un caractère de plus en plus pressant et les résolutions devenaient plus décisives. Frantz fut invité par un grand nombre de princes et de seigneurs du parti du roi Charles à se rendre auprès d'eux à Hochst, petite ville située à deux lieues de Francfort, pour y arrêter de concert les mesures les plus favorables au succès de leurs désirs. Parmi les moyens qu'on pouvait discuter dans cette réunion, il n'en était pas sans doute de plus efficace que celui que le chevalier venait mettre à la disposition de ses amis politiques: c'était la présence de son armée composée de quinze mille hommes sur lesquels dix mille, formés de troupes allemandes, étaient à sa solde personnelle, et les cinq mille autres, fournis par Robert de Lamarck et sous son commandement, étaient composés de Flamands et d'Espagnols. Ces troupes, amenées sous le prétexte de maintenir la liberté des élections, étaient bien plus propres à la détruire par la pression qu'elles ne pouvaient manquer d'exercer sur quelques-uns des électeurs; l'événement justifia bientôt cette prévision.

Frantz trouva à Hochst un grand nombre de personnages appartenant à la première noblesse de l'Allemagne: le comte palatin Frédéric, frère de l'électeur Louis; le margrave Casimir de Brandebourg; le comte Henry de Nassau; le cardinal

Eberhard de Lamarck, évêque de Liége; l'archevêque de Salzbourg, et une foule de chevaliers, tous engagés par principes ou par intérêt au parti du roi d'Espagne. Toute cette noblesse lui fit le plus honorable accueil et témoigna à ses conseils une respectueuse déférence. Sur sa proposition, on décida d'un avis unanime que son armée, renforcée de cinq mille hommes levés par Casimir de Brandebourg, camperait sous les murs de Francfort, et que nul moyen ne serait négligé pour fixer les électeurs encore flottants dans un parti que le raisonnement, la séduction et l'intimidation devaient s'unir pour leur faire préférer.

Ce dernier procédé agit fortement sur l'âme du palatin Louis, et le fit pencher du côté du roi d'Espagne ; le margrave de Brandebourg, non sans quelque scrupule, suivit l'exemple de son frère. Le roi de France fut prévenu de la ruine probable de ses espérances par Bonnivet, qui, pour suivre les négociations sans compromettre son maître, s'était établi à Rudesheim, village situé près de Francfort, sous le nom modeste de capitaine Jacob. Sentant bien qu'il fallait renoncer à ses projets ambitieux, il n'eut plus qu'un désir, celui d'empêcher l'élection de son rival, et engagea Bonnivet à favoriser de tout son pouvoir celui des princes allemands dont il croirait le succès possible. L'électeur de Saxe fut alors pressé d'accepter une candidature qui n'était pas sans de belles chances de réussite; mais sa grande modestie et le sentiment élevé de l'intérêt de l'Allemagne à laquelle il fallait pour chef un souverain puissant par lui-même, capable de lui ajouter un appui et non de le lui emprunter, le déterminèrent à refuser cette ouverture et à soutenir le parti de Charles : il le fit avec une dignité, une éloquence et un désintéressement qui provoquèrent l'admiration publique, et ne furent pas sans influence sur le résultat de l'élection.

Le 28 juin, les princes-électeurs réunis en conclave, selon les règles solennelles qui présidaient à ces émou-

vantes cérémonies, agitèrent pour la dernière fois la question dont la solution devait donner un empereur à l'Allemagne. L'archevêque de Mayence et l'électeur de Saxe soutinrent successivement les intérêts du roi d'Espagne. L'archevêque de Trèves fut le seul qui se montrât fidèle à ceux de François Ier. Mais son opinion ne réussit pas à faire impression sur les autres princes, quoiqu'elle fût soutenue dans des termes éloquents et avec beaucoup de sagesse. Alors voyant la cause de son candidat perdue, il se rattacha à l'avis de la majorité pour que l'unanimité de l'élection lui donnât un caractère plus respectable et assurât davantage la paix de l'empire. Le même jour, à dix heures du soir, Charles-Quint était proclamé empereur. Mais avec un souverain puissant et ambitieux comme lui, les formes ordinaires des engagements pris par les nouveaux empereurs à l'égard des franchises de l'Allemagne, pouvaient paraître insuffisantes. Les électeurs imposèrent donc à ses ministres, avant que son élection lui fût notifiée, l'acceptation solennelle d'une sorte de charte qui ajoutait de nombreuses restrictions aux droits de l'empereur, mal définis dans le serment d'usage, et précisait rigoureusement les lois, coutumes et priviléges qu'il devait respecter. Le 3 juillet, Nicolas Ziegler signa cette convention au nom de son souverain, et le jour même une députation partait pour l'Espagne, avec mission d'informer le nouveau César du choix dont il était honoré.

Pendant que le parti autrichien triomphait d'un succès qui, pour avoir été longtemps disputé, n'était que plus flatteur, les représentants du roi de France s'apprêtaient à regagner la cour; mais ce n'était pas sans quelques inquiétudes sur les dangers qu'allaient courir les ducats restant encore dans leurs coffres, et qu'avaient épargnés l'avide duplicité des électeurs. Sickingen avait toujours à sa disposition quelques réclamations à soutenir soit de son fait, soit de celui de ses nombreux protégés, et les procédés expéditifs dont

il était coutumier, justifiaient hautement les craintes des chargés d'affaires de France. Du reste, il faut l'avouer, certains mouvements de troupes précipitamment ordonnés donnaient plus que de la vraisemblance à cette supposition, et l'on savait à n'en pouvoir douter que toutes les routes qui conduisaient en France étaient, par ses ordres, occupées par des partis armés desquels il n'y avait rien de bon à attendre. L'intervention de l'électeur de Trèves, si fidèlement dévoué au roi, sauva les coffres de Bonnivet d'une coûteuse visite, en même temps aussi qu'elle sauva l'honneur du chevalier d'un acte qui eût été fâcheux pour sa gloire. Richard de Greiffenklau invita les ambassadeurs à choisir leur route par son archevêché; il leur donna une escorte de quatre mille lansquenets qui les amena sans encombre jusqu'à la frontière de Lorraine où il les quitta.

Tel fut le rôle que joua Sickingen dans la grande lutte électorale qui eut tant d'influence sur les événements dont l'Europe fut le théâtre pendant tout ce siècle. Fleuranges, qui rend constamment justice à son importance même quand elle s'exerce dans un sens contraire au sien, place dans ses mémoires plus d'une phrase qui constata cette importance. Il dit à propos de l'armée qu'il amena sous les murs de Francfort: « Ce dont furent merveilleusement estonnez ceux » qui vouloient bien au roy de France et très fort joïeux » ceux qui voulaient bien au roy catholique. » Au sujet de la même démarche de Frantz, Armestorf écrit à Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas: « Jamais ne fismes » mieux que de nous fortifier de ceste armée laquelle nous » faisons marcher. » Les nombreuses pièces diplomatiques conservées dans les archives européennes au sujet de l'élection de Charles-Quint, contiennent souvent le nom de notre héros, et les immenses services que lui dut ce prince y sont inscrits en caractères ineffaçables. François Ier dut souvent se rappeler ce que Fleuranges avait été chargé par Frantz de lui redire, et dut se reprocher amèrement la faute

qu'il avait commise en s'aliénant si vite un si utile serviteur. Frantz avait été prophète en disant qu'il montrerait « de quoi un simple chevalier était capable, » et la grandeur de ses actions avait dépassé les prétentions qu'il manifestait alors.

Il est certain qu'en Allemagne le nom et l'influence de Sickingen avaient prodigieusement grandi pendant tout le cours et surtout depuis le succès de cette importante négociation. L'opinion publique ne s'était pas trompée sur le rôle tout à fait capital qu'il y avait joué, et c'était à lui qu'on attribuait en grande partie le triomphe de Charles-Quint. Ce prince ne cherchait pas non plus à se dissimuler quelle avait été la grandeur de ces services, et les récompenses qu'il lui accorda témoignent bien de l'étendue de sa reconnaissance.

Par une lettre pleine d'une cordiale amitié, il l'appela à Aix-la-Chapelle, la veille de son couronnement, et lui fit l'accueil le plus honorable. Il voulut que le chevalier se plaçât à la droite de son trône, au rang des plus hauts personnages de sa cour, en lui disant qu'il était bien juste qu'il fût à côté d'un trône qu'il avait tant contribué à élever. Après son couronnement il l'admit à un entretien particulier et lui témoigna une confiance et une estime sans limites. Frantz, l'un des hommes politiques les plus intelligents et les plus perspicaces de son temps, ne se contenta pas près du jeune empereur du rôle de courtisan et de favori qui lui était offert. Il lui parla le langage sérieux et convaincu que lui imposait la gravité des circonstances où se trouvait l'empire, et plus d'un conseil sévère trouva sa place au milieu des vœux et des félicitations qu'il avait à lui adresser. Cet entretien laissa du reste une trace écrite et encore existante des sentiments qui s'y étaient exprimés. Frantz avait présenté à l'empereur une adresse rédigée par lui, tant en son nom qu'en celui de tous les chevaliers qui servaient dans son armée, pour lui demander l'autorisation de lui

représenter les nécessités des temps et les besoins de la patrie, et le prier de vouloir bien pourvoir à la guérison des maux qui la faisaient gémir. Ce document, à part l'intérêt particulier que nous offre une œuvre émanée de notre héros, présente un caractère assez important pour être reproduit ici [1]:

» O CHARLES, le plus éclatant et le plus puissant des princes, vous ne devez pas être surpris si nous vous exhortons à prendre soin de notre honneur et de notre salut, et à faire vos efforts pour diriger heureusement et administrer avec sagesse un empire que, par nos efforts dévoués et contre l'attente générale, nous avons obtenu pour Votre Majesté.

» Nous avons placé sur vos épaules encore délicates le fardeau entier d'un immense empire rempli d'embarras et d'afflictions de toutes sortes. En vérité, nous devions bien penser que ce n'eût pas été sans le plus grand danger pour nous tous que nous vous aurions confié la plus haute de toutes les dignités humaines et les rênes du gouvernement de toute la chrétienté, si vous aviez été tout autre que nous vous connaissons; puisque tout ce que nous avons fait pour vous, soit par devoir, soit par faveur, nous serait, dans le cas contraire, imputé à crime. Et si toutefois nous avions dû commettre une erreur, il nous serait infiniment difficile de la réparer. Si nous avons négligé d'employer tous les moyens que prescrit la saine raison, la faute en retomberait sur nous-mêmes, et l'on pourrait nous adresser le reproche que c'est plus par témérité qu'à la suite d'un mûr examen que nous vous avons placé sur ce trône si élevé de l'empire,

---

[1] Burgermeister. — *Codex Dipl. Eques* — p. 1315
Cette adresse, rédigée en langue allemande par Frantz lui-même, avait été présentée à l'empereur suivant l'usage diplomatique, traduite en langue latine, et l'auteur de cette traduction était un des secrétaires du chevalier, nommé Stobius.

qui, après la souveraineté du Dieu éternel, est le plus haut point où puisse atteindre un mortel.

» Vous ne trouverez donc pas mauvais, O CHARLES, que, remplis de sollicitude pour ces grands intérêts, nous vous fassions connaître quelles sont maintenant les espérances de tous les chrétiens, vous sur lequel elles reposent, et que nous vous indiquions ce qui est le plus profitable et le plus convenable à notre situation, et le plus conforme à votre haute dignité, afin que nous puissions sauver notre réputation dans la postérité, et que nous puissions dire que vous nous gouvernez avec bonté et heureusement, et que c'est avec justice que nous vous avons conféré le nom si glorieux d'empereur. Aussi n'avons-nous aucune crainte d'être calomniés auprès de vous; car vous êtes arrivé à un âge où avec les hauts talents dont vous êtes doué et les qualités éminentes qui vous distinguent, vous prêterez plus volontiers l'oreille à quiconque vous donnera de bons conseils qu'à ceux qui voudront vous perdre par leurs flatteries insidieuses, contrairement alors aux habitudes de la jeunesse qui, entraînée vers la pente naturelle des passions, et ne trouvant pas facilement l'équilibre à maintenir entre les vices et les vertus, choisit souvent ce qui serait à rejeter, et rejette ce qu'elle devrait choisir. Il y a peu de temps encore que l'empire romain a été privé de son guide, le grand Maximilien votre très-glorieux aïeul. Cette perte a excité une douleur profonde parmi tous les Allemands, et toute la terre en a éprouvé une grande affliction. Tous les cœurs se trouvaient alors placés dans une violente alternative, attendu que les uns voulaient tirailler l'empire dans un sens, les autres dans l'autre; tous attendaient alors avec une anxiété indéfinissable sur quel homme se porteraient les voix des sept princes désignés, et entre les mains de qui, comme le plus digne et le plus excellent empereur, ils placeraient les rênes du gouvernement. Ce fut une chose merveilleuse de voir avec quelle sympathie et avec quel empressement toute

la nation porta son choix sur vous. Les vieillards vous désiraient, vous étiez attendu par la jeunesse fougueuse, les princes proclamaient tout haut votre mérite, le peuple entier vous acclamait avec enthousiasme. Il n'était aucun État allemand qui ne fût prêt à se soumettre avec joie et bonheur à votre domination.

» Non moindres furent, O CHARLES, les sentiments que laissèrent éclater les nobles de l'armée de Souabe, cette armée qui sut si bien venger la liberté allemande et imposer silence à la tyrannie. Car ils l'ont bien témoigné, ils étaient résolus à n'accepter aucun autre empereur que vous, O CHARLES, vous, le descendant de trois des plus célèbres princes qui se soient succédés sur le trône impérial, vous qui, sans massacre, sans guerre et sans défaite, avez déjà eu en partage tant de royaumes; vous à qui tant de nations se soumirent et tant de peuples obéirent volontairement. Vous comptez maintenant dans vos armées les capitaines les plus vigilants et les guerriers les plus désireux de combats; vous êtes vous-même versé dans toute la science de la stratégie. Aussi lorsque l'heure de la guerre aura sonné, n'hésiterons-nous pas un seul instant à vous suivre tous en armes et à sacrifier pour vous notre sang et notre vie. Tout cela va nous unir d'une manière plus intime encore, vous à nous et nous à vous, et affermir tellement votre autorité que sous peu vous posséderez un empire très-florissant et très-puissant, embelli par la gloire des armes et par l'empire des lois. Nous vous serons éternellement soumis; et ainsi devenu l'effroi de vos ennemis, et l'amour de vos peuples, vous serez glorifié par la postérité.

» Daigne celui qui vous a livré cet empire sans effusion de sang et sans bataille, le protéger et vous le garder; que ce Dieu soit béni dans la suite des siècles! Ainsi soit-il. »

Une adresse des étudiants de Cologne[1], rédigée par le comte

[1] Burgermeister.

Hermann de Hincmar, l'intime ami du chevalier, respirait les mêmes sentiments et définissait d'une manière plus précise les besoins de l'époque et particulièrement ceux de l'Eglise. Ces adresses renfermaient un caractère légèrement impératif peut-être, dont Charles-Quint un peu plus tard n'eût pas manqué d'être blessé; mais en ce moment, tout entier à la joie du triomphe et plein de gratitude à l'égard de ceux auxquels il en était redevable, il accepta tout, conseils et félicitations avec un égal plaisir et le manifesta hautement. Il appela Frantz auprès de sa personne à Mayence, pour s'entendre avec lui sur plus d'un point de la politique qu'il avait à suivre, et acquitter en même temps la dette de reconnaissance qu'il avait contractée envers lui. Il lui décerna d'abord la dignité héréditaire de comte de l'empire. Mais Frantz ne l'accepta que pour ses descendants; trop fier du rang et de l'influence qu'il était parvenu à acquérir avec le titre de simple chevalier, il ne voulut jamais en porter un autre. Il voulut même refuser toutes les autres faveurs que lui destinait l'amitié du monarque, et lui demanda de rester ce qu'il était, sans être lié à son service par aucune fonction officielle. Il faut bien dire qu'un noble orgueil et l'amour de l'indépendance lui conseillaient ce refus bien plus que le désintéressement et le mépris des honneurs; mais sa résolution ne put tenir devant les vives instances de Marguerite d'Autriche, sœur de Charles-Quint, et il finit par accepter les titres de chambellan, de conseiller et de capitaine des armées de l'empereur. Le diplôme de ces dignités lui fut remis le 23 octobre 1519 [1]. Il contient les éloges les plus pompeux pour ses services envers la maison impériale, ses vertus, sa gloire, son activité et sa vaillance. Viennent ensuite les réserves expresses exigées par lui sur la durée de son enga-

---

[1] L'original de ce diplôme fait partie de la collection de pièces historiques de M. de Haupt, de Trèves (Münch).

gement qui n'est que de cinq années et sur l'exception de ses services de guerre en faveur de ses fidèles alliés et amis le duc de Lorraine et les princes de Lamarck. Sa pension est fixée à 3,000 florins d'or et à un mois de solde pour ses troupes. Enfin il reçoit le droit d'avoir à ses gages une garde de vingt hommes d'armes entretenus à ses frais et destinés à l'accompagner dans toutes ses campagnes. Ce fut avec cet accroissement de dignités et de richesses que le chevalier revint dans son château d'Ebernbourg où l'attendaient des préoccupations dans lesquelles la politique seule n'était pas engagée, et au sein desquelles nous ne tarderons pas à le suivre.

CHAPITRE XI.

FRANTZ EST MIS A LA TÊTE DE L'ARMÉE IMPÉRIALE CONTRE LA FRANCE. — SIÉGE DE MÉZIÈRES [1].

Il était facile de prévoir, d'après l'issue de la lutte électorale qui venait de disposer de l'empire, que la paix entre des princes rivaux tous deux puissants, jeunes et ambitieux, ne serait pas de longue durée; mais le motif qui la troubla dans le nord de l'Europe ne pouvait guère être pressenti lorsque les princes de la maison de Lamarck se montraient si zélés en faveur de Charles-Quint dans cette grande lutte. Ce fut cependant l'un d'eux qui détermina la rupture en se rejetant tout-à-coup dans le parti de la France.

La séparation de Robert de Lamarck et de François Ier avait été complète, et l'on a vu le fâcheux résultat qu'elle avait eu pour l'ambition de ce dernier. Mais une amitié de vingt ans ne se brise pas sans qu'il reste au cœur quelques liens favorables à un rapprochement, et un dépit semblable à celui qui avait détaché le prince de Sedan de la cause

[1] Mémoires de Martin Du Bellay; id. de Fleuranges; — id, du chevalier Bayard (loyal serviteur); — *Histoire de François Ier*, par Gaillard; — *Vies des hommes illustres*, par Sauvigny, etc., etc.

française devait suffire pour le ramener dans les bras de son ancien allié. Or, il arriva que les héritiers du prince de Chimay, neveux et pupilles de Lamarck, se trouvèrent en contestation avec le seigneur d'Emeries, au sujet de la ville d'Hierge, en Ardennes, qui dépendait du duché de Bouillon [1]. La chambre souveraine du duché, appelée à juger le différend, prononça en faveur du prince de Chimay, et comme ses arrêts étaient sans appel, la question put être considérée comme définitivement réglée. Mais le seigneur d'Emeries, résolu de ne négliger aucun moyen pour obtenir gain de cause, recourut à des intrigues qui furent couronnées de succès. A l'époque où Charles-Quint préparait à grand renfort de présents ses chances à la couronne impériale, il s'était vu obligé de contracter de nombreux emprunts plus ou moins onéreux. D'Emeries lui avait, en particulier, prêté une grosse somme sous la caution d'un seigneur des Pays-Bas, nommé le marquis d'Ascot, et l'échéance avait été dépassée sans que l'emprunteur ni le répondant fussent plus l'un que l'autre en mesure de satisfaire leur créancier. Celui-ci, qui connaissait leur situation financière, réclama avec beaucoup d'instances ce qui lui était dû, et finit par poursuivre d'Ascot en justice; en même temps, il lui fit dire en secret qu'il se désisterait de son action si, par son crédit, il pouvait être relevé de la sentence prononcée contre lui au sujet d'Hierge et admis à en appeler auprès de la cour aulique.

D'Ascot, qui était neveu du comte de Chièvres, l'ancien précepteur et le conseiller influent de l'empereur, n'eut pas de peine à obtenir cette faveur. D'Emeries fit donc signifier aux jeunes princes de Chimay qu'ils eussent à comparaître devant le grand chancelier de Brabant pour assister à la révision de leur procès. Cette ordonnance d'appel blessait doublement le

---

[1] *Mémoires de Martin Du Bellay.* Ed. Michaud, p. 155.

duc de Bouillon comme prince et comme tuteur. Elle lui disputait l'exercice d'un droit de souveraineté qui avait toujours été considéré comme imprescriptible, et elle lésait de la manière la plus criante des pupilles dont les intérêts lui étaient chers. Il se hâta d'envoyer son second fils, le sire de Jametz, vers l'empereur, pour le conjurer de révoquer un appel contraire à toute justice, et de ne pas soumettre à la cassation d'une cour étrangère un jugement qui avait été régulièrement porté selon les lois du pays et les droits du souverain. Il n'obtint pas de réponse et prit ce silence pour un refus. Justement ulcéré du peu d'égards qu'avait pour lui un prince auquel il avait rendu de si grands services, il sentit se réveiller dans son cœur le désir de renouer son ancienne amitié avec le roi de France, et de réparer par un inaltérable dévouement le tort qu'il lui avait fait au profit de son ingrat rival. Il envoya sa femme et sa belle-fille en France sous prétexte d'y recueillir la succession du comte de Brienne, beau-père de Fleuranges, et ces deux dames, par leur adroite entremise, préparèrent si bien son retour, que François Ier, en lui offrant de le rétablir dans son ancien état, lui fit dire qu'il rentrerait dans tous ses droits au cœur comme aux grâces de son roi, et qu'entre eux le passé serait à jamais oublié.

L'empereur, informé des motifs de ce voyage, envoya Jametz à Sedan en le chargeant de dire à son père qu'il était disposé à lui donner satisfaction, et qu'il ne lui demandait en échange que de rester fidèlement attaché à son service. Mais cette satisfaction arrivait trop tard, et déjà Lamarck était entré en arrangement avec la cour de France. La duchesse d'Angoulême, mieux inspirée cette fois, avait mis toute son influence au service de la réconciliation, et la duchesse de Bouillon avait accepté, au nom de son mari, l'état qui lui était destiné [1], savoir : dix mille francs tous les ans, dix mille écus

[1] Fleuranges, ch. LXIX.

comptant et une compagnie de cent hommes d'armes; trois mille francs pour elle-même, et pour chacun de ses enfants dix mille francs et cinquante hommes d'armes. L'empereur, résolu de conserver à tout prix un précieux auxiliaire, chargea Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, de calmer son mécontentement en lui donnant toutes les indemnités qu'il demanderait. Mais le gentilhomme qu'elle lui envoya pour convenir d'une entrevue ne fut pas même admis en sa présence. Le cardinal de Lamarck n'eut pas un meilleur succès, et la rupture fut complète. Robert alla en France trouver le roi, alors malade à Romorantin, des suites d'une blessure reçue en jouant, et fut accueilli par lui comme le plus cher des amis. Il reçut de ses mains le collier de l'ordre qu'il lui avait autrefois rendu, et lui prêta de nouveau son serment de fidélité qui ne devait plus être violé. Puis il lui fit ses plaintes au sujet de l'injustice dont il était la victime, et lui demanda de l'aider à se venger de l'empereur, en recourant à la force des armes pour se faire rendre raison.

François Ier, retenu par les promesses pacifiques qu'il avait faites au roi d'Angleterre, et craignant de donner à ce prince, par une imprudente provocation, occasion de prendre parti contre lui, ne put donner à Lamarck l'aide active et ostensible que celui-ci eût désiré avoir dans l'entreprise qu'il méditait; mais il lui promit de le soutenir autant qu'il serait en lui, et permit à Fleuranges de lever des troupes pour prendre part à la querelle de son père. Nul doute aussi que ce monarque ambitieux et avide de gloire ne nourrît l'espérance que les choses pourraient tourner de manière à ce qu'il ne restât pas étranger à la guerre et que, sans manquer par un rôle provocateur à la promesse qu'il avait faite, il ne pût en retirer quelque avantage et quelque honneur.

Le duc de Bouillon, désireux à la fois de venger l'affront que lui avait fait Charles-Quint et de témoigner par une manifestation éclatante combien était sincère son retour

vers la France, résolut de donner à son hostilité envers l'empereur la forme la plus solennelle, et il l'envoya défier par un héraut en présence de la diète de Worms qu'il présidait alors.

Ce défi excita dans les états d'Allemagne la plus vive indignation, et il n'y eut qu'une voix pour flétrir l'insolence et l'ingratitude de ce petit seigneur, qui ne craignait pas de s'attaquer à la majesté impériale. Le cardinal de Lamarck, plein de colère contre la folle témérité de son frère, lui signifia une rupture complète et leva des troupes dans son évêché de Liége pour marcher contre lui. Robert avait fait une tentative auprès de Sickingen pour le déterminer à le suivre dans son changement de parti, et ses intérêts politiques, non moins que les sentiments de son cœur, se seraient bien trouvés de l'adhésion du chevalier à ces ouvertures. Mais Frantz était lié à Charles-Quint par des engagements trop solennels, les bontés dont ce monarque l'avait comblé étaient trop récentes pour qu'il pût penser à le quitter en faveur de son rival, et il exprima à Lamarck sa ferme résolution de lui rester fidèle, en même temps que ses regrets de ne plus suivre la même voie que lui. Il demanda seulement à l'empereur de garder la neutralité dans la campagne qui allait commencer, en faisant valoir l'étroite et ancienne amitié qui l'unissait à la maison de Bouillon et la peine profonde qu'il éprouverait de contribuer à sa ruine. Mais l'empereur, qui tenait à ce que ses troupes fussent dirigées par un homme de guerre expérimenté, et qui d'un autre côté ne voyait pas sans une certaine inquiétude une armée de plus de quinze mille hommes entre les mains d'un chef aussi ambitieux et aussi indépendant, insista expressément pour qu'il acceptât le rôle qu'il lui destinait, et employant tour à tour les prières et l'autorité, finit par le soumettre à sa volonté. Une magnifique paire de vases en argent massif, dont il le gratifia, témoigna de la satisfaction que lui causa ce consentement.

Sickingen mit donc à la disposition de l'empereur les troupes qui étaient sous son commandement, au nombre de deux mille quatre cents cavaliers et quatorze mille fantassins, avec une belle et puissante artillerie dans laquelle le landgrave de Hesse et le duc de Wurtemberg eussent pu reconnaître plus d'une couleuvrine et plus d'une bombarde. Déjà il était venu à l'aide de l'empereur, sous un autre rapport, par le prêt d'une somme de vingt mille florins d'or, qui avait été l'objet d'une reconnaissance, en langue française, passée à Cologne, au mois de décembre 1520, et par laquelle Charles s'engageait à lui rendre cette somme à la foire de Pâques, tenue à Francfort, en 1522[1]. Le duc de Nassau, choisi par l'empereur pour partager avec Frantz la conduite de la guerre, réunit une armée d'environ vingt mille combattants, levés dans les pays de Flandres, de Brabant et de Hainault. C'était donc près de

---

[1] Archives de Bruxelles. — *Codex diplomaticus* de Münch.

Voici la teneur de cette reconnaissance :

« Nous Charles etc. Confessons par ces presentes, pour nous nos hoirs et successeurs, Comme notre ame et feal conseillier capitaine et chambellan Francisque de Sickingen Nous ait a notre poursiculte et Instance prontement volontairement preste comptant La somme de vingt mil florins de Rin dor Pour Iceulx employer es affaires et entretenement de notre pays et Duchie de Wirtemberg, Que sur ce nous pour nous nos hoirs et successeurs avons au dit de Sickingen et ses heritiers promis, Et par ces dites presentes leur promettons Que nous ou nos héritiers payerons et Rembourserons a lui ou a ses heritiers ou a celluy qui de leur bon gre et consentement aura ces presentes les dits vingt mil florins de Rin dor a la foire de francfort en Cariesme lan mil cinq cens vingt deux, Et par notre ame et feal conseillier et tresorier general es allemaignes Jaques Villinger ordonnerons de au dit lieu de Francfort Mayence ou Oppenhem lequel diceulx lieux que leur sera le plus convenable sans delay les contenter et payer des dits deniers, Et sans aucuns leurs fraiz coustz ne despens, En quoy ne sera au dit Francisque ou ses heritiers ou a celluy ayant comme dit est ces dites presentes fait ne baille en maniere quelconque aucun destourbier ou empeschement, En tesmoing de ce avons fait appendre notre seel a ces presentes Donne a Cologne le XV. Jour de Novembre lan XV. C. vingt. »

quarante mille hommes que Charles allait opposer aux troupes de Lamark, qui n'atteignaient pas la moitié de ce nombre. Ce chiffre paraîtrait démesurément exagéré si l'on oubliait que derrière ce petit prince se tenait assurément un ennemi plns redoutable, le roi de France, et que cette guerre partielle devait, selon toute probabilité, devenir avant peu une guerre générale.

Robert de Lamarck n'avait pas perdu de temps pour commencer les hostilités. A peine sa lettre de défi avait-elle été remise à l'empereur que Fleuranges était entré dans le Luxembourg, et avait mis le siége devant Vireton. L'armée envahissante était forte d'environ dix mille hommes. On avait l'espérance de la renforcer de sept mille Suisses que Pierre Buisson était allé demander à la confédération; mais ce renfort fit défaut par suite des actives démarches de Daunet, prévôt d'Utrecht, ambassadeur de Charles auprès des Cantons, qui parvint à les maintenir dans la neutralité. Le roi, effrayé de la tournure violente que prenaient les choses et menacé d'une rupture par le roi d'Angleterre, s'excusa de toute participation à la tentative de Lamarck, donna l'ordre à ses sujets de quitter son service et rappela Fleuranges auprès de lui. Cette concession ne pouvait pas rétablir la paix, car les sujets de jalousie et de haine ne manquaient pas des deux côtés, et l'étincelle qui s'était allumée avait suffi pour communiquer l'incendie. Sur les ordres de Charles-Quint, le duché de Bouillon fut envahi par l'armée du comte de Nassau qui, ayant le comte Félix pour lieutenant et renforcé de l'artillerie de Liége que le cardinal lui avait prêtée, alla mettre le siége devant Lognes, petite place forte qui appartenait au sire de Jametz, s'en empara et en détruisit les remparts.

Le sire de Nivelles, qui en était gouverneur, fut pendu, ainsi que douze de ses soldats, malgré la capitulation, et cette barbarie montra bien quelle rigueur avait inspiré les ordres de l'empereur.

Au moment où l'ennemi obtenait ce succès, Fleuranges revenait de France pour défendre l'héritage de son père. Sa présence fut bien vite signalée par un beau fait d'armes. Il dressa une embuscade contre la garnison d'Ivoy, ville placée sur la frontière, et fut assez habile pour y attirer un corps de plus de cinq cents hommes qui fut complètement détruit, puis il alla rejoindre son frère le sire de Saussy, également vainqueur dans une rencontre avec une troupe de cavalerie flamande, et tous deux, bien accompagnés, se jetèrent dans Jametz que menaçait le comte de Nassau. Ce renfort imposant, joint à la force naturelle de la place, déconcerta ses projets, et ce fut contre Messencourt qu'il alla diriger ses attaques. Cette place, qui s'élevait à peine et que le siége de Vireton avait dépouillée d'une partie de son artillerie, ne put pas résister longtemps et partagea le sort de Lognes. Vingt de ses défenseurs furent pendus aux créneaux. Puis après avoir de nouveau menacé Jametz et de nouveau reculé devant la difficulté d'assiéger une ville si bien défendue, il se transporta devant Floranges, château qu'occupait le sire de Jametz avec une troupe de lansquenets, bien approvisionné sous tous les rapports et en état de soutenir un long siége; mais le comte de Nassau acheta la conscience de ces mercenaires. Ils ouvrirent par trahison les portes de la ville, quelques jours après l'investissement, et livrèrent à l'ennemi Jametz qui fut envoyé prisonnier à Thionville, et de là au château de Namur, d'où il ne sortit qu'en payant dix mille écus de rançon. De Floranges, Nassau marcha sur Sansy qu'il enleva en passant, et enfin sur Bouillon, capitale du duché et ville considérable.

Des intelligences qu'il sut se ménager dans la ville lui donnèrent le moyen d'y pénétrer, et quand les défenseurs du château se virent isolés et menacés par une puissante artillerie, ils se rendirent, de sorte qu'il obtint presque sans coup férir une place devant laquelle sans doute il eut infructueusement multiplié ses attaques si la trahison ne

lui était venue en aide. Avons-nous besoin de dire que le sac et le pillage des campagnes et des villes ouvertes accompagnaient ces rapides succès et répandaient dans tout le duché la consternation et la ruine ?

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées depuis le commencement des hostilités, que Sedan et Jametz étaient les deux seuls points de tous les domaines de Lamarck qui ne fussent pas tombés entre les mains des ennemis. Au moment où il était réduit à cette extrémité, les troupes de Sickingen arrivaient en ligne et lui-même venait rejoindre le comte de Nassau, comme ce dernier établissait son camp devant Sedan pour essayer si la fortune lui serait aussi favorable à ce siége qu'elle le lui avait été dans tous ceux qui l'avaient précédé.

Cependant Lamarck, désespéré de la situation où il se trouvait, avait fait conjurer le roi de ne pas l'abandonner et de permettre que les troupes qui gardaient la frontière de Champagne, au nombre de quinze mille hommes, sous le commandement du comte d'Orval, l'aidassent à défendre sa principauté; mais les impérieuses exigences de la politique contraignirent encore François Ier à une conduite dont l'égoïsme devait faire saigner son cœur, et il se refusa à lui accorder aucun secours. Il se contenta de prier Henry VIII de vouloir bien, en qualité de médiateur, demander à Charles-Quint que ses troupes évacuassent le duché de Bouillon. Henry se prêta à cette demande et convint avec l'empereur d'une conférence où leurs plénipotentiaires régleraient pacifiquement les difficultés pendantes. Mais le comte de Nassau ne reçut pas l'ordre de se retirer, il activa au contraire ses opérations devant Sedan et réunit une artillerie considérable comme pour en faire le siége en règle. Robert de Lamarck était dans la place, et le brave Fleuranges était venu l'y rejoindre. Pendant qu'on se livrait, en attendant des attaques plus sérieuses, à de vives escarmouches chaque jour répétées, Sickingen était, comme nous l'avons dit, venu se joindre

au comte de Nassau. Un jour qu'il parut en vue des remparts, accompagné d'une petite troupe, Fleuranges fit tirer sur lui une douzaine de coups de canon qui lui tuèrent quelques hommes.

Le lendemain il envoya à Lamarck un trompette pour se plaindre à lui, disant « qu'il pensoit estre des amis de la maison « et qu'on eust tiré après lui. » Sur quoy lui fist réponse le « sieur de Sedan et lui dict « qu'il ne pensoit pas que ce « feust lui et que s'il l'eust pensé il n'eust pas tiré, et qu'il « le tenoit tant de ses bons amis que quand il vouldroit « venir on le lairoit entrer fort et foible et qu'on luy feroit « bonne chère. » C'était la providence qui amenait à Robert ce secours inespéré dans la situation où il se trouvait. Par l'intervention de Sickingen, il put obtenir une trêve de six semaines, dont son pauvre duché avait bien besoin pour respirer; et Fleuranges, qui n'avait pas voulu être compris dans la trêve, retourna auprès du roi de France, lui porter un dévouement dont il était facile de prévoir qu'il aurait à faire usage avant qu'il fût longtemps.

L'horizon politique se chargeait en effet de bien sombres nuages. Malgré les efforts de François Ier pour ne pas mettre de son côté le rôle de provocateur, les événements multipliaient les causes de haine et les occasions de conflits. La médiation de Henry VIII devenait de jour en jour plus partiale, et il étoit facile de prévoir que la guerre était inévitable. Pendant que la conférence convenue se réunissait à Calais et que le cardinal Wolsey, qui la dirigeait, semblait n'y avoir qu'un but, celui d'attribuer les torts à la France et de fournir au roi son maître une occasion de se déclarer pour l'empereur, ce dernier semblait manquer de patience pour attendre quelque occasion qui mît au moins de son côté une apparence de légalité, et se décidait à sortir sans plus tarder de cette situation équivoque.

D'abord, sous apparence d'une querelle particulière, le seigneur de Liques leva des troupes avec lesquelles il s'em-

para de Mortagne et de Saint-Amand dans le Tournaisis; puis de Fiennes, gouverneur des Flandres, vint se joindre à lui, prit Ardres et assiégea Tournay, et enfin le comte de Nassau et Sickingen, qui se tenaient avec leur armée sur la frontière, passèrent la Meuse et mirent le siége devant Mouzon, petite ville de Champagne, entre Stenay et Sedan. Le masque était jeté et la diplomatie avait fini son rôle trompeur; ce n'était plus aux médiations, mais à la seule force des armes que François Ier devait avoir recours.

Dans cette grave conjoncture, il déploya une grande activité et partagea les provinces menacées entre ses plus fidèles et ses plus braves généraux, en leur remettant ses pleins pouvoirs pour donner une plus vive impulsion aux préparatifs de guerre, et hâter la mise du royaume en état de défense. Le duc d'Alençon reçut le gouvernement de la Champagne; le duc de Vendôme celui de la Picardie; Lautrec celui du duché de Milan, et Bonnivet celui de la Guyenne. Ce fut surtout dans la Champagne, qui était la province la plus dégarnie et celle où les besoins étaient les plus pressants, que se firent les plus énergiques efforts pour réunir en suffisance des troupes, de l'artillerie et de l'argent. Mais l'armée impériale avait une grande avance, et il semblait presque hors d'espérance qu'on pût arriver à temps pour arrêter ses progrès.

Mouzon avait une garnison de nouvelles recrues commandées par le seigneur de Montmort, qui avait pour lieutenant le sieur d'Alligny. L'artillerie et les approvisionnements étaient peu considérables. Aussitôt que l'investissement de la place fut fait, Sickingen fit sommer Montmort de lui rendre la ville avant que l'artillerie n'ait commencé à jouer, s'il voulait sauver sa vie. Le gouverneur répondit qu'il avait reçu mission du roi de garder la ville, et qu'il tiendrait la promesse qu'il lui avait faite. Sur cette réponse, deux batteries furent élevées et commencèrent à tonner nuit et jour. Les gens de pied qui formaient la garnison, effrayés de ce

grand bruit et de cette pluie de projectiles, ne voulurent pas tenir davantage, et sommèrent Montmort de négocier la reddition de la ville. En vain le malheureux gouverneur fit-il tous ses efforts pour les rappeler au sentiment de leurs devoirs et de l'honneur, ils restèrent sourds à ses exhortations et le forcèrent, l'épée sur la gorge, d'aller trouver les généraux ennemis dans leur camp, et de convenir avec eux des conditions qui leur seraient faites. Il fut décidé que les hommes d'armes s'en iraient sur un courtaut et sans armes, et les gens de pied un bâton blanc à la main. Leur vie et leur liberté étaient garanties, et il leur était permis d'aller reprendre le service du roi sur quelque autre point. En vertu de cette capitulation, la ville de Mouzon fut livrée aux troupes impériales, et Montmort en fut couvert de honte ; car malgré l'excuse qu'il trouvait dans l'insubordination dont il avait été victime, il avait manqué aux devoirs de sa charge en quittant la place pendant le siége pour se rendre dans le camp ennemi.

Ce premier échec causa une pénible émotion en France et parut d'un mauvais présage, en même temps qu'il enflait outre mesure l'orgueil et la confiance des impériaux. Sans perdre de temps, ils marchèrent sur Mézières, et se préparèrent à l'assiéger. Tel n'était cependant pas l'avis de Sickingen, et dans le conseil de guerre où s'était décidé le plan de campagne, il avait indiqué une autre marche dans laquelle il semblait avoir eu la prescience des grands principes de stratégie posés deux siècles plus tard par les maîtres de l'art militaire. Il voulait que l'on continuât à marcher droit devant soi, et qu'on laissât de côté la forteresse au lieu de s'attarder à la prendre, ce qu'on ne ferait pas sans une grande perte de temps et d'hommes ; qu'on allât chercher l'armée française près de Rheims, où le duc d'Alençon était occupé à la concentrer, et qu'on lui livrât bataille avant qu'elle ait eu le temps d'acquérir plus de consistance ; bataille que la supériorité du nombre rendrait

sans aucun doute heureuse pour l'empereur, et qui lui ouvrirait le chemin de la France centrale et bientôt après les portes de Paris. Mais cette théorie, toute nette et toute frappante qu'elle pût être, était trop avancée pour des tacticiens qui étaient de l'école de leur temps, et dans le conseil, composé des deux généraux et de leurs lieutenants, le comte Félix et le seigneur d'Emeries, Frantz ne put faire prévaloir son idée. Le siége de Mézières fut donc résolu et, comme nous l'avons dit, immédiatement commencé.

Cette place est située dans une sorte de presqu'île formée par la Meuse qui, en se repliant sur elle-même, la baigne de trois côtés et ne laisse qu'une étroite bande de terre entre ses rives. La nature avait donc beaucoup fait pour elle, mais les fortifications étaient dans un état pitoyable, et il ne semblait pas probable qu'elle pût soutenir un siége; de plus ses approvisionnements et ses munitions étaient en quantité très-insuffisante. Le maréchal de Châtillon, après l'avoir examinée, avait donné l'ordre de la démolir pour empêcher les ennemis de s'y établir et d'y rester. Mais d'Orval, gouverneur de la province, avait obtenu du roi qu'il fût sursis à cette destruction, et que la question fût mûrement étudiée à son conseil. Cette proposition reparut avec une grande autorité lorsqu'il fut besoin de défendre la Champagne. Plusieurs conseillers du roi étaient d'avis d'abandonner Mézières et de livrer aux flammes tout ce qu'elle renfermait, de détruire toutes les récoltes de la province, et de créer entre Paris et les impériaux un vaste désert dans lequel ils trouveraient un obstacle rendu infranchissable par l'absence de vivres et de fourrages.

Ce procédé, tout regrettable qu'il fût, semblait être le seul qui donnât quelque chance de salut, et il était près d'être adopté, lorsque le chevalier Bayard, dont le cœur saignait à la pensée de tant de ruines, et auquel l'amour de la gloire faisait rechercher les entreprises périlleuses, osa émettre un avis différent. Il dit au roi que s'il voulait lui permettre de se jeter dans la place « avec de bons compagnons qu'il

connaissait », il la lui conserverait jusqu'à ce qu'il vînt la dégager, en ajoutant qu'il n'y avait pas de mauvaise place là où il y avait des gens de bien pour la défendre. L'éloquence persuasive du vaillant chevalier changea toutes les dispositions du conseil; le roi l'embrassa en lui témoignant combien il mettait en lui de confiance, et donna sur-le-champ l'ordre au duc d'Alençon de lui fournir tout ce dont il aurait besoin en hommes, en artillerie et en approvisionnements.

Bayard, sans perdre un seul jour, partit pour Mézières avec tout l'argent qu'il put réunir, car à l'inverse de la plupart des gens de guerre du temps, il avait l'habitude de contribuer de ses ressources personnelles au bien des entreprises dans lesquelles il servait, au lieu de n'y voir comme tant d'autres qu'une occasion de s'enrichir. Il amenait de plus avec lui deux compagnies de cent hommes d'armes, celle du duc de Lorraine dont il était lieutenant, et celle du comte d'Orval; les compagnies d'hommes de pied du capitaine Bocard, de la maison de Reffuge et du baron de Montmoreau, fortes chacune de mille hommes, et un grand nombre de gentilshommes des plus vaillants et des plus illustres de France, qui s'estimaient heureux de servir sous un chef si brave et si expérimenté, et de prendre part à une si glorieuse entreprise. Tels étaient Charles Alleman, seigneur de Laval, et Pierre du Terrail, ses cousins; Antoine de Clermont, Claude d'Annebaud, les seigneurs de Beaumont, de Guiffrey, de Monteynard, l'élite de la noblesse dauphinoise, et par dessus tous, le futur connétable de France, Anne de Montmorency, alors âgé de vingt-huit ans, et déjà l'un des chevaliers les plus accomplis du royaume.

A son arrivée à Mézières, qui précéda de deux jours l'investissement de cette place, Bayard trouva toutes choses dans un état déplorable. Une garnison insuffisante, une population épouvantée, peu d'artillerie, peu d'approvisionnements et des fortifications en ruine. Son premier soin fut de

pourvoir aux remparts. Tout le monde se mit à y travailler nuit et jour avec ardeur, et lui-même payait de sa personne avec ses gentilshommes ; mais il ne lui suffisait pas de donner l'exemple d'une infatigable activité, il stimulait par des présents le zèle des bourgeois et des paysans, et il dépensa plus de cinq mille écus de ses propres deniers à ce noble usage.

D'un esprit vif et prompt, il égayait le travail par de bons mots d'une franche et communicative gaîté. « Messieurs, disait-il, plutôt que de vider de céans, nous mangerons nos chevaulx et nos bottes. » Et ses hommes d'armes de lui répondre : « Ouy da, Monseigneur, et puis après nous man» gerons nos laquais. » D'autres fois, prenant un ton plus sérieux, il s'écriait: « Comment, Messieurs, nous sera-t-il » reproché que par nostre faute ceste ville soit perdue, vu » que nous sommes si belle compaignie ensemble et si » gens de bien. Il me semble que quand nous serions en » ung pré, et que devant nous eussions fossé de quatre » pieds, que encore combatterions-nous ung jour entier » avant qu'estre deffaicts! Et Dieu mercy nous avons fossé, » muraille et rempart, ou je croy qu'avant que les ennemys » mectent le pied, beaucoup de leur compaignie dormiront » aux fossés. »

Pendant que le travail le plus opiniâtre préparait ainsi des obstacles aux troupes impériales, elles se rapprochaient de la ville, et bientôt les défenseurs de Mézières purent voir du haut de leurs murailles se dérouler les flots de l'armée allemande qui paraissait plus considérable encore qu'elle ne l'était réellement, à cause du grand nombre de voitures qu'elle traînait à sa suite, et parmi lesquelles se trouvait le grand parc d'artillerie de Frantz. Le nombre des canons employés au siége s'élevait à cent dix. Cette armée, qui venait dans la direction de la porte de Bourgogne, c'est-à-dire vers le seul point que la Meuse laissât abordable par terre, se sépara en deux. Le comte de Nassau conserva cette position

pour y commencer les travaux du siége, tandis que Sickingen, passant la Meuse avec ses seize mille hommes, allait se mettre dans une situation très-avantageuse, sur des coteaux qui dominent la ville, et du haut desquels il pouvait tout à son aise faire jouer son artillerie sur elle.

Pendant que les Allemands affûtaient leurs canons et préparaient les moyens d'attaque, Bayard ne restait pas inactif pour multiplier ceux de défense. Les ponts sur la Meuse étaient détruits par ses ordres, et les murailles, relevées comme par miracle, se garnissaient d'une artillerie habilement réparée, toute prête à répondre au feu des assiégeants. Avant de commencer les opérations décisives du siége, les deux généraux jugèrent à propos de remplir une formalité qui était dans les usages de la guerre, en même temps qu'elle leur permettait de faire preuve de courtoisie envers un chevalier d'un si haut renom que Bayard. Ils envoyèrent donc à Mézières un héraut chargé d'une lettre dans laquelle ils invitaient le chevalier à leur rendre la place, en lui disant « comme bons compaignons et gens du mestier » que la place n'était pas tenable en présence d'une armée comme la leur, « qu'ils estimoient la grande » et louable chevalerie qui estoit en luy et seroit merveil- » leusement déplaisant s'il estoit pris d'assault, car son » honneur en amoindriroit et par adventure lui coulteroit- » il la vie » et que s'il voulait se rendre on lui ferait si bonne composition, qu'il serait impossible qu'il n'en fût pas content. Suivaient beaucoup de compliments et de paroles flatteuses, sur lesquelles le héraut renchérit encore verbalement.

Bayard se mit à rire en entendant ces propositions, puis il reprit son sérieux et répondit au héraut : « Mon amy, » je m'esbahi de la gracieuseté que me font et presentent » Messeigneurs de Nassau et le seigneur Francis de Sicken- » gen, considéré que jamais n'eus praltique ne grande » cognoissance avec eulx, et ils ont si grant peur de ma

» personne: herault, mon ami, vous vous en retournerez
» et leur direz que le roy mon maistre avait beaucoup
» plus de suffisants personnages en son royaulme que moy
» pour envoyer garder ceste ville qui nous fait fronctière,
» mais puisqu'il m'a faict cest honneur de s'en fier à moy,
» j'espère avec l'ayde de Nostre Seigneur la luy conserver
» si longuement qu'il s'ennuyera beaucoup plus à vos
» maistres d'estre au siége, qu'à moy d'estre assiégé, et que
» je ne suis plus enfant qu'on estonne par parolle; qu'avant
» d'entendre à en sortir j'aurai fait dans les fossés un pont
» des corps morts de leurs gens sur lesquels je pourrai
» passer. » Puis se tournant vers ses gens: « Ça, dit-il, qu'on
lui donne à boire et qu'on le fasse repaître. »

Le héraut, congédié avec cette vaillante réponse, alla la reporter aux deux généraux qui l'attendaient avec impatience, mais non pas avec une confiance égale, car Sickingen répétait sans cesse à son collègue que la direction qu'ils avaient donnée aux armes de l'empereur ne serait pas utile à sa gloire. La réponse du héraut le confirma dans son opinion, tandis qu'elle ne fit qu'exciter chez le comte de Nassau une dédaigneuse colère. Un officier franc-comtois, nommé Jean Picard, qui assistait au conseil et qui avait connu Bayard en Italie, s'associa hautement à la pensée de Frantz. « Mes-
» seigneurs, dit-il, je connois de longue main ce capitaine
» Bayard, pour l'avoir vu besoigner, et soyez assurés que
» de longtemps vous n'entrerez dans Mézières et même qu'à
» moins de sa mort vous n'y entrerez pas, et il vaudrait
» mieux pour nous qu'il y eut dans la place deux mille
» hommes de plus et que lui n'y fut pas. » Nassau, piqué
de ces éloges, interrompit le capitaine: « Je sais, dit-il, la
» réputation du seigneur Bayard, mais il n'est ni de fer ni
» d'acier. S'il est si gentil compagnon, qu'il le montre, car
» dans quatre jours d'ici je lui enverrai tant de coups de
» canon qu'il ne saura pas de quel côté se tourner. —
» A la bonne heure, répondit Picard, mais vous ne l'aurez
» pas comme vous croyez. »

L'ordre d'ouvrir le feu est aussitôt donné, et les cent dix pièces de canon de l'armée impériale commencent à tonner contre la ville avec une intensité sans exemple, dans l'histoire des siéges. Plus de cinq mille coups sont tirés en quatre jours, et il faut connaître la lenteur du service de l'artillerie en ce temps-là pour apprécier combien ce nombre était extraordinaire. Les soldats d'élite auxquels Bayard a confié la garde des murailles, répondent sans s'émouvoir à ces incessantes décharges, et l'artillerie française fait merveille. Mais il y avait dans la ville des troupes moins aguerries, surtout dans la compagnie de mille hommes commandée par le sieur de Montmoreau. Les milices, de nouvelle levée, perdirent la tête en entendant le sifflement des boulets et les explosions de la poudre. On les vit se sauver éperdues par la ville, et enfin se précipiter, pour fuir, le long des murailles et à travers les fossés. Pour rassurer les autres troupes qu'avait émues cette terreur et cette fuite, Bayard fit le tour des portes en montrant plus de gaieté qu'à l'ordinaire. « J'allois, dit-il, mettre ces milices » à la porte; c'était des coquins indignes de rester ici » avec nous : nos provisions dureront davantage et nous » restons assez de braves gens pour répondre aux ennemis. »

Bientôt les défenseurs de Mézières, accoutumés à la pluie de fer et de pierres qui tombait sur la ville, ne redoutèrent plus aucun péril. On les voyait sous le feu de l'ennemi réparer les murailles et relever les brèches. Tous les jours quelque heureuse sortie entretenait par de légers avantages leur confiance et leur ardeur, et retardait les progrès de l'ennemi. Les vivres étaient rares, mais une stricte économie en prolongeait la durée, et les habitants électrisés par l'exemple de leur gouverneur, supportaient sans se plaindre toutes les privations qui leur étaient imposées. Le feu des impériaux n'avait pas pu se maintenir à la hauteur des premiers jours; il durait cependant sans relâche, et de nouveaux convois de poudre avaient remplacé les premiers

approvisionnements rapidement consommés. Le feu de Sickingen, dirigé contre les maisons, suivant sa peu courtoise habitude, faisait beaucoup de ravages dans la ville et y accumulait les ruines; [1] mais l'enceinte, incessamment réparée, restait presque intacte, et le jour de l'assaut semblait se reculer devant l'impatience des assiégeants.

C'est qu'il était temps en effet d'en finir et de ne pas s'exposer à subir le choc de l'armée française qui se concentrait en Champagne et que chaque jour rendait plus importante. Sickingen, qui n'avait pas été habitué à ce métier de général de troupes impériales et à ces infructueuses lenteurs d'un siége régulier, se plaignait amèrement de ce que l'on n'eût pas suivi son conseil et faisait ressortir les conséquences fâcheuses du parti qui avait prévalu. Il faisait souvent entendre au comte de Nassau de sévères récriminations, et allait même jusqu'à lui laisser entrevoir qu'il le soupçonnait d'avoir conservé pour la France son ancienne inclination, et de plutôt désirer les succès de François Ier que ceux du souverain qu'il servait. Le comte de Nassau, irrité de ce reproche, lui répondait que ce n'était pas à lui qu'il appartenait de laisser percer des soupçons de trahison, lorsqu'il en avait tellement été l'objet lui-même en faisant obtenir, contre tous les intérêts de l'empereur, une trêve de six semaines à Robert de Lamarck, et en détournant de lui un châtiment qu'il avait si justement mérité. Sickingen repliquait en colère qu'il avait fait cette démarche hautement et par un sentiment d'affection qu'il s'honorait de porter à un prince dont l'amitié pour lui ne s'était pas démentie, et que le comte, allié à la maison de Lamarck, se montrait aussi mauvais parent par ces reproches que mauvais serviteur de

---

[1] Un des projectiles de Frantz, tombé sur l'église Cathédrale de Mezières est encore incrusté dans la voûte de l'avant-chœur avec la date 1521. Une tradition locale rapporte qu'après avoir traversé la maçonnerie, cette bombe s'arrêta miraculeusement à l'affleurement de la voûte à la place où elle est encore maintenant, supportée par des liens de fer.

son maître par la manière dont il conduisait ses affaires. Cette scène et d'autres semblables qui se répétaient journellement, mettaient entre les deux généraux un levain de méfiance et d'animosité. Chacun d'eux considérait son collègue comme animé de dispositions douteuses pour le succès de leur commune entreprise, et surveillait ses démarches avec une sorte d'inquiétude chagrine et jalouse.

Dans les sorties qu'il avait faites, Bayard avait souvent ramené des prisonniers, et il s'en était trouvé plus d'un qui, interrogé par lui, l'avait renseigné sur la situation exacte où se trouvait l'armée ennemie et lui avait en particulier fait connaître cette mésintelligence dont était confident jusqu'au dernier soldat. Le chevalier, avec cet esprit fécond en ressources qui s'alliait chez lui à un si brillant courage et à une vertu si pure, trouva dans cette méfiance mutuelle l'inspiration d'une ingénieuse ruse de guerre. Nous avons dit que la position de Frantz rendait son feu très gênant et très ruineux pour la ville en même temps que la présence de ces troupes sur ce point arrêtait un convoi considérable de vivres et de munitions que le duc d'Alençon tenait tout prêt pour ravitailler Mézières, et qui cherchait en vain le moyen de se frayer un passage. Il y avait donc un intérêt immense à faire sortir Sickingen de son poste, ne fût-ce que pour un instant. Voici ce que Bayard imagina et ce qu'il exécuta avec un plein succès.

Il écrivit à Robert de Lamarck une lettre dans laquelle il lui mandait à peu près ce qui suit : « Il y a déjà un an que vous m'avez dit que vous vous proposiez d'entraîner le comte de Nassau, votre parent, au service du roi, et je le désirerais d'autant plus que je le sais *gentilgalant*. Si vous croyez que la chose puisse se faire, je vous donne avis d'y travailler plutôt aujourd'hui que demain ; car avant qu'il soit vingt-quatre heures, lui et ses troupes seront mis en pièces. J'ai avis que douze mille suisses et huit cents hommes d'armes sont établis à trois lieues du camp de Sickingen.

Demain de grand matin ils doivent l'attaquer pendant que de mon côté je ferai une vigoureuse sortie, et bien heureux sera celui qui en échappera. J'ai cru devoir vous en prévenir, mais gardez-moi le secret. »

Cette lettre écrite, il prend un paysan ardennais qui travaillait aux remparts, et lui dit : « Mon ami, voici un » écu ; va-t-en porter cette lettre au seigneur de Lamark, il » est à Sedan, à trois lieues d'ici, et tu lui feras les recom- » mandations du seigneur Bayard qui lui écrit. » Le paysan prend la missive et part ; or, Bayard avait bien prévu qu'il ne ferait pas cent pas sans être pris par quelque sentinelle du camp de Sickingen, mené vers lui et forcé de lui remettre sa lettre. Le pauvre messager n'avait pas en effet atteint les avant-postes ennemis qu'il était déjà saisi et conduit à Frantz, qui, de plus mauvaise humeur que jamais, voyait ses munitions se consommer sans profit et suivait de l'œil ses projectiles lancés infructueusement pour la première fois. Questionné par lui avec un ton plein de menace et de colère, le paysan se crut perdu, et pensant par un aveu plein de franchise sauver son cou de la hart qu'il sentait déjà prête pour lui, il tira d'une bourse la lettre de Bayard et la lui remit en disant : « Monseigneur, c'est le grand capitaine qui commande à Mézières qui m'a chargé de cette lettre pour le seigneur de Sedan. » Sickingen la prit et la lut rapidement ; mais à peine l'eut-il terminée que, le visage animé par la fureur, il appelle autour de lui ses capitaines, fait battre le tambourin et sonner à l'étendard.

Il a compris que le comte de Nassau, ressentant contre lui une haine invétérée, a résolu de le sacrifier, et qu'il l'a placé au-delà de la rivière dans une position hasardeuse pour le livrer à l'armée française et attirer sur lui seul tout le danger ; il s'est dit que l'empereur serait d'autant moins affligé de sa perte qu'il se verrait par là déchargé de la solde qu'il lui devait, des obligations qu'il lui avait souscrites et des récompenses qu'il lui avait promises. Il va plus loin encore dans ses soup-

çons, et se demande si la destruction de lui et de son corps d'armée n'est pas le gage que va donner Nassau de son dévouement à la cause française qu'il est sur le point d'embrasser, et le premier des services que recevra de lui son nouveau maître. Tout ému de ces idées et enflammé d'un courroux qu'il fait partager à ses officiers, il prend sur-le-champ son parti et se décide à quitter sans retard un poste où il court le risque d'être d'un moment à l'autre pris entre deux feux. Il fait atteler ses canons, plier ses bagages, mettre ses troupes en bataille et donne l'ordre de repasser la Meuse et de se rapprocher de l'armée de Nassau. Pendant tout le tumulte qui accompagne cette scène, le paysan, auquel nul ne songeait, réussit à prendre la fuite ; il rentre dans Mézières et va raconter sa déconvenue au chevalier qu'il est bien surpris de voir satisfait d'un résultat qui lui paraissait si fâcheux. Bayard, sans perdre un moment, lance un messager sur la route de Rheims, pour hâter l'arrivée du convoi qu'il sait tout préparé, et répand la joie dans Mézières en annonçant sa prochaine venue.

Cependant le mouvement commandé par Sickingen s'exécutait sans retard, et Nassau voyait avec stupeur s'approcher de son camp, mèches allumées et enseignes déployées, les troupes de son collègue. Il envoie un de ses officiers s'informer des causes de ce mouvement; mais Sickingen, sans lui donner d'explications, ne fait qu'activer le passage de la rivière. Il envoie une seconde fois le prier de ne pas quitter sa position avant de s'être expliqué avec lui, et n'obtient que cette menaçante réponse : « Allez dire au comte de Nassau que je veux lui faire acheter le plaisir de me voir tailler en pièces. Dans peu de temps je serai près de lui : nous verrons ce qui en adviendra ! » Nassau, qui ne comprit rien à cette réponse, vit que Sickingen semblait avoir l'intention de l'attaquer. Tourmenté de l'idée qu'il avait peut-être changé de parti et qu'il venait à lui en ennemi déclaré, il mit en toute hâte son armée en bataille.

Frantz en fit autant dès que ses troupes eurent passé la rivière, et tout parut se préparer pour un combat acharné. Les canons étaient braqués les uns sur les autres, les tambourins étaient frappés avec fureur et le premier coup tiré eut été le signal d'une action sanglante. Heureusement on parvint à s'expliquer avant d'en être venu à cette extrémité. Le comte de Nassau sut trouver le langage de la vérité pour convaincre son collègue de sa fidélité au service de l'empereur ; mais comme ils ignoraient tous deux que le danger annoncé pour le lendemain était imaginaire, ils jugèrent plus prudent de ne pas séparer leurs forces et convinrent de rester ensemble dans la position qu'ils occupaient alors.

Pendant tous ces pourparlers, les armées restaient immobiles en présence, et Bayard, accompagné de Montmorency, les considérait avec attention du haut des remparts. Lorsqu'il lui parut que les chances d'une bataille entre eux étaient compromises et que le succès de sa ruse n'irait pas jusque-là, il commanda de diriger contre eux toutes les pièces de canon qui armaient cette partie de l'enceinte. « J'avais grande envie, dit-il, que ces gens-là se battissent, mais ils sont trop lents. Il faut que je leur donne le signal ou que je les sépare. » Et les nombreux projectiles, qui allèrent à son ordre s'abattre sur les impériaux, justifièrent hautement Nassau des soupçons que Sickingen avait un instant conçus sur son compte. La communauté du danger rapprocha les armées, et la soirée de ce jour les vit paisiblement campées l'une auprès de l'autre dans le quartier de la porte de Bourgogne.

Mais le lendemain matin arrivait avant le jour, sur le terrain abandonné la veille, le convoi que Bayard avait appelé ; de longues files de voitures entraient dans la place et y portaient à la fois l'abondance et la joie. Les défenseurs, électrisés par le succès, retrouvaient de nouvelles forces et une nouvelle ardeur, et il était facile de voir que le siége de

Mézières était une entreprise décidément manquée. Frantz et Nassau le sentirent mieux que personne, et ils résolurent de ne pas s'exposer par un point d'honneur excessif à des chances que chaque jour rendait plus mauvaises et qui pouvaient aboutir à une catastrophe. Ils consacrèrent encore deux ou trois jours à sauvegarder l'honneur germanique par l'échange de quelques cartels et quelques combats singuliers sous les murs de la ville, puis ils levèrent le siége avec précipitation et se dirigèrent vers la Picardie, brûlant et saccageant tout ce qu'ils rencontraient sur leur chemin, comme s'ils voulaient se dédommager, par les rapines et les violences, de la perte de gloire qu'ils avaient faite devant les remparts de Mézières.

François Ier, transporté de joie par un succès qui sauvait son royaume d'un immense danger, écrivait à sa mère que *Dieu à ce coup s'était montré bon français*. Il offrit enfin à Bayard des récompenses plus en rapport avec son mérite que celles dont s'était jusqu'alors contentée la modestie de ce grand homme, et lui donna le cordon de l'ordre de Saint-Michel et le commandement d'une compagnie de cent hommes d'armes. Puis il partit avec le duc d'Alençon et ses meilleurs capitaines pour chasser les impériaux de la Picardie, où ils continuaient à commettre mille ravages et où le ciel, obscurci par la fumée des châteaux et des villages incendiés, témoignait de leur sauvage et aveugle fureur. Ils ne l'attendirent pas et repassèrent la frontière; mais le roi résolut de les poursuivre au-delà et divisa son armée en trois corps, commandés l'un par le duc d'Alençon et le maréchal de Chastillon, le second par lui-même avec le connétable de Bourbon, et le troisième par le duc de Vendôme et le maréchal de Fleuranges. Bapaume et Landrecies tombèrent en son pouvoir et furent livrés aux flammes en représailles de Mouzon que le bâtard de Nassau avait incendié en l'évacuant. Enfin, les deux armées se trouvèrent en présence sous les murs de Valenciennes, et tout annonçait une bataille sanglante. Nassau et Sickingen, qui avaient

à venger leur honneur compromis par leur échec devant Mézières, la désiraient ardemment. Mais les dispositions prises par les Français furent tellement heureuses, que si le roi, par excès de prudence, ne se fût pas arrêté au milieu de son mouvement, l'armée impériale eût été infailliblement détruite. Charles-Quint, heureux d'échapper à un si grand péril, se retira précipitamment sous le canon de Valenciennes, et comme l'hiver était proche et que les hostilités allaient être suspendues pour cette raison, il partit pour la Flandre en licenciant une partie de ses troupes. Frantz, en conséquence, revint sur le Rhin avec le reste de son armée, fort mécontent à plus d'un titre de la campagne qu'il venait de faire.

CHAPITRE XII.

RETOUR DE FRANTZ DE SICKINGEN A EBERNBOURG.

Frantz pouvait se rendre la justice qu'il avait été étranger au mauvais succès des armes impériales et qu'il avait au contraire prévu et pronostiqué de la manière la plus nette les fâcheuses conséquences du parti que le comte de Nassau avait fait prévaloir; mais cette pensée flatteuse pour son amour-propre et honorable pour ses talents militaires, ne pouvait pas suffire à contrebalancer ce que cette guerre avait eu de funeste pour ses intérêts. Ses soldats qu'il avait dû, par respect pour la gloire du drapeau impérial, maintenir pendant une grande partie de la campagne dans une stricte discipline, qu'il avait contraints à respecter en plus d'une circonstance des biens qui leur semblaient devoir leur appartenir par la raison du plus fort, avaient eu assez de déférence pour leur chef pour se plier aux habitudes nouvelles qu'il leur imposait; mais ils en étaient naturellement devenus plus exigeants sous le rapport de leur solde, et Frantz avait été obligé de subvenir par une forte avance à la pénurie du trésor impérial. En licenciant une partie de ses troupes, il avait bien fallu qu'il acquittât intégra-

lement ce qui leur était dû, et l'empereur s'était montré peu empressé de l'aider à payer une dette qui pourtant était la sienne. Il en résulta que lorsque Frantz, de retour à Ebernbourg, put jeter un coup-d'œil sur la situation que les derniers événements lui avaient faite, il trouva que le retard de l'empereur à remplir ses engagements avait grandement compromis ses intérêts et pouvait presque entraîner sa ruine s'il se prolongeait davantage. Il se vit donc obligé de présenter à Sa Majesté de vives représentations dans lesquelles il faisait ressortir avec un ton ferme et animé les services qu'il lui avait rendus, les sacrifices qu'il avait faits pour sa cause et la nécessité où il se trouvait d'être remboursé de ses avances sans plus de retard. Charles-Quint sentit qu'il y aurait à la fois déloyauté et imprudence de sa part à rester sourd à un langage si frappant et si vrai, et il se décida enfin à s'acquitter envers Frantz au moyen d'une assignation sur le trésor impérial, s'élevant à soixante-quinze mille florins d'or, et payable à une assez courte échéance [1]. En vertu du

---

[1] Voici le texte de cette obligation qui est écrite en français. Ce document, qui est conservé aux archives royales de Bruxelles, est trop authentique et trop instructif pour que nous puissions négliger de le reproduire intégralement :

« Charles par la divine clemence Eslu Empereur des Romains Tousiours auguste Roy de Germanie des Espaignes Darragon de Navarre des deux Cecilles de Ihrusalem de Hongrie Dalmatie de Croatie etc. Archiduc Daustrice Duc de Burgoingne de Lothringue de Brabant de Stier de Carinthe de Carniole de Lembourg et de Gheldres, Comte de Habspurg de Flandres de Tyrol Darthois et Bourgoigne, Palatin et de Haynnau Lantgrave Delsate, Prince de Zvbave de Zeellande de Ferette de Kiburg de Namur et de Zuytphen Conte, Seigneur de Frise de Marches de Sclavonie de Portenan de Salines et de Malines, A tous ceulx qui ces presentes lettres verront De la part de notre ame et feal chevalier conseillier et chambellan messire Francisque de Sickingen nous a este expose, Comme a notre priere et Requeste pour nous faire service, et par notre expresse charge et ordonnance Il ait pries et Retenu en nos pays Dallemaigne aucuns Princes Ducs Comtes Barons chevaliers gentilz hommes et subgectz gens de guerre de cheval et de piet pour les amener en notre service au lieu et ainsi que de par nous luy seroit ordonne, Et depuis luy ayons par pleisieurs

même accord le chevalier devait également être mis en possession de cent cinquante quintaux de cuivre qui lui

---

noz lettres escript et mande de en dedens la fin de Juilliet dernier passe ou le premier Jour Daoust en suyvant amener a notre dit service en notre pays de Luxembourg devers notre tres chier et feal cousin Brant premier chambellan et Capitaine general de notre armee le Conte de Nassou Jusques au nombre de deux mil quatre cens combatans a cheval ou environ, et de quatorze a quinze mil payes de gens de guerre combatans a piet En obeissant ausquelles nos dites lettres et pour nous faire bon et loyal service le dit Messire Francisque soit venu et arrive de vers notre dit Cousin et Capitaine general au commencement du dit mois Daoust en notre dit pays de Luxembourg accompagnie des dits Princes Ducs Contes Barons et autres Seigneurs et gens de guerre de cheval et piet, et est entre en notre dit service avec le dit nombre de deux mil quatre cens payes de gens de cheval, et de quatorze a quinze mil payes de combatans a piet, Lesquels avec nos autres gens de guerre ont exploiete la guerre contre les Francois nos ennemis durant les mois Daoust Septembre et Octobre dernierement passez qui font trois mois et Jusques a ce que par la maladie qui est survenue en notre armee pleisieurs de dits gens de guerre en bon nombre onteste contrains deulx Retirer en leurs maisons, Et que pour nous descharger de la Reste de leurs soldees le dit Messire Francisque les a Renvoyes en leurs pays soubz prommesse quil leur a faicte de en brief Jours les payer et contenter de tout ce que leur estoit deu selon les traictez accordz et consentemens qu'il avoit faitz avec eulx avant quilz soyent venuz et se soient mis en notre dit service, Et pour cognoistre et entendre le deu du dit Messire Francisque de tout ce qu'il avoit paye et desbourse et luy conviendroit payer et desbourser pour notre dit service tant en la soldee des dits gens de guerre de piet et de cheval comme en artillerie pouldre et parties extraordinaires Il ait par notre dite ordonnance fait et forme certain compte ou Il ait declaire par parties les noms et surnoms de tous les chieffz capitaines et gens de guerre ayans este en notre dit service Ensemble les fraiz et despens extraordinaires necessaires en fait de guerre et au long contenues et declairees au dit compte, Pour veoir et visiter lequel nous ayons commis et depute aucuns chevaliers de notre ordre et gens de notre conseil et de noz finances Dallemaigne et de nos pays de par deca lesquelz ayent examine le dit compte ensamble pleisieurs lettres et acquits sur ce servans fermez selon stil Dallemaigne Et ayt este trouve par nos dits commis que toutes les parties payes et a payer par le dit Messire Francisque tant a cause de dites soldees comme Dartillerie et parties extraordinaires dont Il a fait sa propre debte portoient et montoient a la somme de deux cens soixante dix neuf mil florins dor ou environ Sans en ce comprendre son traictement ne aussi Lartillerie pouldre boulletz et autres choses qu'il demandoit oultre les dits deux cens soixante dix neuf mil florins dor, Surquoy Il a Receu a di-

étaient donnés comme dédommagement de deux couleuvrines perdues par lui pendant la campagne de Picardie.

---

verses foys tant par les mains de Jehan de la Doulce notre argentier, de Messire paule Darmestorff notre sommelier de corps dune partie de quinze mil florins dor que luy avions fait delivrer audit messire Francisque dequelz il naReceu que unze mil florins d'or seullement Et la Reste employe en aultres noz affaires a notre ordonnance Comme de maistre Daniel le clerc notre tresorier de guerres la somme de cent quatre vingt douze mil florin dor, Ainsi luy restroyt deu la somme de soixante dix sept mil florin dor ou environ, Ainsi que ces choses nous ont este Rapportees par nos dits commis, de laquel somme de LXXVII mil florins dor le dit messire Francisque en regard et consideration a ses dits services et quil devoit la pluispart dicelle reste aus dits princes comtes et autres gens de guerre dessus nommes, Et quil leur avoit promis de en brieff temps les payer et contenter ou aultrement Il seroit dehonnore et entierement destruict et perdu Il nous ait Instament Requis le faire promptement dresse de la dite somme pour se povoir acquitter et descharger de sa dite promesse, Surquoy le tout par nous entendu ayons par les dits de notre conseil et des finances fait communiquer avec le dit messire Francisque pour savoir et entendre de luy sil ny avoit comprins et touche en son dit compte aucunes parties ou ne feussons tenuz et dont pourrions estre dechargez, A quoy il a respondu qu'il avoit desia paye le pliuspart des dites parties et estoit oblige de payer les autres Tellement quil nestoit possible den Rien Rabater ou diminuer, nestoit aucunes parties de chariotz et menuz frais que les dits de notre conseil et de finances maintenoient non estre accoustumes payer a notre charge portant de environ quatre mil florin dor Lesquels navons voulu payer ne passer a ses dits comptes, Attendu le traictement que nous avons paye par mois au dit messire Francisque et aulx aultres capitaines estans avec luy moyennant lequel entretenement entendons les dits charriotz et aultres fraiz extraordinaires estre compries Et apres que Iceulx de notre conseil et de finances ont debatu le tout en notre presence et aussi avec le dit messire Francisque Ilz ont convenu et accorde avec luy soubz notre bon plaisir, Que ou lieu des dits soixante dix sept mil florins dor que montoit le reste de son deu y compries cent cinquante centenaires de pouldre trois cens boullez gettans et unze mortiers de fonce quil a delaisse en notre artillerie, Et pour tout ce quil nous pourroit quereller et demander au cause de son dit service et des dits Princes Ducz Contes Seigneurs Barons et aultres gens de guerre de cheval et de piet lui sera deu par nous y comprins le traictement de sa personne et de tous autres chiefz et capitaines qui ont servy avec luy la somme de soixante quinze mil florin de Rin d'or, Et par dessus ce autres quinze cens florin dor que luy avons ordonne prandre et avoir de nous par appointement fait avec lui pour le payement de cent chevaulx que luy avons consenty retenir avec lui pour le seurete de sa personne, tant pour la campaigne par deçà comme pour retourner en sa maison, Jusques a

Ce présent lui tenait fort au cœur, car la prescience des choses militaires que nous avons déjà eu occasion de

---

ce que son appointement seroit dresse et qu'il seroit satisfait pour six sepmaines commencent a lexpiration du service par lui fait selon son compte, font les dites parties ensemble soixante seize mil cinqcens florin de Rin dor a les payer, Assa voir les trente six mil cinqcens florins dor en dedens le Jour de Noel Lan XV. C. XXII ou six sep maines aprez dont lui baillerons notre obligation signee de notre nom et seelle de notre seel, Et moyennant ce le dit messire Francisque nous baillera quittance absolute de tout le dit service et entieremen decharge Ensemble nous hoirs pays et subgectz envers tous les dits Princes Ducz Contes Seigneurs Barons et aultres gens de guerre de cheval et de pied dessus dits Et par dessus ce luy ferons delivrer de notre maison et garde dartillerie de Brisach le Nombre de cent et cinquante centenaires de cuivre en recompense de deux de ses serpentines qui ont este rompues en notre dit service et de certaine autre quantite de cuivre que luy avoit este promise par feu Lempereur mon seigneur et grant pere que dieu pardoint Sy donnons en mandamant a noz amez et feaulx les chieff et tresorier general comme sur le fait de nos dites demaine et finances Que par notre dit tresorier de guerre maistre Daniel le clerc Ilz facent payer baillier et delivrer au dit messire Francisque de Sickingen ou son commande pour lui la dite somme de Soixante seize mil cinq cens florin de Rin dor aux termes et ainsi que dessus est declaire Pour la par paye de tout son dit deu oultre et par dessus les dits cens quatre vingt douze mil florins dor par luy receuz comme dit est, auquel notre tresorier de guerre mandons par ces dites presentes que ainsi le face, Et par Rapportant avec cestes le dit compte presente par nous que les dits C. IV. XXXII. mil florins dor soyent passez et allouez es comptes de nos dits argentier et tresorier de guerres et a chacun deulx respectivement autant quil en a paye et desbourse avec aussi a notre dit trésorier de guerres Jcelle somme de LXXVI mil V. C. florins dor a mesure quil les aura payes par noz amez et feaulx Les president et gens de noz comptes a Lille ausquelz mandons aussi par ces dites presentes ainsi le faire sans aucun contredit ou difficultes car ainsi nous plaist Il Non obstant et sans avoir regard a ce que le dit messire Francisque ne fait apparoir, et que notre dit tresorier des guerres ne Rapporte nos dites lettres de retenue par lettres patentes monstres et reveues sur chacun mois de son dit service faictes et passees par devant nous commissaires quittance de chacun chief et capitaine Rolle ou ordonnance de nous ou des dites notre finances selon le stil dicelles Touttes lesquellez faultes et omissions ne voullons prejudicier a Icelt messire Francisque ny a notre dit tresorier des guerres ains en tant que mestier est Les en avons ensemble tous aultres noz officiers cui ce regarde et chacun deulx en son endroit relevez et relevons par ces dites presentes Non obstant aussi quelzconques aultres ordonnances restrictions mandemens ou defautes a ce contrairee En tesmoing de ce nous avons fait mettre notre seel a ces presentes,

remarquer en lui, lui faisait comprendre le rôle immense que cette partie de la puissance guerrière était destinée à jouer, et l'entretien et l'augmentation de son artillerie constituaient à ses yeux le moyen le plus efficace qu'il pût employer pour réaliser un jour avec succès les projets ambitieux auxquels il avait ouvert son cœur.

Mais la bonne volonté du monarque ne devait pas se manifester le jour de l'échéance, pas plus pour cette obligation que pour celle qui l'avait précédée. Frantz ne devait en retirer que de nouvelles promesses accompagnées de lettres flatteuses [2] que nous reproduirons à la place qui leur convient, et les événements se précipitèrent avant qu'une juste solution fût donnée à cette affaire dans laquelle la loyauté de l'empereur parut sous un jour assez peu favorable. Cependant quelque onéreuse que fut pour Frantz cette lenteur à s'acquitter envers lui, il crut devoir l'accepter sans se plaindre et réclama seulement l'exécution immédiate de la promesse qui lui était faite relativement au cuivre. Cette demande fut d'abord éludée par l'empereur, sous prétexte de la difficulté des charrois; cependant les instances du chevalier parurent avoir triomphé de sa résistance, et il lui donna une lettre autographe par laquelle il enjoignait à son frère Ferdinand, gouverneur de la haute

---

Donne a notre ville Daudenardel le premier Jour de Novembre Lan de grace Mil cinqcens vingt et vng, Et de noz Regnez Assavoir de celluy des Rommains et de Hongrie le trosieme et des Espaignes etc. le Sixiesme, ainsi soubs escript, Par Lempereur le conte de Hochstratte Chef maistre Jehan Ruffault, Tresorier general des finances et autre presents Haneton, et au dors Les chief et tresorier general commis sur le fait des domaines et finances de Lempereur notre Seigneur Tresorier des guerres Maistre Daniel le clerc a complissz le contenu ou blancg de cestes tout ainsi selon par la forme et maniere que le dit Seigneur empereur le veult et mande estre fait par Icelles, Escript soubz les seigns manuelz des dits chief et tresorier general le V de Decembre XV. C. XXI. de la Laing, Ruffault. » (Munch. *Codex Diplom.*, p. 109.)

[2] Toute cette correspondance fait partie de la collection de documents de M. de Haupt citée par M. Münch.

Autriche et du Tyrol, de lui donner satisfaction sur ce point. Mais ce prince ne montra pas plus d'empressement à obéir que son frère n'en avait mis à commander, et Frantz vit bien qu'il y avait un parti pris de le frustrer d'une indemnité qu'il avait si justement gagnée. Son attachement à Charles-Quint fut bien amoindri par ces procédés qui blessaient à la fois la franchise et l'équité, et il s'affermit dans la résolution de ne plus servir un souverain ingrat, et de ne plus désormais porter les armes que pour son propre avantage ou pour le service de la *Justice* au nom de laquelle il s'était si souvent levé.

Avant de se séparer de ses soldats il avait fait frapper une médaille à son effigie, et la leur avait distribuée en leur demandant de conserver fidèlement son souvenir et de venir encore se ranger sous ses drapeaux le jour où il ferait appel à leur courage. Cette médaille représentait le chevalier en buste, coiffé d'une toque et dépouillé de son armure. Une grosse chaîne repose sur sa poitrine. La date MDXXI est inscrite à côté de sa tête. La légende porte: FRANCISCVS · V · SICKINGZ · RAT · HAVPMAN · KAROLI · QVINTI · Au revers se trouve une inscription en vieil allemand qui était sa devise et dont voici le sens: « A Dieu seul l'honneur. Aimer l'intérêt public et protéger la justice[1]. »

Cependant, avant de se livrer à un repos dont il avait tant besoin, Frantz trouva encore l'occasion de faire une petite expédition; mais, contrairement à celle qu'il venait de terminer, celle-là lui rapporta plus de profit que d'honneur. Auprès de Schelestadt était un couvent de Chartreux, célèbre par le nombre de ses religieux et la grandeur de ses possessions. Ces moines, animés d'un zèle ardent pour la foi catholique, avaient conçu une haine profonde pour tous

---

[1] Voici cette inscription: ALLEIN GOT DIER LIEBDEN GEMEINE NVCZ BESCHIRM DI GERECTICKEI. Il faut en décomposer ainsi les mots: Allein Gott die Ehre. Liebe den gemeinen Nutzen. Beschirme die Gerechtigkeit.

ceux qui tenaient à la Réforme, et Sickingen, qui était connu pour un protecteur de Luther et pour un ami de Hutten, ne pouvait échapper à cette haine. Son portrait s'étant par hasard rencontré dans le couvent, fut traité avec la dernière ignominie, et les pauvres moines, ignorant combien sa main était prompte à venger les injures, se réjouissaient d'avoir donné un témoignage public de leur mépris pour les fauteurs de détestables doctrines, lorsque Frantz lui-même parut sous leurs murs, menaçant de tout brûler et de tout détruire s'ils refusaient de lui donner satisfaction pour l'insulte dont il avait été l'objet. Les religieux, terrifiés, lui offrirent deux mille florins d'or qu'il accepta, et il se retira avec ses troupes en les laissant marquer leur passage par des actes de violence et de pillage dont l'Alsace conserva un long et triste souvenir.

Sickingen avait plus d'une raison pour se renfermer dans ses domaines et y mener quelque temps une vie moins aventureuse que celle à laquelle il s'était livré depuis plusieurs années. De telles fatigues et de tels soucis avaient miné sa robuste et brillante constitution, et la goutte qui l'avait souvent atteint et à laquelle il n'avait pas apporté d'autre remède qu'une constante activité, multipliait la fréquence de ses accès en même temps que s'aggravait leur violence. De plus, ses châteaux et ses seigneuries exigeaient la présence de leur maître et son intelligente direction; les bâtiments manquaient d'entretien, la culture faisait défaut à la terre. Sa famille, il le sentait bien, exigeait de lui autre chose que l'école purement militaire à laquelle il l'avait conduite. Ses fils, qui l'avaient accompagné dans toutes ses campagnes et qui avaient donné sous ses yeux des preuves de la plus brillante valeur, avaient besoin de mûrir leur jugement et de former leur esprit dans les entretiens et les réflexions que favorise le calme de l'existence. Enfin il sentait qu'il avait assez fait, par ses entreprises guerrières et les succès qu'il y avait remportés pour

attirer à lui l'admiration publique et se concilier la confiance de l'Allemagne comme chef militaire. Il avait à faire mouvoir d'autres ressorts, à répandre davantage sa réputation comme chef de parti et comme protecteur de la liberté de penser, et il lui fallait le loisir d'une vie sédentaire pour pouvoir mûrir et transformer en actes les idées dont il sentait s'agiter en lui le germe.

En conséquence, il ne conserva auprès de lui que ses compagnons d'armes les plus dévoués et les plus fidèles, licencia tous les autres et se concentra dans l'exercice d'occupations bien différentes de celles qui avaient jusqu'alors rempli son existence. On le vit se renfermer dans son château d'Ebernbourg, tout entier à la société de savants et de théologiens dont il avait fait ses hôtes, et se livrer avec eux à l'étude des grandes questions à la fois politiques et religieuses qui, à cette époque, passionnaient tous les esprits. Le récit de cette nouvelle phase de la vie du chevalier sera l'objet des chapitres suivants; mais cette transformation dans les habitudes de Sickingen n'allait pas jusqu'à modifier la physionomie de ses châteaux, car pendant qu'il échangeait en quelque sorte son casque de chevalier contre le bonnet de docteur, et son épée de combat contre la plume de publiciste, il maintenait autour de lui des mœurs guerrières et actives qui indiquaient bien que le temps du repos ne devait pas durer toujours. Nous trouvons dans une lettre de Hutten à Pirkeimer [1] une vivante description de la vie d'Ebernbourg.

« Les châteaux de Frantz, y est-il dit, ne sont pas cons-
» truits pour le plaisir, mais pour la sécurité ; tout est
» sacrifié au soin de la défense. Ils sont resserrés entre des
» fossés et des remparts. Les salles d'armes et les écuries
» prennent la place des appartements. Partout on respire
» l'odeur de la poudre, partout l'on entend les hennissements

---

[1] Ulrici Huttenii opera. Vol. IV.

» des chevaux, les mugissements des troupeaux, les abois
» des chiens, et sur la lisière des grands bois les hurlements
» des loups affamés. Toujours l'agitation, le mouvement,
» des allées et venues continuelles. La porte ouverte à
» tout le monde laisse quelquefois passer des voleurs et
» des meurtriers; chaque jour c'est un nouveau souci qui
» vient s'attacher au seigneur du château; sa situation est
» bien difficile. Pour maintenir son indépendance, il faut
» qu'il s'expose à la colère de quelque puissant voisin; s'il
» veut se mettre sous la protection d'un souverain, il faut
» qu'il épouse toutes ses querelles et s'impose de lourds
» sacrifices. On ne peut sortir d'ici sans escorte; pour
» aller à la chasse, pour visiter un château voisin, il faut
» endosser le harnais. Toujours et partout l'image de la
» guerre. Frantz ne la craint pas, mais il ne la veut que
» ennoblie par son but et par la grandeur des résultats à
» acquérir. »

CHAPITRE XIII.

LA RÉFORME EN ALLEMAGNE. — LES AMIS DE FRANTZ DANS CE PARTI.

Nous sommes arrivés à l'époque la plus critique de l'histoire de notre chevalier. Il nous faut parler de la part qu'il a prise au mouvement religieux de son siècle, si capital en Allemagne sous l'inspiration de Luther et si fécond en ruines et en désastres. Dans l'énumération des actes ou des écrits qui ont constitué son rôle dans ce grand drame on reconnaîtra aisément cet esprit énergique et remuant, passionné pour ce qu'il croît être la liberté et la justice et enclin à les défendre par des moyens que la modération réprouve; mais ce qu'il faut aussi y reconnaître, c'est le souffle excitateur et la communication spirituelle d'un grand nombre de docteurs exaltés de la Réforme, et particulièrement d'Ulrich de Hutten, l'un des hommes les plus turbulents et les plus supérieurs de son temps, qui mit toute sa vie une organisation d'élite au service des passions les plus violentes et les plus mauvaises, et qui, s'étant consumé lui-même en jetant un vif éclat, périt misérablement à la fleur de l'âge, après avoir vidé jusqu'au fond la coupe des infortunes humaines.

Comme ce chevalier doit être le compagnon inséparable

de Sickingen durant toute la partie de son histoire que nous avons maintenant à traiter, il ne nous paraît pas inutile de tracer en quelques mots sa biographie pour le faire bien connaître, et ne pas laisser dans l'obscurité un personnage qui mérite d'occuper une place au premier plan.

Ulrich de Hutten était né en 1488, au château de Steckelberg sur le Mein, d'une noble famille de la Franconie [1]. Il fit sa première éducation au couvent de Fulda et se fit dès son enfance remarquer autant par son esprit et par ses talents que par l'abus qu'il ne cessa d'en faire. Sa famille eût désiré qu'il prît l'habit religieux, mais son caractère ardent et passionné ne s'accommodait pas de la discipline du cloître. Il s'enfuit en 1504, et dès lors, se soustrayant à l'autorité paternelle, il commença à mener une vie errante, sans autre règle que ses caprices. Mais à travers les hasards de cette vie aventureuse, tout son esprit se trouva plus d'une fois impuissant à lui fournir le pain quotidien, et il fallut que la charité lui vînt souvent en aide. A Cologne, il se mit sous la direction du célèbre Œsticaupianus, théologien disert mais d'une orthodoxie très-suspecte, avec lequel, chassé de la ville, il vint se réfugier à Francfort-sur-l'Oder. Il reçut dans cette cité le degré de maître ès-arts, mais ce titre ne le mit pas à l'abri de la misère, et il était réduit aux derniers expédients lorsque le margrave de Brandebourg, appréciant ses talents distingués, le mit à même, par une généreuse subvention, de se livrer à la passion des voyages qui le dévorait. Après avoir visité plusieurs états et s'y être attiré plus d'une mauvaise aventure par son esprit caustique et agressif, il revint, en 1510, à Wittemberg, presque mourant de faim, et y composa son *Ars versificandi,* qui fut loué comme un chef-d'œuvre de goût. En 1512 il

---

[1] Biographie univ. de Michaud. Art. Hutten. — Pantaleonis, Viri .ill. Germ. Hist. de Luther, par Audin. — Lettres de Hutten, etc., etc.

étudia le droit à Pavie, mais le théâtre de la guerre s'y étant transporté, il courut grand risque d'être tué dans une rencontre avec quelques Français, et se traîna à demi-mort jusqu'à Bologne : là, après s'être guéri de ses blessures, il se fit soldat dans l'armée impériale et y servit quelques mois ; puis il revint, en 1514, dans sa patrie, et offrit à Maximilien un recueil de poésies, en échange desquelles il sollicita en vain les bonnes grâces de ce prince. Enfin, Eitwolf de Stein, chancelier de l'électeur de Mayence, touché de ses malheurs, l'appela près de lui et lui fit obtenir de l'archevêque un emploi honorable au sein duquel il goûta pour la première fois le repos. Mais la mort de son cousin Jean de Hutten le rejeta dans les plus terribles agitations, et il ne songea plus qu'à voir punir le criminel duc de Wurtemberg, contre lequel il dirigea cinq harangues inspirées par un sentiment violent de colère et de vengeance. Ces efforts n'ayant pas réussi à soulever l'indignation publique, le fiel qui remplissait son âme déborda dans un livre satyrique qu'il appela *Les lettres des hommes obscurs*, et dans lequel la moquerie s'élève parfois à une véritable éloquence. Il repartit ensuite pour l'Italie, reçut la couronne de poésie des mains de l'empereur, et enfin eut le bonheur d'être choisi par l'archevêque de Mayence pour remplir les fonctions de secrétaire auprès de lui. Il fut envoyé par ce prince à Paris où il se fit remarquer au milieu des premiers savants et des premiers littérateurs de la Renaissance alors dans toute sa fleur, puis il revint prendre part à la guerre de Wurtemberg, et c'est là qu'il se rencontra avec Frantz, auquel l'unissaient les liens d'une antique amitié de famille, mais qu'il ne connaissait pas personnellement.

Spicker rapporte que le chevalier alla au-devant de lui et lui adressa les paroles suivantes [1] : « Je suis le

---

[1] Spicker, *Histoire de Martin Luther*, t. I.

chevalier d'Ebernbourg, qui depuis longtemps a pour vous des sentiments de haute estime. Votre courage enjoué, votre loyauté chevaleresque, votre haine contre le despotisme et l'injustice m'ont ravi. Nous vivons dans une triste époque. La fausseté triomphe de la bonne foi, et la violence opprime les faibles. L'Église languit dans la misère et ses prêtres ne trament que perfidie. Il faut que les gens de cœur, les bons Allemands réunissent leur courage et leur force et ne deviennent pas par leur silence les complices de la méchanceté. Donnez-moi votre main, noble Ulrich, comme une marque que nous sommes prêts à vivre et à mourir pour la liberté et pour le christianisme. »

A partir de ce jour leur amitié fut intime et leur union indissoluble. « On vit alors se développer, dit M. Munch, sous l'action de l'esprit de Hutten, comme sous l'influence d'un soleil divin, tout ce qui était assoupi dans le cœur de Frantz et lui était inconnu à lui-même ; et dès lors se dessina le but de sa vie. Ulrich s'appuya sur la force de son ami comme sur un puissant rempart à l'abri duquel se reposa son âme fatiguée, déchirée, saignante, à laquelle la violence de ses passions n'avait jamais laissé ni paix ni trêve. »

Ebernbourg lui devint un asile toujours ouvert, et il eut plusieurs fois à en réclamer l'abri tutélaire. Car en 1520 ses productions acérées contre la cour de Rome et le clergé le firent bannir des états de l'archevêque. Plus tard, ayant été à la cour de Charles-Quint chercher à faire des prosélytes à ses doctrines d'opposition violente, il se vit sur le point d'être arrêté et livré aux tribunaux ecclésiastiques. En ces deux circonstances critiques Ebernbourg s'ouvrit devant lui et lui prodigua sa généreuse hospitalité. Ce fut de là qu'il data la plupart de ses lettres si spirituelles, d'un goût souvent contestable, d'un ton rarement modéré, mais remplies de traits d'une vigueur singulière et d'une étonnante finesse, qui firent peut-être autant pour la propagation de

l'idée de la réforme que les sérieux et pesants écrits de la plupart de ses docteurs, que la parole puissante et emportée du grand-maître de l'œuvre, de Martin Luther lui-même.

Au moment de la guerre contre la France, le chevalier obtint que son protégé rentrât en grâce auprès de l'empereur, et lui fit confier un emploi dans l'armée qui assiégea Mézières. Après l'insuccès de cette campagne il revint à Ebernbourg et ne le quitta plus. En 1522, François I[er], qui estimait sa brillante imagination autant que son profond savoir, lui fit les plus magnifiques propositions pour qu'il vînt auprès de lui grossir le nombre de ces esprits d'élite dont il aimait à s'entourer : mais Hutten ne voulut pas se séparer de Frantz et répondit au roi par un refus. Au moment où la position du chevalier devint critique, il exigea que son ami cherchât une retraite moins hasardeuse qu'un château menacé d'un siége terrible. Il suivit Œcolampade à Bâle. Mais ayant soulevé dans cette ville une opposition formidable, il dut s'en éloigner et se fixa à Zurich près du fameux Zwingli. Ce fut là qu'il apprit les désolantes circonstances au milieu desquelles se termina la carrière de son ami. La douleur qu'il en ressentit fut si forte que sa constitution affaiblie par une vie si éprouvée et si aventureuse, usée par une maladie cruelle, fruit de son inconduite, ne put pas y résister, et il mourut moins de trois mois après Frantz, seulement âgé de trente-cinq ans.

Cet homme, qui, dans sa courte existence, a joué un rôle si important et auquel la supériorité de son esprit a donné une si vive influence sur le monde des idées en Allemagne, a mérité qu'on dît de lui que nul n'avait jamais fait de plus merveilleux talents un plus déplorable usage. Camérarius l'a traité avec plus d'indulgence, sans toutefois beaucoup sortir de la vérité, en disant que, semblable à Démosthènes, il avait un esprit capable de remuer l'univers si ses forces avaient été égales à sa volonté. Nous reviendrons sur son rôle à Ebernbourg et sur l'action exercée par lui sur le

chevalier. Mais nous éprouvons le désir de donner quelques fragments de sa correspondance, dans lesquels les sentiments mutuels qui l'unissaient à Frantz sont mis en lumière d'une manière très-vive.

La première est une lettre adressée au chevalier lui-même et servant de dédicace à quelques ouvrages dont il lui faisait l'envoi [1]:

« Au noble, puissant, courageux et honorable Frantz de Sickingen, Conseiller de Sa Majesté Impériale, son serviteur et lieutenant, et mon bon et intime ami, moi, Ulrich de Hutten, j'adresse mes salutations amicales et lui voue mes services empressés.

» Ce n'est pas sans raison qu'est usité ce proverbe: *C'est dans le besoin que l'on reconnaît l'ami.* Car assurément personne n'oserait dire qu'il ait éprouvé un ami d'une manière telle que dans ses affaires critiques et ses nécessités il puisse compter sur lui avec une entière certitude. Combien donc doit s'estimer heureux celui qui a eu ce bonheur et qui peut se vanter d'avoir trouvé dans ses besoins un dévouement parfait et sans bornes: faveur insigne dont j'ai à remercier vivement Dieu et la fortune. Car dans un temps où mes ennemis m'avaient attaqué d'une manière indigne dans ma personne, dans mon honneur et dans mes biens, et d'une façon si soudaine que j'eus à peine le temps d'appeler à mon aide, vous êtes venu à moi, non-seulement (comme cela arrive souvent) avec des paroles de consolation, mais encore avec une merveilleuse efficacité. Aussi puis-je dire que vous avez été pour moi comme un messager du ciel. A côté des amis tels que vous, il y a ceux qui se montrent dans les moments heureux et fortunés de notre existence (car vous savez avec quelle facilité on donne ce nom de véritables amis à des compagnons de

---

[1] Ulrici Hutteni opera-*Epistolæ*, t. IV.

joyeuse vie) et certes il ne faut pas les rejeter. Mais entre ces deux sortes d'amis, j'ai trouvé la même différence que trouvent les médecins dans les aliments dont les uns sont doux et savoureux, tandis que les autres sont sains et salutaires. Ainsi en a-t-il été avec moi : ce n'étaient point des aliments d'un goût agréable qu'il me fallait, mais une médecine salutaire; non pas une société joyeuse, mais un secours efficace et prompt : c'est alors que je vous ai trouvé, et puis-je douter que ce soit la Providence qui vous ait envoyé vers moi? vous n'avez prêté aucune attention à ce que chacun disait de mes affaires, mais vous les avez envisagées avec la fermeté de votre jugement personnel. La crainte de mon adversité ne vous a pas détourné de la défense de l'innocence, mais vous avez bien voulu embrasser ma cause par amour pour la vérité et par commisération pour les violences que l'on me faisait subir. Et comme devant la grandeur du danger toutes les villes m'eussent été fermées, vous m'ouvrîtes vos châteaux que pour ce motif et d'autres encore j'appellerai les *Hôtelleries de la Justice ;* et ainsi vous daignâtes prendre sous votre protection la vérité persécutée et repoussée de toutes parts, et la conserver hardiment sous votre égide. De là il est résulté que, puissamment encouragés par cette conduite envers un proscrit que vous avez bien voulu qualifier d'honorable et de loyal, tous les savants et les lettrés de la nation allemande (à laquelle ces affaires importaient autant qu'à moi-même) se sont laissés aller à la joie et même à des transports d'allégresse et se sont ranimés comme à la vue d'un soleil radieux après un temps sombre. Par contre, les méchants courtisans et les papistes qui me croyaient abandonné et qui pensaient avoir remporté sur moi un triomphe éclatant, en voyant que je m'étais appuyé contre une muraille forte et inébranlable, ont un peu abandonné de leur orgueil et de leurs transports de joie. Ce n'est ni le cœur ni la volonté qui me manquent pour vous remercier dignement de tous

les bienfaits dont vous m'avez comblé, mais le bonheur et la fortune. Mais qu'un temps meilleur vienne à paraître et que mon sort (comme j'en ai l'espoir devant Dieu) vienne à changer, je veux dès lors, en proportion de mes moyens, vous servir de nouveau avec un zèle tel que vous puissiez vous apercevoir que je ne ménagerai aucune occasion de vous marquer ma reconnaissance, en ne me laissant arrêter ni par les forfaits, ni par la violence, ni par l'opiniâtreté, ni par la supériorité des forces, encore moins par la pauvreté ou la misère; résolution qui se résume en ceci: vous servir de toute la force de mes sentiments et suivant toutes les facultés de mon intelligence, fidèlement et assidûment; comme Virgile a dit quelque part en parlant des deux nobles jeunes gens:

> Si mes écrits peuvent quelque chose,
> Ta louange ne doit périr jamais.

» Aussi bien, lors même que votre conduite à mon égard n'eût pas été aussi belle, vous n'en aviez pas moins mérité par vos exploits chevaleresques que votre nom sortît de l'oubli et passât à lumière d'une gloire éternelle. Car pour parler sans flatterie, c'est vous qui, dans ce temps, avez enlevé quelque chose à la rudesse des sentiments de la chevalerie germanique, vous qui vous êtes si noblement montré que l'on a pu voir que le sang allemand n'était pas encore tari, et que la glorieuse plante de la vertu allemande n'était pas encore déracinée. Et il est à souhaiter que Dieu inspire à notre chef, l'empereur Charles, la connaissance complète de votre courage, de votre vertu et de votre inébranlable fermeté, afin qu'il puisse les employer convenablement dans ses hautes et importantes affaires qui ont rapport à l'empire romain et à toute la chrétienté. C'est alors que votre grandeur d'âme produirait des fruits d'une admirable utilité. Assurément, l'on ne doit pas laisser s'endormir un tel courage, encore moins l'employer dans

un cercle de petites choses. Toutefois je n'ai pas entrepris dans ce préambule de décrire vos louanges, mais de décharger une fois mon cœur qui est plein de bonnes pensées et de tendres ressouvenirs pour les bienfaits sans nombre que vous avez répandus sur moi, et dont vous me comblez encore chaque jour de plus en plus. C'est pourquoi, au commencement de cette année, je vous fais hommage de mes petits livres que dans ces derniers jours j'ai composés à la hâte et sans une bien grande application dans *l'Hôtellerie de la justice* (comme je l'ai nommée plus haut). Et là-dessus je vous souhaite, comme nous avons l'habitude de le faire avec nos amis, non pas un repos doux et agréable, mais une vie mêlée d'affaires grandes, sérieuses, vaillantes et laborieuses, afin que vous puissiez employer et exercer envers beaucoup d'hommes vos sentiments nobles et généreux. Que Dieu vous accorde bonheur, santé et prospérité. »

Ce n'est pas seulement dans sa correspondance avec Frantz qu'Ulrich exalte avec cette chaleur les droits du chevalier à sa reconnaissance et à l'admiration publique. Dans toutes ses lettres et à chaque occasion il l'élève aux nues et exprime tout son bonheur de l'amitié qui les unit tous deux. « Je suis traité, écrit-il une fois à un de ses familiers, Arnold de Glauberg, savant jurisconsulte de Francfort, je suis traité par Frantz de Sickingen avec une rare amitié et une haute considération. Il me tient constamment auprès de lui. Nous dormons ensemble, nous causons ensemble toutes les fois que nous avons des heures libres. Il professe le plus vif intérêt pour la littérature. C'est en vérité un grand homme, d'un esprit profond et d'un grand courage, et que ni la prospérité ni l'adversité ne peuvent ébranler. Son commerce intime est attrayant, ses entretiens instructifs, ses manières de penser et d'agir portent l'empreinte de la plus grande générosité. Aussi a-t-il en horreur tous les faux semblants et les vaines pompes. Par suite de toutes ces qualités il est tellement aimé des soldats qu'ils

regrettent fortement de ne pas le voir seul à la tête de l'armée confédérée. »

Une autre fois il écrivait à Erasme :

« C'est surtout dans l'affaire de Reuchlin que Frantz de Sickingen a montré sa grandeur d'âme. C'est un homme tel que l'Allemagne n'en aura de longtemps un pareil, et il mérite que son nom passe à la postérité la plus reculée. Je suis assuré qu'il procurera à notre nation une grande gloire. Nous n'admirons rien dans les héros de l'antiquité qu'il ne se soit efforcé d'imiter. Il est sage, disert, vigoureux, et tout ce qu'il dit et fait est noble et grand. Que Dieu bénisse les entreprises de ce héros de l'Allemagne ! »

Hutten, passionné pour l'entreprise de Luther et la décorant dans son enthousiasme du beau nom de l'affranchissement de l'âme et de la liberté humaine, vit dans la sympathie si généreuse de Frantz et dans sa puissante protection une promesse assurée de succès, et il ne douta plus qu'un parti qui avait des racines profondes dans beaucoup d'esprits énergiques et qui s'appuyait sur la force des armes du chevalier comme sur une inébranlable colonne, ne triomphât bientôt de tous les efforts de ses ennemis. Ebernbourg devint par son incessante action le centre principal des apôtres de la réforme. Son hospitalité princière, toujours ouverte à quiconque venait la demander au nom de la liberté de penser ne fit défaut à aucun d'eux. Une imprimerie y fut montée par leurs soins et livra au public une foule de publications inspirées par cette polémique haineuse et passionnée que la Réforme avait mise à l'ordre du jour. Sous l'inspiration d'Ulrich, plusieurs des plus ardents promoteurs de l'idée luthérienne se virent invités par Frantz à venir à l'abri de ses remparts donner librement l'essor à leur esprit et conférer avec des amis sûrs et en pleine liberté sur toutes les grandes questions qui s'agitaient alors. La plupart des docteurs de la Réforme recoururent plus ou moins de temps à cette cordiale et sympathique

hospitalité. Nous pouvons, dans le nombre, citer Melanchton, Œcolampade, Bucer, Aquila, comme y ayant vécu sur un pied de la plus confiante intimité.

Philippe Melanchton présente dans l'histoire de la réforme un saisissant contraste avec Luther et avec la plupart de ses coréligionnaires.

Il était né à Bretten, en 1497, dans le bas Palatinat. Il se nommait Schwartzerde *(terre noire)*, et, suivant l'usage de beaucoup de lettrés du temps, substitua à son nom celui de Melanchton, qui en est la traduction grecque. Neveu de Reuchlin, il était à bonne école pour cultiver avec succès les lettres; mais d'admirables dispositions le mettaient à même de se passer de patronage. A quinze ans sa science le rendait déjà illustre; à vingt et un il remplissait avec un éclat incomparable la chaire de littérature grecque à l'université de Wittemberg. M. Audin, dans sa belle histoire de Luther, en fait en ces termes le portrait sympathique [1]: « C'était un adolescent tendre et rêveur, porté de sa nature au mysticisme et facile à gagner. La langue de l'école ne pouvait lui plaire; celle du Christ, allégorique, effusive, toute empreinte de tendresse, devait bien vite le charmer, et Luther s'en servit heureusement. Qu'on se figure un beau jeune homme de vingt deux-ans, aux cheveux bouclés, à l'œil pudique, rehaussant une grande austérité de principes par des dons de lumière et de science qu'on eût trouvés difficilement, même à cette époque, parmi les vieux humanistes. »

Nature faible, délicate et pure, confiante et crédule, avide d'affection et fuyant la gloire humaine, imprégné du plus suave parfum des lettres, honoré pour ses remarquables talents autant que pour ses vertus personnelles, il s'éprit d'une profonde admiration pour le génie du moine de Wittemberg, et son esprit se trouvant séduit, son cœur le

---

[1] Audin — Hist. de Luther, v. I, p. 178.

fut bientôt. Dès lors, retenu dans les liens de l'hérésie par une volonté dominatrice à laquelle il ne sut plus se soustraire et dont une aveugle tendresse lui dérobait les funestes effets, on le vit chercher partout sa voie sans pouvoir la trouver; et où l'eût-il trouvée en effet puisque le retour à la vérité catholique lui était interdit par une domination irrésistible? Il tomba dans toutes les faussetés de la doctrine de Luther, en adopta plus tard quelques-unes de Zwingli, d'autres de Calvin; et cependant s'il était possible d'associer des expressions qui s'excluent, nous oserions dire que, malgré toutes ses erreurs, il fut le moins hétérodoxe des docteurs de l'hérésie, et la parole du grand Bossuet nous permettra de le faire sans crainte. « Melanchton, dit-il dans « son admirable *Histoire des Variations,* était simple et cré- « dule; les bons esprits le sont souvent. Dans la confession « d'Augsbourg, il se rapprocha autant qu'il put des dogmes « catholiques. Il voulait rétablir la puissance des évêques « parce qu'il prévoyait que sans elle tout allait tomber en « confusion. « Si l'on renverse, disait-il, la police ecclésias- « tique, je vois que la tyrannie sera plus insupportable que « jamais. »

Entraîné à la suite de Luther, il cherchait le remède aux abus qu'il voyait introduits dans l'Église, tout en espérant ne pas sortir de l'unité, lorsque le Réformateur, par sa fougue et ses emportements, avait déjà rendu tout rapprochement impossible. Telle fut toute sa vie; professant l'hérésie et cherchant sans cesse à en concilier les principes avec la foi orthodoxe, il se montra toujours désireux de la vérité, et n'eut pas le bonheur de la reconquérir; esprit indécis et flottant, ayant les défauts de ses qualités, il ne sut pas faire un acte d'énergique volonté pour briser des liens dont peut-être son âme gémissait en secret. Il mourut en 1560, abreuvé d'ennuis et de tristesse, en butte à l'animosité de la plupart des chefs de la Réforme dont il avait combattu les violentes doctrines, mais aimé et honoré

même par les catholiques à cause de l'exquise douceur et de l'indulgence à toute épreuve auxquelles il n'avait pendant toute sa vie cessé d'être fidèle.

Il vint souvent à Ebernbourg et eut avec Frantz de sérieux entretiens; mais ce n'était pas pour l'encourager dans ses projets de violence et l'engager à donner suite aux expéditions qu'il méditait. Il lui représentait avec force que ce n'était pas sur l'épée que devait s'appuyer l'Évangile, et que le Christ avait proscrit ces moyens comme contraires à sa loi toute de douceur et de mansuétude. Sa correspondance et ses ouvrages sont tout imprégnés de ces principes qu'il cherchait en vain à faire passer dans le cœur des autres docteurs de la Réforme. « Il ne peut souffrir, y dit-il à chaque page, qu'on sonne le tocsin pour exciter les villes à faire des ligues... Il ne voit partout que plaies incurables, que combats inspirés par des théologiens plus cruels et plus obstinés que des vautours... Il déteste les emportements de la multitude et prévoit des tragédies sanglantes et cet état d'anarchie qui est le plus grand de tous les maux.... Tous les flots de l'Elbe, s'écrie-t-il, ne me fourniraient pas assez de larmes pour pleurer les malheurs de la religion et de la patrie... Ces malheurs lui font ressentir les douleurs de l'enfer, et rien n'égale son accablement et sa consternation. Il reconnaît combien ceux qui causent tous ces maux sont coupables, mais il se sent retenu parmi eux par des liens qu'il ne peut rompre, et il est en servitude comme dans l'antre du Cyclope [1]. »

Tel était à Ebernbourg le langage de Melanchton; mais sa voix solitaire fut impuissante, malgré son attrayante douceur, à modifier les projets du chevalier, et à écarter de lui la foudre qu'il allait attirer sur sa tête.

---

[1] Citations empruntées à l'article Melanchton, par M. Weisse. (Biographie universelle Michaud, t. 28, p. 182).

Après Melanchton, vient Œcolampade, également ami du seigneur d'Ebernbourg, mais dans une situation différente, car il était fixé près de lui avec le titre de chapelain: Jean Hausschein, né en 1582, à Weinsberg en Franconie, d'une famille suisse d'origine, grécisa son nom en celui d'Œcolampade qui signifie également *Lumière domestique*. Après de grands succès comme savant et comme prédicateur, il devint le collaborateur d'Erasme et ne le quitta que pour entrer dans le monastère d'Altonmunster près d'Augsbourg, où il fit ses vœux. Bientôt après, en 1520, sous l'inspiration des nouvelles doctrines, il quitta le cloître et vint demander un asile à Frantz, qui lui donna les fonctions d'aumônier dans son château. Il y resta deux ans et ne le quitta que lorsque la place fut menacée d'un siége. Retiré en Suisse, il se mit du parti de Zwingli et engagea avec le réformateur saxon une guerre de plume vive et opiniâtre. Il mourut en 1531, laissant la réputation d'un homme pacifique et de bonnes mœurs, mais peu scrupuleux dans les discussions théologiques et capable d'altérer des textes ét de fausser des leçons pour se donner un semblant d'avantage.

Le prédécesseur d'Œcolampade, dans les fonctions d'aumônier d'Ebernbourg, était Gaspard Aquila, né à Augsbourg en 1484. Comme il passait pour un prêtre pieux et savant et qu'il était en même temps doué d'une activité peu commune, il plut à Frantz qui en fit son chapelain en 1514 et le conserva près de lui pendant cinq années. Toujours en route avec le chevalier, ne le quittant dans aucune de ses aventureuses expéditions, il y fit constamment preuve d'un courage et d'une abnégation qui lui valurent la tendre affection de la famille de Sickingen. Par suite de cette puissante protection, il obtint, en 1519, un canonicat à Jengen, près d'Augsbourg, auquel était attachée une grasse prébende. Mais ayant eu le malheur d'être séduit par le parti de Luther, il fut poursuivi par l'évêque et mis en prison. Il parvint à s'échapper et vint redemander au château, où il avait passé de si heureux jours,

une hospitalité qui ne lui fut pas refusée. Frantz lui confia l'éducation de ses fils et l'établit à Landsthul avec eux. Aquila suivi l'exemple de Luther et se maria; il montra dans le siége d'Ebernourg une remarquable résolution et y exhorta les soldats à bien mourir, dans un langage exalté jusqu'à la passion. Après les désastres subis par la famille de ses protecteurs, il fut reçu par l'électeur de Saxe et devint professeur à l'université de Wittemberg. Enfin ce prince le nomma surintendant de la ville de Saarfeld, et il y mourut en 1560, constamment traité par les fils de Frantz avec la plus affectueuse familiarité.

Martin Kuhhorn *(corne de vache)*, connu sous le nom de Bucer, qui est sa traduction grecque, fut encore un des hôtes assidus d'Ebernbourg. Né en 1491 à Strasbourg, il entra dans l'ordre des Dominicains et s'y distingua par ses talents. Il fut envoyé à Heidelberg pour professer, à l'université de cette ville, les lettres grecques et hébraïques ainsi que la théologie. Mais ayant laissé aller son cœur aux entraînements de la Réforme, à la suite de plusieurs entrevues qu'il eut à Worms avec Luther, il quitta Heidelberg et l'ordre de Saint-Dominique. Refugié auprès de Sickingen, il reçut de lui les fonctions d'aumônier de Landstuhl. Mais peu de temps après il se retira à Strasbourg et y professa la théologie dans le sens de la réforme. Ses talents pour la controverse et les négociations lui firent jouer un rôle important dans son parti [1]. « Il avait, dit M. Tarabaud, un génie souple, adroit, propre à manier les esprits et des principes flexibles qui se prêtaient à tout. Il surpassait en distinctions subtiles les scolastiques les plus raffinés, cherchant à calmer tous les différends, et se piquant moins d'être fidèle que conciliant. Bossuet l'appelle *grand architecte des subtilités*, et lorsque Calvin voulait peindre fortement l'équivoque: « Bucer même, disait-il, n'a

---

[1] **Tarabaud (art. Bucer) Biog. univ. Michaud.**

rien de si obscur, de si tortueux, de si ambigu. » Cet esprit fit merveille dans l'accord de Wittemberg, en 1536, où les chefs des deux partis firent la cène en commun. En 1549, il fut appelé en Angleterre par Crammer pour y enseigner la théologie à l'université de Cambridge, et y mourut en 1561.

Jean Schwebel, autre familier d'Ebernbourg, avait eu à peu près la même histoire que les personnages qui précèdent. Curé d'une paroisse de village dans le margraviat de Bade, il avait, sous l'influence des idées de Luther, donné à son langage une liberté qui l'avait fait chasser de la province, et il était venu frapper à la porte hospitalière de l'*hôtellerie de la justice*. Une lettre de son fils à Reinard de Sickingen nous donnera des détails sur le rôle qu'il y joua.

Enfin il faut joindre aux noms de tous ces docteurs acquis aux erreurs du luthéranisme, celui d'un catholique qui eut la prétention de vivre et de mourir dans la foi de ses pères, mais dont des amitiés suspectes et des démarches imprudentes compromirent singulièrement le renom d'orthodoxie en même temps qu'elles l'exposèrent à de pénibles attaques qui allèrent jusqu'à mériter le nom de persécutions. Je veux parler de Jean Reuchlin [1] personnage dont il a été déjà question et qui fit à Ebernbourg de longs séjours, entouré des plus respectueux égards.

Né en 1455, à Pforzheim, dans le margraviat de Bade, il avait charmé par ses talents précoces le margrave Frédéric, qui s'était chargé de son éducation et l'avait emmené à Paris où il suivit les cours de l'université célèbre de cette ville. En 1474 il était docteur en théologie et passait pour l'un des hommes les plus érudits de son temps, dans la littérature grecque et dans la science de l'hébreu. En 1481, après avoir étudié le droit en France, il se fixa à Tubingen

[1] *Lettres de Reuchlin à Pirkheimer*, Ed. Munch. Leipsick, 1826.

en qualité d'avocat; l'année suivante il accompagna à Rome le duc Eberhard de Wurtemberg, avec le titre de secrétaire intime, et se lia avec tout ce que l'Italie possédait de savants et d'esprits cultivés. Pendant tout son séjour il y fut comblé d'honneurs, et les princes multiplièrent pour lui les témoignages d'estime et les marques d'honneur. Là il échangea son nom allemand, suivant la mode, pour celui de Capnio qui a le même sens en langue grecque. A son retour il s'établit à Stuttgard, près du duc Eberhard qui lui confia les missions les plus délicates et en fit, en 1592, son ambassadeur près de l'empereur Maximilien; ce prince, ravi de ses talents, lui accorda le titre de comte, avec la noblesse héréditaire, et lui fit don d'une Bible manuscrite en hébreu, qui passait pour une des principales richesses de la bibliothèque de Vienne.

Après la mort du duc Eberhard, il quitta la cour et se retira à Heidelberg, où il se livra de plus en plus à ses études favorites. En 1498 il alla à Rome défendre l'électeur palatin contre une sentence d'excommunication, et obtint qu'elle fut levée, par un discours plein de force, d'éloquence et de dignité qui lui valut les félicitations du Saint-Père et de tout le Sacré-Collége. Puis le duc Eberhard II, qui ne l'aimait pas, ayant cédé ses droits de souverain à son neveu Ulrich, Reuchlin revint se fixer à Stuttgard, où il fut honoré du titre de juge de la première classe de la ligue de Souabe, et en remplit les fonctions avec autant de mérite que de succès. Après avoir joui dignement de toutes ces prospérités, il vit tout à coup en arriver le terme, et sa vie fut dès-lors un enchaînement de soucis et même de misères.

Ayant refusé d'assister, en 1509, un juif converti nommé Pfefferkorn, dans un projet qu'avait conçu son zèle de faire détruire tous les livres hébreux comme dangereux pour l'intégrité de notre foi, et ayant engagé avec lui une polémique qui fit grand bruit, il se vit censuré par la faculté de Cologne, et violemment attaqué par Arnold de Tongres et

par Ortwin Gratius. Jacques Hoochstraten, grand inquisiteur de Mayence, lui intenta même un procès comme hérétique et coupable de tendances au judaïsme. Le Saint-Siége, devant qui l'affaire fut portée, délégua l'évêque de Spire pour la juger, et après bien des délais elle fut résolue en faveur de Reuchlin. Son ouvrage, le *Speculum oculare*, fut, le 14 avril 1514, déclaré exempt d'erreurs, et lui-même affranchi de tout reproche d'hérésie; mais les universités refusèrent d'accepter ce jugement, et l'ouvrage incriminé fut, en dépit de l'absolution du tribunal de Spire, brûlé publiquement à Cologne, à Mayence, à Erfurt, à Louvain et à Paris. Luther et ses docteurs, en vertu de la confraternité littéraire qui les unissait à l'illustre savant, prirent son parti avec une grande vivacité et ne parvinrent qu'à le rendre plus suspect encore sous le rapport de sa foi. Mais Erasme défendit avec chaleur son ami et son maître de toute accusation à ce sujet.

Les cruelles inquiétudes que lui donnèrent tous ces débats empoisonnèrent ses dernières années. Son amitié pour la famille de Hutten le fit tomber dans la disgrâce du duc Ulrich. Il fut destitué de ses fonctions, et sa position devint très-précaire. La guerre qui se déchaîna dans le duché, et les malheurs de sa patrie navrèrent son cœur. Nous avons vu dans quel péril la protection de Frantz lui fut si favorable. Peu de temps après elle eut encore à s'exercer en sa faveur. Jean Hochstraten, qui avait continué à diriger contre le savant vieillard des accusations sourdes, refusait de payer les frais du procès et cherchait à provoquer de nouveau les rigueurs des tribunaux ecclésiastiques. Reuchlin, devenu pauvre et affaibli par l'âge, ne chercha pas d'autre recours que celui de son ancien élève; il vint à Ebernbourg le prier de prendre sa défense. Frantz s'empressa de se rendre à ses désirs et adressa, le 25 juillet 1519 au provincial des Frères-Prêcheurs de Cologne, la lettre suivante [1] qui fut suivie d'un prompt effet:

---

[1] Munch. p. 123. — Gehr. *Chronique de Pforzheim.*

« Moi, Franz de Sickingen, fais savoir au digne, savant, spirituel et dévot provincial et docteur, ainsi qu'à tous les Pères et Frères de l'ordre des Prêcheurs de la Province allemande, qu'informé qu'on avait tramé toutes sortes de machinations contre le digne et savant docteur Jean Reuchlin, mon meilleur ami, qu'on lui avait fait endurer toutes sortes de préjudices et d'outrages; qu'on l'avait attaqué dans son honneur et que journellement encore, et sans aucune interruption, on l'attaquait injustement par des écrits diffamatoires; voulant d'ailleurs par des motifs de justice et de loyauté défendre le docteur Reuchlin contre les attaques dirigées contre lui, à cause des services immenses qu'il a rendus autrefois à mes parents, et parce que je suis encore profondément reconnaissant des soins qu'il m'a donnés dans ma jeunesse afin de me former à la pratique des vertus morales, je vous fais savoir à vous, seigneur Provincial, comme étant le chef de la province sus-mentionnée, au frère Jacob Hogstraten, ainsi qu'aux autres Pères et Frères engagés dans la même affaire, que mon désir le plus vif et mes intentions sont que vous vous employiez utilement et avec ardeur, ainsi que le coupable frère Jacob Hogstraten et ceux qui ont imité sa conduite, afin que le docteur Reuchlin puisse désormais vivre en toute sécurité; qu'il ne soit point persécuté à l'avenir ni diffamé par quelque écrit injurieux, mais que le jugement exécutoire qui a été prononcé en sa faveur soit maintenu, et que dans le délai d'un mois après l'envoi de cette lettre, j'aie la satisfaction d'apprendre que les frais du procès, qui s'élèvent à cent onze florins, soient supportés par vous de moitié avec lui. Je vous prie de me donner toutes les garanties nécessaires pour que vous ne l'importuniez plus à l'avenir pour de telles affaires, ni ne souffriez qu'il le soit, et qu'en votre qualité de provincial, en vous entendant pour cela avec les monastères, prieurés et couvents de la province, vous fassiez savoir en temps opportun par un écrit conçu en des termes clairs et explicites, et

scellé de votre sceau, que le docteur Reuchlin n'avait point été chargé des frais, et que sous ce rapport vous ne lui aviez point donné satisfaction. Dans le cas contraire, il est bon que vous sachiez que moi avec tous mes amis et protecteurs qui partagent mon mécontentement au sujet de la conduite que vous avez tenue, ne négligerons aucun moyen pour obtenir de vous une réparation qui soit conforme à la justice et à l'équité, et pour que le docteur Reuchlin soit regardé partout comme un vieillard vénérable et pieux et le premier parmi les savants; que son honneur, sa gloire et ses louanges sonnent bien haut et se répandent bien loin; que sa vie avancée se passe dans le calme aussi longtemps qu'il plaira à Dieu de le conserver, et qu'ensuite il puisse finir ses jours en paix; afin que par là on puisse remarquer combien j'ai été peiné et combien je le suis encore des actes indignes que vous avez exercés envers Reuchlin. Voilà ce que j'ai voulu vous faire savoir, à vous, comme Provincial, ainsi qu'à tous les Frères et à tous les Pères de votre province, afin qu'une fois pour toutes, vous rétablissiez tout suivant les règles de la justice, et je vous assure qu'en dehors de ces affaires, vous pouvez compter sur mon désir de vous être agréable à vous et à tout votre ordre. Donné sous l'apposition de mon seing. »

Après quelques tergiversations, dont eut bientôt raison l'attitude sévère et digne du chevalier, les Dominicains se décidèrent à terminer la guerre qu'ils faisaient à Reuchlin [1], et affranchi de ce souci qui pesait lourdement sur son âme, il reprit ses fonctions de professeur à l'université de Stuttgard, où il mourut en paix le 30 juin 1522.

Telles furent, en dehors de ses amis de la noblesse militante, dont quelques-uns, animés d'un véritable enthousiasme religieux, maniaient l'arme de la controverse aussi

---

[1] Ouvrage cité plus haut, p. 262.

bien que l'épée, les principales relations de Frantz et celles qui exercèrent sur lui la funeste influence qui va développer la suite de ce récit.

Parmi ces derniers, Harmuth de Kronberg mérite une mention particulière. Ce chevalier, distingué par ses talents et son courage guerrier, avait apporté dans les luttes de l'esprit une passion profonde et un mysticisme exalté. Possédant une âme honnête et loyale, mais doué de peu de pénétration, il croyait tous ses coréligionnaires animés par une bonne foi égale à la sienne, et cette sincérité inséparable d'une grande erreur brille dans tous ses écrits dont quelques-uns, composés près de Sickingen, ont dû leur publicité à la presse d'Ebernbourg. On les trouve [1] dans une lettre aux ordres mendiants, dans une lettre au pape Léon X et surtout dans différentes proclamations où respirent un enthousiasme voisin du transport et un sentiment religieux vraiment fanatique. On verra du reste Harmuth de Kronberg donner des manifestations éclatantes de ses convictions et ne pas hésiter à compromettre pour elles sa fortune, sa liberté et sa vie même.

---

[1] Munch. *Codex Diplom.*

CHAPITRE XIV.

ACTION DES DOCTEURS DE LA RÉFORME SUR FRANTZ DE SICKINGEN.

La Réforme, née en 1517, *d'une querelle de moines,* faisait son chemin en Allemagne, mettant tous les esprits en combustion et ébranlant toutes choses sous un souffle plein de tempêtes. Il ne faut pas se dissimuler que le sol de l'Allemagne n'était que trop préparé pour cette explosion par une organisation sociale sans lien, par de réels abus, par de profondes misères. Le protestantisme naissant trouvait là tout ce qu'il lui fallait pour y jouer son double rôle subversif en religion et en politique, et y déchaîner à la fois le fléau de l'hérésie et celui de la révolution. Qu'on lise les pages éloquentes de l'histoire de Luther, de M. Audin; qu'on se pénètre de cette sagesse si profonde, de cette vérité si lumineuse, revêtues d'un style si nerveux et si brillant, et on connaîtra bien sous toutes ses faces le grand mouvement du seizième siècle, et les secrets mobiles de tous ceux qui y ont pris part.

La Réforme, qui se sentait une force d'expansion rendue chaque jour plus puissante, mais qui voyait en même temps se dresser en face d'elle une résistance dans laquelle la force matérielle venait en aide aux armes spirituelles,

avait besoin de se choisir des appuis solides qui pussent, au jour du danger, l'abriter contre la vengeance des ennemis qu'elle s'était faits.

Sickingen, dans tout l'éclat de sa gloire, si connu pour la générosité de son cœur, l'impressionnabilité de son esprit, la hardiesse et la promptitude de ses résolutions, était avant tous le protecteur qui convenait à une cause qui prenait la liberté pour enseigne. Hutten, dès le début de la Réforme, acquis à ses principes, ne manqua pas d'exercer sur son ami une incessante action pour l'y entraîner avec lui. C'est lui-même qui va nous dire, dans une de ses lettres à Luther, les efforts auxquels il se livre pour y réussir :

« Vous me plaindriez assurément, — écrit-il à son très-
« cher ami et frère le héraut invincible de la parole
« divine, Martin Luther, — si vous étiez témoin des maus-
« saderies que j'ai à subir ici : pendant que je gagne à
« notre cause des amis et des aides, les anciens apostasient
« en aussi grand nombre. La superstition est tellement
« grande et si profondément enracinée dans le cœur des
« hommes, que celui qui ose se poser en adversaire du
« pape romain, paraît commettre un péché que rien ne
« peut expier. Le seul qui se charge avec fermeté de
« soutenir notre cause est Frantz de Sickingen, et encore
« allait-on le faire chanceler tout récemment en lui mon-
« trant des choses monstrueuses que vous étiez supposé
« avoir écrites. Et maintenant pour détruire les impressions
« contraires que l'on a produites sur son cœur, j'ai entre-
« pris de lui soumettre vos écrits qu'il n'avait qu'à peine
« goûtés jusqu'ici. Il trouve cependant de l'attrait dans
« cette lecture ; et en reconnaissant enfin quelle est la
« grandeur de l'édifice et sur quelle base il repose, il me
« demanda avec surprise : — Quelqu'un est-il donc en effet
« assez hardi pour oser ainsi tout détruire, et s'il en a le
« courage, est-il sûr de posséder toute la force suffisante
« pour le faire ? — Mais j'ai fini par tellement bien l'en-

» thousiasmer, qu'il ne se passe pas un souper sans qu'il
» se soit préalablement fait lire quelque chose soit de vos
» écrits, soit des miens. Comme des amis et des connais-
» sances l'engageaient tout récemment à abandonner une
» affaire aussi dangereuse : « L'affaire que je défends,
» répondit-il, n'est aucunement dangereuse ni douteuse,
» mais c'est l'affaire du Christ et de la vérité. » Aussi désire-
» t-il, pour le bien de la patrie, que les conseils de Luther
» et de Hutten soient entendus et que la vraie foi soit dé-
» fendue.

» Cependant, je ne vous cache pas, mon très-cher Luther,
» que Frantz m'a empêché jusqu'alors d'user de violence
» contre nos ennemis, afin de châtier leur arrogance.
» Il regarde comme plus sûr d'attendre ce que décidera
» l'empereur et la détermination qui sera prise à notre
» égard à la prochaine diète de Worms. Pour moi, je
» fonde peu d'espoir sur l'empereur, attendu qu'il est
» toujours environné d'une horde de prêtres, parmi lesquels
» quelques-uns se sont entièrement emparés de sa confiance.
» Frantz de Sickingen, au contraire, pense que l'empereur
» finira par connaître ce que l'on peut attendre de la part des
» papes infidèles et de leurs partisans. Un grand nombre
» prédisent qu'une rupture violente éclatera à Worms entre
» le pape et l'empereur. Frantz, en conséquence, ne man-
» quera pas de faire tout son possible, et il a un grand
» pouvoir sur le jeune Charles. [1] »

Ulrich de Hutten, au commencement de l'année 1520, encore au service de Mayence, avait, à la suite du changement d'opinion qu'il avait provoquée chez Sickingen, écrit à Melanchton, l'ami inséparable de Luther : « Vous savez peut-
» être déjà comment, par son irrésistible intervention et sur
» mon invitation, Frantz a affranchi notre Capnio [2] des mains

[1] Lettres de Hutten, vol. 4.
[2] Capnio, c'est-à-dire Reuchlin.

» de ses barbares ennemis. Mais maintenant notre héros me » donne la commission d'écrire aussi à Luther, pour que » dans le cas où il aurait à éprouver des contrariétés dans » son affaire et que d'un autre côté il ne pût trouver sur le » moment des moyens efficaces de salut, il veuille bien se » confier à lui sans délai, attendu que lui, Sickingen, est dis- » posé à faire pour lui tout ce qui lui sera possible. » Il peut faire pour lui ce qu'il a fait pour Capnio. Quant » à ce qui me concerne, je ne suis pas actuellement en état, » pour bien des motifs, de faire quelque chose. Mais en » attendant, je vous écris en son nom, et vous prie de vou- » loir bien décider Luther à ne pas oublier dans sa lettre » de répondre à ce protecteur qui s'offre à lui avec tant » de cordialité. Croyez-moi, il ne lui sera pas possible de » voir s'ouvrir nulle part pour lui une retraite plus sûre. » Dieu veuille que vous puissiez voir ce qu'il a écrit aux » moines. Il y a quatre jours que j'ai pris congé de lui à » Landstuhl, où il demeure actuellement. Frantz aime » beaucoup Luther, d'abord parce qu'il lui paraît être par » dessus tous les autres un cœur loyal et par ce motif là » même l'objet de la haine de tous ces hommes perfides, » et ensuite parce qu'un des comtes de Solm le lui a re- » commandé dans une lettre. Encouragez-le bien, dites-lui » bien qu'il n'a plus de doutes à éprouver, et surtout qu'il » ait bonne espérance, quel que soit d'ailleurs le côté d'où » lui viendront les secours. »

Il existe une deuxième lettre datée de Steckelberg, où Ulrich s'était rendu sur ces entrefaites, et qui nous donne des renseignements plus étendus sur cet appui accordé au réformateur : elle est également à l'adresse de Mélanchton.

« Il y a déjà longtemps que j'ai écrit cette lettre, et voilà » maintenant qu'elle m'est renvoyée, attendu que ceux à qui » elle avait été confiée n'en ont pas eu soin. Je vous prie » de faire part à Luther de ce je vous écrivais de Frantz, et » faites en sorte qu'il en soit promptement informé, mais

» toutefois de telle manière que personne ne connaisse mon
» intervention dans cette affaire. Il existe à cela un motif
» que je ne puis confier au papier. S'il vient à être per-
» sécuté, il n'a nullement besoin de chercher ailleurs
» un appui ; ici il trouvera salut et protection ; ici on
» travaillera de manière à ce que bientôt il puisse, avec la
» plus grande sûreté, défier ses puissants ennemis. De
» grandes et importantes relations vont être préparées par
» Frantz et par moi. Si seulement vous étiez ici, je
» vous ferais part de nos projets. Je nourris l'espoir
» qu'on fera un mauvais parti aux barbares ainsi qu'à tous
» ceux qui veulent nous imposer le joug de Rome. Il est
» présentement question de moi dans la presse : *la Trinité*
» *romaine, et les visionnaires* ont éclaté avec une audace
» inouïe contre le pape et contre les brigands de l'Alle-
» magne. Vous en serez content ou du moins vous n'en
» serez pas mécontent. Avant tout, exhortez Luther, et si
» la cause de notre ami court le moindre danger, signifiez-
» lui sans délai de se remettre entre les mains de Frantz.
» Il pourra me voir en chemin ; pourtant j'ignore si je serai
» encore ici pour ce temps-là. »

Au milieu de cette période si pleine d'agitations qui se passa entre la diète de Worms et les événements de l'année 1522, les deux chevaliers, d'après le témoignage de leur ami Otto de Brunfels, qui passa un temps assez long avec eux à Ebernbourg, reçurent de tous côtés, de l'Italie, de la France et de l'Allemagne, des grands et des petits, des savants et des ignorants, les invitations les plus pressantes à poursuivre sans se décourager la lutte qu'ils avaient commencée, et à compter avec certitude sur une assistance dévouée.

Ulrich écrivit encore, au mois de juin de l'année 1520, des lettres adressées à Luther et qui respiraient l'amour de la liberté le plus ardent et le fanatisme le plus exalté, lui déclarant qu'il voulait dès maintenant faire cause commune

avec lui. Il informait Luther de son prochain voyage auprès de l'archiduc Ferdinand, qu'il espérait gagner à la cause de l'Évangile, et il l'exhortait encore une fois à se confier entièrement à la protection de Frantz de Sickingen.

Ce dernier écrivit bientôt de sa propre main au docteur de Wittemberg, lui offrant par la lettre suivante[1] sa secourable amitié :

« Vénérable, estimable, cher seigneur docteur, et surtout » bon ami ! Mes prompts services sont à vous, de même » que tout ce que je possède d'affection et de biens vous » appartient. J'ai reçu ici à Cologne même vos deux lettres ; » j'y ai lu avec intérêt vos excuses ainsi que les offres que » vous me faites. Maître Georges Spalatini a entendu volon- » tiers votre proposition et y a adhéré. Il a vu avec plaisir » que toutes vos facultés étaient dirigées vers un seul but, » de démontrer la vérité chrétienne et de protester pour » elle. Je suis tout disposé à vous seconder dans cette entre- » prise par toute ma fortune et de tout mon crédit. Voilà » surtout ce que je n'ai pas voulu vous cacher dans ma » réponse à votre lettre. Car vous me trouverez toujours » prêt à accomplir tout ce qui pourra vous être agréable. » Que Dieu veuille conduire votre entreprise d'après sa » sainte volonté. Daté de Cologne le 3e jour du mois de » novembre 1520. »

On voit que Sickingen s'était déjà assez fortement avancé dans le parti de Luther ; mais il ne faut pas oublier que ni lui, ni Sylvestre de Schauenbourg, qui, à cette époque, pressait également le réformateur d'accepter un asile dans son château, ne pensaient s'engager à autre chose qu'à le mettre à même, comme disait Sylvestre, « d'attendre le jugement d'un conseil général et de se faire rendre justice par des hommes droits, judicieux et pieux. » Et plus loin ils lui offraient « de lui amener toute la noblesse (avec la volonté de

---

1. Luthers Werke. B. XV.

Dieu) et de le défendre de tout danger contre ses adversaires, jusqu'à ce que ses opinions aient été jugées par une assemblée chrétienne composée de juges vertueux et non suspects. » Telles sont, au moins dans le début, les limites de la protection que les chevaliers offrent au moine incriminé de Wittemberg. Il y a loin de là à une communauté d'idées dans laquelle la foi eût été entièrement compromise. Et d'ailleurs l'hérésie luthérienne existait-elle en 1520 en corps de doctrine bien arrêtée? Non, sans doute. Déjà elle avait formulé des erreurs que le souverain pontife avait condamnées, mais elle n'avait pas encore ouvert au cœur de l'Église, par une séparation irrévocable, cette plaie profonde qui saigne toujours.

Luther ne jugea pas à propos de profiter des offres qui lui étaient faites. Quels que fussent les dangers qui l'attendissent à la diète de Worms, il sentait la nécessité d'y paraître et d'y soutenir hautement sa doctrine. « Quand bien » même j'aurais sur les bras autant de diables qu'il y a de » tuiles sur les toits des maisons, répondit-il, je veux néan» moins m'y rendre. » On trouve dans sa correspondance [1]

---

[1] Trois lettres de Luther à Spalatin, à Wenzel Lenk et à Jean Voigt de Magdebourg, contiennent à ce sujet les passages suivants:

Ad Spalatin. (d. d. 17. Jul. 1520:)

« Vale, et memor esto, opportere nos pro verbo pati. Quia enim jam securum me fecit Silvester Schauenberg et Franciscus Siccingen ab hominum timore, succedere oportet daemonum quoque furorem: novissimus erit, cum mihi ipsi gravis ero. Sic est voluntas Dei.“ — —

S. Dr. Mart. Luthers Briefe, Sendschr. und Bedenken, von De Wette. I. B. No. CCXLII.

(Ad Wenzel Link:),, Dedit ad me litteras Silvester de Schauenberg, Franciae nobilis, rogans, ne in Bohemiam aut aliò, sed ad se confugiam, si minae Romanenses praevaluerint: pollicitus tutelam eximium centenorum nobilium equitum Franconiae. Itaque contemtus est furor Romanus tandem et Germanis. Idem fecit Franciscus Siccingerus,“

Même ouvrage. No. CCXLIII.

(Ad Joh. Voigt zu Magdeburg :)

,,Franciscus Sickingus per Huttenum promittit tutelam mihi contra omnes hostes. Idem facit Silvester de Schauenberg cum nobilibus Franciscis, cujus litteras pulchras habeo ad me. Nihil timemus amplius, sed jam edo librum vulgarem contra Papam de Statu Ecclesiae emendaudo.

(Munch. *Pièces just.*)

plusieurs allusions à ces propositions que les chevaliers lui firent, et aux raisons qu'il eut pour ne pas les accueillir.

Ebernbourg était devenue non pas l'*hôtellerie de la justice* comme l'appelaient ceux qui y avaient cherché un asile, mais bien plutôt *l'hôtellerie de l'hérésie*. Les discussions théologiques retentissaient jour et nuit sous ses voûtes. M. Munch cite trois ouvrages à la rédaction desquels le chevalier lui-même aurait pris part, d'après le témoignage de Joecher, et qui parurent sous le titre d'*Entretiens pieux*, parmi beaucoup d'autres que la presse du château répandait dans le public, et dont Hutten était le principal auteur. Ces trois publications portaient les titres de : *Instructions sur quelques matières de foi. — Discours sur la question de savoir si l'on doit conseiller aux Princes du saint Empire Romain de faire la paix avec la papauté. — Sur les Conciles et sur la manière de les tenir*. Ce dernier ouvrage, imprimé sous le nom de Conrad Zaertlen, existe encore ; les deux autres ont été complètement perdus. Schevebel, un des familiers et des théologiens d'Ebernbourg, raconte, dans une de ses lettres, qu'on y introduisit aussi l'usage de dire la messe en allemand.

« Je ne regarde pas, dit-il, comme une dérogation de » dire la messe en allemand, je n'en ai aucune honte, et » par conséquent pas besoin de rougir de la lumière. J'entre- » prends ce pas publiquement, avec le vœu que chacun me » suive. C'est à tort que cette sainte chose a été depuis ce » temps exposée en une langue incompréhensible à beau- » coup de laïques. Pourquoi faire un mystère du contenu » de cette messe qui doit être entendue par chacun avec » attention. Si je me trompe, alors je prie de vouloir bien » me ramener dans le sentier de la vérité par les saintes » écritures, et si l'on croit que je ne dis pas le canon de la » messe, comme le Christ l'a enseigné, que j'y mets quelque » chose ou que j'y ajoute des mots, alors je demande qu'on » me le montre avec bonté et qu'on l'appuie par des rai- » sons ; mon intention est de ne pas m'en écarter. »

Œcolampade, de son côté, donne sur ses fonctions pastorales auprès de Sickingen les détails suivants[1]. « Ce chevalier
» si vanté de l'Allemagne, dit-il, et général des armées im-
» périales, m'appela auprès de lui pour instruire sa famille
» dans l'église chrétienne, ou plutôt pour fortifier par des
» entretiens spirituels et plus profonds l'instruction qu'elle
» avait déjà reçue depuis longtemps. Je considère comme
» une sainte tâche d'initier cette famille à la loi évangé-
» lique et de la lui faire connaître plus à fond, afin qu'à
» l'avenir elle puisse travailler sans peine et sans difficulté
» et d'elle-même, aux recherches vraies et pures du christia-
» nisme, et sache en acquérir les vertus, telles que la paix,
» la douceur, l'amour, la piété, et, avant tout, une con-
» fiance inébranlable en Dieu. Pendant le carême, je
» l'amenai sans difficulté à permettre que je lui expli-
» quasse en allemand l'Évangile lu jusqu'alors en latin, et
» que je l'éclairasse par des entretiens intimes sur les prin-
» cipes de la piété. Mais après Pâques la chose rencontra
» plus de scrupules. Car il ne reste pas beaucoup de temps
» à la famille pour le passer à l'église, attendu que des
» affaires importantes l'appellent souvent ailleurs. Aussi
» y a-t-il ici bien des personnes et particulièrement des
» cavaliers qui appartiennent à la suite de Frantz, que la
» moindre dépense de temps ennuie. La plupart pourtant
» entendent et voient même avec plaisir, comme c'est
» maintenant la coutume partout, le service divin chaque
» jour; ils voudraient même entendre ce que nous disons
» bas et d'une manière inintelligible; désirent des céré-
» monies et des bénédictions, ont à cœur d'écouter la
» parole de Dieu, et voudraient acquérir une piété plus

---

[1] Zwinglii et Æcolampadii Epistolæ.

Ces extraits et tous ceux qui les précèdent et qui les suivent ont été imprimés par M. Munch dans le *Codex Diplomaticus* de son ouvrage, sous les nos XCVI à XCIX.

» fervente le jour où ils ont accompli tous ces devoirs. Assu-
» rément, sous ce rapport, nous n'avons pas encore beau-
» coup gagné dans la chose principale, mais je crois ce-
» pendant que l'on pourrait les amener à considérer comme
» un acte de piété de cultiver, de tisser, de fendre du
» bois ou d'exercer un autre travail quelconque. Car le
» monde entier est un temple pour les chrétiens. Partout
» l'on peut prier Dieu et l'adorer en esprit et en vérité;
» d'ailleurs on peut le faire aussi des lèvres ou par des can-
» tiques. C'est pour cela que les églises des chrétiens ont
» surtout été bâties, afin que l'on puisse s'y réunir plus
» commodément en foule pour y entendre la parole divine
» et y célébrer les mystères, mais non pas seulement pour
» y simplement prier et pour y chanter des cantiques. Mais
» de notre temps, la parole de Dieu est devenue muette,
» et en de semblables occasions on lui a assigné la der-
» nière place.

» Je me suis entretenu à ce sujet avec Frantz mon pro-
» tecteur, et ai cherché à lui faire comprendre qu'il fallait
» ranimer les siens par une lecture quotidienne sur un
» sujet quelconque des saintes écritures, et lui qui possède
» en tout un coup-d'œil sagace, ainsi que quelques autres
» nobles et hommes très-distingués, tels que Diether de
» Dalberg et Harmuth de Kronberg, que vous connaissez
» tous deux comme d'excellents chrétiens, à été entière-
» ment de mon avis, à ce sujet, que l'on assurerait plus
» efficacement le salut de gens incultes, mais pieux, si nous
» remplacions cet antique usage d'après lequel nous avions
» l'habitude d'annoncer seulement la parole de Dieu le
» dimanche, et d'entendre la messe tous les jours, par un
» usage contraire, en annonçant la parole divine tous les
» jours de la semaine et ne disant la messe que le di-
» manche et le vendredi, attendu qu'il devient impossible
» de faire les deux choses à la fois. J'ai cependant eu
» recours à un autre moyen, et j'ai veillé à ce que désor-

» mais l'épître et l'évangile fussent dits dans notre langue
» maternelle. Je montrai par l'exemple de saint Paul que
» cela était admissible et permis, et je fis voir que de cette
» manière la nourriture de la parole divine serait toujours
» maintenue, que la messe ne serait pas enlevée, et que l'on
» n'emploierait pas plus de temps que d'habitude. Personne
» ne s'y opposa, mais tous ceux qui avaient cette affaire
» à cœur furent de mon avis. Mais pour ne pas occa-
» sionner de scandale, par une soudaine innovation dans
» cette affaire, nous fûmes tous d'accord de remettre cette
» chose au dimanche suivant et de préparer d'avance les
» cœurs des auditeurs par un entretien familier. Je tombai
» par hasard sur l'évangile : « L'heure est arrivée où je ne
» vous parlerai plus en parabole. » Ce texte me fournit
» l'occasion de prêcher. »

Cette bienveillance et cette piété qui ne se démentaient pas envers eux, inspirèrent aux hôtes de Sickingen un tel respect pour le caractère et les sentiments de leur protecteur et une reconnaissance si vive pour ses bontés, que souvent, avant le service divin, ils entonnaient ces paroles : « Gloire et » louange à notre Frantz, qui, comme un noble confesseur » de la foi, envoyé par Dieu, ne recule devant aucun moyen » pour la seconder et la défendre. » Deux lettres écrites par Frantz de Sickingen à son beau-frère, le chevalier Diedrich de Handschuchsheim, et à Harmuth de Kronberg, livrées à la publicité en 1522, manifestent plus clairement encore que tous les rapprochements des faits et les récits contemporains, quelles furent les opinions manifestées par le chevalier sur les sujets qui passionnaient alors les discussions religieuses. Schwebel fut chargé de la publication de cette œuvre, et dans la préface, destinée à être ajoutée aux deux épîtres, qu'il adresse à Georges Luthrumer, il se livre à l'expression d'un mysticisme exalté, puis il arrive à l'œuvre du chevalier [1].

[1] Schwebels deutsche Schriften.

. . . .

« Je veux, lorsque j'aurai plus de calme et de temps, » vous adresser quelques controverses et quelques entre- » tiens, comme il en survient tous les jours; maintenant » je vous envoie un écrit adressé par l'honorable, le noble, » le puissant et le partisan avoué de la doctrine chrétienne, » Frantz de Sickingen, mon bien cher seigneur, à son » beau-frère, le noble et honorable gentilhomme Diedrich » de Handschuchsheim, lequel profitera beaucoup à son in- » telligence et sera bien consolant pour quelques cons- » ciences timorées. Je voudrais qu'il vînt ici quelques » hommes envoyés par des autorités spirituelles ; qu'ils » nous instruisissent amicalement l'évangile à la main, et » qu'ils nous avertissent des erreurs dans lesquelles, sui- » vant eux, nous nous trouvons. Mais le jeu a bien changé; » autrefois l'on apprenait la loi divine de la bouche des » prêtres, aujourd'hui il est nécessaire qu'ils se rendent » auprès des laïcs dans les écoles et qu'ils apprennent » d'eux à lire dans la Bible. Les clairvoyants deviendront » aveugles, et les aveugles verront clair. Dieu est si mer- » veilleux dans ses œuvres! »

Après une instruction générale de l'épître il donne certaines explications sur le trouble qu'éprouve son beau-frère au sujet des nouvelles doctrines, et contient sous le n° 1, *de la réception du Sacrement sous les 2 espèces;* sous le n° 2, *de la Messe;* sous le n° 3, *de l'abandon des couvents;* sous le n° 4, *de l'invocation des Saints*, et enfin sous le n° 5, *sur les images dans les églises,* la profession de foi du chevalier, inspirée et sans doute réglée par Hutten et par ses collaborateurs[1], et généralement conforme aux idées adoptées par ce parti.

---

[1] Toute cette partie est traitée très au long dans l'ouvrage de M. Munch qui prend, dans ces chapitres, une teinte de controverse religieuse des plus prononcées.

Frantz, grâce à la publication de ces épîtres, passe généralement pour avoir été en réalité un des docteurs de la réforme et pour lui avoir apporté le concours, non-seulement de sa puissance matérielle, mais surtout de son esprit et de sa plume. Il y a là une opinion qu'a contribué à répandre le rôle important que Hutten lui fait jouer dans ses écrits, où il figure en effet sous des couleurs très-tranchées et dans lesquelles il déclame avec une grande exaltation contre les abus qu'il était de mode alors de reprocher à l'Église romaine et surtout contre *l'insupportable tyrannie des prêtres*.

Sur ce dernier point nous concédons qu'il était de bonne foi. Limité de toutes parts dans sa puissance territoriale par des princes ecclésiastiques, il lui était réellement *insupportable* de voir leur pouvoir bien assis, et la ruine des électeurs archevêques, surtout de celui de Trèves, lui offrait de riantes perspectives. Quant à sa passion pour les principes de la réforme au point de vue religieux, un fait nous permet de la mettre hautement en doute. Après avoir répandu dans le public son opinion sur les couvents et sur l'utilité qu'il y aurait à les détruire pour y établir des œuvres plus avantageuses au peuple, tels que des colléges, des hôpitaux, des ateliers charitables, il va sans doute donner l'exemple et vider, s'il s'en présente l'occasion, un de ces « asiles de la paresse et du vice. » Or, il existait dans le diocèse de Mayence, assez près d'Ebernbourg, un couvent fondé par Schweiker de Sickingen et Marguerite d'Hohenbourg, son épouse, « en l'honneur de Dieu tout-puissant, de la bienheureuse et immaculée Vierge Marie et de toute la cour céleste. » Ce couvent, situé à Trumbach, était occupé par sept religieuses de l'ordre de saint Augustin et entretenu par la pieuse libéralité des fondateurs. En 1510, Frantz et son épouse Hedwige avaient achevé la chapelle et complété l'œuvre de leurs parents. En 1517, Frantz sollicitait l'approbation archiépiscopale pour cette chapelle et les fondations qu'il y avait ajoutées, et l'archevêque de Mayence accordait, par

un indult en date du 22 janvier 1518, cent-quarante jours d'indulgences à ceux qui visiteraient la chapelle dans les conditions requises. Enfin, en 1520, le 12 mai, l'archevêque donnait, sur la *demande du chevalier*[1], une nouvelle approbation au couvent et confirmait les priviléges et indulgences qu'il y avait attachés. Qu'à dû dire Hutten d'un tel acte de faiblesse, et pour le défenseur *convaincu* des doctrines de Luther n'y aurait-il pas là une contradiction inexcusable?

Quant à nous, malgré l'opinion générale admise parmi les protestants, qui fait de Sickingen une des colonnes de leur église, nous persistons à croire que la générosité instinctive de son cœur l'avait amené vers eux, que sa vaste ambition l'y avait retenu, et que dans toutes les productions qu'on est en droit de lui attribuer, il ne faut voir qu'une nature ennemie des abus et de l'injustice, portée à soutenir les faibles et à défendre les opprimés, mais dévoyée par une habile et incessante influence et amenée par entraînement à des écarts de croyance auxquelles sa conscience sérieusement interrogée se serait déclarée étrangère. Frantz n'est pas une exception dans le nombreux parti que la réforme s'était fait au sein de la noblesse.

Nous avons été bien heureux de retrouver chez M. Audin, formulé en termes si frappants, ce qui est chez nous une conviction sincère [2].

« Des princes, des électeurs, des nobles, des chevaliers encourageaient tantôt ouvertement, tantôt en silence, la révolte de Luther. Ni les uns ni les autres ne devinaient comment finirait la lutte. Nul n'avait examiné sérieusement la question religieuse. Si elle se fût présentée sans aucune chance pour eux de bénéfice à venir, sans aucun espoir de gain, comme pure spéculation théologique, ils l'auraient

[1] Nuper nobis oblata petitio. (*Munch. Cod. Dipl.* nº V.)
[2] *Hist. de Luther,* t. I. p. 178.

résolue contre Luther, mais l'intérêt privé dominait la querelle..... Obligés d'entretenir un luxe coûteux, les grands avaient à leur solde de nombreux courtisans, des chevaux, des meutes, des valets. La sécularisation des couvents, inévitable si Luther triomphait, était un appât pour la cupidité de ces hommes de table, mais de peu de foi. »

Telle est dans notre conscience, la portée de la croyance protestante de Sickingen, et sa mort viendra bientôt ajouter en faveur de notre opinion un bien imposant témoignage.

Après cette profession de foi, fondée sur une étude approfondie et sur une sérieuse réflexion, nous aimerions à donner, dans un extrait de quelques ouvrages de controverse dans lesquels il joue un rôle, un échantillon des procédés qu'avaient adoptés les docteurs de la réforme pour l'expansion de leur doctrine. Mais nous renvoyons les lecteurs au livre de M. Munch, beaucoup plus familier que nous avec les œuvres de la réforme, en sa double qualité d'allemand et de luthérien. Nous ne ferons qu'une seule remarque, et c'est le titre même du chapitre consacré à cette reproduction qui en sera l'objet; ce titre est le suivant: PRINCIPES DE FRANTZ DE SICKINGEN *développés dans les ouvrages de Hutten.* En bonne conscience, ce titre ne serait-il pas plus véridique sous cette autre forme: PRINCIPES D'ULRICH DE HUTTEN *attribués par lui à Frantz de Sickingen?*

Ces ouvrages, dira-t-on, ont été imprimés à Ebernbourg, avec l'assentiment et sous les yeux du chevalier. Cela est réel sans doute, et nous ne prétendrons pas qu'il y ait eu surprise. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a loin de développer soi-même ses principes dans des ouvrages dont on est l'auteur, ou de laisser un ami dont on connaît l'irrésistible puissance d'esprit, faire figurer son nom dans des dialogues destinés à le répandre de plus en plus parmi les masses et à en accroître le prestigieux éclat.

Quoiqu'il en soit du reste de la réalité des principes de Frantz en matière religieuse, il est un fait qui domine toutes

les interprétations, et dans lequel désormais doit se renfermer notre histoire, c'est qu'Ebernbourg devint de plus en plus le centre actif de la liberté de penser et que son châtelain ne tarda pas à prendre tout à fait la tête du parti du mouvement.

Bientôt la part qu'il se disposait à prendre aux événements se dessina d'une manière menaçante. Des chansons audacieuses et des écrits dans lesquels il était représenté comme le héros du jour et le destructeur de la tyrannie politique et religieuse, se répandirent de toutes parts. Les anciennes prédictions, qui lui avaient laissé entrevoir le pouvoir souverain, reparurent avec plus de hardiesse et de persistance. Des pamphlets anonymes dirent hautement que l'empereur, qui se faisait complice du despotisme pontifical, n'était plus l'élu de la nation et qu'il fallait que l'Allemagne affranchie vît le plus solide gardien de ses libertés s'asseoir à sa place sur un trône dont il était le plus digne. Pendant que les uns, restant dans les voies du dogme et de la théologie, défendaient leurs principes par l'argumentation et par le développement artificieux des textes sacrés, pendant que d'autres, employant les armes de la satire et de l'ironie, accablaient leurs adversaires des traits les plus acérés de la moquerie et du sarcasme, pendant que d'autres enfin recouraient aux moyens les plus vulgaires pour séduire l'esprit du menu peuple et abaissaient leur éloquence jusqu'à son niveau pour le charmer par de grossières plaisanteries et d'emphatiques déclamations, Frantz commençait à traiter la question de l'avenir par la voie de la diplomatie et se préparait à la résoudre par la puissance de son épée, irrésistible complément du travail opéré par la puissance de la parole.

CHAPITRE XV.

RÉUNION DE LANDAU. — PROJETS SUBVERSIFS DU CHEVALIER CONTRE LES PRINCES ECCLÉSIASTIQUES.

L'année 1522 s'ouvrit au milieu des efforts passionnés que Frantz multipliait en faveur du triomphe des idées dont il s'était fait le champion; et dès cette époque, abandonnant la pensée de voir l'empereur se mettre à la tête d'un mouvement dont il devait avec raison redouter les tendances, il agissait comme chef de parti avec une entière indépendance, se mettant en rapport direct avec tous les chevaliers de l'Allemagne, excitant leur zèle religieux ou leur ambition, ne craignant pas de leur ouvrir de vastes horizons dans lesquels nul obstacle ne devait les arrêter, et menaçant dans ses plans d'un bouleversement profond les lois de l'empire et les conditions sociales. Deux buts à la fois dominaient dans ses projets, et quoiqu'ils semblassent devoir mutuellement s'exclure, son esprit généreux et fécond en ressources ne les séparait pas l'un de l'autre et faisait une part égale à tous deux dans l'ardeur de ses désirs et dans la chaleur de son dévouement. Ces deux buts étaient l'affranchissement du peuple de la tyrannie qui pesait sur lui, et l'élévation de la noblesse militante à un nouveau degré de splendeur et de puissance. A ses yeux toute l'organisation de la société allemande ne devait pas comprendre d'autres éléments. Au bas de la hiérarchie, le peuple affranchi des entraves qui le retenaient et se livrant en paix à l'exercice de ses devoirs

dans la liberté de sa conscience; au degré supérieur, la noblesse revenue aux conditions d'indépendance et de dignité qu'elle avait perdues, et rendue aux brillantes péripéties de la vie chevaleresque qu'avaient menée les anciens preux. C'étaient des utopies bien dangereuses et bien fausses sans doute, mais cet esprit aventureux, avide d'émotions, s'y livrait avec ardeur et mettait tout en œuvre pour les faire réussir. Pendant plusieurs semaines ses messagers couvrirent les routes de l'empire allant porter dans les châteaux du Palatinat, de l'Alsace, de la Souabe et même du centre de l'empire, des lettres conçues dans les termes les plus expressifs et les plus entraînants pour déterminer la noblesse à s'unir à lui pour défendre, les armes à la main, l'indépendance de la pensée et la liberté de l'Allemagne en ce moment en péril.

De nombreuses adhésions lui donnèrent l'espérance que le temps était venu où il lui était possible d'agir, et il convoqua tous les chevaliers avec lesquels il s'était mis en rapport, à se réunir à Landau, ville du Palatinat qui, par sa position centrale et par les dispositions favorables de la plupart des seigneurs de la province, était le point à la fois le plus commode et le plus sûr pour une semblable assemblée. Un grand nombre de chevaliers se rendirent à son appel, et leur réunion fut aussi considérable par l'importance de ses membres que par leur nombre [1]. On y remarquait les seigneurs de Venningen, de Schwarzbourg, de Dalberg, de Falkenstein, de Windeck, de Stelstein, de Turkeim, Hilchen de Lorch, et une foule d'autres dont les noms paraîtront dans la suite de ce récit. Nul ne songea à disputer à Frantz la présidence morale et effective de cette nombreuse assemblée, et tous se plurent à l'envie à la reconnaître par les témoignages de leur respect et de leur confiance. Selon

---

[1] Barth. Latomus Arlunensis. *Fr. ab Sick. cum Trevirorum obsidio, tum exitus ejusdem.*

l'invitation qui lui en fut faite, il prit la parole et fit le tableau le plus éloquent et le plus passionné de la situation actuelle, des dangers qu'elle présentait et des moyens qu'il était possible d'employer pour en sortir.

Latomus nous a conservé ce discours, en le revêtant d'une forme poétique dont il faut tenir compte, mais en lui laissant un caractère de vérité et de sincérité qui nous engage à en reproduire quelques passages. Après avoir défini en termes brûlants la tyrannie sous laquelle est accablée l'Allemagne, et avoir accusé le pouvoir ecclésiastique de la plus grande partie des maux qu'elle endure, il fait un appel entraînant à la concorde et à l'union, et provoque la révision solennelle des lois de l'empire et l'abrogation de celles qui violent la liberté et la dignité humaines, et surtout les priviléges de la chevalerie. « Tous les règlements et toutes les lois, dit-il, » qui ne s'accordent pas avec la sévère justice, doivent être » avant tout abolis pour nous. Nous allons nous-mêmes » donner des lois et rendre la justice, grâce à l'union qui va » régner entre nous. La guerre sera faite en commun contre » quiconque osera s'opposer aux constitutions que nous » aurons décrétées, et tous les confédérés trouveront dans » l'excellence de la cause qu'ils défendent le droit d'atta- » quer celui qui aura violé un seul article de ces constitu- » tions. Mais pour que nos résolutions acquièrent une sta- » bilité inébranlable, pour que des sentiments douteux ne » puissent laisser la porte ouverte à quelque trahison, pour » que notre commune entreprise ne puisse être compro- » mise par quelque effort que ce soit, jurons tous que la » ligue que nous formons sera maintenue avec une fidélité » à toute épreuve, et que, dans la peine comme dans la joie, » nous serons tous solidaires les uns des autres; que quelle » que soit la fortune que nous réserve la Providence, nous » la regarderons toujours, prospère ou misérable, comme » devant être commune à nous tous, et que les caprices » du sort seront impuissants à rompre notre union che- » valeresque. »

Ce discours fut accueilli par de grands témoignages de sympathie, et des acclamations unanimes prouvèrent à Frantz que le cœur des chevaliers était bien à l'unisson du sien. Tous déclarérent qu'ils étaient prêts à consacrer leur fortune et leur vie à la grande entreprise qu'il leur faisait entrevoir, et qu'ils prêteraient avec joie serment de fidélité aux règlements qu'il leur donnerait dans ce noble but. Sickingen fit aussitôt apporter un exemplaire des livres saints et les engagea avec des paroles dignes et graves à prendre Dieu pour confident et pour gardien des promesses qu'ils se disposaient à faire. Et les chevaliers, la main sur l'Évangile, jurèrent de servir pendant trois ans la cause de la liberté, de lui garder une fidélité inébranlable et de tout sacrifier s'il le fallait pour son triomphe.

Une fois engagés par ce serment solennel, ils durent procéder à l'élection d'un chef, et ce fut sur Frantz que se porta l'unanimité des suffrages. Le pouvoir le plus absolu lui fut déféré pour mener à son gré les affaires de la ligue, choisir le moment favorable pour attaquer, désigner les points sur lesquels devaient être portés les premiers coups, et remplir en un mot le rôle de directeur politique et de commandant militaire sans nul contrôle et sans nulle limite. Puis ils décidèrent que le secret de leurs résolutions serait quelque temps gardé pour leur permettre de tout préparer dans l'ombre et de frapper, quand il en serait temps, leurs ennemis surpris et par cela même à demi-vaincus. Ils rédigèrent en conséquence, pour motiver leur assemblée et pour laisser des traces inoffensives de leurs délibérations, une sorte de code de police qui réglait les rapports des chevaliers lorsqu'une querelle les armait les uns contre les autres et instituait un tribunal arbitral chargé de rétablir la paix. Ce code, sagement conçu et nettement formulé, était du reste une utile institution dont plus d'une confédération avait déjà fait usage, et pouvait parfaitement expliquer le grand nombre de chevaliers qui s'étaient rencontrés à Landau; la

ligue de la Souabe l'adopta tout entier et se trouva bien de l'avoir observé pendant les orageuses et guerroyantes années que vit se succéder une partie de ce siècle. Sickingen fut chargé de rédiger cette convention et s'en acquitta de manière à exciter l'admiration des confédérés. Son œuvre, multipliée par l'imprimerie, fut répandue au loin. Plusieurs des préceptes qu'elle renferme ou des principes qu'elle consacre méritent de trouver ici leur place.

« Les chevaliers qui acceptaient ce règlement et le témoignaient en y apposant leur signature, s'engageaient à ne commettre que les actes qui sont agréables à Dieu, comme au seul être capable, par sa toute puissance, de bénir et de consolider leur alliance ; chacun d'eux, guidé par le sentiment de la charité chrétienne, devait rappeler aux autres par son exemple et par ses conseils ce qui est nécessaire au salut de l'âme, s'abstenant de tout blasphème, de tout excès, de toute chose immorale et déshonorante, et en général de tout ce qui est contraire à la vertu. Les chevaliers conjurés s'engageaient à s'en rapporter uniquement aux décisions prises par l'*Union* dans toutes les contestations qui pourraient s'élever entre eux, et à se montrer toujours prêts à donner à leurs confrères l'assistance la plus dévouée. En cas de différends, le conseil suprême devait nommer deux arbitres pour chacune des deux parties. Si les arbitres et les parties ne parvenaient pas à se mettre d'accord, la question devait être soumise à un autre arbitre qui recevait le pouvoir de la résoudre. Sa sentence prononcée, les membres de l'*Union* devaient faire tous leurs efforts pour la faire accepter pacifiquement par les parties ; mais si cela était nécessaire, elle devenait exécutoire par la force : tous les confédérés devaient lui prêter le secours de leur bras, et il était sévèrement défendu à aucun d'eux de donner assistance à celui qui méconnaissait ainsi ses devoirs.

» La solution des questions qui pourraient surgir entre

les suzerains et leurs feudataires était réservée à des commissions spéciales composées de légistes versés dans la connaissance des lois de la féodalité, et armés de pouvoirs particuliers.

» Les membres de l'*Union* étaient libres de prêter le secours de leurs armes aux princes, aux villes et aux seigneurs dans leurs expéditions de guerre, mais à la condition que les intérêts des confédérés fussent sauvegardés; il leur était de plus recommandé de ne faire la guerre, surtout dans la patrie allemande, qu'avec un extrême ménagement pour la vie et la fortune des vassaux de leurs adversaires, se souvenant que la vie des hommes est un don de Dieu, et que c'est un crime que de la ravir, à moins que l'on n'y soit forcé par le droit de légitime défense ou autorisé par quelque acte de trahison ou de forfaiture. »

Sous l'autorité supérieure de Frantz, plusieurs chevaliers de haute noblesse, choisis parmi ses plus intimes compagnons, étaient chargés de la direction des affaires communes dans chacune des régions ou cantons en lesquels était divisé le pays voisin du Rhin. C'étaient pour le Kriegau [1] les seigneurs Étienne de Fenningen et Guillaume de Sternfels; pour le Westrich [2], Philippe de Helmestatt et Jean de Braubach; pour le Hundsruck [3], Henri de Schwartzenberg et Melchior de Rudesheim; pour le Rheingau [4], Philippe de Dalberg et Friedrich de Flersheim; pour le Wasgau [5], Wolf

---

[1] Le Kriegau ou Kraichgau est le territoire situé sur la rive droite du Rhin au sud du Neckar. Bretten est la principale ville comprise dans ce district qui fait partie du grand-duché de Bade.

[2] Le Westrich est la partie assez boisée et montagneuse qui s'étend à l'est de la Moselle, arrosée par la Simmeren et la Nahe au sud du Hundsruck.

[3] Le Hundsruck est la partie méridionale de l'angle découpé par le Rhin et la Moselle jusqu'à leur réunion, entre Ober-Wesel d'une part et Celle de l'autre.

[4] Le Rheingau est la plaine qui s'étend sur la rive droite du Rhin, de Mayence à Bingen jusqu'aux montagnes du Taunus.

[5] Le Wasgau est la partie montagneuse entre Sarrebruck et Kaiserslautern qui constitue maintenant en partie la Bavière rhénane.

de Turkheim et Baltazar de Falkenstein; enfin pour l'Ortenau[1] Georges de Bach et Wolf de Windeck. On reconnait dans ces noms la fleur de la noblesse rhénane. Plus d'un descendant des conjurés de Landau les porte encore aujourd'hui dans les cours d'Allemagne précédés des titres nobiliaires les plus imposants.

Ces chevaliers, réunis en conseil sous la présidence du chef suprême, réglaient toutes les affaires de l'association et décidaient les mesures à prendre dans son intérêt. Les décisions n'étaient soumises à nul contrôle. Chacun d'eu avait en outre, dans sa région, un rôle personnel qui devait commencer par être un rôle de conciliation, mais qui pouvait aussi devenir répressif vis-à-vis de tous les membres entre lesquels s'élevait quelque contestation. C'était, en un mot, l'application en petit et au bénéfice d'une contrée de l'Allemagne, des principes de haute police qui régissaient l'empire. Frantz s'y attribuait les fonctions de l'empereur, son conseil, celles de la chambre impériale. Presque toute la ligue de Souabe adhéra aux résolutions de Landau, du moins à la partie qui en fut rendue publique, et cette adhésion suffit pour donner au chevalier une autorité immense non-seulement dans l'ordre moral, mais aussi dans l'ordre des faits. Il n'y avait plus alors dans l'Allemagne un prince, sinon ceux du rang le plus élevé, dont la puissance pût entrer en comparaison avec la sienne.

Ce fut alors, au moment ou Frantz était élevé au plus haut degré de la faveur publique et où son étoile jetait le plus vif éclat, qu'un artiste de génie dont le burin a autant illustré l'Allemagne que l'épée de ses meilleurs chevaliers, Albert Durer, consacra à la reproduction des traits du chevalier une planche qui est restée justement célèbre

---

[1] L'Ortenau comprend le pays situé sur la rive droite du Rhin entre le Brisgau et le marquisat de Bade.

sous le titre du *Chevalier de la Mort.*[1] Sickingen y est représenté dans l'appareil de la guerre, précédé par la Mort qui lui montre un sablier bientôt vide et poussé par le diable qui accélère sa marche. On admet assez généralement que le célèbre artiste a voulu pronostiquer la fin funeste à laquelle est fatalement réservé quiconque fait abus de la force; et cette explication est bien conforme au caractère si profondément philosophique de l'auteur de la *Mélancholia.*

Les ennemis du chevalier, et ils devaient nécessairement être nombreux, n'hésitaient pas à lui attribuer hautement les projets les plus subversifs et à prévoir les plus effrayantes conséquences des entreprises que lui inspirait son ambition. D'après des accusations qui n'étaient peut-être pas dénuées de toute vraisemblance sinon de tout fondement, Frantz ne craignait pas de rêver son élévation au pouvoir suprême sur les ruines de l'organisation politique et religieuse de l'Allemagne, et les attaques dont les princes ecclésiastiques allaient être l'objet de sa part, n'étaient que le prélude d'envahissements plus osés encore aboutissant à une révolte générale sous le drapeau de la liberté de pen-

---

[1] M. Munch en parle comme d'un monument consacré par Albert Durer à la gloire d'un chevalier qu'il aimait, et dit qu'il le plaça dans son œuvre entre la Mort et le Diable pour indiquer qu'il ne craignait ni l'un ni l'autre. Quand on a jeté les yeux sur l'image dont nous parlons, une semblable illusion est bien vite effacée. Le chevalier, le visage soucieux et contracté, chevauche lentement, une longue lance sur l'épaule. A côté de lui se tient la Mort sous la forme d'un vieillard décharné, portant une longue barbe et une couronne entrelacée de vipères. Elle lui montre un sablier qu'elle semble s'apprêter à retourner. Derrière lui marche un être effroyable à museau de bête féroce, armé de longues cornes et supporté par des jambes de bouc. Une de ses mains est appuyée contre le dos du chevalier, il le pousse en avant, et une joie infernale brille dans son regard. Peut-on croire, en présence d'une représentation semblable, qu'il y ait eu pour l'inspirer un sentiment semblable à de l'amitié, à de l'admiration ou à du respect. On s'étonnerait, du reste, de trouver le culte de la force brutale dans le cœur si profondément doux, honnête et réfléchi de l'illustre graveur de Nuremberg.



FRANTZ DE SICKINGEN.

ser et de l'indépendance absolue. En même temps que des pamphlets violents, répandus contre la prétendue tyrannie des électeurs ecclésiastiques, ne craignaient pas de faire peser sur l'empereur la responsabilité des maux qui affligeaient l'Allemagne, et qu'ils élevaient aux nues le courage, le génie de Frantz et de ses amis, d'autres publications, en réponse à celle-là, déversaient sur eux tout ce que la raillerie la plus amère et la haine la plus mortelle ont de traits acérés. Les catholiques, il faut bien le dire, n'avaient que de trop bonnes raisons pour comprendre dans leur exécration les docteurs d'artifices qui avaient perverti la conscience publique et empoisonné la foi, et les soldats recrutés au nom de l'erreur pour en étendre les progrès et en consolider les effets funestes.

Un mot qui courut l'Allemagne à la mort de Frantz et qui sortit comme un soupir de soulagement en même temps que comme un vœu et une espérance du cœur de tous les ennemis de la réforme, est une manifestation frappante de ces inquiétudes et de cette méfiance: « Voilà le faux empereur mort, disaient les chrétiens restés fidèles à la tradition apostolique, Dieu veuille que le faux pape ait maintenant une pareille fin. »

Les auteurs protestants qui ont parlé de Frantz de Sickingen déploient beaucoup d'efforts pour laver sa mémoire de ce reproche d'excessive ambition et de cette tendance à une perturbation générale de l'empire pour élever sa fortune à un plus haut degré. Ils veulent n'en faire que le porte-glaive de la réforme et le soldat désintéressé et purement dévoué de la liberté de conscience. Il ne me semble pas possible que là se soit borné le rôle qu'il ait aspiré à jouer. Il était avide d'honneur et de gloire sans doute, et son ardente imagination se complaisait aux emphatiques éloges que les diserts et habiles docteurs du luthéranisme lui prodiguaient sous toutes les formes. Mais ces comparaisons bibliques dans lesquelles il se voyait transformé, non-seulement en

Gédéon et en Josué, mais aussi en David et en Judas Macchabée, devaient produire sur son orgueil une dangereuse excitation. Tant d'encens brûlé devant lui ne pouvait guère ne pas lui monter à la tête. D'ailleurs était-ce la première fois qu'on aurait vu un simple gentilhomme s'élever au pouvoir suprême à force de courage et de génie? Rodolphe de Habsbourg n'était pas, en 1240, un beaucoup plus grand seigneur que lui, et il avait fait souche d'empereurs. Tout en n'attachant pas à ce sentiment plus de prix qu'il ne convient de le faire à une opinion qui, après tout, n'est jamais qu'hypothétique, on peut du moins affirmer que dans ses rêves les plus modestes le titre de prince-électeur de Trèves avait dû lui paraître s'adapter merveilleusement à son nom, et que l'investiture de cette principauté, investiture donnée par son épée en attendant une consécration plus régulière, était à ses yeux l'infaillible et bien juste couronnement de la guerre qu'il se proposait d'entreprendre. Il en fera du reste l'aveu lui-même dans le cours de cette guerre.

Avant d'en arriver à une rupture ouverte et au milieu des préoccupations à la fois politiques et religieuses qui remplissaient sa vie, Frantz avait soigneusement préparé les voies qui devaient l'amener au résultat désiré, et un de ses principaux motifs de confiance consistait dans la faveur avec laquelle le cardinal-archevêque de Mayence s'était prêté à ses projets. C'est une étrange contradiction que celle qui se fit voir alors dans la conduite d'Albrecht de Brandebourg. Resté en apparence fidèlement attaché à la foi catholique, et adversaire déclaré des doctrines de Luther, il reçoit les confidences de Frantz et l'encourage à donner suite à ses projets; une correspondance établie entre lui et plusieurs seigneurs du parti de la réforme ne laisse pas de doute sur sa duplicité. Il laisse entrevoir son acceptation du titre de primat de l'église allemande réformée; la sécularisation du chapitre de Mayence ne lui semble pas présenter de difficultés. On lui parle même de la convenance qu'il y aurait à

le voir prendre une femme dans une famille princière, et il ne s'en effarouche pas trop. En même temps il exhorte ses diocésains à rester fidèle à la religion catholique et à repousser avec horreur tout ce qui serait de nature à altérer la pureté de leur foi ; mais il recommande à ses prêtres d'éviter toute parole injurieuse au sujet de Luther et de ses adhérents, et d'attendre, pour former leur jugement, que l'empereur ait prononcé sur les accusations d'hérésie qu'on élevait contre lui.

Mais parmi les autres princes du voisinage il en était peu qui fussent sympathiques aux projets dont il était si facile de prévoir la prochaine explosion. Plusieurs d'entre eux, l'électeur de Hesse à leur tête, avaient eu à souffrir des premières entreprises de Frantz, et avaient à peine cicatrisé les blessures qu'ils avaient reçues de lui. Un sentiment de juste inquiétude se joignait à la jalousie que devait leur faire éprouver l'incroyable rapidité avec laquelle un simple chevalier s'était élevé à un si haut point de fortune. Ils ne pouvaient pas considérer d'un œil tranquille cette agitation générale dont il semblait que toute la société renfermât les dangereux germes et dont les premiers symptômes n'étaient que trop caractérisés. Le besoin d'indépendance que ressentait la bourgeoisie, les vagues et menaçantes rumeurs qui passaient dans le peuple, la tendance de la chevalerie à rétablir la souveraineté de la force des armes, ainsi qu'aux temps héroïques, les principes destructeurs de toute tradition et de toute loi que répandaient les novateurs dans la foi, et sur lesquels, comme il arrive toujours, des sectaires exaltés renchérissaient encore au point d'arriver bientôt à la négation absolue, tout cela formait un tableau d'un aspect véritablement sombre et bien fait pour éveiller de sérieuses sollicitudes chez les princes qui voyaient le flot monter autour de leurs trônes et menacer de les submerger.

Le prince-électeur de Bavière, le bon duc Louis auquel Frantz avait été redevable, dans le cours de sa carrière, de

si importants services, ne fut pas le dernier à interposer son influence et à présenter de sévères observations que son rang et ses bienfaits passés justifiaient également. Mais le chevalier ne répondit que par de vagues protestations de respect et de dévouement, et ne changea rien à ses dispositions. Dès lors, une ligue formidable se forma dans les esprits contre ces incorrigibles ennemis de tout ordre et de toute loi dont il ne craignait pas de se faire une éclatante personnification. Les princes menacés dans leur pouvoir, les bons catholiques menacés dans leur foi, s'unirent dans la manifestation publique d'une haine dont Frantz de Sickingen et Ulrich de Hutten assumaient tout le poids sur leur tête. Les réunions princières, les conciles provinciaux, les diètes impériales furent le théâtre des plus amères et des plus violentes protestations; on y ébaucha les plans d'une vigoureuse résistance; on y prépara des ligues faites pour répondre à celle de Landau, et on ne négligea rien pour mettre bien dans leur jour les projets subversifs du chevalier et de ses amis et pour les rendre odieux à l'opinion publique. Mais c'était surtout l'électeur-archevêque de Trèves, Richard de Greiffenklau, qui, le premier menacé des éclats de l'orage, se plaignait avec le plus d'amertume de celui qui s'apprêtait à le déchaîner sur lui. Il faisait tous ses efforts pour obtenir qu'une expédition fût immédiatement dirigée contre ces perturbateurs de la paix de l'empire, et qu'on les mît hors d'état de réaliser leurs désastreux projets. Mais les princes avec lesquels il avait contracté alliance, Louis de Bavière et Philippe de Hesse en particulier, trouvaient imprudent de provoquer la tempête que quelque circonstance imprévue pouvait encore dériver, et lui conseillaient, à leur exemple, de tout préparer pour la résistance, sans assumer sur lui la responsabilité des premières hostilités.

Pendant que les ennemis de Frantz manifestaient ainsi contre lui leur légitime inquiétude, son parti redoublait de résolution, de zèle et de dévouement à sa personne. L'ar-

chevêque de Mayence lui avançait une forte somme d'argent et autorisait les lansquenets de sa garde à passer à son service; le duc de Lorraine, ami dévoué de la France, ne pouvait voir qu'avec joie tous les événements capables d'ébranler Charles-Quint et d'affaiblir sa puissance, aussi donnait-il à son pensionnaire les plus cordiales excitations; Strasbourg et la plupart des villes libres du Rhin où la réforme avait pris droit de cité, lui faisaient toutes leurs offres de service; les nombreux chevaliers de l'union de Landau lui constituaient une belle et solide armée bientôt grossie d'un grand nombre des membres de la confédération de Souabe qui avaient été ses frères d'armes et dont ses brillantes qualités militaires avaient fait ses admirateurs et ses amis dévoués. Enfin tout ce qui était disposé en faveur de la réforme, tout ce qui, par conviction ou par intérêt, s'était attaché à Luther et à ses principes, était de cœur avec Frantz et lui constituait un véritable parti national en Allemagne. Tout était donc préparé, et il pouvait agir sans plus attendre.

Il réunit les principaux chefs des confédérés et les prévient que le moment d'agir est arrivé [1]. Il leur développe les principes au nom desquels ils vont entreprendre cette guerre, fait valoir l'humiliation qu'il y a pour eux, nobles de race et hommes de guerre, à se trouver sous l'autorité des princes ecclésiastiques dont la hauteur n'est pas justifiée par la susupériorité militaire, la seule que puisse accepter un vrai gentilhomme. Il leur montre les empiétements successifs du clergé sur leurs droits, leurs priviléges les plus précieux tombés entre les mains des prêtres, et leur déclare qu'il est temps de les reconquérir. Puis, passant en revue les prélats contre lesquels va s'exercer leur courage, il leur indique l'archevêque de Trèves comme celui qui doit le

[1] Bart. Latomus. — Lunig. *Archives impériales* T. XII.

premier être atteint par leurs coups. Plus d'une raison péremptoire justifiait le choix que Frantz avait fait de cet adversaire. Il pouvait avoir quelque espérance que l'empereur se montrerait peu empressé de réprimer une tentative dirigée contre un prélat auquel il conservait une profonde rancune. Personne en effet n'avait oublié la manière énergique dont l'archevêque Richard avait combattu à la diète électorale les prétentions de Charles, et les paroles peu favorables à ce prince qu'il avait hautement prononcées.

De plus, le chevalier, malgré une parenté assez rapprochée que la commune alliance des Folrath avait mise entre eux, portait au prélat une haine que n'avaient pas amoindrie les démarches qu'il lui avait vu, dans les derniers temps, diriger contre lui. Il sentait en outre que parmi les princes ecclésiastiques il n'en était pas un qui, par son caractère et son énergie, fût à la hauteur de Richard de Greiffenklau, et il se disait qu'en ayant raison de lui il porterait le coup le plus décisif à la résistance qu'on pourrait essayer de lui faire. Enfin, en se plaçant au point de vue des querelles religieuses qui n'occupaient peut-être pas la première place dans les pensées du chevalier, mais qui étaient étroitement liées à sa politique, l'archevêque Richard était encore l'homme qu'il importait par-dessus tout d'abaisser au plus vite, à cause de la fermeté énergique et inébranlable qu'il opposait aux dangereuses doctrines des amis de Frantz. Nul, en effet, à cette époque féconde en défaillances, ne se montra plus fidèlement attaché à l'inviolable pureté de la foi catholique que cet illustre évêque, à la fois grand par les sentiments du cœur et par les décisions de l'esprit, que l'on vit à l'heure du danger vaillant homme de guerre, comme on l'avait vu profond politique et le modèle des princes et des prélats de son temps.

Les confédérés, enflammés par le discours de Frantz, adoptèrent complètement ses vues. Il les invita à retourner dans leurs burgs pour se disposer à une ouverture prochaine

des hostilités, et hâta activement les derniers préparatifs qui lui restaient à faire. Il entoura de nouveaux fossés ses forteresses, y réunit de vastes approvisionnements en vivres et en munitions de guerre, et comme son titre de capitaine impérial et le rôle important qu'il avait joué dans la dernière guerre lui donnaient un caractère officiel favorable à la dissimulation de ses projets, il déclara qu'il levait une armée pour combattre, en France, sous les drapeaux de l'empereur, ainsi qu'il l'avait fait quelques mois plus tôt [1], et put, sous

---

[1] L'empereur lui avait réellement adressé une invitation à lever pour son compte une armée et à venir avec elle servir sous ses ordres contre le roi de France. Voici le texte de cette invitation qui est contenue, sous le n° LXXVIII, dans le *Codex Diplomaticus* (t II), de M. Munch.

« Charles par la grace de Dieu Esleu Empereur touiours Auguste etc.

« Ame et feal, Sur les parolles et affaires que nous avons prochainement a Whornies et Mentz propose avons conclu de vous envoyer avec deux mil gens darmes a cheval et quinze mil pietons contre le Roy de France desirans sur ce tres affectueusement que vuelliez Recueillier le dit nombre de gens darmes et sans delay a prester assavoir avec gens darmes a cheval Jusques au nombre de deux mil de gaiges ou sallaires, et entre tous telz gaiges ou soldees, et quant aux pietons au nombre de quinze mil de gaiges et soldees, seroñt conteez et compries les gaiges et soldees des capitaines et autres doubles payes et non oultre, et en ce bien garder et prendre soing que les dits gaiges et doubles payes soient au dit nombre Raissonnablement employes pour eviter la superfluite des payes, afin que les dits gens et cheval soient augmentez, et apprehendes le tamps le plustost que pourrez deulx Recueillier et convenir avec eulx espetialement avec les pietons, et sur tous les affaires tellement a dresser que seres certain avec eulx sur le Jour de saint Jacques au plus tard sur le premier Jour Daoust prochainement venant a Didenhoven (*a*) ou se ne povez bonnement venir a Didenhoven que venez en ung des aultres plus prochaines villes ou villaiges allentour du dit Didenhoven, en ce faisant nous accomplirons sans contredire lappointement traictie et accord que aurez fait avec eulx et tout ce que conclures avec les dits gens de guerre voulons perfaictement entretenir et pour ce faire nous donnons plaine confidence et sommes certain que menerez les affaires feablement a nostre honneur et prouffit, Et ce fait nous vous envoyerons largent a susdit Jour et lieu pour leur payement et avec notre entiere deliberation comment debvrez gouverner les dits gens de guerre aussi comment votre personne sera entretenue, en quoy ne trouverez aucune

(*a*) Thionville.

ce prétexte, faire affluer à Ebernbourg une foule de soldats, reitres ou lansquenets, que sa réputation attirait vers lui, indépendamment du but de l'expédition qu'il projetait et des principes au nom desquels il s'armait.

Un terrible accès de goutte vint le surprendre au milieu de ces derniers préparatifs. Mais Frantz avait une de ces natures d'acier sur lesquelles le mal physique n'a pas de prise. Dans l'impossibilité de marcher ni de monter à cheval, il se faisait porter en litière, et son infatigable activité lui donnait la force, malgré ses douleurs, d'être partout, de pourvoir à tous les besoins, d'organiser tous les services. Cette atteinte lui donna bientôt un peu de relâche sans cependant le quitter tout à fait, et cette amélioration lui suffit pour donner enfin le signal de la rupture. Il avait alors sous ses ordres plus de dix mille fantassins et cinq mille cavaliers, avec une artillerie admirable; le duc de Brunswick lui permit de joindre à ses troupes quinze cents cavaliers qu'il licencia exprès dans cette intention.

Ces forces étaient déjà imposantes, mais il savait qu'elles seraient bien vite augmentées par de nombreux volontaires aussitôt que le premier bruit de bataille aurait retenti et que l'Allemagne aurait vu la victoire une fois de plus fidèle à ce drapeau qu'elle avait si souvent favorisé.

---

faulte, et ne vous vueilliez point envoyer de ce que presentement ne vous envoyons argent, ne laissier pour ce de Recueillier et amener les dits gens darmes mais eulx asseurer et prometire bon et vray payement car nous vous voulons en ce point entretenir et donner notre foy et le Recognoistre a eulx et espetialement a votre personne tellement que vous et les gens darmes de ce bien se contenterons et serviront sans aucun leur dommaige ainsi que votre serviteur Pierre Scheer la ouy de notre bouche et que par lui meismes entenderez Parquoy vous monstrez en noz affaires ainsi comme avons en vous la parfaicte confidence et voulons ce vers vous Recognoistre sans en nulle maniere vous oublier, Donne en notre ville de Bruxelles en brabant le IV Jour de Jouillet Lan XV. C. XXII de nos Regnes le III Ainsi signe Carolus, et aussi de la propre main de sa mageste soubz escript « Francisque faictes en ce le mieux nous vous tiendrons bonne foy et le recongnoistrons noz propres mains, » soubzsigne par Hannort, Et sur le doz est escript, A notre ame et feal Francisque de Sickingen notre conseillier chambellan et capitaine.

CHAPITRE XVI.

DIFFICULTÉS DE FRANTZ AVEC L'EMPEREUR AU SUJET DE SES OBLIGATIONS.

Avant d'entrer dans le récit des événements militaires qui vont désormais se succéder sans interruption, il nous reste à compléter l'histoire des relations du chevalier avec l'empereur au sujet des deux obligations qui lui avaient été souscrites par ce prince. La foire du carême à Francfort s'étant passée sans que la première dette de vingt mille florins d'or ait été acquittée conformément aux promesses qui lui avaient été faites, Frantz présenta à Charles-Quint ses justes réclamations. Il reçut en échange une nouvelle promesse pour la foire de septembre, en la même ville [1], accompagnée d'une lettre de Sa Majesté [2], d'une autre de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas [3], et d'une troisième du comte de Hochstrasse, grand-maître de la cour impériale [4], dans lesquelles respirait le sentiment de la plus amicale bienveillance, et datées toutes trois de Bruxelles, le 25 avril 1522.

---

[1] Munch. Volume de preuves, p. 113.
[2] id. id. id.
[3] id. id. p. 114.
[4] id. id. p. 115.

Voici le texte de cette obligation et de ces trois lettres :*

Nous charles etc. Confessons pour nous et nos heritiers par ces presentes Et savoir faisons a tous qu'il appartiendra Comme cy devant notre ame et feal conseillier et chambellan Francisque de Sickingen pour subvenir a nos vrgens afferes nous a preste comptant la somme de vingt mil florins de Rin dor en bon or et que nous seyons envers luy obligiez de a la foire de Francfort en Caresme dernier passee Iceulx vingt mil florins dor luy Rendre payer et Rembouser Ce que obstant les grans despens et deboursemens que de puis nous sont survenuz et dont sommes grandement chargez en ceste presente guerre contre le Roy de France ne sest peu faire ne accomplir Et que notre vouloir et Intention est neantmoins que que le dit de Sickingen soit dicelle somme le plustost que possible et comme Raison est et tenus sommes paye et contente, Que eussuivant ce avons au dit de Sinckingen promis et par ces presentes promettons en parole dempereur que nous ou nos heritiers payerons sans aultre delay a luy ou a ses heritiers le dits vingt mil florins en bon or au premier Jour Daoust prochain venant Et ce en notre ville Imperiale de Francfort Ou du moins leur ferons a Icelluy Jour sans leurs coustz frais ne despens baillier et exhiber bonnes et seures lettres de chambge Par vertu desquelles les dits vingt mil florins leur seront certainement a la prochaine foire en Septembre payez et delivrez soubz l'obligation de tous nos biens, sans maleugier, En tesmoing de ce nous avons fait appendre notre seel a ces presentes, Donne en notre ville de Bruxelles en Brabant le XXIV Jour Daperil Lan XV. C. XXII.

Chier et bien ame En eussuivant ce que Lempereur mon seigneur et nepveu Vous envoye avec cestes certaine son obligation de XX Mil florins de Rin dor que sa mageste Vous est Redevable A cause de semblable somme que luy avez preste comptant et que avec ce Il Vous escript Desirant que veulliez accepter le payement des dits vingt mil florins sur le premier Jour Daoust en la ville de Francfort Selon le contenu de ses dites lettres et obligations Et que comme meismes povez penser Il est cause de ceste presente guerre tellement chargie et traveillie que pour ceste fois Impossible luy est Recouvrer les dits deniers Aussi que savons que le vouloir et Intention de sa maieste comme semblablement avons de

luy commandement est de Vous faire le dit payement selon sa dite obligation sur le premier Jour Daoust en la dite ville de Francfort Nous désirons de Vous tres a certes que pour tant peu de tamps vueilliez avoir la patience et le payement dieeulx vingt mil florins dor prendre et accepter aux temps et lieu que dessus Et nous ordonnerons que Icelt payement Vous sera au dit Jour certainement fait et servi Et tiendrons main que sans nulle faulte ne autre deley le tout sa complira Dont vous povez entierement fyer et sur ce Vous demonstrer de bonne veiullie, Si ferez a Lempereur et a nous chose bien agreable qui sera envers vous. Recogneu Donne a Bruxelles en Brabant le XXV Jour Daperil Lan XV. C. XXII.

Chier et feal Comme cy devant vous ayons escript touchant les vingt mil florins dor que pour subvention de certains noz grans et urgens affaires nous avez prestez comptant Lesquels vous debvoient estre payez et Remboursez a la foire de Francfort en Caresme dernier passe Et de ce brief vous faire et envoyer moyen et advertissement comment pourriez diceulx estre paye et Rembourse Dont votre serviteur Peter Scher nous a dilligemmént poursievy Et aussi que avons faite toutte dilligence a nous possible de vous payer et Rembourser des dits vingt mil florins dor Toutes voyes a cause des grans fraiz et depens dont pour le present sommes chargiez Ne Jusques oires este possible dy servir ny satisfaire, Et veu que pour lheure telle Impossibilite est vers nous et que Jusques maintenant vous vous etes en toutes choses demonstre voluntaire et avec nous en bonne patience, Nous vous envoyons avec cestes notre obligation, Par laquelle nous nous oblesgeons envers vous, de au premier Jour Daoust prochain venant vous payer a Francfort les dits vingt mil florins en bon or Ou du moins de au dit Jour et au meisme lieu de Francfort vous baillier et delivrer en voz mains bonnes et seures lettres de chambge Par vertu desquelles les dits vingt mil florins dor voust seront a la prochaine foire en Septembre payez et delivrez. Si desirons de vous sélon que en vous nous confians et prions bien a certes que pour tant peu de tamps veulliez avoir la patience et notre obligation prendre de bonne part, Nous avons devers notre tres chiere et tres amee Dame et Tante Dame Marguerite Archiducesse Dautrice Douaigiere etc. alaquelle avons presentement en notre absence commis le gouvernement de ces noz pays de par deca ordonne de ce tamps pendant

Recouvrer les dits deniers Affin que le payement comme dessus et au terme que dit est vous soit sans nulle faulte et sans plus delay fait et furniz. Sur quoy vous vous povez aussi entierement fyer Et en ce vous demonstrer tel comme en vous avons notre confidence; Si nous ferez chose agréable que envers vous Recognoistrons, Donne en notre ville de Bruxelles en Brabant le XXV Jour Daperil Lan XV. C. XXII.

Messire Francisque mon bon amy En eussuivant que Lempereur notre Seigneur vous envoye avec cestes certaine son obligation de vingt mil florins de Rin dor que sa mageste vous est Redevable a cause de semblable somme que lui avez preste comptant et que avec ce Il Vous escript desirant que vueilliez accepter le payement des dits vingt mil florins sur le premier Jour Daoust en la ville de Francfort Selon le contenu et obligation de sa majeste, Et que comme meismes povez penser Il est a cause de ceste presente guerre tellement charge et traveille que pour ceste fois ne lui est possible Recouvrer les dits deniers Aussi que scay le vouloir et Intention de sa Maieste le dit payement vous estre certainement fait selon le contenu de sa dite obligation sur le premier Jour Daoust en la dite ville de Francfort Je vous prie affectueusement que veulliez considerer Limpossibilite de sa Maieste et pour luy complaire vous contenter du dit payement Jusques au terme que dessus Car sa maieste a commande a madame Dame Marguerite comme en son absence Regente et gouvernante des pays de par deca de ce tamps pendant Recouvrer les dits Deniers Affin que Icett payement vous soit sans plus delay au dit terme fait et furny A quoy lealment Jayderay et memployeray denancher la matiere dont vous povez franchement en moy fyer, Et en ce vous demonstrer voluntaire, Si ferez a Lempereur chose agreable que sa mageste Recognoistra Et de ma part envers vous le deserriray, de Bruxelles en Brabant le XXV Jour Daperil Lan XV. C. XXII.

Or, la foire de septembre ne fut pas plus favorable à Frantz que ne l'avait été celle du carême, et Marguerite d'Autriche lui demanda [1] un délai de quelques semaines auquel il fallut bien qu'il se resignât. Cette lettre était ainsi conçue:

---

[1] Munch. Preuves, p. 117.

Chier et bien ame Comme par le commandement de Lempereur mon Seigneur et nepveu vous deussions le premier Jour Daoust dernier passe avoir envoye en la ville de Francfort les vingt mille florins dor que pour ses affaires necessaires lui avez preste comptans Ou de Iceulx deniers vous payer a ceste presente foire de Septembre au dit Francfort Nous avons sans espargner aucuns frais ou dommaige fait et adhibe toute diligence de povoir Recouvrer les dits deniers Mais obstant plusieurs aultres grans déboursemens et despens dont sommes meistenant en ceste presente guerre de par sa mageste chargee ne les avons jusques aores en maniere quelconque sceu Recouvrer et encoires pour ceste heure nous sommes mis en ung tel besoigne que pour en fin de ce mois de Septembre certainement avoir les dits vingt mil florins dor Et Iceulx sans plus tarder vous envoyer a noz peril et fortune par Jaques Villinger et Jehan Renner conseillers de sa majeste Et veu que Icett payemment Nous retenons les dits Villinger et Renner devers nous et que ce ne passera le terme de trois sepmaines Aussi que entendons de sans faillir vous tenir promesse, Nous desirons et vous prions que pour complaire a Lempereur et a nous nayez pour si petit delay ny provez aucun Regret Ains que veullies avoir la patience et vous porter et demonstrer envers sa mageste et a nous chose agreable Ce que sa Mageste et nous envers vous Recognoisstrons Notre desir est aussi que Incontinent envoyes ung votre serviteur devers nous qui prende garde que au payement et delivrance des dits deniers nayt aucune faulte et que Iceulx Il face pacquier comme Il appartiendra Donne en Anvers le XIII de Septembre Lan XV. C. XXII.

Au mois d'octobre suivant elle lui écrivit de nouveau pour lui dire que les circonstances politiques ne permettaient pas à l'empereur de tenir sa promesse et qu'il le priait d'accepter la rente de la somme qui lui était due, au taux d'un pour seize, jusqu'à la foire de carême suivante, époque à laquelle il pensait pouvoir s'acquitter envers lui [1]. Voici cette dernière lettre de la tante de l'empereur :

Chier et bien ame Nous vous avons nouvellement escript desi-

---

[1] Munch. T. II, p. 117.

rans vouloir Jusques la fin du mois de Septembre dernier passe Desister de la poursicalte du payement des vingt mil florins dor que pour les affaires necessaires de Lempereur mon Seigneur et neveu avez preste a sa mageste Lesquels vous debvoient au lieu de Francfort le premier Daoust dernier passé estre payes ou vous delivrees lettres de chambge souffissante de Iceulx vous payez a la foire du dit Francfort ou du Septembre dernier passe En quoy pour complaire a la dite mageste et a nous vous vous estes demonstre de bonne veullie et sur ce envoye devers nous votre serviteur Peter Scheren pour les dits deniers veoir pasquier et Resepvoir Ce que au nom de Lempereur avons pries de bonne part, Et est vray que des dits vingt mil florins sommes este fournye, Pour Iceulx vous payer et delivrer Mais a cause des gens de guerre tant allemans espaignars que autres estans par decha soubz Lempereur allencont des francois Nous est survenue telle charge quil nous a convenue employer les dits deniers a lentretenement diceulx gens et subjectz de Lempereur en grande doubte et perplexite, Et ne doubtons point que se fussiez este put voyant tel danger et necessite vous meismes que leal serviteur de Lempereur pour quel vous reputons et recognoissons, eussiez prestez les dits deniers pour contrevenir et empeschier ung semblable apparent dommaige et destruction Avec ce nous avons presentement Icy en devers nous assemblez les estaz du pays de Brabant et a Iceulx de par Lempereur Instamment Requis donner et accorder a sa mageste quelque bonne somme de deniers pour entretenement de cette presente guerre et aultres affaires necessaires Et eussions en vraye confidence et espoir quilz se deussent a recondescendre pour vous avoir peu payer les dits vingt mil florins dor Mais ont sur ce faitz Reffuz Par ce quilz voyont que Icelle guerre pourra aucunement durer et veullent a ceste cause pousvoir et furnir a la necessite de toutes frontieres contre les enemis et par leurs mains meismes payer les gens de guerre, Autrement ne pevent Ilz presentement faire a Lempereur ayde Et veu que ceste argent et notre espoir nous est en Iceulx deux endrois failly et que a ceste cause ne vous povons pour ceste fois fer le dit payement en avons Regret et deplaisir Car nous entendons bien que lealment avez prestez les dits deniers et diceulx par certain temps sans aucun prouffit este prive et destruict et aussi que possible vous estes presentement diceulx deniers Indigent et en disette Parquoy et affin que voyez que le vouloir et Intention de Lempereur et

et de nous ne soit aultre, Sy non que des dits deniers soyez paye et contente, Nous desirons que pour Iceulx vingt mil florins dor vueilliez prendre et accepter certaines Rentes, Et en ce cas vous baillerons ou nom de Lempereur XVI florins ung florin de Rente dont souffissament vous assignerons et asseurerons sur le Revenu de ce pays de Brabant Et avec ce vous prometterons que toutes et quantes fois apres la fin du premier an vous Requereres Lempereur de descharger et Rascheter la dite Rente que lors ung demy apres votre dite Requeste paye la somme principale avec la Rente eschoue Et se ne vous est convenable de accepter la dite Rente que vueilliez domques pour complaire a Lempereur attendre le payement des dits vingt mil florins dor Jusques la prochaine foire de Francfort en Caresme et sans faulte nulle les vous payerons lors sans aucuns vos fraiz ne despens, Et avec ce pour le temps passe et a cause de votre leale attende vous ferons faire quelque gratieulx don et Recompense et affinque du dit payement soyez asseure Nous mettrons et engaigerons Icy en Anvers es mains de tel marchant que vous denommeres certaine bonne baghe et Joyaulx de pyerryes dor et dargent valissant plus de XXX Mil florins, Par telle maniere et condition Que se le payement des dits XX mil florins dor ne vous est fait en dedens la dite foire de Francfort en Caresme que lors prenez la dite baghe en voz mains et Icelle engaiges vendez alieuez ou en vses en aultre maniere selon que bon vous semblera affin que per ce moyen soyes des dits vingt mil florins dor ensamble de tous fraiz coustz et despens certainement paye et satisfait Si veuilliez avoir Regard aux grans affaires esquels sommes presentement de par sa mageste et accepter lung diceulx moyens et conditions veu meisment que en ce faisant ne povez Riens perdre Et que Jusquez oires avez en ce et autres choses bien et lealement serri Lempereur et sa maieste le recognoistra envers vous et les votres.

Touchant ce que vous estes presentez et offert En cas que Lempereur ou le Roy Dangleterre eussent besoing des gens de guerre que avez eu devant Trier que en ce cas vouldrez Iceulx amener Nous avons dicelle votre offre et presentation adverty sa mageste et le dit Sieur Roy ce que sans faulte Ilz prendront de bonne part Et veu que le tamps dyver est sur main et que lon pourvoyera seullement aux garnisons Ilz nous feront Respondre comment pour leste prochain Ilz voudront en ceste endroit Renger et conduire Au Regard de la Reste de votre provision Nous serions bien enclins le vous

payer Mais pour les causes et Raisons que dessus ne le savans pour le present faire Laquelle neantmoins le plustost que possible sera ordonnerons Icelle vous estre satisfaction et desirons que pour ce delay nayez aucune malveillance Ains le prendre de bonne part Donne en Anvers le XV Jour Doctobre Lan XV. C. XXII.

Or, on verra, en arrivant à cette époque, par suite de quels événements l'empereur devait être affranchi de l'obligation de payer des dettes qui avaient exigé de sa part bien des frais de correspondance, mais qui ne devaient rien lui coûter au-delà.

CHAPITRE XVII.

GUERRE DE FRANTZ AVEC L'ARCHEVÊQUE DE TRÈVES [1]

Frantz, on le sait, était peu difficile sur le choix des moyens à employer pour faire naître une querelle nécessaire à ses intérêts. N'ayant pas avec le prélat de difficultés personnelles capables d'aboutir à la guerre, il en emprunta une à deux de ses amis, et le résultat cherché ne se fit pas attendre. Hilchen de Lorch[2] et Gérard Borner, tous deux chevaliers et apparte-

---

[1] Sources. — *Historiola Fr. de Sick.*, par Thomas Leodius. — *Annales de Trèves*, par le P. Brower. — *Siége de Trèves*, (actio memorabilis...) par Barth. Latomus. — *Histoire d'Allemagne*, du P. Barre, etc., etc.,

[2] Jean Hilchen de Lorch était l'un des plus braves hommes de guerre de son temps. Il fit avec distinction la guerre contre le roi de France et contre les Turcs, et parvint, en 1544, à la dignité de maréchal de camp des armées impériales, ainsi que l'indique son épitaphe qui se voit encore à Lorch, dans une belle église du XII[e] siècle, célèbre par son maître-autel. Sa maison constitue le principal monument civil de ce bourg, situé sur le Rhin, à l'embouchure de la Wisper, et qui jouissait autrefois d'une assez grande prospérité. Cette maison, à cinq étages, est d'une grande élégance de détails dans le style le plus pur de la renaissance.

nant à la ligue de Landau, s'étant jetés, sous un prétexte futile, sur le territoire de Trèves, y firent quelques dégâts et s'emparèrent, dans les environs de Berncastel, de deux personnages importants de cette ville, le chevalier Jacob de Kreuz et le bourgmeister Richard de Seenheim, qu'ils enfermèrent dans une étroite prison. Frantz se présenta comme médiateur et obtint de ses amis que les deux captifs seraient mis en liberté sous sa caution personnelle, au moyen d'un engagement de cinq mille ducats payables dans un délai de cinq semaines, et avec la condition que si le paiement intégral de la somme ne pouvait pas être réalisé dans les limites de temps fixées, ils viendraient de nouveau se constituer prisonniers. Les deux Trévirois, qui n'avaient accepté que par force des conditions si onéreuses, vinrent demander recours et conseil à l'archevêque, leur souverain, et déposer entre ses mains leurs protestations contre un acte aussi arbitraire. Le prélat, avec la double autorité de sa dignité temporelle et spirituelle, déclara que cet engagement leur ayant été arraché par la violence, il était de plein droit nul et sans effet; il leur défendit en conséquence de payer leur rançon et d'aller se reconstituer prisonniers, selon les termes du traité.

Hilchen de Lorch et Gérard Borner, se trouvant frustrés de la rançon qui leur était promise, firent parvenir à Sickingen leur réclamation, et lui demandèrent de donner suite aux engagements en vertu desquels ils avaient accepté sa caution. Frantz transmit aussitôt leur plainte à l'archevêque en employant le ton de la menace et en lui déclarant qu'il le rendait responsable des conséquences que pouvait avoir le déni de justice qu'il le voyait disposé à commettre. Richard de Greiffenklau répondit en citant Hilchen et Borner devant la chambre impériale pour qu'ils eussent à y rendre compte de leur conduite.

Sickingen, outré de ce qu'il appelait une injure personnelle, envoie immédiatement à Trèves un héraut porteur



d'une lettre dans laquelle il déclare à l'archevêque « que par suite de ces motifs et d'autres encore, par lesquels il a forfait à Dieu, à l'Empereur et aux constitutions de l'empire, il se voyait forcé de lui déclarer la guerre. » Et sans plus tarder il expédie à ses confédérés la nouvelle que les hostilités vont commencer. C'était le vingt-quatrième jour du mois d'août 1522. L'archevêque, ayant reçu le défi du chevalier, se hâta d'en informer l'empereur ainsi que la chambre impériale qui se trouvait alors à Nuremberg, et leur demanda leur assistance; il fit également appel aux princes de son voisinage sur lesquels il pensait pouvoir compter, et particulièrement aux archevêques de Cologne et de Mayence, au landgrave de Hesse et à l'Électeur palatin. Pendant qu'en attendant leur secours il organisait la défense de ses états avec beaucoup de résolution et de sangfroid, Frantz se mettait à la tête de son armée et se préparait à commencer vigoureusement l'attaque. Cette armée était réunie sur le territoire de Strasbourg et y avait reçu les derniers détails de son organisation. Des brassards portant une plaque où se lisait l'inscription suivante : « Seigneur, que votre volonté soit faite, » étaient le signe de ralliement; des médailles religieuses répandues dans ses rangs et dans les campagnes avoisinantes contribuaient à éloigner de l'entreprise le caractère hostile à l'Église qu'on n'était que trop en droit de lui attribuer. Enfin une proclamation, bien longue pour un homme de guerre, fut adressée aux confédérés.

Strobel[1] à qui nous l'empruntons, dit qu'elle avait été rédigée sur les idées de Frantz par le docteur Jean Eberlin et par le frère Henri de Kittembach, ancien moine franciscain, qui avait embrassé le parti des novateurs. Cette pièce est assez caractéristique pour que nous croyions devoir l'insérer textuellement. Elle donne bien l'idée de ces sentiments mys-

---

[1] Strobel-*Miscellanea. Notice sur Jean Eberlin.*

tiques et exaltés que la réforme inspirait à ses adhérents. On y trouve à chaque ligne des citations bibliques qui s'y heurtent aux réminiscences de l'histoire des peuples anciens:

Dedit Dominus victoriam populo suo (*Jud.*, *7 cap*). Dieu a donné la victoire à son peuple (au livre des Juges, chap. 7).

O pieux chevaliers, fidèles chrétiens, très-chers confrères, je vous donne à tous un titre que Jésus, notre Seigneur, nous a donné; soyons tous frères, puisque par amour pour lui et par amour pour la sainte parole de son Evangile, nous sommes unis et nous marchons contre les ennemis de cet Evangile, comme le sont maintenant tous ces évêques; et qu'ainsi nous nous sommes faits les serviteurs et les chevaliers du Christ. C'est pourquoi je m'écrie: O chevaliers du Christ, très-chers confrères! écoutez ce que le St-Esprit dit dans les Ecritures: « Dieu a donné la victoire à son peuple. » D'où il résulte que toute victoire vient de Dieu. C'est pour cela qu'il est écrit: « Le chef en Israël, Gédéon, marchant contre les Madianites, avait avec lui 32,000 hommes; Dieu dit alors: je ne veux pas qu'un aussi grand nombre d'hommes combatte, parce que s'il remportait la victoire, il pourrait s'en glorifier et dire dans son orgueil: — Nous avons accompli un tel exploit avec nos propres forces. — Je veux me réserver l'honneur d'avoir donné la victoire, car toute victoire vient de Dieu. » — C'est pourquoi par la volonté de Dieu, des 32,000 hommes, Gédéon garda seulement avec lui 300 hommes, et avec eux et par la grâce de Dieu, il mit les Madianites en fuite, et 120,000 hommes demeurèrent sur la place. Est-il une victoire qui ne vienne de Dieu? N'est-ce pas avec le secours de Dieu que Samson, armé d'une mâchoire d'âne, tua 1,000 Philistins et remporta la victoire (Jud. 15)? Le jeune prince Jonathas, fils de Saül, dit: « Dieu peut aussi-bien donner la victoire à un petit peuple, à une petite armée, qu'à un grand peuple, qu'à une armée considérable. » Voilà pourquoi lui et son écuyer attaquèrent les Philistins, les mirent en fuite et en massacrèrent 20. Et l'honneur doit en être rendu à Dieu seul.

Ainsi, fidèles chevaliers du Christ, très-chers confrères, priez le Christ, notre Maître souverain et notre Chef; que pour sa plus grande gloire, il nous donne la victoire contre nos ennemis et les siens, car cette guerre n'a pas été entreprise pour procurer à votre confrère Franz de Sickingen, du pays, des sujets et des

richesses, il en possède suffisamment pour un gentilhomme. Oui, il veut risquer domaines, vassaux, argent, biens, honneurs, sa vie, les faveurs et l'amitié de tout le monde, afin que la gloire de Dieu soit recherchée et élevée ; c'est là seulement que résident la vraie foi, la vraie charité et la véritable espérance. Maintenant vous connaissez de quelle manière les papes et les évêques ont voulu nous détourner de l'esprit de l'Evangile, nous ont pris avec leurs lois, et ont voulu faire de nous ce qu'il leur plaisait, condamnant les vrais chrétiens, protégeant les hérétiques qui pratiquent la simonie ainsi qu'une foule d'erreurs ; ils condamnent également ce qui est écrit clairement dans l'Evangile et dans saint Paul. C'est ainsi que le pape Léon X a condamné un article de foi : *Credo remissionem peccatorum*. Car aucun d'eux n'est pape ou évêque d'après l'Evangile : apprenez à bien le connaître, ce saint Evangile, afin que vous puissiez donner le bon exemple aux autres.

C'est ainsi qu'ils sont comme les princes des païens, qui ne sont rois et seigneurs que pour le temporel, et veulent aussi exercer leur puissance sur le spirituel ; ce qui est contre l'enseignement du Christ. Dès lors qu'ils sont contre le Christ, ils sont les serviteurs de l'antechrist et sont ainsi un objet de scandale pour le monde entier : aussi les infidèles disent-ils : Nos prélats, tels que papes et évêques, défendent ce que le Christ a permis, et permettent ce que le Christ a défendu. Ce qui est contraire à la foi.

C'est pourquoi, mes pieux confrères, vous voyez que je combats pour l'honneur du Christ contre ses ennemis et les destructeurs de la vérité évangélique ; j'aurais cru que les princes chrétiens me seconderaient dans mon entreprise, mais ils se sont retirés nous en laissant à nous seuls toute la gloire. Dieu sera notre aide, de lui vient toute victoire. Sa volonté est-elle que nous mourrions pour lui, comme saint Maurice, avec ses compagnons et une foule d'autres ; qu'il se souvienne alors de nous et nous accorde une bonne récompense dans son royaume, et nous y fasse jouir d'une félicité éternelle. Toujours faut-il que nous mourions ; comment pourrions-nous mourir d'une manière plus honorable que pour l'Evangile de Notre-Seigneur pour lequel les apôtres, les martyrs ont donné avec joie leurs cœurs et ont méprisé les biens, les honneurs, la gloire et même la vie. Mais si le Seigneur veut nous donner la victoire contre ses ennemis et les nôtres, alors nous recevrons une douce récompense ici et là-haut, l'honneur de Dieu ainsi que le vôtre s'accroîtra

et se répandra par tout le monde. Espérons donc et ayons la confiance que Dieu nous donnera la victoire, mais ne le tentons point. C'est pourquoi je vais mentionner quelques points qui doivent faire l'objet de notre attention, car ils sont tous tirés de l'Ecriture sainte.

Le premier point, c'est que nous combattions, comme Dieu nous l'enseigne, et que nous fassions ce qu'il prescrit. Il s'exprime ainsi: Lorsque vous voulez attaquer une ville, adressez-vous en premier lieu à l'ennemi et demandez-lui d'abord de vous livrer la ville d'une manière paisible; vient-il à le faire, ne lui faites alors aucun mal, ne pillez point, ne tuez point; il doit vous donner à boire et à manger. De même vous ne devez ni détruire ni ravager les arbres fruitiers, les vignes et les jardins potagers, bien que la ville ne veuille pas se rendre, car de telles dévastations ne profitent à personne. L'on ne doit pas non plus ruiner le pays environnant, tels que les villages, les champs et les fermes, car leurs habitants sont généralement innocents de la guerre, et ne peuvent pas non plus se défendre, ils se rendent dès lors volontiers. C'est pourquoi il n'y a point d'honneur de brûler et de ravager ainsi les campagnes des pauvres cultivateurs qui nous nourrissent tous. Dieu aussi réserve des dommages et de la honte à de semblables destructeurs; car ils agissent contre sa loi. Si une ville ne veut pas se rendre et vient à être prise de force, alors la vie, les personnes, les biens sont au pouvoir du chef qui remporte la victoire; toutefois il faut se comporter avec clémence envers les innocents qui ne se sont pas défendus. C'est ainsi que Dieu entend le combat.

Le second point est relatif à ce que l'on doit éviter dans la guerre si l'on veut être victorieux : il faut commencer par s'abstenir des blasphèmes. Le roi Sennachérib blasphéma le Seigneur, aussi l'ange du Seigneur lui extermina-t-il en une seule nuit 190,000 hommes de son armée, et à peine rentré dans sa capitale, il fut assassiné par ses propres fils dans le temple de son idole. C'est ce qui arriva aussi aux Syriens dans l'armée de leur roi. Benadab blasphéma Dieu, c'est pourquoi il perdit 100,000 hommes, et 20,000 hommes se refugièrent dans une ville, sur les remparts, et les remparts s'écroulèrent et les écrasèrent tous. C'était une punition de Dieu. L'empereur Julien fut assassiné à la tête de son armée, parce qu'il avait blasphemé le Christ, Notre Seigneur.

L'on doit aussi se garder d'une trop grande témérité et ne pas

trop mépriser les ennemis. Pharaon, roi d'Egypte, fut englouti dans la mer rouge avec 600,000 hommes, sans qu'il en échappât un seul, juste punition de son orgueil contre Dieu. Holopherne fut tué par une femme, il avait eu trop de témérité. C'est ainsi que les dix tribus d'Israël furent deux fois vaincues par une seule tribu, et perdirent plus de 40,000 hommes. Ainsi Amasias, roi de Jérusalem, ayant tué 10,000 hommes de ses ennemis, les Edomites, s'enorgueillit tellement de cette victoire et irrita tellement Joas, roi d'Israël, qu'il en vint à l'appeler sur le champ de bataille, et à lui écrire qu'il voudrait bien le voir une fois en campagne. Joas chercha à le détourner de son insolence, lui disant qu'il n'avait aucune raison pour lui faire la guerre. Aussi Amasias fut-il pris, Jérusalem pillée et dévastée, et enfin étranglé lui-même par ses propres sujets. C'est pourquoi nous devons aussi nous-mêmes combattre avec crainte et avec un cœur humble, contre nos ennemis : la vérité et le saint Evangile, voilà notre sujet de guerre. Vous devez aussi vous garder sévèrement contre l'adultère, le viol et la débauche. Pour un adultère, la noble ville de Troie fut ravagée et détruite par seize royaumes qui vinrent l'assiéger, et plus de 1,800,000 hommes y trouvèrent la mort. C'est aussi parce que Dinah, fille de Jacob, fut outragée par le fils du roi de Sichem, que le roi, son fils et toute la population furent massacrés et la ville détruite. La tribu de Benjamin fut exterminée à 600 hommes près, parce qu'on y avait déshonoré la femme d'un lévite. Et Phinéas est loué dans l'Ecriture sainte pour avoir assassiné Zambri, parce qu'il avait péché en présence de l'armée du Seigneur avec une femme païenne : il les tua tous les deux.

Vous devez aussi vous garder contre la désobéissance à ceux qui vous commandent. Si vous avez un bon conseil à donner, vous devez franchement en informer vos chefs. Les enfants d'Israël, malgré la défense de Moïse, marchèrent un jour contre leurs ennemis ; c'est pourquoi ils furent mis en fuite avec honte et perte.

Le troisième point, c'est que l'on doit aussi dans le combat recourir à la prudence et au calcul. Abraham attaqua les ennemis à l'improviste et, avec 300 hommes, il vainquit quatre rois et s'empara d'un immense butin. C'est également par sa prudence que Josué triompha de la ville de Haï. Et Gédéon prit des vases de terre, y mit des lampes (ce sont des lumières de cire et de résine, comme ces brasiers que l'on allume maintenant la nuit dans les rues des

grandes villes) et pendant la nuit il se dirigea vers l'armée des ennemis, et lorsqu'il fut près d'eux, ils heurtèrent les vases les uns contre les autres, firent un grand bruit, et on vit apparaître tout à coup le vif éclat des lumières. Les ennemis furent effrayés au point qu'ils prirent la fuite et s'entr'égorgèrent au nombre de 20,000 hommes. L'on doit aussi songer que l'ennemi peut faire preuve d'adresse et de force, afin de ne pas tenter Dieu; c'est pourquoi Jésus-Christ dit: Le roi qui veut combattre contre un autre doit penser à l'avance s'il va se mesurer avec 10,000 hommes contre un adversaire qui en a 20,000. Il lui semble qu'il ne pourra tenir contre lui, alors il lui envoie un héraut pour demander grâce. Il faut avoir confiance en Dieu, mais non point le tenter.

Le quatrième point indique comment on doit aimer, accueillir volontiers et supporter certaines choses que le monde regarde comme fâcheuses et étranges : la première, c'est de savoir soutenir la pauvreté, manger mal, boire de même et être couché sur la dure; boire dans un casque de fer, coucher sur la terre, c'est le propre d'un soldat. Marcus Curius commandait les Romains, et il mangeait dans une écuelle de bois et sur un petit banc comme un enfant; et comme les Samnites lui apportaient beaucoup d'or, afin qu'il devînt leur ami, il dit : — Je ne désire point les richesses, mais je veux être maître et régner sur vous. — Il faut aussi beaucoup de vigilance. David, accompagné d'Abisaï son maître, vint pendant la nuit trouver le roi Saül dans sa tente et jusque dans son lit; il aurait pu le tuer, attendu que l'on n'avait pas veillé avec soin. De même aussi on doit être persévérant; le Seigneur dit à ses disciples: Soyez courageux et persévérants. Coclès se tint sur le pont du Tibre et tint seul contre une armée tout entière, jusqu'à ce que les Romains, derrière lui, eurent entièrement coupé le pont; alors il s'élança dans le Tibre avec ses armes et échappa aux ennemis. Il faut de même savoir attendre. Les Romains ont vaincu les Carthaginois en temporisant. C'est ainsi que Titus s'empara de Jérusalem, les Vénitiens de Nola, et les Suisses de la ville de Zurich.

Le cinquième point c'est que l'on doit mettre toute sa foi, toute sa confiance et toutes ses espérances en Dieu; n'en doutez point, il vous donnera la victoire qui sera pour sa gloire, gloire que nous devons rechercher et désirer. C'est par cette confiance en Dieu et en sa parole que Jacob fut plus fort que l'ange. C'est cette confiance

et cette foi que Moïse avait en Dieu lorsqu'il dit à son armée : « Préparez-vous et ayez confiance en Dieu, il combattra pour nous, bientôt vous ne verrez plus l'ennemi ! » Ils furent tous engloutis dans la mer rouge, comme nous l'avons dit plus haut. C'est par cette confiance en Dieu que Josué vainquit trente et un rois. C'est par sa foi et sa confiance en Dieu que David vainquit Goliath sans armes. C'est par une semblable confiance que Jephté vainquit les Ammonites, qu'il gagna vingt villes, et qu'il extermina ensuite 4,000 hommes de la tribu d'Ephraïm. C'est pour cela que le saint roi Josaphat dit à son peuple, au moment où une armée considérable marchait contre lui : « O chers amis ! — s'écria-t-il — ayez bonne confiance, Dieu ne nous abandonnera pas si nous nous confions en lui. L'ennemi fût-il tellement nombreux, que nous ne puissions lui résister, mettons tout notre espoir en Dieu et il nous donnera la grâce, la force et la victoire ! Amen. »

Une des pensées de cette longue proclamation mérite d'être remarquée, c'est celle qui a trait aux espérances déçues que Frantz avait fondées sur quelques *princes chrétiens*. L'électeur de Saxe en particulier n'avait pas répondu à son attente, quoiqu'il passât avec raison pour le plus ferme soutien de la réforme et qu'il se fût toujours montré le protecteur de Luther. Mais ce prince était trop sage et trop prudent politique pour ne pas s'effrayer des conséquences fatales de l'incendie que Sickingen ne craignait pas d'allumer. Il voyait d'un côté la destruction de l'autorité devenir le mot d'ordre de tout un parti affamé de changement, et les trônes de tous les princes ébranlés par la chute du premier que l'on s'apprêtait à renverser. D'un autre côté, considérant la haine à laquelle il s'était exposé de la part de tous les catholiques en se montrant le protecteur de la réforme, il se disait qu'en cas de revers une ligue puissante ne manquerait pas de se former contre lui et lui ferait payer de la perte de ses états sa participation à des événements aussi dangereux pour le maintien de l'ordre social. De plus, il était convaincu que la liberté évangélique devait avoir en horreur les moyens violents, et il avait été

fortifié dans cette opinion par quelques-uns de ceux qui s'étaient faits les organes des doctrines de la réforme, et en particulier par Melanchton[1]. Il s'abstint en conséquence de se joindre à Sickingen et lui laissa seulement prendre à sa solde deux mille hommes de ses troupes, mais cela, à ses frais et sous sa responsabilité.

Le chevalier ne tarda pas à se convaincre qu'il ne s'était pas moins trompé en comptant sur la tolérance sinon sur la complicité de l'empereur lui-même. Quoique peut-être les sentiments personnels de Charles-Quint ne fussent pas des plus affectueux pour l'archevêque de Trèves, il y aurait eu de sa part un oubli complet de ses devoirs de souverain à laisser un des princes les plus respectables de l'empire, un des électeurs, attaqué par une ligue formidable sous le plus futile prétexte, sans qu'il cherchât à empêcher une violation aussi flagrante des lois de l'empire et une perturbation aussi profonde de la paix, funeste exemple que l'impunité ne devait pas manquer de rendre plus dangereux encore. Aussi s'empressa-t-il de donner à la diète de Nuremberg l'ordre d'interposer son autorité pour empêcher la guerre, et la diète fit-elle aussitôt parvenir à Frantz un manifeste énergique dans lequel elle lui interdisait tout acte d'hostilité contre le territoire de l'archevêché, sous peine d'être mis au ban de l'empire. Mais il ne fit que rire des pompeuses menaces que contenait le message impérial et répondit par cette locution proverbiale : « *Cette vieille lyre ne sait que son ancienne chanson.* » Et de fait ce n'était pas pour la première fois que cette *ancienne chanson* résonnait à ses oreilles.

---

[1] Ce n'était cependant pas Luther dont les conseils auraient détourné l'électeur de Saxe de prendre part à la guerre. Les moyens violents ne lui causaient aucune répugnance, et il suffit de parcourir ses lettres pour s'en assurer. Que de fois ne le voit-on pas employer sur le compte de ses ennemis les expressions les plus injurieuses et demander pour eux les traitements les plus rigoureux.

Les états, outrés de ce mépris, ordonnèrent, sous peine de la mise au ban de l'empire, aux troupes qui s'étaient réunies sous ses ordres, de mettre bas les armes et de se disperser sur-le-champ. Mais pas un homme ne quitta ses enseignes. La diète et l'empereur se trouvant hors d'état de faire exécuter leurs ordres par la force, envoyèrent alors à l'archevêque un message où ils l'engageaient à tenter de nouveaux efforts pour obtenir une solution pacifique, et à ne pas craindre de faire quelques concessions afin de détourner de lui un orage qui pouvait ravager toute l'Allemagne.

Le prélat, éclairé par cet avertissement, fit à ses ennemis les ouvertures les plus conciliantes; mais voyant qu'ils n'y répondaient que par de nouvelles exigences et que la guerre était décidée dans leur esprit, il ne s'occupa plus que de ses préparatifs de résistance, qu'il avait du reste, pendant le cours de ces négociations, toujours poussés avec une grande activité. Il se montra dès lors ce qu'il fut pendant tout le temps de la guerre, un adversaire digne de Frantz par son énergie et sa tenacité, par la promptitude de ses résolutions et la hauteur de ses conceptions, en même temps qu'il restait digne de lui-même par son inébranlable fixité dans ses principes et par l'élévation et la noblesse de ses sentiments.

Le P. Brower nous a conservé une des proclamations conciliantes par lesquelles l'archevêque Richard avait cherché à détourner ses ennemis de la voie d'hostilités où ils se préparaient à entrer contre lui. Pleine de loyauté et de bienveillance, elle est en même temps assez habilement conçue pour produire une vive impression sur des esprits moins prévenus que ceux des confédérés. Mais la plupart répondirent seulement qu'ils n'avaient aucun ressentiment particulier contre Trèves, mais que se trouvant au service de Frantz ils étaient déterminés à le suivre partout où il les conduirait.

Richard, en attendant les secours des nobles de sa pro-

vince et des princes ses alliés, voulut s'assurer d'autres protections plus puissantes que toutes celles de la terre. Il s'adressa aux saints entourés, dans le diocèse, d'une vénération toute spéciale, et leur demanda, en ordonnant des prières et des processions solennelles, qu'ils redoublassent en ce moment critique les effets de leur protection sur un peuple qu'ils aimaient. Il leur confia la défense de l'Église et celle des intérêts publics et privés, et son grand cœur, rassuré par cet acte pieux bien plus qu'il ne l'était par tous les préparatifs de défense, attendit non sans douleur mais avec une ferme confiance l'explosion de l'orage qui menaçait son troupeau.

Toute cette succession de négociations et de démarches avait exigé très-peu de jours, par suite de la grande proximité des lieux où elles se passaient, et une semaine après l'envoi de sa lettre de défi, Frantz était entré en campagne.

Il dirigea d'abord ses troupes sur Saint-Wandelin, et la rapidité de leur marche fut telle, que la ville fut investie le 1er septembre, au moment où ses défenseurs s'y attendaient le moins. Saint-Wandelin, bourg de moyenne importance situé à douze lieues environ de Trèves, était il est vrai entouré de murailles, mais son enceinte, affaiblie par la vétusté, ne retrouvait pas dans la nature du lieu ni dans l'escarpement du site, la force que le temps lui avait fait perdre. Sickingen, qui comptait avec raison sur de premiers avantages pour ajouter à l'ardeur de ses soldats et à leur confiance, avait habilement calculé que cette place n'était pas susceptible d'une longue résistance, et que son siége lui fournirait l'occasion d'un facile et rapide succès. Depuis peu de jours quelques chevaliers de l'élite de la noblesse de Trèves étaient venus porter secours à sa petite garnison et ils avaient choisi pour leur chef l'un d'entre eux nommé Bernhard de Lonzen. Ce n'avait pas été de l'aveu de l'archevêque que ces braves gentilshommes avaient choisi Saint-Wandelin pour y manifester leur vaillance Il avait compris

qu'il y avait une grave imprudence à confier à une aussi faible place tant de précieuses existences; mais abusés par leur courage et leur dévouement, ils avaient cru pouvoir répondre qu'ils lui feraient de leurs corps un rempart inexpugnable, et le prélat avait du céder à la tenacité de leur désir.

Sickingen enveloppa la ville de tous côtés et aussitôt il fit tonner son artillerie contre les remparts. Le grand nombre de projectiles qu'elle lança pendant deux jours eut bientôt détruit les murailles déjà si délabrées par l'action du temps, et la brèche ne tarda pas à être praticable. Mais il trouva derrière elle une autre muraille vivante, celle des braves chevaliers trévirois qui repoussèrent deux assauts avec une grande énergie. Au troisième, ils durent céder devant la supériorité du nombre, et le flot des assaillants se répandit victorieusement dans la ville (3 septembre 1522). La garnison fut faite prisonnière de guerre, et plusieurs gentilshommes des premières familles de l'électorat tombèrent ainsi en son pouvoir, tels que Henri de Valdeck, Henry d'Elz, Adam de Stein et d'autres encore qui ne leur étaient inférieurs ni en noblesse ni en courage. Comme dans les trois assauts qu'il avait fallu donner à la place, un grand nombre de ses compagnons avaient succombé, et parmi eux quelques-uns de ses meilleurs soldats, la douleur de leur perte le rendait très-peu disposé à l'indulgence, et les prisonniers l'éprouvèrent. Il saisit leurs armes et leurs chevaux, et les enferma eux-mêmes dans une étroite prison : puis il s'installa dans le palais que l'archevêque possédait à Saint-Wandelin, s'y entoura d'une grande pompe militaire, et, assis sur un tribunal élevé, fit comparaître devant lui ses captifs. Il fixa sur eux des regards sévères, et leur dit d'une voix rude: « Messieurs les gentilshommes, vous voilà » mes prisonniers; vous avez perdu vos armes, vos chevaux, » toute votre fortune. Mais vous avez un maître, un seigneur » qui peut facilement payer votre rançon; peut-être, il est vrai,

» n'est-ce pas pour longtemps. Mais bientôt, lorsque j'aurai » obtenu des électeurs le titre de prince, conformément à ce » qui est déjà un fait accompli, je me montrerai bien disposé » en votre faveur, et je ferai de grands avantages à ceux qui » se mettront de mon parti. »

Puis il les fit reconduire en prison après avoir envoyé à l'archevêque leurs noms avec le chiffre auquel il élevait la rançon de chacun d'eux. Il fit ensuite venir le bourgmeister et lui annonça qu'il chargeait les habitants de pourvoir aux besoins de ses soldats, et qu'il assurait le respect de leurs propriétés et de leur vie en échange d'une contribution de 20,000 florins qu'il exigeait pour le jour même.

La nouvelle de la prise de Saint-Wandelin répandit à Trèves une grande consternation. Tous les paysans, instruits par la renommée des ravages et des déprédations auxquels s'étaient livrés les envahisseurs dès leur entrée sur le territoire de l'archevêché, se hâtèrent de quitter leurs champs et leurs maisons avec leur bétail, tout ce qu'ils purent emporter de leurs récoltes, leurs objets les plus précieux, et vinrent demander uu asile à tous les lieux fortifiés de la province et particulièrement à Trèves.

Il en résulta qu'une grande abondance en vins, troupeaux et denrées de toute espèce s'y trouva subitement introduite, et en éloignant la crainte de la disette, elle donna une nouvelle résolution et de nouvelles espérances aux défenseurs de la cité. Voyant combien le danger était sérieux, Richard envoya de nouveau dans toutes les directions des messagers chargés de lettres très pressantes dans lesquelles il demandait des secours à tous les princes ses voisins.

Mais cette invitation ne trouva pas partout un accueil aussi sympathique qu'il en eût été besoin. Les Lorrains et les Luxembourgeois, au lieu de venir au sécours du prélat menacé, ne craignirent pas de prendre hautement le parti de son adversaire. Plusieurs villes de ces deux provinces envoyèrent des

approvisionnements à Frantz. On vit même le comte de Haraucourt, bailli d'Allemagne, aller avec un bon nombre de chevaliers lorrains, grossir sa cavalerie, et le duc Antoine, dont la bienveillance pour son pensionnaire ne s'était pas démentie, avait sinon autorisé du moins toléré par son silence cet acte d'hostilité flagrante contre un voisin avec lequel il était en paix. Parmi les nobles indépendants sur le concours desquels des relations amicales avaient pu autoriser l'archevêque à compter, et même parmi ceux qui reconnaissaient sa suzeraineté, il n'y en eut qu'un petit nombre qui repondirent à son appel, car, justement préoccupés des suites que pouvait avoir cet incendie soudainement allumé, ils se tenaient sur le pied d'une prudente réserve et d'une expectative armée, renfermés dans leurs châteaux ou leurs petites principautés et peu soucieux d'appeler sur eux de redoutables colères.

Mais la conduite d'aucun prince ne fut aussi sensible au cœur de Richard que celle qu'il vit tenir en cette occasion à son voisin et ancien allié l'archevêque de Mayence. Aussitôt après l'ouverture des hostilités il lui avait adressé un message pour solliciter de son amitié un secours de cent chevaux équipés. Mais Albrecht lui répondit que le danger pouvant également menacer l'archevêché de Mayence, il ne lui était pas possible de rien détacher de ses forces. A de plus pressantes instances renouvelées par le prélat il ne répondit que par des manifestations banales d'intérêt qui ne trompèrent personne. Cependant sur les ordres formels de l'empereur et de la diète, et sur les énergiques représentations du chapitre, il finit par lui envoyer un secours de deux cents fantassins.

Mais l'archevêque, malgré les dangers qu'ajoutait à sa situation le peu de fidélité de ses alliés, ne se laissa pas gagner par le découragement; il appela aux armes le ban et l'arrière-ban de ses vassaux, et mit à la tête de ses troupes un vaillant chevalier nommé Gerlach d'Isembourg, célèbre par ses

talents militaires et qui occupait alors le poste de gouverneur de Sarrebruck. Presque tous les seigneurs du territoire trévirois, tant de la partie voisine du Rhin que de celle arrosée par la Moselle, lui amenèrent des renforts proportionnés à leur importance. Les seigneurs de Boppart, de Monthabor, de Berncastel, de Niegen, lui fournirent chacun plus de cent hommes bien instruits et bien armés ; le Limbourg lui en envoya autant; la ville de Coblentz près de sept cents ; la ville de Metz, encore tout émue par le souvenir du danger qu'elle avait couru trois ans auparavant presque à pareil jour, mit le plus cordial empressement à lui ouvrir ses coffres. Une somme considérable lui fut empruntée par le prélat qui, contrairement à l'usage des emprunteurs couronnés de son temps, se montra le jour de l'échéance de la plus fidèle exactitude [1]. L'archevêque Hermann de Cologne lui donna un corps de cavalerie, le landgrave de Hesse une troupe d'infanterie. Avec ces troupes peu considérables par le nombre, mais remarquables par leur solidité et leur dévouement, Richard, appuyé sur la bonté de sa cause et sur la protection céleste, se disposa à résister vigoureusement à ses ennemis sans que leurs forces imposantes fussent capables d'ébranler sa confiance et d'affaiblir son courage. Il avait formé le projet d'aller attendre l'armée de Frantz dans des lieux difficiles et sur un sol rendu presque impraticable à la cavalerie par les épaisses forêts qui le couvrent, convaincu que son infanterie y trouverait des chances heureuses pour arrêter l'ennemi. Mais ayant appris que celui-ci, avec la rapidité accoutumée de ses mouvements, avait déjà franchi ces défilés et avait envahi le diocèse par plusieurs points, il ne voulut pas risquer un engagement avec la nombreuse cavalerie de Sickingen, et prit le parti de se replier sur Trèves et d'y concentrer les efforts de sa défense.

---

[1] Huguenin, *chroniques de Metz*, an 1523.

Le chevalier, ayant laissé à Saint-Wandelin quelques troupes sous la conduite de Pierre de Bridern pour réparer les fortifications et s'y maintenir, marcha sur le château de Grinbourg dont Jean de Metzenhauzen était commandant militaire. Mais la promptitude de son mouvement fut telle que le gouverneur n'eut le temps de prendre aucune disposition pour la défense, et le château fut emporté presque sans combat. Il s'y arrêta très peu de temps pour imposer aux habitants des contributions énormes et approvisionner son armée par voie de réquisitions, puis il suivit le cours de la Sarre en ravageant tout sur son passage. Arrivé devant Sarrebruck, il somma Pierre de Kaldenbronn, qui y commandait, de lui livrer la ville; mais ce brave officier ayant répondu à sa sommation par le refus le plus énergique, Frantz ne voulut pas consacrer un temps, qui pouvait être long, à assiéger une place de médiocre importance: Il se dit avec raison « que quand il aurait la tête, tout le corps lui serait soumis, » et donna l'ordre de passer outre. Il se rendit maître par surprise du pont de Consarbruck sur lequel on franchit la Sarre à peu de distance de son embouchure dans la Moselle, et de là marcha droit sur Trèves, en prenant, chemin faisant, tous les châteaux qui se trouvaient sur sa route, sans qu'aucun d'eux fît une sérieuse résistance. Enfin, le 7 septembre, son avant-garde parut devant la ville et campa dans le voisinage du faubourg d'Olewig, et dès lors tout se prépara avec activité de part et d'autre pour le siége dont Trèves allait être le théâtre.

CHAPITRE XVIII [1].

SIÉGE DE TRÈVES.

Deux jours avant que l'armée de Sickingen parût devant Trèves, l'archevêque Richard y avait fait sa rentrée, accompagné de toute la fleur de la noblesse tréviroise et d'un certain nombre de seigneurs allemands qui étaient venus mettre leur épée au service de la bonne cause. Parmi ces derniers se distinguaient les comtes Bernhard de Nassau, Jacques de Manderscheidt, Jean de La Marck et Wilhelm d'Isembourg. Le comte Philippe de Solms, qui était précédemment lié avec Sickingen, mais que le caractère religieux de cette guerre avait éloigné de lui, vint également offrir ses services à l'archevêque.

Avant de constituer le conseil de guerre auquel devait être confiée la haute direction des opérations militaires, le prélat voulut enchaîner, par les serments les plus saints, la fidélité de ceux auxquels il confiait la défense de sa ville épiscopale, de son église, de la foi et du salut de son peuple;

---

[1] Ce chapitre suit pas à pas le récit du P. Brower (*Annales trevirenses*), t. 2, p. 345.

et quoiqu'il fût d'avance bien certain du dévouement de la plupart des citoyens et du zèle ardent de la noblesse pour arrêter le fléau commun, il voulut cependant donner à l'enthousiasme public une occasion solennelle de se manifester.

Le 7 septembre, qui était un dimanche, il réunit sur la place principale de Trèves le clergé, les magistrats, les chevaliers, le peuple en armes. Il passe en revue toute cette foule, puis se plaçant au pied d'une croix, signe antique et vénérable qui occupait le centre de la place, il invite le peuple à s'approcher de lui. Il l'exhorte à réunir toute sa fermeté pour supporter les suites fâcheuses d'un siége et pour éloigner de l'église de Trèves les funestes ravages de la révolte luthérienne. Il leur décrit le but de cette guerre, la cruauté de l'ennemi, son insatiable avidité, et leur dépeint la situation sous les couleurs les plus saisissantes; puis, pour les rassurer, il leur promet de nouveaux et prochains secours de la part de plusieurs de ses alliés du diocèse de Cologne, de la Hesse et du Palatinat. Il leur déclare enfin qu'ils l'auront pour chef et pour compagnon de tous leurs dangers, que son sort est attaché au leur par l'intérêt commun autant que par l'affection qu'il leur porte, et qu'il négligera le soin de sa propre vie pour ne s'occuper que de leur salut. Les assistants, électrisés par ses paroles, font entendre de vives acclamations et lui jurent qu'ils sauront braver tous les maux.

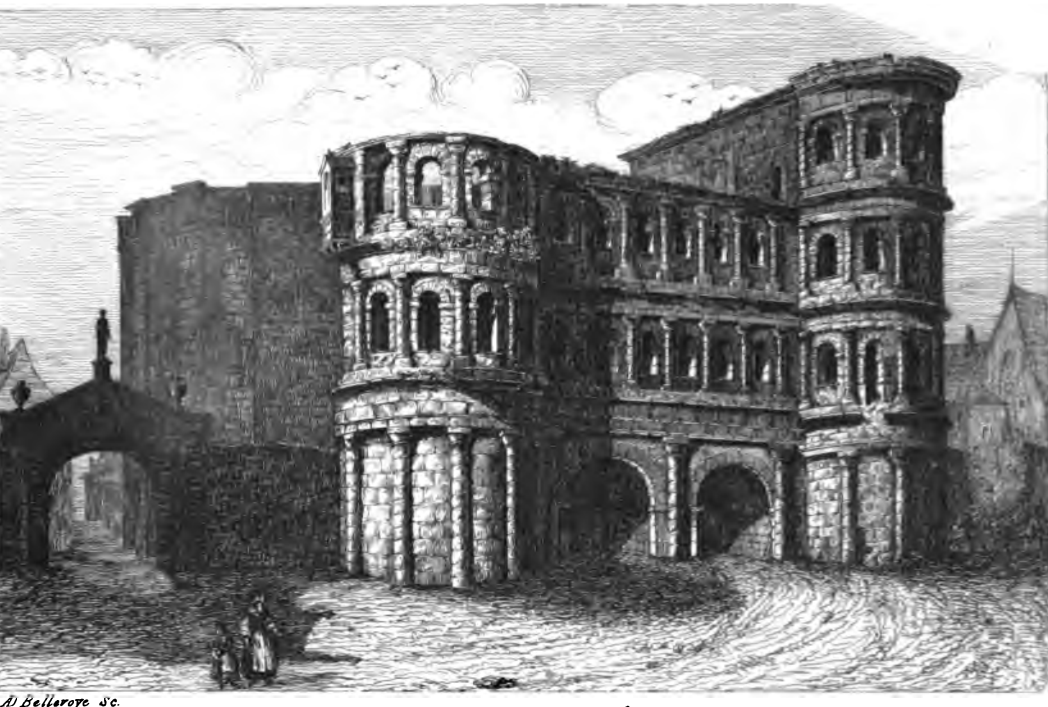
Jean d'Elz, interprète des sentiments publics, lui déclare que les Trévirois se sentent capables de tout faire et de tout souffrir courageusement avec lui, et qu'ils se montreront toujours ce que doivent être des nobles dignes de ce nom, des chrétiens fidèles et de bons citoyens.

Le résolution de Richard de combattre et de mourir s'il le fallait, avec les défenseurs de sa ville épiscopale, n'était pas approuvée par la plupart de ses conseillers. Ils lui représentaient qu'il était imprudent de sa part de confier sa précieuse existence à des murailles qui n'étaient ni bien

solides ni bien puissamment défendues, et de l'exposer au hasard des combats. Ils l'engageaient à s'éloigner de la ville et à se conserver à sa patrie et aux citoyens qui auraient peut-être besoin de lui dans des circonstances plus pressantes encore; mais le magnanime prélat leur répondit que les tours et les remparts étaient encore debout pour le défendre, que d'ailleurs il était résolu à vivre ou à mourir au milieu de son peuple, et que rien ne serait capable de l'en séparer. Puis, comme pour confirmer ses paroles par des actes, il monta à cheval et ayant ajouté quelques armes défensives à ses vêtements ordinaires, il alla inspecter les différentes parties de la fortification pour voir quelles étaient celles qui avaient besoin d'être plus activement protégées.

Gerlach d'Isembourg s'occupa avec la plus grande énergie des dispositions militaires que l'approche du danger rendait pressantes. Il divisa en cinq parties toute l'étendue et l'enceinte de la ville. La défense de chacune d'elles fut confiée à cinq gentilhommes accompagnés de vingt-cinq bourgeois et d'un détachement de troupes régulières. Dans chacun de ces quartiers l'autorité supérieure était exercée par un chevalier auquel était joint un des sénateurs de Trèves. La partie de la ville qui longe la Moselle, dans la direction de l'occident, fut confiée à Philippe d'Esch; celle qui correspond à la porte Saint-Siméon avec les murailles du côté du nord jusqu'à la tour de Nola, le fut à Pierre de Lainstein. La partie des murailles qui, de la porte sur la Moselle, s'étend jusqu'à la vieille porte romaine [1] eut pour défenseur Thierry de Metzenhausen; le reste, compris entre cette porte et la porte Neuve, du côté du midi, fut donné à Philippe d'Elz; et Jean d'Elz eut en partage tout l'espace méridional limité par le fleuve. Chaque porte fut garnie de plusieurs postes qui en occupèrent les châteaux, et répandirent de nombreuses sentinelles sur les

[1] Monument célèbre sous le nom de la *Porta nigra*.



A. Belleroye Sc.

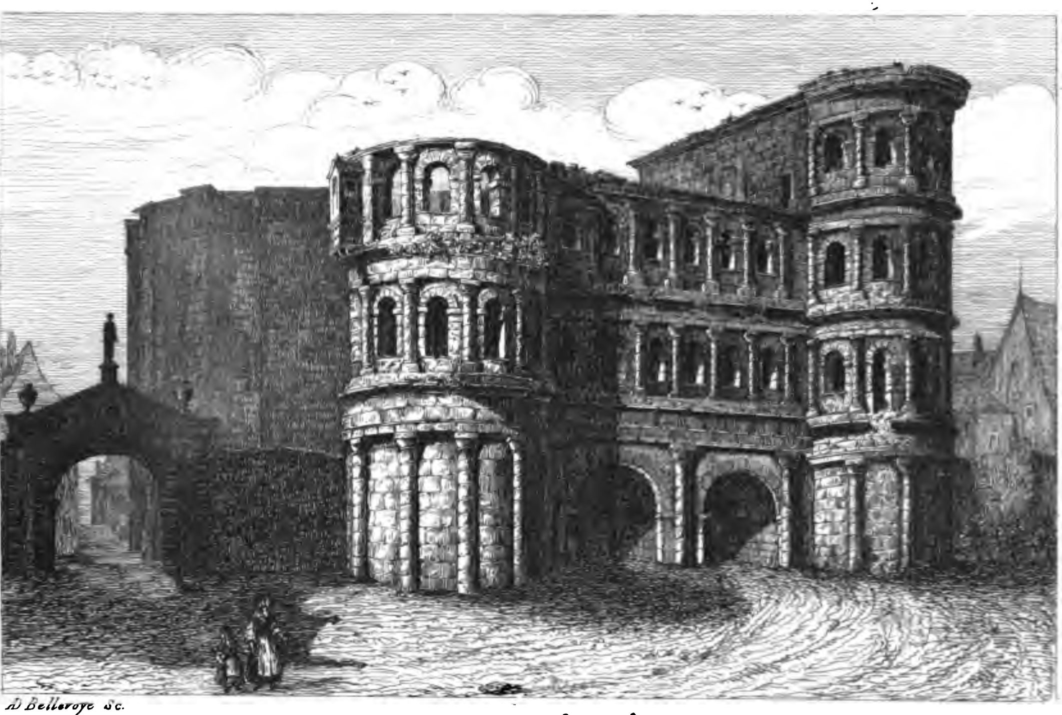
PORTA NIGRA À TRÈVES

remparts. Des réserves furent placées en arrière pour les soutenir au besoin. Des détachements composés de femmes, de moines mendiants et de couvreurs, furent organisés pour veiller aux incendies. Enfin Gerlach d'Isembourg se réserva plusieurs troupes d'élite, composées de gentilshommes et de soldats aguerris, pour les sorties et les actions décisives. Cinq enseignes de couleur blanche, ornées de croix de pourpre, furent plantées sur la place principale pour que chacun de ces détachements de réserve y veillât toujours, prêt à répondre à un ordre soudain ; et deux cents ecclésiastiques, portant le haubert et le casque par dessus leurs vêtements religieux, l'épée au côté et la pique en main, se chargèrent de la défense du palais épiscopal dont ils remplirent les vestibules et les abords. Enfin on ordonna que pour le maintien de l'ordre intérieur, de nombreuses patrouilles parcourussent incessamment les rues de la ville.

Pendant que les défenseurs de Trèves prenaient hâtivement toutes ces mesures militaires, pendant que la population, sous la conduite d'officiers instruits dans la science des siéges, se pressait aux remparts, détruisant les abris, entassant les gabions et les fascines, relevant les fossés et multipliant les moyens de défense, Frantz, ayant déjà à sa disposition une bonne partie de ses troupes, se disposait à faire l'investissement de la place. Le 8 septembre, jour de la Nativité de la sainte Vierge, il s'avança jusqu'auprès des faubourgs, escorté par les chants guerriers de ses compagnons et aux sons d'une brillante musique militaire. Les tambours, les trompettes et les cymbales retentissaient au travers des forêts d'une manière terrible et étaient répercutés par les échos des collines. Ces sons répandaient dans la ville une grande épouvante au sein d'une population ignorante des bruits de la guerre.

Quant à Sickingen et à ses soldats, leur exaltation et leur confiance étaient telles que Trèves leur semblait déjà ville conquise, et qu'ils s'entretenaient du partage qu'ils allaient se





PORTA NIGRA À TRÈVES

faire de toutes ses richesses et de l'accroissement de fortune et de pouvoir que chacun d'eux devait y trouver. Frantz, dans ses discours, ne craignait pas de s'intituler d'avance le destructeur de la tyrannie épiscopale et le restaurateur des libertés publiques. Or, nous savons comment il entendait cette restauration et quel pouvoir il comptait élever sur les débris de la puissance électorale. Vers l'heure de midi, il fit descendre ses troupes par les collines de Pellingen et de Carsholz, les fit entrer dans les faubourgs de Saint-Mathias et d'Olewig, et les répandit dans tous les environs. Au même instant le prélat, suivi d'une troupe de cavaliers, profitait de ce que l'investissement était encore incomplet pour aller mettre le feu aux magasins et aux granges de l'abbaye de Saint-Maximin, voisine de la ville, pour empêcher que les riches approvisionnements qu'ils contenaient ne tombassent entre les mains de l'ennemi.

Cette exécution, nécessitée par les circonstances, ne laissait pas que d'avoir un certain côté un peu hasardeux, et le prélat sut plus tard de quelles amères réclamations elle ne manqua pas d'être l'objet. Ce magnifique monastère, l'un des plus riches et des plus puissants de la province, ne relevait pas de l'autorité archiépiscopale, mais seulement de Rome, qui lui avait accordé une foule de priviléges et de franchises, et l'avait placé sous la protection directe du chef de l'empire.

Malgré cette situation toute spéciale, Richard, prévoyant la facilité qu'aurait l'ennemi à s'emparer de cette abbaye[1] et de ses immenses richesses, prévoyant de plus que ses murs élevés et ses solides terrasses leur permettraient d'y

---

[1] Saint-Maximin était une abbaye de Bénédictins établie dans un ancien palais de Constantin, qui, selon les traditions, en aurait fait un couvent dès 327. Saint Maximin et trois cents martyrs de la légion chrétienne, immolés sous Dioclétien, y reçurent leur sépulture. Cette abbaye, autrefois si riche et si illustre, sert aujourd'hui de caserne de cavalerie.

établir des batteries funestes pour la sûreté de la ville, se résolut à le détruire en partie. Les moines furent invités par lui à transporter en toute hâte dans la ville leurs objets les plus précieux ; le peuple des environs accourut dans l'espérance de profiter de ce moment de tumulte, aida les pauvres moines à vider leur couvent des richesses qu'il contenait ; un petit nombre de religieux furent autorisés à rester dans la ville ; les autres, au nombre de trente-deux, durent s'arracher à ce cher et pieux asile, où ils espéraient mourir en paix, pour aller demander une hospitalité incertaine à des couvents éloignés. Aussitôt la torche incendiaire livra aux flammes ces admirables monuments de la piété des siècles passés, les murs sapés s'écroulèrent et deux heures avaient suffi pour cette destruction que Richard ne pouvait pas éviter sans imprudence, mais qui causa une grande douleur et laissa une profonde rancune dans plus d'un cœur.

En rentrant à Trèves après cette exécution, l'archevêque y trouva un héraut précédé d'un trompette que Frantz lui avait envoyé, et il lui demanda le message qui lui avait été confié. Le héraut répondit que le chevalier de Sickingen le faisait sommer de remettre immédiatement la ville entre ses mains. « Allez, dit le prélat, et répondez à votre Sickin-
» gen que la pensée de rendre ma ville n'entrera jamais
» dans mon esprit. Et s'il a autre chose de plus à réclamer
» de moi, il me trouvera dans ces murs desquels je ne
» m'éloignerai jamais. » Cette réponse énergique fut transmise à Frantz, qui donna aussitôt ses ordres pour le bombardement de la place.

A la faveur de la nuit, ses troupes amenèrent son matériel de siége à travers les gorges de Marsberg, et creusèrent des tranchées qui leur permirent de le disposer en sûreté au milieu de jardins, sur un terrain d'une pente favorable, et dès le matin il avait organisé une batterie qui commença à diriger contre les fortifications une grêle de boulets, tandis

que ses bombes dévastatrices éclataient sur la ville et y répandaient l'effroi.

L'artillerie tréviroise répondait de son mieux au feu des assiégeants. Encouragés par la présence du prélat, qui s'était aussitôt porté avec ses principaux officiers sur le point le plus menacé, les artilleurs faisaient des prodiges de sang-froid et d'adresse. Plusieurs des chefs de pièce de Frantz furent tués coup sur coup, et le désordre ne tarda pas à se mettre parmi ses soldats privés d'une partie de leurs chefs. Après quelques instants d'hésitation, ils se retirèrent à l'abri d'un pli de terrain, laissant leurs bombardes sans défense. En voyant l'artillerie de Frantz ainsi réduite au silence, les défenseurs de Trèves se sentirent pris d'un véritable enthousiasme, et Pierre de Luxembourg, chevalier de grand courage, demanda à Richard la permission d'en profiter. Il sort par une poterne avec soixante hommes d'élite, surprend quelques postes de lansquenets français qui étaient chargés de soutenir les pièces, met en fuite les corps qui se présentent pour les appuyer et se prépare à faire emmener les canons conquis par cette heureuse sortie; on y fixe des cordages et l'on se dispose à leur faire prendre le chemin de la ville. Mais leur poids est considérable et le succès est lent à répondre aux efforts. Sickingen a le temps d'accourir avec des renforts, et les Trévirois voient à leur tour leur sûreté compromise. Ils ont cependant encore le temps d'enclouer les pièces, de briser les roues, et ont le bonheur de rentrer sains et saufs dans la place, en y entraînant un lansquenet, seul prisonnier que la précipitation de leur retour leur aient permis de conserver.

On offrit à ce lansquenet de lui laisser la vie s'il voulait quitter la cause qu'il avait adoptée, pour passer au service de l'archevêque; mais il donna un noble exemple du dévouement que Frantz avait su inspirer à ses soldats. « Plutôt » mourir, répondit-il fièrement, et emporter avec moi les » bonnes grâces de mon chef, que de vivre et d'être le valet

» de ses ennemis. » Un des assistants eut la lâcheté d'exaucer le vœu du prisonnier en lui fendant la tête d'un coup d'épée.

Le dommage causé à l'artillerie ne fut pas long à réparer. Au bout de deux jours elle était en état de reprendre son énergique action contre la ville. Mais Frantz, qui n'aimait que les opérations décisives et qui sentait combien sa cavalerie était vaillante, aurait bien préféré attirer les Trévirois dans un combat en règle et les faire sortir des remparts à l'abri desquels il sse tenaient. Pendant deux jours il manœuvra dans ce but, et multiplia les provocations sous toutes les formes; mais les assiégés sentaient trop la disproportion de leurs forces pour se laisser entraîner à une telle imprudence, et ils restèrent inébranlables derrière leurs murailles.

Dans la troisième nuit qui suivit le commencement des hostilités, il fit transporter dans un silence et un secret profonds toute son artillerie vers les ruines de Saint-Maximin, à cent pas des murailles du nord, et au lever du soleil les défenseurs de Trèves virent avec stupeur que le danger s'était déplacé et qu'il n'en était que plus terrible.

Un feu des plus violents, qui dura toute la journée, fut dirigé contre les remparts et contre l'église de Saint-Siméon qui était fortifiée et garnie de canons. Ce feu fit beaucoup de mal aux Trévirois, mais il ne laissèrent pas que d'y répondre avec énergie, et leur résolution ne parut pas en subir le moindre affaiblissement.

Frantz, furieux de trouver cette persévérance dans une ville qu'il avait cru pouvoir enlever d'un coup de main, se décida alors à employer un système que, malgré les avantages d'efficacité et de promptitude qu'il présente souvent, la conscience publique a toujours proscrit comme indigne d'un général qui respecte les lois de l'honneur et de l'humanité. Il cessa de diriger uniquement son feu sur les remparts, les tours et les bastions, et fit tomber sur les maisons une pluie enflammée de bombes, de boulets rouges et de

matières incendiaires; les flammes se propagèrent bientôt, et en très-peu de temps réduisirent en cendres beaucoup de maisons, malgré le zèle et le dévouement qu'on apporta à les combattre. On parvint enfin à arrêter leurs progrès, et pendant que ce soin occupait une partie de la population, on voyait l'autre, avec un égal courage, relever les murailles et réparer les brèches faites aux remparts. Le moral des défenseurs de Trèves était inébranlable sous l'action du feu comme sous l'action du fer. Frantz était exaspéré.

Au milieu de ces événements, on vit arriver, le 12 septembre, des ambassadeurs de Hermann de Wide, archevêque de Cologne, qui venaient essayer de rétablir la paix si la chose était possible. Depuis le commencement des hostilités, ce digne prélat, déplorant les maux de la guerre, avait cherché à utiliser dans ce but la position spéciale qu'il occupait vis-à-vis des deux adversaires avec chacun desquels il avait jusque-là été dans des termes affectueux. Cette ambassade, à la tête de laquelle était le comte de Rüenar, avait pour but de concentrer ses efforts pacificateurs et de leur imprimer un plus énergique élan. Il y eut une suspension d'armes de quelques heures, pendant lesquelles les envoyés de Cologne multiplièrent leurs démarches et déployèrent tous leurs talents de conciliation. Mais ce fut en vain. Sickingen demandait pour prix de sa retraite deux cent mille écus d'or, et l'archevêque évaluait à pareille somme l'indemnité qu'il était en droit de lui réclamer pour les ravages et les maux qu'il avait faits dans son diocèse. On était donc bien loin de s'entendre, et les hostilités recommencèrent aussitôt.

Frantz fit alors lancer dans la cité des traits auxquels étaient attachés des lettres destinées au peuple. C'est la même tactique qu'il avait autrefois employée à Worms. Ici encore elle avait pour but de jeter la désunion parmi les Trévirois, de les séparer de leur prince, et de leur inspirer de la confiance dans ses intentions à leur égard. Le P. Brower

donne le contenu d'une de ces lettres, d'après l'original qu'il a eu entre les mains. Le voici :

Chers citoyens, ne croyez pas que je sois venu établir mon camp près de votre ville avec l'intention de verser votre sang et de m'enrichir de vos dépouilles. Je n'en veux qu'à votre archevêque qui a commis à mon égard des injustices si nombreuses et si violentes, qu'il m'a donné les plus justes causes de faire cette guerre. Quant à vous, je vous porte à tous l'amour le plus sincère et les sentiments les plus chrétiens. Aussi viens-je en ami vous inviter très-sérieusement à me livrer aujourd'hui encore votre ville ; car je vous fais le serment que quand vous me l'aurez livrée, il ne sera pas touché à un cheveu de vos têtes et que vos fortunes vous seront intégralement garanties. Mais je ne comprendrai pas dans le traité l'archevêque, les clercs et les moines au sujet desquels je prendrai le parti qui me conviendra.

Signé : Frantz de Sickingen.

Mais cet écrit n'atteignit pas le but que s'en était promis son auteur. La plupart de ses lettres, recueillies par des citoyens fidèles, furent anéanties, et s'il en fut qui produisirent un peu d'impression sur quelques âmes incapables des grands sacrifices, la masse du peuple se montra si énergiquement dévouée à ses devoirs, que toute manifestation favorable aux assaillants resta impossible ; en même temps que les chefs de la ville et les membres du clergé, prévenus du sort rigoureux qui les attendait, multipliaient encore les témoignages de leur zèle et de leur vigilance. Il y a cependant lieu de croire que le parti de la réforme, au nom duquel Frantz était armé, n'était pas sans avoir jeté quelques racines dans la bourgeoisie et dans le clergé. L'archevêque qui redoutait des trahisons et qui n'ignorait pas les menées ténébreuses qui s'exerçaient autour de lui, apportait une vive sollicitude dans la surveillance de tous ses serviteurs, et plus d'une fois on l'entendit se plaindre d'avoir des traîtres jusqu'à sa table [1].

---

[1] **Erant profecto in curiâ et comitatu principis Richardi quidam, Francisco confœderati et conjurati secretorumque ejus ac malorum conatuum conscii qui**

Mais il sut bien empêcher ces perfidies d'aboutir, et Sickingen attendit en vain les intelligences qu'il avait espéré se faire dans la place. Dès lors, résolu à en finir à tout prix, il donna l'ordre de redoubler le bombardement de manière à réduire la ville aux dernières extrémités, en même temps que des batteries de brèche établies sur différents points de l'enceinte ébranlaient les murailles et y déterminaient de larges ouvertures. Les échelles d'escalade furent apportées, et un assaut général tenté sur plusieurs points à la fois. Mais l'infatigable Richard avait tout préparé pour le recevoir, et rien ne pouvait ébranler son courage non plus que la constance de ses soldats; des poutres, des pierres énormes avaient été entassées sur les murailles; de la poix et de l'huile bouillante y étaient préparées. Une vaillante milice formait derrière les remparts effondrés un autre rempart plus difficile à rompre. Trois assauts successifs furent donnés pendant toute une nuit, dont pas une heure ne fut exempte d'alarmes et de carnage [1]; les brèches furent escaladées avec de grandes pertes, mais les haches et les piques qui en couronnaient la crète, aux mains des fidèles Trévirois, ne permirent pas aux assaillants de s'y maintenir. Le jour en se levant éclaira de nombreuses victimes et trouva Frantz hors de lui. Ses meilleurs soldats étaient restés aux pieds de ces murailles, que leur courage n'avait pu soumettre, et son armée, affaiblie et épuisée de fatigue, était incapable de tenter un nouvel effort. Il la ramena dans ses retranchements, la rage

---

cives magislædere quàm hostes urbem que capi affectabant. Quod procul dubio manifeste apparuisset, si civitas interrupta (quod supernus arbiter avertit) hostibus patuisset. Nam, cum Richardus cum suis nobilibus cœnandi gratiâ ad mensam resideret, ferebatur ipsum udis oculis altoque tracto suspirio dixisse. « En adsunt traditores mei mecum in mensa. Christus unum habuit traditorem, ego autem plures. » (Scheckmann. *Chronica. Sti. Maximini*).

[1] P. Barre, hist. gén. d'Allemagne, t. VIII, p. 96. — M. Munch, hist. de Fr. de Sick., ch. 26. Le P. Brower ne parle pas de cet assaut.

au cœur, tandis que l'archevêque bénissait Dieu de lui avoir donné la victoire dans un si terrible danger.

La situation du chevalier, peu de jours auparavant si belle, prenait de biens sombres couleurs. La poudre, qu'il avait prodiguée avec trop peu de retenue peut-être, dans l'espoir de hâter le résultat par la violence de ses attaques, lui faisait presque complètement défaut; les vingt tonneaux qu'il en avait amenés étaient à peu près vides; l'argent n'était pas non plus très-abondant dans ses coffres, et, chose plus inquiétante encore, il ne voyait pas paraître les secours qu'il attendait et que les pertes qu'il avait subies lui rendaient assez nécessaires. Les quinze cents soldats qu'il avait empruntés au duc de Brunswick auraient dû, depuis plusieurs jours, avoir rejoint ses enseignes, et leur retard lui causait une vive appréhension. Il n'indiquait que trop, en effet, que les princes, sur la neutralité desquels il avait compté, s'étaient prononcés contre lui, et que le landgrave de Hesse en particulier n'avait pas manqué cette occasion de donner satisfaction à son ancienne et haineuse rancune. C'est précisément ce qui était arrivé. Philippe avait levé activement une armée assez considérable, et après avoir, par ses vives excitations, décidé l'électeur palatin Louis à s'unir à lui pour défendre en commun leur fidèle allié l'archevêque de Trèves, il avait intercepté les convois et les renforts qui se dirigeaient vers le camp de Frantz; il se préparait en même temps à agir plus efficacement encore et à amener son armée au secours de la ville assiégée.

Le landgrave avait, du reste, dans le présent autant que dans le passé, des motifs légitimes pour mettre obstacle aux projets du chevalier, car celui-ci n'avait jamais caché ses mauvais sentiments pour lui; il n'avait pas craint de le railler de la manière la plus offensante, et en ce moment même une circonstance sérieuse se présentait, de laquelle devait résulter une nouvelle et prochaine explosion; le traité

de Darmstadt, qui fixait à un taux excessif la rançon de la chevalerie hessoise prisonnière, avait été annulé par l'empereur, et les anciens prisonniers de Frantz s'étaient parfaitement arrangés de cette décision contre laquelle le chevalier n'avait pas cessé de protester. Il ne dissimulait pas son intention de renouveler bientôt une querelle dont cette injustice lui faisait perdre tout le profit, et la Hesse pouvait s'attendre à succéder à Trèves dans la série des exécutions violentes qu'il méditait. Philippe était donc puissamment intéressé à étouffer dans leur germe ces projets subversifs.

Quant à l'électeur palatin Louis de Bavière, ses motifs de guerre n'avaient rien d'aussi personnel. Il avait toujours eu pour le chevalier une extrême bienveillance dont les manifestations s'étaient, en plus d'une occasion, élevées à la hauteur de véritables bienfaits. Frantz, en échange, lui avait toujours montré autant de reconnaissance que de dévouement, et certes le prince n'avait rien à craindre pour ses états d'aucune entreprise hostile. Mais en le voyant commencer cette guerre de Trèves, qui pouvait être si féconde en conséquences désastreuses, il ne lui avait pas épargné ses conseils et il avait été vivement froissé de rencontrer en lui si peu de déférence et de n'obtenir que des refus péremptoires en réponse à ses instantes représentations. De plus il portait une vive affection au magnanime prélat dont il voyait la vie et la puissance en danger, et enfin l'entreprise de Frantz était si menaçante pour la paix de l'empire et pour le maintien des droits de tous les princes, qu'il ne put pas hésiter à s'unir au landgrave de Hesse pour s'y opposer par la force.

Telle était la situation politique et militaire du chevalier lorsqu'il reçut, le 14 septembre, des lettres de l'empereur très-impératives et très-irritées qui lui ordonnaient de cesser sur-le-champ le siége de Trèves et de dissoudre son armée, sous peine d'être mis au ban de l'empire et traité comme

un ennemi public. Il apprenait le même jour que ses quinze cents Brunswickois avaient été arrêtés par le landgrave, désarmés et ramenés dans leur pays ; que leur caisse militaire avait été saisie, et Nicolas de Minkwitz, leur chef, mis en prison. Devant ces complications bien faites pour l'affliger, mais non pour le désespérer, car ce caractère énergique ne connaissait pas le découragement, il sentit qu'il était nécessaire de modifier son plan de campagne, de changer pour un moment son rôle et de prendre le parti de la défensive. Il donna donc des ordres pour la levée immédiate du siége, et après avoir lancé un dernier boulet sur le palais archiépiscopal, comme une menace de prochain retour, il se retira en bon ordre et suivit la route qui longe la Moselle, en conservant l'attitude fière et imposante d'un général qui exécute un plan, et non pas celle d'un vaincu qui bat en retraite.

On peut facilement s'imaginer la joie des Trévirois quand, du haut des murailles, ils virent l'armée de Frantz lever son camp et commencer son mouvement de retraite. Ils se hâtèrent de sortir des murs et de parcourir le terrain où les ennemis avaient laissé les traces d'un départ précipité. En plus d'une place ils trouvèrent des repas tout préparés et les mangèrent avec de grands éclats de joie. Mais dans la prévision d'un retour offensif plus ou moins prochain de Sickingen, ils jugèrent à propos de livrer aux flammes les bâtiments qui restaient encore debout de ce beau monastère de Saint-Maximin, dans lequel, malgré sa destruction partielle, leur ennemi s'était commodément établi et du haut des murailles duquel il leur avait fait beaucoup de mal. Le père Brower attribue cet incendie à la haineuse colère de Frantz et assure que ce fut par vengeance et pour causer un dernier dommage à l'archevêché qu'il y alluma l'incendie au moment de son départ. Mais cette assertion est évidemment erronée, car il y eut entre les bénédictins et le prélat de longues et acrimonieuses contestations au sujet de ce

monastère que les premiers accusaient Richard d'avoir fait détruire, et à la reconstruction duquel il s'opposait comme étant dangereux pour la sûreté de la place[1]. Ce ne fut que quelques années plus tard que l'empereur Charles-Quint décida la question en faveur des religieux, donna l'ordre de relever les ruines de leur couvent, et les aida par de généreux subsides à le faire avec une grande magnificence.

L'archevêque, attribuant avec raison à la protection céleste un succès presque inespéré, ne se montra pas ingrat envers le Dieu qui lui avait été si secourable. Il ordonna une procession solennelle d'actions de grâces qui passa tout le long de ces remparts que la Providence avait rendus invincibles ; et les échos qui, pendant une terrible semaine, avaient retenti de tant de détonations homicides, résonnèrent du doux chant des hymnes sacrées et des louanges du Très-Haut.

Ce n'était pas seulement sur Trèves que le ciel avait étendu sa protection en confondant les espérances de Sickingen. Trèves renversée, c'était l'Allemagne entière qui était menacée dans son organisation sociale et surtout dans la pureté de sa foi. Les innombrables passions qui s'agitaient dans des cœurs troublés par la réforme n'attendaient qu'un succès de ses armes pour éclater à la fois et créer sur tous les points du territoire allemand de funestes complications.

Après l'archevêque de Trèves, tous les princes ecclésiastiques; après ceux-ci, tous les autres princes : telle est l'inflexible logique à laquelle Frantz eût été obligé, peut-être malgré lui, de se plier si la victoire eût couronné ses premiers efforts. Rôle effrayant auquel l'avaient exposé son ambition et l'entraînement d'une imagination ardente, mais auquel le poussaient sans trêve et sans relâche les artisans

---

[1] Chronique de Saint-Maximin.

de désordre que la Réforme reconnaissait pour ses chefs ! Heureuse l'Allemagne, heureuse l'Église qu'une entreprise si funeste ait avorté dès son début ! heureux le chevalier lui-même, puisqu'il y gagna le bienfait d'un repentir suprême et d'une bonne mort ! Vaincu et prisonnier, il expira dans les bras d'un prêtre catholique ! Vainqueur et tout puissant, il fût mort peut-être dans ceux de Luther, au sein de l'impénitence et de l'erreur !

CHAPITRE XIX.

LES TROIS PRINCES ALLIÉS FONT LA GUERRE A FRANTZ DE SICKINGEN. IL CHERCHE A SE JUSTIFIER [1].

La guerre entreprise par Frantz contre l'archevêque de Trêves avait resserré les liens qui unissaient de tout temps ce prélat avec ses deux nobles voisins le landgrave de Hesse et l'électeur palatin. Ces deux princes, se considérant comme menacés eux-mêmes dans leur puissance et d'ailleurs excités par des griefs personnels, n'hésitèrent pas, nous l'avons dit, à repousser par l'union de leurs forces celui qu'ils regardaient comme le commun ennemi de tous les souverains de l'Allemagne. Malgré les charges que leur imposaient leurs devoirs vis-à-vis l'empereur, alors occupé de ses guerres contre la France, malgré le manque d'argent, plaie commune à plus d'un prince, ils levèrent activement des troupes

---

[1] Sources. — *Annales de Trêves.* — *Thomas Léodius.* — *Gaspard Stourm.* — *Chroniques d'Huguenin.* — *Spalatin.* — *P. Barre.* — *Dom Calmet,* etc.

assez nombreuses et signèrent pour cette expédition particulière un traité d'alliance offensive et défensive, plus étroit et plus précis que ceux qui les avaient unis jusque-là. Il était stipulé dans ce traité que toutes les conquêtes que chacun d'eux pourrait faire, que tout le butin qu'il pourrait enlever deviendrait sa propriété personnelle; que tout ce qui serait gagné par leurs efforts combinés resterait au pouvoir de celui sur le territoire duquel se trouverait l'objet conquis. Ils se promettaient de délibérer en commun avec leurs fidèles conseillers sur toutes les affaires de la guerre; de n'entrer dans aucune négociation et de ne prendre aucune résolution qu'à la suite d'une décision prise en commun, et de n'accepter de paix qu'après être tombés tous d'accord sur ses conditions, ou qu'après les avoir fait fixer par un arbitre qu'ils auraient choisi.

Au moment où leurs troupes se réunissaient et où les deux princes discutaient ensemble leur plan de campagne pour arriver plus vite à dégager Trèves, Frantz levait le siége sans les attendre, et, comme nous l'avons dit, allait porter la guerre sur un théâtre plus avantageux. Il suivit la rive de la Moselle en pillant tous les villages et en livrant aux flammes les châteaux de tous ceux du parti de l'archevêque. Il s'empara sans difficulté du château de Welley, qui n'avait pas de troupes pour le défendre, et y mit des soldats; mais le lendemain les paysans, révoltés par les excès auxquels se livrait son armée, se réunirent en armes et en grand nombre, assaillirent le château, tuèrent une partie de la garnison et emmenèrent le reste dans les prisons de Trèves. Le même jour, Richard quittait sa ville épiscopale avec cinq cents cavaliers et de l'artillerie légère, et suivait la route de la rive droite pour y surveiller de plus près son ennemi. Sickingen avait investi le château d'Hunolstein; cependant inquiet de la présence des troupes tréviroises, il renonça à le prendre et poursuivit sa marche. Il essaya aussi d'enlever en passant les châteaux de Baldenau et de Landfluit; mais

ayant trouvé une vive résistance, il passa encore, et fit tomber sa colère sur les habitants des campagnes qu'il rançonna impitoyablement. Il envoya des émissaires de tous côtés pour demander aux populations des rives de la Moselle des tributs en argent et en denrées, les menaçant de sa vengeance s'ils tardaient à le satisfaire. Mais comme ses ennemis se rapprochaient de lui en force, il se replia sur ses forteresses, chargé de dépouilles, il est vrai, mais accablé de chagrin et d'humiliation.

Pendant que ces événements se passaient, et dès le lendemain de la délivrance de Trèves, Gerlach d'Isembourg, avec des troupes choisies, marchait sur Saint-Wendelin que Frantz avait confié au courage d'une petite compagnie de soldats éprouvés, sous le commandement de son second fils, Hans de Sickingen. Ce jeune homme, en lequel respirait l'audace de son père, était résolu à faire une vigoureuse résistance, mais la disproportion de ses forces avec celles des assaillants était telle, qu'il était impossible qu'il soutînt longtemps le siége. Cependant, lorsque Gerlach le fit sommer de lui remettre sur-le-champ la ville, il répondit que dans huit jours il lui rendrait réponse. Gerlach, qui n'était pas d'humeur à perdre huit jours devant une mauvaise place défendue par une poignée d'hommes, répondit à son tour en commençant le feu, et il le rendit si vigoureux que dès le troisième jour plus de la moitié des compagnons de Hans étaient blessés ou morts.

Le jeune chevalier, sentant qu'il ne gagnerait rien à prolonger davantage la résistance, sinon de causer la perte de tous les siens et de lui-même, se décida à la retraite. Il profita de la nuit pour s'échapper, avec ce qui lui restait de soldats, au moyen d'une issue secrète, et les habitants, qui étaient restés affectionnés à l'archevêque, se hâtèrent, au point du jour, de faire flotter sur les murs le drapeau blanc à la croix de pourpre et d'ouvrir les portes à Gerlach et à ses soldats.

L'archevêque, voyant ses états délivrés de la présence des ennemis, alla visiter ses alliés et convenir avec eux de la marche qu'ils devaient prendre pour tirer vengeance de Sickingen et de ses partisans, et les mettre hors d'état d'entreprendre à l'avenir de semblables violations du droit et de la paix [1].

---

[1] Les Chroniques de Metz éditées par M. Huguenin, contiennent (p. 791—794), le récit de la guerre des Princes contre Frantz. Il est emprunté aux manuscrits de Philippe de Vigneulles et présente un remarquable cachet de vérité. Il ne renferme pour ainsi dire aucun fait qui soit en désaccord avec les renseignements puisés dans les histoires allemandes, si ce n'est qu'il fait jeter le corps de Frantz « aux champs en terre profane. » Vigneulles s'y montre bien fidèle aux sentiments de haine que l'expédition de 1519 avait inspirés aux messins contre son auteur. Voici l'oraison funèbre qu'il consacre au vaincu de Landsthul : « Mourut ledit Francisque et n'y eult le domaige si non de ce qu'il avoit tant vescu. » Il est évident qu'il tenait ses renseignements d'un témoin oculaire et d'une minutieuse exactitude, car sa chronique comprend l'énumération détailléo de toute l'artillerie des princes. Elle contient même une indication bien plus curieuse, c'est celle du nombre *exact* des coups qui ont été tirés devant Landstuhl, s'élevant à « six mil quaitre cents et vingt-six coptz. »

L'énumération de l'artillerie des primes mérite d'être reproduite la voici dans tous ses détails :

« Tout premierement avoit le dict archevesque deux grosses pièces faictes au lieu de Frankfort, chescune de seize pieds de longueur environ, pourtant grosses pierres de fer. Item avoit encour quaittre gros canons pourtant paireillement pierres de fer; après il avoit deux collevrines que Monseignour de Collongue lui ait eu données de dix neuf pieds de longueur; paireillement deux courtaulx, l'ung appelé le *chantre* et l'aultre le *roissignol* ; item ait encour ledit seignour sept serpentines vollantes avecque plusieurs aultres petites pièces. — Le conte pallatin menoit son artillerie quant à quand. C'est assavoir une grosse piece de bombairde nommée le *Lyon* qui pourtoit une pierre de pied et demi de rondeur. Encore une aultre piece de grosse artillerie nommée en allemand le *Bozen*. Laquelle pourtait une pierre de fer pesant cent livres ; item encore deux aultres grosses pièces l'une appelé le *Poullain* et l'aultre le *Vers*. Item avoit encour quaitre faulcons ; après avoit encour une longue Collevrine de vingt pieds de longueur pourtant pierre de fer. Puis encour avoit encour quaitre serpentines avec ung mortier et plusieurs aultres pièces vollantes. — Et était le landgraiue accompaignié de son artillerie : c'est assavoyr cincq grosses pièces pourtant pierre de fer, deux mortiers et deux courtaulx avec six serpentines et pluxieurs aultres menues artilleries. Somme

Il trouva à Limbourg le landgrave de Hesse avec 8,000 fantassins, 1,000 chevaux et 600 chariots, qui avait arrêté sa marche sur le bruit de la retraite du chevalier. Son armée vivait aux dépens du pays et causait de grands dommages aux vignes alors sur le point d'être vendangées. Après avoir remercié ce prince, et en attendant l'arrivée de l'électeur palatin, le prélat se rendit à Andernach où il eut une entrevue pleine de cordialité avec Hermann, archevêque de Cologne. Puis il vint à Oberwesel, où le comte palatin s'était réuni au landgrave après avoir établi à Alzentz son armée composée de six mille hommes de pied et de mille chevaux. Ce fut là qu'eut lieu le conseil de guerre dans lequel les membres du *triumvirat*, comme les appellent les chroniques contemporaines, discutèrent, avec les principaux officiers de leurs armées, le point sur lequel il convenait de diriger leurs premières attaques. L'automne s'avançait déjà dans son cours, et le siége d'Ebernbourg, place réputée imprenable, devait exiger de pénibles et sans doute de longs efforts. On s'arrêta, en conséquence, à laisser cette entreprise pour le printemps suivant et à ne s'attaquer cette année même qu'au château de Cronenberg, possession de Hartmuth de Cronenberg, l'un des plus fidèles amis de Frantz, l'un des plus exaltés sectateurs de la réforme, et l'un des plus constants ennemis de l'archevêque de Trèves. Thomas Leodius [1] la décrit en ces termes : « Cronenberg était une jolie ville, gracieusement posée sur le revers d'une colline, entourée de riches campagnes, à deux lieues de Francfort [2]. Une

---

toutte les dictes grosses pièces ensemble montoient à quarante six, et les trouppes, tant à chevaulx comme à piedz montoient à douze mil hommes combaittants.

[1] L'opuscule de Thomas Leodius prend, à partir de ces derniers événements, un intérêt tout particulier; secrétaire du comte palatin et témoin oculaire de ce qu'il raconte, il donne à son récit un cachet de vérité auquel son livre emprunte une grande valeur, indépendamment de l'élégance et du charme de son style.

[2] A peu près à égale distance de Kœnigstein et de Francfort.

double enceinte la protége, ses rues gravissent les pentes du mamelon qui est couronné par une citadelle très-forte, dont les tours, placées de distance en distance, s'aperçoivent de très-loin. Le tout ressemble à la triple couronne des empereurs. »

Hartmuth de Cronenberg avait eu longtemps la réputation d'un homme juste et pieux, non moins que d'un vaillant chevalier; mais la réforme avait obscurci son esprit et l'avait jeté hors de la voie où il marchait entouré du respect public. Nous avons parlé de son exaltation et de son rôle religieux parmi les novateurs; son rôle politique s'en était nécessairement ressenti : il était devenu l'ennemi du clergé, et n'avait pas épargné à l'archevêque, son ancien protecteur, les vexations et les mauvais procédés de toutes sortes. Enfin il avait mis le comble à cette hostilité en s'associant à Frantz dans son attaque contre Trèves, et en fournissant une partie de ses gens à la garde du château d'Ebernbourg. Par suite de ce service rendu à son ami avec une bien téméraire confiance, son château patrimonial se trouvait presque complètement dégarni. Cette circonstance, que n'ignoraient pas les trois princes, devait nécessairement contribuer à fixer leur décision.

En conséquence, l'armée des alliés entra sur les terres de la seigneurie de Cronenberg; l'archevêque s'empara d'abord de deux petites villes, Eischborn et Niederheschstadt, qui avaient autrefois appartenu au domaine de Trèves, et dont Harthmuth s'était emparé, puis il mit le siége devant la ville elle-même. Les habitants furent épouvantés à la vue des forces considérables qui venaient les assaillir; cependant, encouragés par quelques chevaliers qui se trouvaient à leur tête, ils disposèrent leurs pièces en batteries, mirent les sentinelles sur les murailles et se préparèrent à la résistance.

Mais Hârtmuth, voyant qu'il y avait pour lui impossibilité complète à se défendre contre une telle supériorité

numérique, se décida à implorer la clémence de ses ennemis; il pria plusieurs seigneurs de ses parents, qui faisaient partie de l'armée des princes, de vouloir bien s'employer auprès d'eux, et surtout auprès du comte palatin, auquel il n'avait jamais causé de dommages, et qui devait se rappeler le sang que ses ancêtres avaient versé pour le service de sa famille, particulièrement dans la guerre de l'héritage de Bavière. Il offrait de laisser réunir son château et sa ville au domaine impérial, et se résignait à la pauvreté si on lui laissait la vie et la liberté; il demandait au moins, si sa personne ne paraissait digne d'aucune pitié, que les horreurs de la guerre fussent épargnés aux sujets inoffensifs de sa seigneurie, aux femmes et aux enfants, et que ce fût sur lui seul que s'exerçât la colère des princes.

Le comte palatin, doux et humain, se laissa facilement toucher par ces prières; mais l'archevêque de Trêves rappela amèrement les blessures encore saignantes qu'il venait de recevoir, et inclina du côté de la rigueur. Le landgrave, qui parla le dernier, se montra plus implacable encore:

« Quoi! s'écria-t-il, ils osent nous parler d'épargner les en-
» fants, ceux-là mêmes qui n'ont pas craint de me ravir mes
» états, alors que j'étais trop jeune pour porter les armes et
» me défendre. Hartmuth, contre tout droit et toute justice,
» a attaqué notre ami l'archevêque de Trêves, il faut qu'il
» perde tous ses biens, il faut qu'il périsse! Que sans retard
» on amène les canons et qu'on enfonce les portes! »

Ces ordres furent exécutés, et les murailles, battues par un feu d'artillerie violent, laissèrent bientôt s'ouvrir de larges brèches. Au moment où tout se préparait pour l'assaut, on vit arriver une députation de bourgeois qui se jetèrent aux pieds des princes et implorèrent leur miséricorde; l'archevêque, touché par leurs prières, joignit ses instances à celles du prince palatin, toujours du parti de la clémence. Les pauvres habitants de Cronenberg obtinrent

leur grâce et conservèrent leurs biens, à la condition de prêter serment de fidélité au landgrave[1]. Quant à Hartmuth, il avait trouvé passage par une issue secrète donnant dans la campagne, et avait disparu ainsi que les quelques gentilshommes qui se trouvaient avec lui dans le château.

Après l'heureuse issue de cette facile expédition, les princes résolurent de demander compte à divers nobles de Mayence et au cardinal-archevêque lui-même, de ce que leur conduite avait eu de peu loyal dans la guerre qui venait de se terminer. Nous savons quelle avait été la duplicité du rôle joué par l'archevêque. Plusieurs des principaux gentilshommes de sa maison l'avaient imité dans sa complicité avec Sickingen ; Jean Hilchen de Lorch, l'un des compagnons les plus compromis et les plus ardents du chevalier, l'un de ses lieutenants et de ses plus affidés conseillers, avait été reçu avec honneur à la cour archiépiscopale. Il était patent que Trowin de Hutten, grand-maître du palais, et Gaspard de Lorch, maréchal de la cavalerie, avaient eu avec les confédérés les plus étroites liaisons, et les avaient favorisés de leur aide et de leurs conseils, ainsi qu'il résultait de leurs propres lettres saisies par l'archevêque de Trèves. Tout le monde à Mayence avait pris une part plus ou moins active à ce qui venait de se passer. Le butin, fruit de la guerre, avait été publiquement vendu sur la place du marché de la ville. Les princes écrivirent au prélat pour qu'il s'entendît immédiatement avec eux sur le châtiment à infliger à ceux qui avaient violé la paix de l'empire après avoir juré de la maintenir de tout leur pouvoir. Albrecht, pensant qu'il lui serait plus facile de se disculper de vive voix que par le moyen de lettres, demanda un sauf-conduit qui lui fut accordé avec empressement, et se rendit à Francfort

---

[1] Le landgrave posséda la seigneurie de Cronenberg jusqu'en 1541, époque où la famille de ses maîtres héréditaires obtint de l'empereur de rentrer dans ses droits, à la condition de se déclarer vassale du landgrave.

où les alliés s'étaient rendus avec une partie de leurs troupes. L'autre partie était restée en observation dans le voisinage des châteaux occupés par Sickingen, pour couper ses communications et l'empêcher de relever son parti.

Albrecht de Brandebourg avait eu quelque raison de compter sur son adresse et son éloquence pour se tirer du mauvais pas où l'avait conduit sa perfidie. Il défendit sa cause avec un talent remarquable et chercha à disculper ses gentilshommes et lui-même de l'accusation, pourtant si bien établie, qui pesait sur eux. Mais les princes, sans se laisser éblouir par ses artificieux discours, lui répondirent simplement que le parjure et la trahison étaient de si grands crimes, qu'ils ne voulaient user d'aucune indulgence envers ceux qui les avaient commis, qu'un exemple était nécessaire, et qu'ils ne voulaient pas s'exposer à autoriser, par une clémence hors de saison, le retour de si coupables tentatives. « Quoi ! reprit l'archevêque ne cherchant plus cette fois à se » disculper, vous ne voulez rien m'accorder et vous oubliez » que ceux-là même que vous cherchez à punir vous au- » raient fait beaucoup plus de mal encore s'ils n'avaient été » en partie désarmés par mes prières et mes sollicitations ! »

En dépit de cet appel aux circonstances atténuantes, le résultat de la conférence fut des plus onéreux pour l'archevêque Albrecht. Il fut condamné à payer soixante mille florins d'or pour indemniser en partie l'archevêque de Trèves des maux qu'avait subis son diocèse; pareille somme pour subvenir aux frais de la guerre, et une somme de vingt mille florins pour le compte de ses gentilshommes. Ce ne fut pas sans des plaintes amères et sans des appels réitérés à l'indulgence des princes qu'il se soumit à ces conditions sévères, mais il fallut bien qu'il les acceptât et s'engageât par écrit à les remplir dans une limite de temps assez courte; car les négociations avaient été précédées d'une série d'exécutions très sommaires de la part du landgrave, qui indiquaient un

parti pris de pousser à l'extrême la rigueur de ses traitements vis-à-vis de tout ennemi secret ou déclaré. Il avait envahi le Rheingau de la manière la plus hostile, avait livré au pillage plusieurs possessions de l'archevêque et du chapitre, pillé les caisses de la douane et des collecteurs d'impôts, et déclaré de bonne prise tous les navires de Mayence qui naviguaient sur le fleuve, avec leurs cargaisons. Ces mesures violentes, qui avaient été le préliminaire des négociations, en faisaient craindre d'autres plus terribles encore, si ces négociations n'aboutissaient pas à la paix. L'archevêque céda donc aux exigences des alliés et leur engagea pour garantie de la dette qu'il contractait envers eux tous ses droits de souverain et d'évêque et ceux de son chapitre; à ces conditions il rentra en grâce auprès des princes, et plusieurs des gentilshommes compromis avec lui profitèrent de la pacification. Trowin de Hutten refusa avec hauteur d'accepter le pardon qui lui était offert en échange de sa soumission. Il répondit que l'honneur ne lui permettait pas de prendre un pareil parti, et qu'il ne s'abaisserait jamais à demander grâce lorsque son protecteur et son ami était menacé et qu'il avait besoin de la fidélité des siens. Il partit pour aller rejoindre Frantz, en acceptant de bon cœur la ruine complète à laquelle il savait bien qu'il s'exposait. Le landgrave en effet ne tarda pas à marcher sur Salmunster, château fortifié qui était le principal fief de la famille de Hutten. Il s'en empara après une courte résistance, et confisqua toutes les propriétés qui constituaient le domaine, de sorte que la ruine de Hutten fut complète. Puis il s'empara rapidement de quelques autres châteaux appartenant à des partisans de Frantz, tels que Waldeck et Rudeshein, dans le Rheingau; dans le Wetterau il exerça les plus grands ravages sur les domaines des seigneurs de Friedberg et de Gelnhausen, et, ce qui était d'une souveraine injustice, sur ceux de la famille de Philippe de Flersheim, qui, malgré sa parenté avec Sickingen, était restée d'une

orthodoxie parfaite et n'avait pris aucune part aux derniers événements [1].

Pendant que les princes obtenaient ces rapides succès, le mois de novembre était venu leur donner le signal de suspendre les hostilités. Conformément à l'usage du temps, ils ramenèrent leurs troupes chargées de butin dans leurs quartiers d'hiver, après avoir laissé des garnisons nombreuses à Creuznach, à Sobernheim et à Kayserslautern, pour empêcher Frantz de se ravitailler, et le tenir bloqué dans les forteresses, dernier rempart de son parti.

Nous avons quitté le chevalier au moment où il se repliait vers Ebernbourg, sous la double menace des armes des princes alliés et des foudres de la chambre impériale. Après avoir recueilli les débris de la garnison de St-Wendelin, il exécuta, à travers les montagnes et les forêts de ce pays accidenté, une retraite pleine de merveilleuses combinaisons dans laquelle il dérouta complètement ses ennemis et se maintint constamment en communication avec les différents chateaux occupés par ses partisans. Les alliés, auxquels cette attitude encore imposante ne permit pas de tenter un coup de main pour se rendre maître de sa personne, cherchèrent à ébranler le dévouement de ses compagnons d'armes en employant à la fois les promesses et les menaces. Il en fut plusieurs qui, intimidés par la mise au ban de l'empire de Frantz et de son parti, qui avait été fulminée le 10 octobre, firent agréer leur soumission en abandonnant leur chef. Mais le plus grand nombre ne se laissa pas émouvoir et resta fidèle à son serment.

De son côté il ne manqua pas d'employer des moyens analogues et de répandre dans l'armée même des princes,

---

[1] La nomination de Philippe de Flersheim, beau-frère de Frantz, à la dignité d'évêque de Spire, qui eut lieu peu d'années après, est une preuve bien éloquente de cette orthodoxie.

à l'adresse des chevaliers et même des simples soldats, des proclamations dans lesquelles il les engageait à entrer dans ses rangs et à combattre avec lui pour la *foi*, la liberté et les droits de la noblesse.

La proclamation adressée à l'armée en général était ainsi conçue :

Mes chers frères et voisins! pourquoi venez-vous vous battre contre moi? Mon désir est de vous affranchir d'un joug pesant contraire aux règles de l'Évangile, et de vous amener à la lumière évangélique, au règne des lois et de la liberté vraiment chrétienne. En vous opposant au succès de mes efforts, vous faites comme le malade qui ne veut pas qu'on le secoure, afin qu'il ne meure pas. Pensez que c'est contre le Christ et l'Évangile que vous vous battez et non pas contre moi. Pour l'amour de l'Évangile, je ne fuirai point la mort. Que la volonté de Dieu soit faite! Amen.

Celle qui était adressée aux capitaines et à la noblesse était conçue dans les termes suivants :

O courageux, nobles et chers confrères! plût à Dieu que vous eussiez souvent pensé à ces paroles : « Pourquoi élevez-vous contre » vous vos enfants et les enfants de vos enfants? pourquoi anéan- » tissez-vous votre liberté, et voulez-vous devenir les valets et les » esclaves des impies? » Ne réfléchissez-vous donc pas que quand Frantz sera vaincu avec son parti, on vous mettra un frein et un mors à la bouche et l'on vous conduira où les prélats voudront? Vous voulez aider ceux qui ont perverti la noblesse allemande avec des mensonges ; qui ont su attirer à eux les biens que vous teniez de vos ancêtres, pour les donner aux chapitres et aux couvents. Vous et les vôtres vous êtes dans la misère : eux vivent dans le tourbillon des plaisirs, dissipent vos biens dans les plus honteuses débauches. Voulez-vous sacrifier votre vie pour eux? Oui, mais ils veulent aussi perdre nos âmes, car ils ne nous laissent pas l'Évangile du Christ et la parole de Dieu, ne nous la prêchent même pas : ils se contentent d'abreuver nos âmes de vaines chimères, de ruses, de règlements, d'enseignements et de paroles hypocrites. Dieu

veuille que vous y pensiez sérieusement, alors seulement vous viendrez en aide à Frantz. Que la volonté de Dieu soit faite! Amen![1]

Ce manifeste fit en général peu d'impression sur les troupes alliées; la plus grande partie des nobles, fidèles dans leur foi religieuse et peu clairvoyants en politique, ne se préoccupaient pas de ces dangers courus par la noblesse au nom desquels Frantz voulait les soulever, tandis que le soldat, dans son aveugle sentiment du devoir, restait avec persévérance au service de celui qui l'avait enrôlé, aussi longtemps que lui arrivait le paiement de sa solde. Cependant le chevalier ne cessa pas de compter sur son heuréuse étoile. Malgré la défection de nobles qui lui avaient été jusqu'alors intimement dévoués et qu'il voyait maintenant dans les rangs des ennemis, tels que les comtes de Solm et de Wartemberg, un reste de confiance ne l'abandonna point. Il fortifia ses châteaux en les renforçant de nouvelles troupes, et continua pendant les premières semaines à se tenir sur une énergique défensive, de manière à déjouer toute surprise de la part des princes. Mais l'exemple des sévères châtiments infligés à Cronenberg et à Hutten lui ayant donné de l'inquiétude sur les intérêts de ses partisans, qu'il voyait successivement menacés d'une ruine complète, il résolut de réunir en assemblée générale tous les confédérés pour délibérer avec eux sur la situation devenue critique, décider les mesures à prendre pour l'améliorer, et convenir ensemble d'apporter plus d'union, d'accord et d'énergie qu'on ne l'avait fait jusqu'alors.

Ce fut à Schweinfurt qu'eut lieu cette réunion, qui fut nombreuse; mais le vieil enthousiasme était en grande partie éteint: l'union nécessaire fit défaut. Après avoir beaucoup discuté et s'être livré à d'inutiles récriminations, les cheva-

---

[1] Ces deux manifestes se trouvent dans l'ouvrage allemand de Meiner: *Vie des hommes illustres*, vol. III.

liers se dispersèrent. Frantz resta plusieurs semaines dans cette petite ville à provoquer de nouvelles réunions dans lesquelles son admirable fermeté et la hauteur de ses idées se faisaient voir, mais sans grand résultat.

Il réussit à relever quelques courages, à ranimer quelques confiances, mais il ne put empêcher les défections de se multiplier chaque jour, et il ne put surtout établir ces plans d'ensemble, ces projets combinés que son génie concevait, mais à l'exécution desquels il fallait des concours actifs et dévoués. Les troupes du landgrave, qui occupaient le pays voisin, lui enlevèrent encore sur les routes quelques-uns de ses derniers amis.

Lorsque l'hiver atteignit son terme, l'horizon était bien sombre, et plus d'un autre chef de parti se fût laissé aller au découragement. Quant à Frantz, il ne vit là qu'une situation difficile mais non désespérée, et en quittant Schweinfurt pour regagner ses châteaux, il combinait, avec cet esprit si fécond en ressources dans lequel la résolution égalait la finesse, de nouveaux plans qui lui permissent de reprendre bientôt l'offensive. Mais avant de donner suite à ces hardis projets, il voulut d'abord assurer le salut des savants amis qui se trouvaient alors fixés à Ebernbourg, et qu'il désirait faire échapper aux chances funestes d'un siége imminent. Le plus cher de tous, Ulrich de Hutten, désespéré de quitter ce généreux et fidèle ami, ne s'arracha d'auprès de lui que par une sorte de violence. Il se retira, comme nous l'avons dit, à Bâle auprès d'Œcolampade. Les autres fugitifs, auxquels l'*Hôtellerie de la Justice* avait toujours été ouverte, durent également chercher un asile moins hasardeux, et la cour de l'électeur de Saxe, Fréderic-le-Sage, fut celui que la bienveillance bien connue de ce prince pour la liberté de penser dut naturellement indiquer à la plupart d'entre eux.

Il résolut d'abord d'exercer sur le prince palatin des représailles justifiées par les premiers actes d'hostilité que ce prince avait commis contre lui. Mais il voulut, avant cela, tâcher de

réveiller dans son cœur des sentiments plus en harmonie avec leurs anciennes relations, et il lui écrivit une lettre respectueuse, mais cependant assez vive, dans laquelle il lui reprochait la ruine de ses amis, et lui déclarait que son fils Schweikart ne pouvait pas conserver plus longtemps les fonctions de gouverneur d'Alzenz qu'il remplissait en son nom. Cette lettre, qui n'était pas encore celle d'un ennemi, resta sans réponse. Frantz se crut alors le droit de commencer les hostilités, et conçut le projet de s'emparer par surprise du château de Lutzelstein, qui appartenait au palatinat. Pendant une nuit de la fin de novembre, il mit en marche un petit corps de soldats éprouvés qui se dirigèrent sur la forteresse. Ils parvinrent sans encombre jusqu'au pied des murailles et y appliquèrent des échelles, au moyen desquelles ils franchirent la première enceinte, et commencèrent à escalader le rempart que les sentinelles avaient quitté sans défiance, puisque rien ne pouvait faire prévoir une semblable attaque. Un singulier hasard fit tout à coup échouer cette tentative au moment où il semblait que son succès était complet. Voici en quels termes Léodius en fait le récit :

« Quelques soldats passaient leur nuit à se chauffer dans un corps-de-garde et jouaient aux dés, lorsque l'un d'eux s'écria tout à coup : « Je me souviens qu'il y a tant d'années, » à pareil jour et à pareille heure, tel château (qu'il nomma) » fut pris par trahison. Je m'en vais faire une ronde pour » qu'il ne nous arrive pas semblable aventure. » Et ce disant, il partit accompagné par les moqueries des autres qui continuèrent à jouer. Le soldat, à peine sorti, entendit un léger bruit et comme des murmures confus. Il revint sur-le-champ en faire part à ses camarades. Quelques-uns voulurent bien partager ses soupçons, les autres n'en firent que rire, et lui dirent que c'étaient des pierres arrachées par le vent qui avaient produit ce bruit en tombant sur les rochers ; mais au même instant ils furent tirés d'incertitude par l'apparition subite des gens de Sickingen qui, maîtres de la première

enceinte, commençaient à franchir la seconde. Les soldats, sautant sur leurs armes, coururent au rempart, et se saisissant d'une pièce qui était près de là, ils la déchargèrent sur le gros des assaillants en criant: « Mort aux voleurs! » Les habitants du bourg, attirés par le bruit, accoururent au plus vite; avec leur secours on parvint à précipiter les ennemis du haut des remparts et à leur renverser leurs échelles sur le dos. Frantz ayant échoué dans son entreprise, et se trouvant par le fait l'agresseur personnel du prince palatin, se décida alors à lui envoyer ses lettres de défi, suivant la louable coutume des nobles de la Germanie. »

Cependant la chambre impériale, tout en fulminant la mise au ban de l'empire du chevalier, n'avait pas abdiqué tout intérêt et toute affection pour lui. Plusieurs de ses membres avaient été ses compagnons d'armes et ses amis de jeunesse, et il leur en coûtait de laisser ce vaillant homme de guerre livré à l'impitoyable vengeance de ses ennemis. La chambre résolut donc d'intervenir en conciliatrice, et elle députa à Heidelberg, à Trèves et à Darmstadt, des plénipotentiaires chargés d'adoucir les dispositions des princes, de manière à les amener à accepter une paix honorable. Ceux-ci semblèrent disposés à se prêter aux ouvertures qui leur étaient faites ; mais chaque fois que les envoyés abordèrent le chapitre des conditions, ils trouvèrent une mauvaise volonté qui finit enfin par se manifester publiquement dans une note écrite par le prince palatin pour être remise à la chambre. Cette note contenait les représentations suivantes [1] :

Qu'il n'était pas chrétien de protéger Frantz dans ses entreprises et ses projets; bien plus, qu'il était révoltant que l'on pensât à lui faire pardonner les torts immenses qu'il avait causés à de pauvres gens, les veuves et les orphelins qu'il avait faits, les cou-

---

[1] Munch. codex diplom.

vents et les biens des prêtres qu'il avait détruits par le feu, le pillage et la dévastation; qu'il n'était pas permis de protéger un homme qui avait toujours fait de l'opposition aux lois, et un chevalier qui, si cela lui était possible, entreprendrait des choses encore plus violentes, et dont les états de l'empire avaient journellement de nouvelles surprises à attendre, au cas où on ne le mettrait pas hors d'état de nuire; que cette indulgence excessive montrée vis-à-vis de pareils crimes anéantirait la considération que l'on doit à la haute chambre de justice, et livrerait au ridicule ses prérogatives et tout l'ordre de l'empire; qu'on savait déjà combien Frantz avait fait peu de cas des observations qui lui avaient été faites; qu'une plus longue indulgence ne ferait que le rendre plus audacieux; que si l'empire voulait jouir de quelque repos il fallait éteindre d'un seul coup ce feu de discorde; qu'autrement on ne pourrait remporter aucun avantage sérieux, ni contre les Turcs, ni contre d'autres ennemis.

Lorsque les envoyés de la chambre impériale eurent connaissance de ce langage, et qu'ils virent la haine irréconciliable des princes contre le chevalier, ils ne jugèrent plus à propos d'insister et l'abandonnèrent à son sort.

L'insuccès de cette tentative eut pour Frantz les conséquences les plus funestes. Plusieurs de ceux qui lui étaient restés jusque-là fidèles se séparèrent de lui pour sauver du péril imminent leur vie ainsi que leurs biens. Parmi ces transfuges de l'heure du danger, ceux dont l'abandon lui fut le plus pénible furent Diedrich de Gemmingen et Georges de Bach, qu'il s'était habitué à regarder comme des amis sincères.

Cependant les troupes des alliés, maîtresses du pays plat qui s'étendait devant ses lignes, pouvaient lui intercepter complètement les vivres, diriger leur attaque sur ses châteaux, lui couper toute communication avec ceux-ci, et cerner enfin son armée de toutes parts, en attendant le jour des hostilités décisives.

Dans cette situation critique il tâcha, par le moyen de ses émissaires, d'obtenir quelque secours dans la chevalerie et

dans les villes du Rhin, de la Souabe, de la France même et de la Lorraine, ainsi que de la Bavière, de l'Autriche et de la Bohême. Diedrich Spaeth, qui était venu le trouver à Landstuhl, avait entrepris de parcourir les pays voisins de la France ; son fils Schweikart, la Souabe ; Harmuth de Cronenberg, la Bohême et les contrées avoisinantes. Ces fidèles envoyés se mirent en route et distribuèrent partout où ils passèrent un appel chaleureux adressé à la noblesse et au peuple d'Allemagne, et Frantz, de son côté, le fit lire à haute voix du haut des chaires au peuple de ses terres seigneuriales et partout où il le put, afin d'entretenir au milieu de lui et parmi ses partisans la fidélité qu'ils lui avaient promise, ainsi que l'enthousiasme nécessaire au succès.

Cet écrit établit une justification des actions qu'il a faites jusqu'alors et porte pour titre : ***Publication et réponse de Frantz de Sickingen sur les griefs actuels, les fausses dénonciations et les injustes diffamations de ses contradicteurs et de ses envieux.*** — Il prouve dans cet écrit que sa guerre contre Richard n'était pas une *expédition d'alliés* [1] (nom par lequel le peuple désignait ordinairement les courses aventureuses entreprises sur les grands chemins par la noblesse), et déclare qu'il qualifie d'imposteur celui qui viendrait le diffamer en rabaissant une guerre si légitime et si honorable au niveau d'une expédition n'ayant que le gain pour objet. Il dit que depuis sa jeunesse il n'avait jamais donné lieu à de tels soupçons ; que son armée avait toujours été régulièrement soldée et maintenue conformément à l'ordre et à la discipline ; qu'il avait déclaré la guerre au prince électeur dans un défi régulier ; que pour son expédition il n'avait point employé des gens de rien, comme on le prétendait, mais des hommes honorables de la haute et de la moyenne noblesse, et de courageux soldats ; qu'on ne pouvait pas

---

[1] Bundeszug.

lui faire un crime d'avoir fraternisé avec d'autres chevaliers; que l'union de Landau avait été instituée uniquement dans le but de concourir à l'accomplissement des devoirs immenses que la chevalerie imposait à ses membres et au maintien d'une vie paisible entre eux; qu'ils n'avaient rien arrêté en secret, que tout avait été livré à la publicité par l'imprimerie; qu'on le flétrissait du nom d'aventurier non pas à la suite d'une conduite injuste et indigne d'un chevalier, mais uniquement à cause de la haine et de la jalousie qu'on avait contre lui, et dans le but de lui aliéner les États de l'empire qui lui étaient dévoués Il ajoute que les princes le calomniaient sciemment et ne cherchaient, en exaltant la justice de leur hostilité, qu'à endormir adroitement l'homme peu intelligent, afin que celui-ci laissât passer sans protestation toutes leurs actions tyranniques, et supportât avec patience toutes les charges qui lui seraient imposées par eux; que lui, Frantz, dès l'âge de discrétion, avait été un partisan déclaré de la justice; qu'il l'avait souvent fait rendre à ses semblables, grands et petits, au péril de sa fortune et de ses jours; que ce n'étaient point ses actions, mais celles de tous ces seigneurs si irrités contre lui, qui étaient injustes et perturbatrices de la paix du pays; que dans la persuasion que tout était permis à la supériorité de leur puissance, ils avaient empiété sur les droits de leurs voisins, de toutes conditions, par de nouveaux impôts et par des charges onéreuses; que le comte palatin Louis, plein d'animosité contre ceux de la noblesse qui n'avaient commis aucun crime, les persécutait contre tout honneur et toute loyauté; qu'il fallait qu'il fût bien ingrat pour oublier ainsi les services considérables que lui, Frantz, ses ancêtres et ses parents, avaient rendus à la maison palatine; que les Sickingen avaient sacrifié à son service leur sang, leur vie et leur fortune avec un entier désintéressement, surtout dans la dernière guerre de Bavière, où le palatinat, mis au ban de l'empire par une sentence papale et impériale, et

reproche qu'on lui faisait d'être l'ennemi de toutes les puissances. Il dit qu'il est prêt non-seulement à prouver la fausseté de cette assertion, mais qu'il est disposé, comme un des plus fidèles membres de la noblesse, à faire régner partout l'autorité, la justice et la paix, et à veiller à l'intéret général du pays; qu'au contraire, en sa qualité de sujet humble et dévoué de Sa Majesté Impériale, il a su dans d'autres temps offrir à l'empereur contre la France sa fortune et même sa vie. Mais il ajoute que le motif principal de sa disgrâce consistait surtout en ce qu'il avait été au service de l'empereur et des États de la confédération contre le duc Ulrich de Wurtemberg, et qu'il avait contribué à arrêter le renfort que le palatinat et la Hesse avaient résolu de faire parvenir à ce prince dont les entreprises auraient fait éprouver un tort immense à l'empire et à la confédération.

Dans le cours de sa justification, Frantz accuse à son tour les princes d'un plan conçu par eux pour opprimer la noblesse allemande, et cite à l'appui de son accusation une foule d'actes de violence qu'ils ont exercée vis-à-vis ses membres. Il cite entre autres la conduite de Joachim de Seckendorf, maréchal du palatinat, qui, avec l'aide du landgrave, s'est emparé des châteaux de plusieurs nobles, a ravagé leurs villages et les a mis à contribution, quoiqu'ils n'eussent pris aucune part à son démêlé avec Trèves, et que même plusieurs d'entre eux eussent envoyé des secours contre lui à l'archevêque; plus récemment encore le comte palatin avait pillé les châteaux des deux dames nobles de Braunsberg et de Hornstein, réduit en cendres le village de Merxheim et forcé les pauvres habitants à se soustraire aux droits seigneuriaux de leur maître légitime pour prêter serment de fidélité au palatinat. Et tout cela contre les libertés individuelles et en contradiction avec les constitutions du saint empire et le maintien de la paix, en violation même de tout sentiment de loyauté naturelle, attendu

que ces veuves n'avaient jamais rien eu à démêler avec ses querelles et qu'elles y étaient restées constamment étrangères. Après ce tableau, le chevalier, le cœur rempli d'amertume, demandait si l'on pouvait décemment admettre une telle violation de l'équité, un pareil trouble de l'ordre de l'empire et de la paix du pays, et s'il pouvait en résulter quelque honneur et quelque bien; mais si au contraire un tel arbitraire, au cas où l'on ne lui mettrait pas un frein, ne pourrait pas enfanter dans la suite contre d'autres états et d'autres membres de l'empire les plus terribles dangers.

Rien n'était oublié dans la lettre d'envoi qui accompagnait cette justification pour exciter en sa faveur la sympathie des villes et provoquer leur active intervention. Il leur rappelait que la principale cause de la haine qui éclatait en ce moment contre lui était le dévouement trop ardent qu'il avait apporté dans la défense des intérêts de la bourgeoisie et du peuple opprimé par sa noblesse ou le clergé. Il rappelait que ce n'était pas à Worms, ni à Metz, ni à aucune autre ville qu'il avait fait la guerre, mais seulement à une aristocratie avide et despotique. Il finissait par leur signaler le grave danger qui résulterait pour elles de l'accroissement de puissance auquel tendaient les princes, et par leur prédire que ceux-ci ne commençaient à détruire la noblesse indépendante que pour arriver, par un enchaînement nécessaire, à absorber à leur profit les villes et les municipalités qui avaient jusque-là, dans le voisinage de leurs états, joui de leurs lois propres et de leur autonomie.

Ces habiles insinuations qui n'étaient pas, il faut le dire, entièrement dénuées de fondement, ne laissèrent pas que de produire une partie de l'effet que le chevalier en espérait. Ainsi, Strasbourg, Mulhausen et plusieurs autres villes de l'empire, plusieurs seigneurs lorrains, alsaciens et allemands lui envoyèrent des secours en argent, en vivres et en artillerie. Plusieurs convois de soldats parvinrent également à traverser le cordon militaire que les princes avaient établi,

et vinrent grossir les rangs que la trahison ou la faiblesse avaient bien éclaircis. Mais malgré ces renforts, sa situation était bien critique lorsque le printemps ramena les opérations actives que nous allons suivre en combinant les récits de Thomas Léodius, conseiller et secrétaire du prince palatin Louis, et de Gaspard Stourm, surnommé *Teutchland,* héraut d'armes de ce prince, tous deux témoins oculaires et acteurs secondaires du drame qui nous reste à raconter.

CHAPITRE XX [1].

OPÉRATIONS MILITAIRES DU PRINTEMPS DE 1523.

SIÉGE DE LANDSTUHL.

Il semblait que, dans la situation fâcheuse à laquelle Frantz se trouvait réduit, c'était assez pour lui de réussir à se tenir sur la défensive. Mais ce vaillant homme de guerre que rien n'avait pu décourager, ni les souffrances corporelles qu'il endurait, ni la proscription qui pesait sur lui, ni la disproportion écrasante de ses forces avec celles de ses ennemis, se décida à ouvrir lui-même la campagne et à porter les premiers coups.

Une expédition subite dirigée sur Borberg lui livra cette petite forteresse, grâce à la complicité du chapelain du château, qui, appartenant au parti de la réforme, aida Melchior de Rosenberg à s'en rendre maître par surprise. Ensuite il fixa sa résidence à Landstuhl, qui avait sur Ebernbourg

---

[1] Sources. — *Thomas Leodius*; — *Gaspard Stourm*; — *Bellum Sickinganum*. (Bibl. de Strasbourg).

l'avantage de le mettre plus près de l'ennemi, et commença à diriger sur le palatinat des expéditions incessantes qui, en dépit de l'active sollicitude exercée par Wilhelm de Habern, commandant des troupes de Kaiserlautern, faisaient beaucoup de mal au pays et entretenaient l'abondance dans les châteaux des confédérés. Ce chevalier, de son côté, ne laissait pas ses troupes dans l'inaction, et sa cavalerie poussait fréquemment des reconnaissances jusque dans les environs de Landstuhl, enlevant les convois et les détachements ennemis, et cherchant surtout à s'assurer de la présence de Frantz, renseignement capital à posséder pour la direction des opérations ultérieures. Mais Frantz, pour laisser les princes dans l'incertitude, se gardait bien de paraître; et même, pour leur donner le change, il fit écrire au comte de Habern une supplique dans laquelle de pauvres gentilshommes, réfugiés dans le château de Landstuhl et abandonnés à eux-mêmes, lui demandaient la permission de se rendre à Kaiserlautern, et disaient qu'ils attendaient de sa bonté un secours en vivres pour pouvoir s'y rendre, tant ils étaient réduits à une complète misère.

Le comte leur accorda leur demande; mais il les fit observer et il apprit bientôt qu'ils avaient été reçus dans le château de Wittemberg, occupé par les gens de Sickingen, et que de là ils faisaient des courses dans le palatinat, pillant tous les villages et y levant des contributions. Il assembla aussitôt une troupe de gens de pied et s'en vint planter ses enseignes devant ce château; mais avant de commencer l'attaque il fit signifier à ses défenseurs qu'ayant ravagé et pillé en tous sens le palatinat, ils s'étaient mis hors du droit des gens; qu'il était venu pour les mettre tous à mort, et qu'il tiendrait cette résolution si l'on osait tirer un seul coup de feu sur les siens. Les défenseurs, épouvantés, se rendirent à discrétion. On leur permit de sortir en emportant quelques bagages, puis on mit le feu au château. Après cet exploit, le comte de Habern se rapprocha de Landstuhl pour ôter à Frantz le désir de faire de nouvelles excursions.

Ce dernier, voyant les ennemis se porter sur le château de Steinkallenfels, qui était assiégé de très-près par les siens, envoya son fils Hans avec un détachement de cavalerie pour renforcer les troupes qui étaient devant cette place. Habern, informé de son approche, vint au-devant de lui avec des forces supérieures, et une vive escarmouche ne tarda pas à s'engager. Bientôt on eut quitté les lances pour les épées et l'on commençà à se mêler avec fureur. Mais comme les gens de Sickingen étaient inférieurs en nombre, ils finirent par plier et on les vit céder le terrain en restant unis par petits groupes et en faisant de temps en temps des retours offensifs pour dégager le terrain. Hans ne quittait pas la partie, malgré plusieurs blessures, et montrait un cœur digne de la race à laquelle il appartenait; mais enfin son cheval, percé de coups, s'étant dérobé sous lui, il resta à terre sans connaissance et fut fait prisonnier avec plusieurs de ses compagnons, notamment Hilchen de Lorch et Augustin de Braunsberg. Les autres purent s'échapper, grâce à la vitesse de leurs chevaux.

Hans et ses amis s'étant rendus à Wilhelm de Habern, reçurent de lui l'assurance qu'ils seraient traités en chevaliers et ne seraient prisonniers que sur parole. Il leur permit d'aller passer quelques jours auprès de Frantz pour se remettre de leurs blessures avant de se rendre au lieu qui devait être désigné pour leur internement. Ils allèrent en effet à Landstuhl et de là se dirigèrent sur Heidelberg, où ils furent reçus avec distinction, puis sur Guernsheim, où ils devaient achever le temps de leur captivité.

Le succès de Habern eut pour résultat la levée du siége de Kallenfels. Ce fut là le dernier événement marquant de la morte-saison. La guerre ne constitua plus jusqu'au printemps qu'une succession d'escarmouches sans importance et de petites expéditions n'ayant le plus souvent pour résultat que l'enlèvement de quelques prisonniers ou de quelques têtes de bétail. Enfin la saison devint assez belle pour per-

mettre aux princes de se mettre en campagne, et ils réunirent toutes leurs troupes pour porter à leur ennemi des coups décisifs, et en finir avec une rébellion qui avait déjà causé de grands maux de part et d'autre.

« En l'an de grâce 1523, dit Gaspard Stourm, le 18 avril, le pfalzgraf se mit en route et sortit d'Heidelberg à la tête d'une belle et nombreuse cavalerie, et près de lui, moi Stourm, le hérault, je chevauchais couvert du hoqueton armorié comme il convient de faire à la suite d'un honorable prince électeur. » Le même jour il fit à Worms une entrée solennelle et reçut dans le palais épiscopal une magnifique hospitalité. Puis il se dirigea sur Altzenz où il passa deux jours, et parvint enfin à Creuznach le mercredi 22 avril. L'archevêque de Trèves et le landgrave se trouvaient en armes dans le voisinage. Aussitôt qu'ils surent son approche ils vinrent à cheval au-devant lui avec une brillante escorte et le comblèrent de témoignages d'amitié. Il fit ensuite avec eux à Creuznach une entrée triomphale à la tête de toutes ses troupes. Les princes passèrent trois jours dans cette ville, occupés à régler dans tous ses détails le plan de la guerre qu'ils allaient entreprendre. Ils se décidèrent à marcher sur Ebernbourg qui était la plus redoutable forteresse de la rébellion, redisant comme Frantz l'avait dit de Trèves : « Quand nous tiendrons la tête, le reste s'ensuivra. » Cependant dans la pensée que leur ennemi pouvait encore se trouver à Landstuhl, ils admirent que, dans ce cas, ce serait par ce château qu'ils commenceraient leurs opérations offensives, et envoyèrent les comtes Wilhelm de Rennenberg et Eberhard d'Erbach, avec une bonne troupe d'infanterie et un matériel de siége considérable, pour reconnaître Landstuhl, en faire l'investissement et s'assurer si Frantz s'y était enfermé. Les deux comtes exécutèrent rapidement ces ordres. Ils firent construire des redoutes pour assurer leur position contre les sorties de l'ennemi, préparer l'emplacement des camps et des batteries, et entourèrent le château

d'une ligne serrée de postes vigilants pour l'empêcher d'avoir aucune communication avec le dehors.

Pendant ce temps[1] les princes avaient réglé l'itinéraire que chacun d'eux devait suivre pour arriver sur le théâtre des événements. Après s'être dit adieu à Creuznach, ils se mirent en route avec leurs gens d'armes, leurs lansquenets, leurs voitures, leurs canons, et tout ce qui est nécessaire en campagne.

De Creuznach l'archevêque se dirigea sur Bockenhausen, le landgrave sur Meissenheim, le prince palatin repassa par Kaiserlautern et s'y arrêta pour attendre le duc Otto Heinrich de Bavière, son cousin, qui vint l'y rejoindre avec une belle troupe de deux cents gentilshommes, beaucoup de voitures et tout le train qui devait convenablement accompagner un seigneur tel que lui. Enfin, le mercredi 29 avril, l'armée entière se trouva réunie sous les murs de Landstuhl pour s'arrêter définitivement à en faire le siége, ou pour de là se porter sur Ebernbourg, selon que le chevalier serait dans l'un ou dans l'autre de ces châteaux.

Le jour où les défenseurs de Landstuhl virent les premières colonnes de la cavalerie ennemie se répandre dans la campagne, un soldat vint tout effaré prévenir Frantz, alors en proie aux douleurs d'un violent accès de goutte, que les collines voisines se couvraient de cavaliers. « Tant » mieux, répondit-il, ce sont les cavaliers des villes de la » Réforme qui s'impatientent de notre repos et qui viennent » nous aider à en sortir. — Mais, reprit le soldat, ils plantent » des piquets et attachent leurs chevaux aux arbres; ils ont » un matériel de siége et on les voit déjà qui le disposent. — » Laisse donc, reprit Frantz avec le même calme, je t'assure » qu'ils coucheront cette nuit au château avec nous. »

Mais, quelques instants après, arriva un héraut porteur

---

[1] *Gaspard Stourm*, presque textuellement.

de la lettre de défi des princes. Il fut introduit près du chevalier qui reçut le message sans s'émouvoir. « Mon ami, » dit-il au héraut après en avoir pris connaissance, tu nous » amènes des hôtes, à ce que je vois. Va dire à tes princes » que s'ils ont des canons neufs, j'ai des murailles neuves » aussi, et l'on verra bientôt l'effet qu'ils produiront contre » elles. »

Lorsque le héraut se fut, à son retour au camp, acquitté du message de Sickingen, les princes furent dans une grande joie d'apprendre qu'il était à Landstuhl, et pressèrent les préparatifs du siége avec beaucoup d'énergie.

Le chevalier, pensant bien que ses ennemis apporteraient une grande tenacité dans leurs attaques, et craignant que la longueur du siége n'amenât l'insuffisance de ses approvisionnements, résolut de se défaire d'une grosse troupe de cavaliers dont il avait fait jusqu'alors un très-utile usage dans ses excursions déprédatrices, mais qui, dans un siége, ne pouvait plus lui servir à rien. Il simula une sortie avec la meilleure partie de son infanterie et commença à détruire quelques-uns des retranchements de l'ennemi. Toutes les forces alliées se portèrent hâtivement sur le point menacé, et la troupe de cavaliers, se voyant le passage libre, sortit au galop du château et prit une avance considérable sur le corps qui fut bientôt après lancé à sa poursuite. Elle gagna des bois épais où sa trace se perdit, et parvint, sous leur couvert, à gagner heureusement Sarreguemines, où elle se dispersa à l'abri du danger.

Les princes furent très-chagrins de cette aventure, car ils craignaient fort que leur ennemi ne se fût échappé; mais leur inquiétude à ce sujet ne fut pas de longue durée, car Frantz, que la goutte incommodait au point de ne pouvoir lui permettre de marcher, se faisait porter sur les remparts, étendu sur une litière, et les assiégeants pouvaient le voir inspectant les travaux et donnant ses ordres avec autant de calme que s'il n'avait pas été exposé à leur feu.

Si l'attaque fut énergique, la défense ne le fut pas moins. Les princes faisaient pleuvoir une grêle de projectiles sur le château, mais ses défenseurs répondaient par des coups non moins nombreux et non moins adroits; plusieurs des pièces de siége avaient été démontées, et le haut donjon qui dominait le château formait à d'habiles canonniers un poste d'observation très-dangereux pour les assaillants. De plus, Frantz dirigeait contre eux de fréquentes sorties, non pas toutes fort heureuses, mais dont la plupart coûtaient de part et d'autre des pertes sensibles. Un jour, à la suite d'une de ces sorties, le chevalier Henry d'Elz fut ramené prisonnier dans la place; mais il offrit six cents florins à Frantz pour sa rançon, et à ce prix il put reprendre aussitôt sa liberté.

Malgré la fermeté de sa résistance, le chevalier ne se faisait plus beaucoup d'illusion sur sa situation présente. Il tâchait encore de se persuader qu'en prolongeant sa défense il donnerait à ses alliés le temps de se réunir en force et qu'il les verrait bientôt venir le délivrer; mais souvent aussi la vue des grandes masses de troupes qui l'environnaient et les progrès que réalisait chaque jour l'artillerie ennemie, lui faisaient voir les choses sous leur réel et pénible point de vue. « Ce n'est pas là un investissement ordinaire, disait-il alors; » je le vois, le nombre l'emportera. » Mais il n'en faisait pas moins tous ses efforts avec une indomptable énergie pour reculer, s'il ne pouvait pas l'éviter, le jour où il lui faudrait céder à la force.

Cependant les batteries établies contre tous les côtés du château, tiraient si vigoureusement, que les murailles, malgré leur épaisseur, laissaient s'écrouler de grands pans de maçonnerie; et le feu, redoublant chaque jour d'intensité, eut bientôt couvert de ruines cette belle et solide forteresse. Déjà, le 1er mai, le grand donjon sur le sommet duquel était établie une puissante batterie, s'écroula avec un bruit effroyable. Le lendemain, une des faces de l'enceinte s'abîma dans la vallée sur une largeur de vingt-quatre pieds.

Frantz, quoique aux prises avec la douleur, voulut voir par lui-même comment des murs de vingt-deux pieds d'épaisseur pouvaient tomber de la sorte. Il put s'assurer bientôt que la place n'était plus tenable et que le seul parti qui lui restait à prendre était de l'évacuer en se servant d'une issue secrète qui faisait communiquer le château avec des bois voisins par un chemin souterrain. Mais les assiégeants, en le voyant paraître sur le rempart, redoublèrent la rage de leur feu, et les débris de maçonnerie volèrent de toutes parts sous le choc de leurs boulets. Un de ces coups fit tomber tout près de lui un reste de muraille et souleva une poussière si épaisse qu'on ne savait plus de quel côté fuir; « car, dit Léodius, chacun en ce moment ne songeait plus qu'à sa propre sûreté. » Les deux serviteurs qui portaient la litière du chevalier, son maître canonnier et son maître-d'hôtel, tombèrent tous deux sans connaissance atteints par les éclats. Lui-même roula au milieu de fragments de pierre, et s'en fut tomber sur des pointes de palissades durcies au feu dont l'une le frappa au côté gauche et lui fit une blessure profonde. Il fit de vains efforts pour se relever, appelant à l'aide de toutes ses forces. Mais comme ses serviteurs ne pouvaient pas le trouver tant était grande l'obscurcité de l'air, il leur cria de se diriger sur sa voix. Son chapelain parvint enfin jusqu'à lui, le releva et le fit emporter dans l'intérieur du château. Mais le feu infernal que les alliés ne cessaient de diriger sur le château les y suivit avec un tel redoublement, qu'il ne fut pas possible de le laisser dans son appartement et qu'on dut le porter dans une sorte de caverne creusée dans le roc, qui se trouvait hors de l'atteinte des projectiles ennemis, mais où l'obscurité était si grande qu'il fallait constamment y tenir des flambeaux allumés. Le médecin sonda la plaie et la trouva si profonde que les assistants purent lire sa pensée sur son visage; un des gentilshommes qui se trouvaient là en fut si ému qu'il perdit connaissance, et comme le médecin se préparait à panser

Frantz, celui-ci le repoussa en lui disant: « Courez à lui, » secourez-le, vous penserez à moi plus tard. » On lui obéit, et on ramena la vie chez le gentilhomme en lui jetant de l'eau fraîche au visage. Mais au moment où le médecin ouvrait les lèvres de la plaie pour y placer son appareil, cette vue impressionna si douloureusement un des écuyers de Sickingen qu'il tomba également évanoui par l'excès de son affliction. La même scène se renouvela, et le médecin dut encore, malgré lui, interrompre, pour lui porter secours, le pansement qu'il avait déjà commencé. « Que vous ai-je » dit! s'écriait Frantz avec force, soignez les miens avant moi-» même. Songez à lui, mon tour viendra ensuite. » Enfin l'appareil fut posé et le blessé resta dans la caverne, étendu sur un lit de camp, tandis que le château continuait à être le théâtre d'une lutte d'artillerie que chaque heure rendait pour lui plus désastreuse. Mais le chevalier montra dès lors combien il était doué d'une force d'âme incomparable. Loin de se laisser abattre par ce que sa position avait de pénible et presque de désespéré, il continuait à donner des ordres avec plus d'énergie encore qu'auparavant, et non content d'entretenir le courage de ses compagnons et de veiller à la conservation de son château, il songea à régler encore ce qui se passait au dehors. Il écrivit en caractères secrets aux comtes de Furstemberg et Frédéric de Horn qu'ils dirigeassent rapidement un corps de troupes sur Landstuhl; que les princes seraient battus facilement, car ils étaient fort mal placés, leurs lignes mal tracées et leur camp ouvert à des attaques de dos; que pour lui il pouvait encore tenir longtemps; qu'il n'était pas homme à s'effrayer pour quelques pans de murs abattus, et qu'enfin ses soldats étaient prêts à tout événement.

Cette lettre fut remise à un paysan qui se chargea de la faire parvenir à sa destination moyennant une forte récompense. Mais il fut arrêté et son message porté aux princes qui virent avec dépit que leur ennemi semblait encore éloi-

gné de l'état pitoyable auquel ils pensaient qu'il était réduit. Frantz avait bien prévu sans doute que cette circonstance pouvait se produire, et il avait ainsi exagéré ses espérances dans le but de décourager les princes en leur faisant croire que sa situation était encore supportable. Toutes ses chances favorables, il le sentait bien, consistaient en ce que les assiégeants viendraient peut-être à épuiser leurs munitions avant que la place ne se fût rendue, et pour lui, en ce moment critique, un jour de résistance de plus pouvait être décisif. Mais quoique depuis une semaine les couleuvrines et bombardes des alliés lançassent chaque jour sur le château plus de six cents gros projectiles, leur feu ne se ralentissait pas et devenait au contraire de plus en plus régulier et soutenu. Quatre jours après sa blessure, et pendant qu'il se multipliait pour ainsi dire, de son lit de douleur, pour faire face à tout, une nouvelle circonstance, et la plus désastreuse de toutes, venait anéantir ses dernières espérances.

Les paysans qui faisaient partie de la garnison, découragés par la blessure de leur seigneur, commencèrent à murmurer contre une tenacité qui ne pouvait manquer de leur être fatale. Les soldats eux-mêmes finirent par avouer que se défendre plus longtemps c'était s'exposer à une mort certaine. Ces propos, rapportés à Frantz, lui causèrent un chagrin si amer qu'une fièvre violente s'empara de lui et que son état fit en peu d'instants les plus effrayants progrès. Il fit enfin sur lui-même un puissant effort, et pour ne pas avoir la douleur de voir le mécontentement en venir à une rébellion ouverte, il se décida à écrire aux princes pour leur demander des conditions qui ne fussent pas trop rigoureuses.

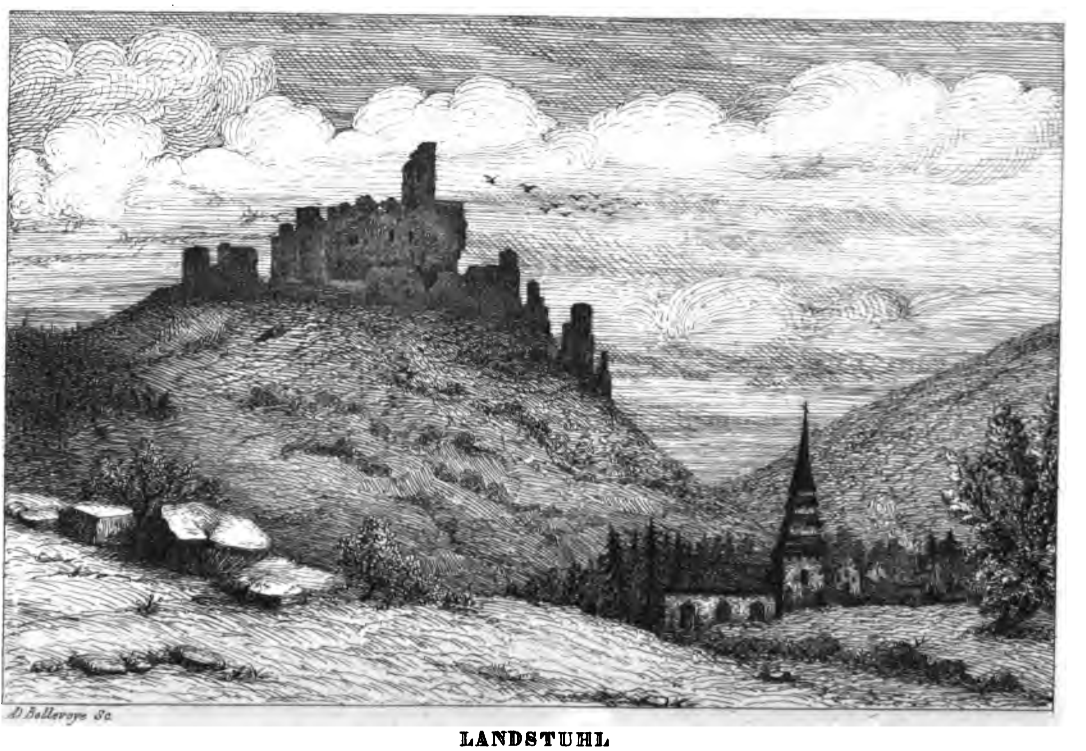
Cette lettre écrite de sa propre main, malgré son état de faiblessse, fut portée par un soldat qui faisait flotter derrière lui le drapeau blanc du parlementaire en même temps qu'il la tenait devant lui fixée à l'extrémité d'un bâton blanc.

Son contenu était à l'adresse des trois princes alliés, mais elle s'adressait plus particulièrement au comte palatin sur la clémence duquel il avait plus de raisons pour compter que sur celle de ses alliés. Elle était écrite dans un style simple et digne. Il proposait de se constituer prisonnier avec les siens et de payer pour eux et pour lui la rançon qu'il leur conviendrait de fixer. Il acceptait de reconnaître leur suzeraineté s'ils voulaient bien lui laisser ses châteaux, et leur offrait au surplus de régler les conditions de sa soumission avec quelques-uns de ses officiers auxquels il donnerait tous ses pouvoirs pour le représenter.

Les princes, ayant consenti à la proposition d'accommodement qui leur était faite, envoyèrent Wilhelm de Renneberg, commandant supérieur des troupes de l'expédition, accompagné d'Eberhard d'Erbach et de plusieurs autres seigneurs, pour qu'il s'entendît avec Wilhelm de Waldelk, capitaine du château, qui s'était fait suivre de quelques-uns des siens.

L'entrevue dura assez longtemps et fut assez orageuse. On parvint cependant à s'entendre et il fut décidé que Frantz, les nobles et les cavaliers qui se trouvaient dans le château seraient prisonniers de guerre; que les fantassins, les paysans et les bourgeois sortiraient librement avec leurs bagages, en s'engageant seulement à ne rien entreprendre contre les alliés pendant un mois; que le château et tout ce qu'il contenait en armes, approvisionnements, argent, artillerie, deviendrait intégralement la propriété des princes.

Les délégués du chevalier vinrent l'informer de ces conditions dont la rigueur ne lui arracha pas une plainte. Il fut convenu que le lendemain 7 mai, qui était un jeudi, les vainqueurs prendraient possession de leur nouvelle conquête.



LANDSTUHL

CHAPITRE XXI.

MORT DE FRANTZ DE SICKINGEN.

Pendant la nuit qui sépara ces deux tristes jours, pour lui si pleins d'amertume, Frantz, accablé par la douleur du corps aussi bien que par l'affliction de l'esprit, sentit que c'en était fait de lui et qu'une mort prochaine allait l'arracher aux misères et aux humiliations qui lui étaient préparées. Pendant cette longue nuit remplie d'angoisses, il dut faire un cruel retour sur ce qu'il avait réalisé dans sa vie si pleine et si brillante, pour laquelle il avait été en droit d'espérer un couronnement digne d'elle et qu'il allait terminer d'une manière si misérable. Il dut se demander, après avoir jugé dans sa conscience et dans sa sincérité les événements dans lesquels il avait figuré, si la cause religieuse à laquelle il s'était attaché était véritablement la bonne, et si une ambition coupable, surexcitée par de funestes conseils, ne l'avait pas fait marcher dans une voie dont il aurait à rendre un compte sévère au souverain juge devant lequel il allait paraître.

Ces réflexions, aidées de ces retours puissants des premiers

sentiments de la vie qui accompagnent les dernières heures, durent enfin l'amener à se séparer de ces croyances dangereuses auxquelles il avait accédé par l'entraînement d'un cœur facile à émouvoir, mais qui n'avaient jamais chassé de son cœur son ancien attachement à la foi catholique, à cette foi paternelle dont son enfance avait reçu les saints et bienfaisants enseignements.

Lors donc que les premières lueurs du jour parurent sur les ruines de Landstuhl, il s'était préparé, en retrempant son âme aux sources vives de la foi, à supporter avec un nouveau courage la douloureuse épreuve à laquelle il était réservé. Il n'eut pas, en ce moment cruel, un mot de reproche ou d'amertume contre les amis sur la fidélité desquels il avait tant compté et dont l'abandon causait sa perte. Il se contenta de dire avec un accent doux et résigné, à quelques-uns des siens qui pleuraient autour de son lit : « Où sont » maintenant mes maîtres et amis de la Mark, Furstemberg, » de Horn, et les Suisses, et les confédérés, et ceux de Stras- » bourg, et tous ceux qui m'ont tant promis et ont si peu » tenu? Vous le voyez, mes chers amis, il ne faut pas se » fier aux promesses et aux consolations des hommes. »

Dans la matinée de ce jour, on fit évacuer le château par ceux de ses défenseurs qui n'appartenaient pas à la noblesse. Ils défilèrent l'un après l'autre devant les princes, et ceux-ci ne purent se refuser à un sentiment d'admiration en remarquant que presque tous ces braves gens étaient blessés. Enfin, à midi, les vainqueurs firent leur entrée dans la forteresse, et en y pénétrant ils passèrent devant les gentilshommes prisonniers rangés sur une ligne et eux aussi couverts de blessures. Le landgrave n'eut pas plus tôt franchi la porte du château qu'il demanda où était Frantz, et se fit indiquer la caverne dans laquelle il était étendu, réduit à la dernière extrémité. Le récit de Gaspard Stourm, témoin oculaire de la scène, est si plein d'émotion dans sa simplicité, que nous ne croyons pouvoir mieux faire que de le lui emprunter presque textuellement.

« Le landgrave se dirigea vivement de ce côté, suivi des deux princes, de Gaspard Stourm le héraut d'armes, et des conseillers de guerre [1]. Dans une caverne creusée dans le roc, tellement obscure qu'il fallait y tenir des flambeaux allumés, ils trouvèrent Frantz de Sickingen couché sur son lit de mort. Un des assistants dit alors au blessé: « Voici » venir le landgrave de Hesse. — Ah! répondit Frantz en » faisant d'inutiles efforts pour se soulever, monseigneur le » landgrave est-il vraiment là? » Alors le landgrave lui dit: « Mon pauvre Frantz, que vous est-il arrivé? vous êtes donc » blessé? — Oui, monseigneur, répondit-il, j'ai été atteint » par quelques éclats de bois sur la brèche. »

Un autre assistant l'interrompit en disant: « Voici main» tenant le pfalzgraf, prince-électeur. » Ce qu'ayant entendu, Frantz s'écria: « Où est-il? où est-il? » Car déjà les ombres de la mort couvraient ses yeux, et aussitôt il ôtait de la main gauche une méchante barette rouge qu'il avait sur la tête, et cherchait à se retourner de son côté. « Restez en repos, » Frantz, ne bougez pas, dit le prince. » Mais lui reprit en faisant un dernier effort: « Vous ne m'avez rien laissé, mon» seigneur; mais je ne vous demande rien de plus. Je n'ai » plus besoin de rien. Hélas! ajouta-t-il, je m'étais figuré que » cela prendrait une autre tournure. J'espérais qu'à force de » courage, de peines et de sacrifices, j'arriverais à un autre » résultat, et je n'aurais jamais cru du moins que vous m'au» riez tout enlevé. »

Puis il se tut, son état de faiblesse ne lui permettant pas d'en dire davantage.

L'archevêque de Trèves arriva alors et lui dit d'un ton courroucé: « Je voudrais bien savoir pour quelles raisons vous » m'avez persécuté, moi et mon pauvre peuple? — J'aurais » bien des choses à dire là-dessus, répondit le mourant,

[1] C'est-à-dire des principaux officiers de l'armée.

» mais le moment est mal choisi... Ah ! je ne manquerais » pas de raisons. »

Et comme l'archevêque insistait, il répondit avec une dignité empreinte d'une incomparable grandeur: « Allez, je » vais répondre à un maître plus grand que vous. »

Sur cette réponse tous les assistants s'éloignèrent, et le mourant resta avec le prêtre chargé de le réconcilier avec Dieu. Il se confessa dévotement et reçut l'absolution, puis le prêtre le quitta pour aller chercher le saint viatique, mais lorsqu'il revint près de lui, Frantz venait de rendre son âme à Dieu[1].

---

[1] Comme nous avons, en formulant aussi nettement que nous l'avons fait le retour de Frantz mourant à la foi catholique, froissé une opinion assez généralement répandue en Allemagne, qui donne au chevalier une suprême fidélité aux principes qu'il avait adoptés, nous éprouvons le besoin de présenter l'ensemble des textes et des raisonnements qui nous ont autorisé, dans notre conscience, à faire rentrer notre héros dans le sein de la sainte religion où il était né. Nous avons suivi le texte de Gaspard Stourm, présent à toutes les scènes du drame et dont nous ne voyons aucune raison pour suspecter la sincérité :

« Pendant ce temps-là, dit-il, Frantz se confessa et mourut en chrétien. Lorsque le prêtre revint avec le saint Sacrement, il venait d'expirer. »

La confession et le saint Viatique, n'est-ce pas le signe manifeste d'une mort non-seulement chrétienne, mais aussi catholique ? N'est-on pas aussi en droit d'arguer comme d'une preuve décisive de cette mort, la sépulture qui lui est donnée dans une église catholique, et sur l'ordre réfléchi d'un prince catholique fervent. Cependant nous ne récusons, sans discussion, aucun de ceux qui ont laissé leur témoignage à ce sujet, quoique aucun d'eux n'ayant été, comme Gaspard Stourm, témoin oculaire, n'ait à nos yeux une égale autorité.

Le livre intitulé Kriege und Vehdschaften, d'un auteur anonyme, publié à Mannheim, qui donne le récit des faits et gestes de Frantz (ouvrage presque contemporain provenant d'une chronique manuscrite que nous ne connaissons que par M. Munch), raconte ainsi ses derniers instants :

« Alors (après que les princes lui eurent adressé leurs reproches), le pfalzgraf ajouta : « Ne voyez-vous pas l'état où il est, que voulez-vous faire ? » Et il demanda au seigneur Niklaus, le chapelain, si Frantz s'était confessé et s'il était pourvu des sacrements. A quoi Frantz répondit : « Je me suis « confessé à Dieu dans mon cœur, » et qu'il souhaitait qu'on lui donnât l'ab-

Le prêtre vint tout en larmes rejoindre les princes et les chevaliers dans la salle où se faisait l'inscription des prisonniers et lui annonça que Frantz venait d'expirer. Il les pria de dire un *Pater* et un *Ave* pour le repos de son âme. Tous les

---

solution et qu'on lui apportât les saints Sacrements. Puis Niklaus a prononcé l'absolution, a été chercher le sacrement et le lui a présenté. »

Le texte de ce récit est moins net que celui qui précède. Cependant il y a absolution et administration des Sacrements. Là est encore le caractère de la mort catholique.

Spalatin offre une nouvelle variante. Voici son récit : « Le chapelain de Frantz était sorti de la pièce où ils étaient ensemble, et avait dit : « Frantz » va mourir. » Le landgrave était alors rentré avec lui et l'avait prié de penser à Dieu, de faire sa confession et d'avoir de la contrition de ses péchés. Frantz avait d'abord répondu qu'il n'avait rien à confesser. Cependant il a fait sa confession à haute voix, et est mort bientôt après. »

Le P. Brower a pu peser toutes les raisons et examiner tous les textes ; on peut compter sur sa véracité, et si d'ailleurs il eût été partial ce n'eût pas été en faveur du chevalier qu'il traite dans toute son histoire avec une extrême rigueur. Or il n'hésite pas à affirmer qu'il est mort catholique et revenu de toutes ses erreurs. « Il expira, dit-il, après avoir découvert ses fautes au prêtre, conformément à la religion catholique (*a*). » Dom Calmet a suivi Brower dans son appréciation sans hésiter davantage. » Il reconnut sa faute, dit-il, abjura son erreur, se confessa et mourut catholique (*b*).

Il y a à ce sujet à faire une observation qui me paraît bien saisissante. Les fruits de la doctrine subversive prêchée par Luther se montrent à deux années d'intervalle sous une double forme également déplorable. En 1522, la guerre des chevaliers contre les princes ecclésiastiques ; en 1524, la guerre des paysans contre les seigneurs. La ligue de Landau est suivie du Bundschue ; Sickingen a Munzer pour successeur ! Et des deux côtés quel est le résultat de cette guerre que Luther a soulevée par ses principes, s'il en renie l'exécution ? Des ruines, du sang versé, une répression impitoyable, d'innombrables victimes. Sickingen meurt sur la brèche à Landstuhl, Munzer monte sur l'échafaud à Heldrungen, et tous deux, reconnaissant que le parti qu'ils ont servi et qui leur a coûté la vie menace encore le salut de leurs âmes, rentrent avant de mourir dans le sein de cette religion sainte qui assure le pardon au repentir (*c*).

(*a*) Ritu catholico animam, criminibus sacerdoti detectis, efflavit. (P. Brower. Ann. Trev.)

(*b*) D. Calmet. Hist. de Lorraine. t. II, p. 1213.

(*c*) Voir l'émouvant récit de la guerre des paysans dans l'Histoire de Luther, par M. Audin, t. II, ch. XXIII et XXIV.

assistants s'agenouillèrent et récitèrent les prières qu'on leur demandait, non sans une émotion visible, car ils avaient sous les yeux le plus frappant exemple de la fragilité du bonheur et de la gloire de cette terre, et l'infortune du chevalier avait désarmé ses plus mortels ennemis.

Les prisonniers nobles, au nombre de vingt-trois, furent envoyés au camp du landgrave qui, suivant l'usage, leur fit acheter chèrement leur liberté, à l'exception du jeune Spaeth, fils de Diedrich Spaeth, que le seigneur Philippe de Rhineck pria le prince de lui donner et qu'il renvoya sans rançon à son père.

Le comte palatin demanda au chapelain si Frantz avait témoigné le désir de reposer à Creuznach, près de sa chère Hedwige, exprimant, dans ce cas, l'intention de tout faire pour donner satisfaction à la dernière volonté de celui qui avait autrefois été son ami. Mais Frantz avait demandé de recevoir sa sépulture au lieu même où il succombait, et il dut par conséquent être déposé dans la chapelle du village située au bas de la colline escarpée où s'éleve Landstuhl. Il fut revêtu d'une vieille armure qui lui avait servi en maintes batailles, et placé dans un cercueil que descendirent quelques paysans escortés par neuf chevaliers. Le simple prêtre de la paroisse lui fit un service religieux des plus pauvres, et il fut déposé dans la terre sous une dalle de l'église, sur laquelle nulle inscription ne fut gravée. Ce ne fut que plusieurs années plus tard que la piété de ses fils lui éleva le monument qui subsiste encore. Telle fut la fin, misérable jusque dans le tombeau, que la Providence réservait à Frantz de Sickingen. Albert Durer n'avait-il pas été prophète quand, trois ans auparavant, il représentait ses traits sous ceux du *Chevalier de la mort*, alors qu'il était dans tout l'éclat de sa puissance et que sa prospérité semblait défier la ruine?

Le bruit de la mort de Sickingen se répandit dans toute l'Allemagne avec une grande rapidité et y produisit une

impression profonde. On peut dire que nul n'y fut indifférent ; des cris de joie ou d'affliction retentirent de toutes parts, et si le parti des princes, particulièrement des princes ecclésiastiques, respira plus à l'aise après que ce redoutable champion de la liberté eut disparu, toute la chevalerie allemande, même parmi ceux qui l'avaient combattu, sentit qu'elle avait perdu une de ses principales gloires. Le peuple le pleura, parce qu'il savait que nul n'avait plus à cœur ses intérêts et son indépendance, et les villes à l'amitié desquelles il était resté si fidèle témoignèrent hautement leur douleur. Quant au parti de la Réforme ou du moins à ses chefs, la fin catholique de Frantz avait visiblement refroidi l'intérêt qu'il lui portait. Luther se contenta de dire, en apprenant sa fin tragique : [1] « Le Seigneur est juste, mais merveilleux. Il ne » veut pas que son Évangile soit appuyée sur l'épée. » Telle fut l'oraison funèbre prononcée par l'apôtre de la Réforme sur la tombe du chevalier.

---

[1] *Spalatin.*

CHAPITRE XXII.

FIN DE LA GUERRE DES PRINCES CONTRE LE PARTI DE SICKINGEN.

Les princes alliés avaient cédé, en apprenant la mort de Frantz, à un moment d'invincible attendrissement, mais ils n'avaient pas tardé à reprendre l'exécution de leurs plans; car si le parti de Sickingen pouvait être considéré comme détruit, au point de vue des dangers qu'il avait causés, il restait encore à tirer de sa compression de larges avantages auxquels nul des trois princes n'était complètement indifférent. Ils avaient à faire encore payer aux fils la dette de leur père, et à précipiter entièrement cette race jusque-là florissante dans l'abîme de ruine et de malheur où son chef venait de tomber. Il restait plusieurs châteaux et quelques amis à ces jeunes gentilshommes; c'était trop pour la haine que les princes avaient vouée à leur nom. Ils résolurent de les leur arracher sans pitié ni trêve.

Gaspard Stourm va encore nous servir de guide dans le récit de cette campagne qu'il fit avec les princes, non pas sans doute en y jouant un rôle important, mais en y rem-

plissant des fonctions qui le mettaient mieux que personne à même de voir les événements de près et de les rapporter fidèlement.

Après avoir laissé chacun un gentilhomme avec quelques soldats dans le château de Landstuhl, à la fois pour le garder et pour y rétablir un peu d'ordre autant que l'état de ruine, où ils l'avaient mis, pouvait le permettre, les trois alliés partirent avec leur armée, en grande pompe, ainsi qu'il convient à des princes victorieux. Ils donnèrent à leur feld-hauptmann, Wilhelm de Rennenberg, le commandement de trois escadrons de cent chevaux et de trois enseignes de lansquenets; ils y joignirent du canon et toutes les voitures nécessaires, puis ils le dirigèrent sur Drachenfels[1]; le héraut les précédait pour sommer le château de se rendre.

Le dimanche 10 mai, cette petite armée étant arrivée à sa destination, le héraut prit avec lui son trompette et galopa vers le château pour faire ses sommations, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre.

A peine le trompette eut-il commencé de sonner, que deux ou trois coups d'arquebuse furent tirés à leur intention du haut des murailles. Le héraut se mit alors à crier de toutes ses forces qu'il voulait parler au capitaine du château. Le capitaine sortit par une poterne, accompagné de huit soldats armés, et vint s'informer de ce que voulait le héraut. Celui-ci lui répondit sévèrement que de véritables gens de guerre devaient savoir que les hérauts et leurs trompettes sont chose sacrée, et que c'était un trait de félonie

---

[1] Le domaine de Drachenfels était possédé en partie à titre allodial et en partie comme fief du palatinat. Le château avait été, en 1335, détruit par les Strasbourgeois, puis, relevé de ses ruines, il était successivement passé, comme fief des comtes de Deux-Ponts, aux seigneurs de Weiskirchen et d'Otterbach, puis à ceux de Durkheim, comme fief de l'abbaye de Clingen, dont la suzeraineté appartenait à l'électeur palatin. Ses ruines existent encore et particulièrement un haut donjon dont une des faces s'est écroulée sans porter atteinte à la solidité des autres. (*Voir Schœpflin*).

que d'avoir tiré sur lui. Le capitaine s'excusa comme il put et il reçut communication de la sommation, qui était conçue ainsi, dans des termes fort simples et suffisamment expressifs : « Au nom des trois princes alliés, je viens vers » vous en qualité de héraut pour vous sommer de remettre » en leurs mains le château de Drachenfels, et tout ce qu'il » renferme, si vous tenez à votre vie. Pour les conditions » de la reddition vous aurez à vous entendre avec le com- » mandant en chef qui, suivi de toute son armée, est fort » près d'ici. » Le capitaine rentra avec ses gens pour en conférer avec le reste de la garnison, et peu d'instants après ils sortirent en disant qu'ils étaient disposés à mettre bas les armes et à livrer le château à certaines conditions qu'ils désiraient discuter avec le feldhauptman. Mais quand ils eurent été conduits vers lui et qu'ils l'eurent vu entouré d'un grand nombre d'officiers avec un air sévère et menaçant, ils se soumirent à sa volonté. Il leur offrit de passer dans ses rangs et de conserver en échange leurs armes et leurs biens ; la plupart d'entre eux le firent sans hésitation, et le château fut sur-le-champ occupé par les troupes des princes, dépouillé de tout ce qu'il contenait ayant quelque valeur, démantelé et livré aux flammes.

Encouragé par ce facile et rapide succès, le feldhauptman résolut de marcher sans retard sur Hohembourg pour profiter de l'accablement où la nouvelle de la mort de Frantz avait jeté ses partisans. Le 12 mai son armée parut sous les murs d'Hohembourg[1]. Ce château était d'un abord des plus

[1] Le château d'Hohembourg, situé entre ceux de Weylenbourg et de Fleckenstein, avait toujours été possédé à titre allodial. Il appartenait dès le treizième siècle aux Puller, noble et riche famille de l'Alsace inférieure qui en prit le nom. Il était venu aux mains des Sickingen par Marguerite de Hohembourg, femme de Schweikard et du dernier rejeton masculin de cette maison. Auprès des ruines de ce château se trouvent celles du Lauenstein qui appartenait aussi à la famille de Sickingen, mais à titre vassalitique des comtes de Hanau-Lichtemberg. (*Voir Schœpflin*).

difficiles et placé sur un roc escarpé, mais la garnison était faible et assez démoralisée. Le héraut, étant arrivé sous les murs, demanda au gouverneur de venir s'entretenir avec lui pour qu'il lui transmît sa sommation. Le chevalier sortit aussitôt du château et répondit avec fermeté au héraut, sans que les discours menaçants de ce dernier parussent beaucoup l'émouvoir. Mais un capitaine de mercenaires, nommé Hans Daniel, accompagné de plusieurs hommes, s'était glissé sur les remparts, et penchés sur le parapet ils écoutaient attentivement ce qui se disait au-dessous d'eux. Le héraut s'en étant aperçu, leur cria au moment où le commandant rentrait dans le burg, que s'ils voulaient en savoir davantage il les conduirait au feldhauptmann qui campait tout près avec son armée, puis il vint lui rendre compte de sa mission. Aussitôt Fritz de Fleckenstein et Eberhard d'Erbach montèrent à cheval et se rapprochèrent du château, en faisant des signes pacifiques. Un instant après, Hans Daniel ouvrait les portes et, suivi de la plupart des soldats de la garnison, venait demander à livrer le château, à la condition qu'il leur fût permis de sortir avec armes et bagages. Le même jour Hohembourg était pillé et livré aux flammes.

Les princes, qui cheminaient plus lentement à la suite de leur armée, apprirent le lendemain cette bonne nouvelle. Ils donnèrent aussitôt l'ordre de se diriger sur le château d'Althan[1], devant lequel le héraut, précédant l'armée, arriva le même jour, et qui s'ouvrit devant sa première sommation, sans essayer de résistance. Malgré cette prompte reddition il fut soumis au même traitement que les châteaux précédents.

Le lendemain, qui était le jeudi 14 mai, le héraut alla sommer le comte Heinrich de Dhan dans son château de

---

[1] Les deux châteaux de Althan ou Altdhan, et de Neuthan, se trouvent auprès des sources de la Lauter, dans la chaine des Vosges. Ce bailliage, composé de sept villages, appartenait à l'église de Spire. (*Voir Schæpflin.*)

Neu-Than ou Thanstein, voisin du précédent. Ce seigneur, prévenu de son arrivée, se rendit avec empressement au-devant de lui et lui dit avec courtoisie : « Ma maison n'est » pas faite pour arrêter un aussi grand prince que le pfalz- » graff. Je me déclare son serviteur. Je suis bien surpris de » recevoir une lettre de défi, n'ayant rien entrepris contre lui » ni contre ses nobles alliés. C'est une erreur dont je me » déclare bien innocent. Quant à leur remettre mon château, » le puis-je? C'est la propriété de l'évêque de Spire, qui » m'en a donné l'investiture, et il est de mon devoir de le » lui garder fidèlement. » Le héraut lui répondit qu'il allait le conduire au feldhauptmann, et qu'avec lui tout s'éclaircirait. On tint conseil, et il fut décidé qu'on prendrait provisoirement possession du château, et qu'on s'en rapporterait au jugement de l'évêque de Spire. Ce prélat répondit que le château faisait bien réellement partie de ses domaines et que le seigneur de Dhan n'avait jamais rien entrepris contre la paix de l'empire. La fin de cette réponse était peut-être plus bienveillante que véridique au fond. Mais les princes s'en contentèrent et ils remirent le château à l'évêque, qui dut leur prêter en échange le serment de foi et hommage, et put ensuite disposer de son fief ainsi qu'il lui convint.

Après ces rapides exécutions et avant d'aborder le siége d'Ebernbourg, qui constituait une entreprise réellement difficile, les princes résolurent de porter aussi leurs coups dans une autre partie de la contrée, où le parti de Sickingen avait jeté de profondes racines, et de prouver aux seigneurs alsaciens qui avaient adopté sa cause, qu'ils n'étaient pas plus que ceux du Palatinat à l'abri de leur vengeance. Ils dirigèrent en conséquence un petit corps d'armée sur Lutzelbourg, château situé sur une roche abrupte, à peu de distance de Saverne, et qui commande aux défilés des Vosges [1].

---

[1] Lutzelbourg, château situé près de Saverne, sur l'extrême frontière de la Lorraine et de l'empire, s'élevait au-dessus des défilés des Vosges, qu'il

Le lundi 18 mai ces troupes étaient parvenues devant la forteresse. Or, elle avait pour commandant un seigneur lorrain, d'une bravoure éprouvée, qui avait fidèlement servi Frantz de Sickingen et qui, s'il avait vécu, aurait conservé jusqu'à la dernière extrémité le poste dont il lui avait confié la défense. Mais ce gentilhomme se considérant comme délié de ses engagements par la mort de son chef, et peu soucieux de continuer à soutenir par les armes un parti auquel, Frantz disparu, il devenait fort indifférent, offrit de rendre le château s'il lui était permis de se retirer avec armes et bagages ainsi qu'à tous ses gens, pour la plupart Lorrains. Cet arrangement ayant été volontiers accueilli, le capitaine de Lutzelbourg sortit du château en bon ordre avec ses soldats, et la forteresse fut livrée au pillage et incendiée.

Restait à conquérir Ebernbourg, le dernier mais le plus solide rempart de la puissance de Sickingen, et il était facile de prévoir que la prise de ce château exigerait d'autres efforts et coûterait d'autres sacrifices qu'il n'en avait fallu pour tous ceux qui l'avaient précédé. On savait que ce burg, que la croyance populaire réputait inexpugnable, était défendu par une nombreuse garnison, muni d'approvisionnements en abondance; que le moral de ses défenseurs avait résisté à tous les mauvais succès subis par leur parti depuis

---

gardait avec Geroldseck et Hoh-Barr. Ancien fief de l'évêché de Metz, il avait été usurpé par Mathieu, duc de Lorraine. Etienne de Bar, évêque de Metz, se le fit rendre par Fréderic Barberousse, le rebâtit et le donna à son église en 1124. Cette forteresse ayant été usurpée par le comte de Saverne, Thierry de Lorraine, évêque de Metz, la reprit en faisant le comte prisonnier. Adhémar de Montil l'engagea en 1342 à Burchard de Vinstingen; Raoul de Coucy l'engagea en partie à Charles de Lorraine en 1402. Le reste sortit des domaines de l'église de Metz et appartint à divers seigneurs, mais particulièrement aux Vinstingen. En 1523 il fut confisqué par l'électeur palatin et incorporé dans ses états, puis il fut vendu à la Lorraine avec Phalsbourg, et en 1661 il fut cédé à la France par le traité de Vincennes. (Voir *Schœpflin*, *Meurisse*, *Dom Calmet*.)

le début de la campagne, et que de nouvelles fortifications avaient été par eux élevées sur les points les moins forts. Son artillerie était magnifique, et son commandant, le comte Ernest de Tauttemberg, passait à juste titre pour un des meilleurs chevaliers de l'Allemagne. Mais il n'en fallait pas moins briser ce redoutable élément de résistance, et les princes, sans plus tarder, dirigèrent leurs troupes contre Ebernbourg.

Ils les divisèrent en trois corps, dont chacun d'eux prit le commandement, et vinrent, par des chemins différents, se concentrer à Kreuznach. Le camp des Trévirois fut établi dans un village voisin, celui du palatin dans la ville même, et celui des Hessois en rase campagne. Le 25 mai ils tinrent un conseil de guerre dans lequel les principales dispositions de l'attaque furent arrêtées, et Gaspard Stourm partit aussitôt avec son trompette pour présenter au gouverneur du château la sommation suivante :

« Les trois princes alliés font à tous savoir qu'ayant reçu » un défi de Frantz de Sickingen, contraire à la loi du pays ; » que, de plus, ayant subi ses dévastations, ils se sont mis en » campagne pour le saisir et s'emparer de tous ses biens ; » qu'avec l'aide de Dieu ils sont déjà venus à bout d'une » partie de leur entreprise, et que par sa grâce ils vont » maintenant assaillir Ebernbourg. Ils donnent donc avis » aux défenseurs dudit château que Frantz aurait pu éviter » sa ruine en cédant à la première sommation; qu'il aurait » obtenu une capitulation. Le héraut qu'on leur envoie doit » les sommer de remettre le château entre les mains des » princes; c'est le seul moyen qui leur reste pour sauver » leur vie. On peut deviner les intentions des princes d'après » le chemin qu'ils suivent. Ils sont décidés à ne rien laisser » derrière eux, et ce qui ne cédera pas par soumission » volontaire doit s'attendre à subir toutes les conséquences » d'une prise de vive force. »

Le héraut était chargé de leur offrir un sauf-conduit, s'ils

voulaient traiter, pour venir s'entendre avec le feldhauptmann.

Le comte Ernest de Tauttemberg, averti par les fanfares du trompette, vint au-devant du héraut, accompagné de quelques soldats, et prit connaissance de la sommation qu'il lui apportait. Il se retourna vers les siens et leur en donna lecture du ton de la plus vive colère. Puis il revint au héraut avec un air courroucé: « Que vos princes, lui dit-il, ne se
» figurent pas trouver ici des lâches comme ils en ont ren-
» contré ailleurs. Je suis ici avec Zabel et Sandorff, avec de
» la brave noblesse et de fidèles soldats, et nous voulons
» défendre Schweikard et Frantz-Conrad de Sickingen tant
» qu'il nous restera une goutte de sang dans les veines.
» Dites à Monseigneur le pfalzgraff que nous le tenons pour
» un digne et honorable prince, et que nous sommes glorieux
» de nous mesurer avec lui. Que le seigneur archevêque de
» Trèves retourne à ses consécrations et à ses cérémonies
» religieuses. Là est plutôt sa place qu'au milieu des hommes
» de guerre. Quant au landgrave de Hesse, c'est un jeune
» étourdi que nous sommes curieux de voir éprouver son
» bonheur à la guerre. Vous avez entendu, héraut, ma ré-
» ponse; allez au plus vite la porter à vos maîtres. » Et il rentra au château sans plus rien entendre. Puis, quelques instants après, comme le héraut hésitait à partir, deux coups de feu tirés dans son voisinage l'invitèrent à accélérer sa retraite.

Dès lors les princes prirent leurs dispositions d'attaque et commencèrent à établir leurs batteries sur les points les plus favorables. Sur ces entrefaites, les amis de la famille de Sickingen députèrent deux d'entre eux, Philippe de Flersheim et Diedrich de Dalberg, aux princes alliés, pour tâcher de conjurer le sort funeste qui menaçait les jeunes gentilshommes pour des fautes dont ils n'étaient pas coupables. Ces deux seigneurs, considérables à tant de titres, furent reçus par l'archevêque de Trèves dans sa tente posée sur les bords de

l'Alsenz, au milieu de tout l'appareil de la guerre. Ils lui firent le tableau de la ruine qui s'était déjà appesantie sur la fortune de ces jeunes gens; lui montrèrent leurs châteaux détruits, le comté de Neubourg saisi par la régence de Wurtemberg, et les nobles femmes de cette famille de Sickingen ne sachant plus ou reposer leur tête. Ils assurèrent de plus, sur leur parole de chevaliers, que les fils de Frantz n'étaient liés par aucun engagement avec le parti qui avait troublé la paix de l'Allemagne. Mais le prélat ne répondit que d'une manière évasive; et comme il disait avec raison ne pouvoir rien décider sans ses alliés, les deux seigneurs remontèrent à cheval et se rendirent en hâte à Kreuznach pour y intercéder auprès de l'électeur palatin, que l'évêque de Spire avait déjà cherché à ébranler.

La prise de vive force d'un château tel qu'Ebernbourg était une opération trop difficile pour que le prince palatin ne fût pas disposé à se prêter à un accommodement préalable. Il accueillit gracieusement Flersheim et Dalberg, et les invita à se rendre à Ebernbourg pour y porter les propositions suivantes qui furent rédigées séance tenante:

« Si Ebernbourg est remis aux trois princes sans retard, ils s'engagent à en laisser sortir avec leurs armes et leurs bagages tous ceux qui s'y trouvent, sans en exiger autre chose que le serment de ne pas porter les armes contre eux. Le château restera en toute propriété aux enfants de Sickingen avec tous les meubles, les approvisionnements et les richesses qu'il renferme, à l'exception de l'artillerie et des munitions de guerre dont les princes s'empareront. Les nouvelles fortifications seront rasées, et le château réduit à l'état où il se trouvait lorsque Frantz l'a reçu de son père. Dès lors, toutes les propriétés et seigneuries de la maison de Sickingen rentreront en la possession des jeunes chevaliers, excepté Landstuhl et Hohembourg qui ont été gagnés à la pointe de l'épée. Tous les prisonniers, à l'exception de Hans de Sickingen et de Jean Hilchen de Lorch, seront rendus à

la liberté, et Schweikard, en acceptant ces conditions qui dégagent entièrement sa responsabilité de la guerre qui vient d'avoir lieu, peut compter sur l'amitié et la protection des princes. »

On voit que véritablement ces proportions avaient le caractère le plus conciliant et le plus favorable aux intérêts de la maison de Sickingen. Malheureusement le jeune Schweikard manqua de la sagesse et de la fermeté nécessaires pour en comprendre les avantages, ou pour en imposer l'acceptation à ses amis, et ce refus eut les suites les plus déplorables. Lorsque Diedrich de Dalberg eut exposé aux défenseurs du château les ouvertures pacifiques dont il était chargé, le comte Guillaume de Habern, sans lui faire de réponse sérieuse, lui montra en plaisantant les fortifications qu'il avait fait construire et le pria de les admirer; puis changeant de ton il se plaignit amèrement de la manière impitoyable dont la première guerre de Bavière avait été réprimée, et prédit qu'il en serait de même cette fois. Enfin il rompit l'entretien avec hauteur et invita les délégués à se retirer. Philippe de Flersheim, tout attristé, renvoya le lendemain au château un seigneur ami de la famille, pour faire comprendre à ses défenseurs le péril de la situation et le danger terrible auquel ils s'exposaient en persistant dans leur imprudente confiance. Mais les chevaliers déclarèrent tout d'une voix qu'ils ne pouvaient pas sans honte rendre une si magnifique forteresse, et que les propositions de l'électeur palatin entacheraient leur honneur chevaleresque si elles étaient acceptées par eux.

D'autre part les amis de Frantz, sur lesquels peut-être les défenseurs d'Ebernbourg fondaient encore quelques espérances, ne songeaient qu'à se tirer d'une affaire si malheureusement engagée. Les comtes de Horn et de Furstemberg faisaient parvenir aux princes des propositions de paix, s'engageaient à ne pas prendre les armes contre eux et recevaient en échange le pardon de la part qu'ils avaient prise

aux premiers événements. Quant à Ebernbourg, il n'était plus question que de hâter contre lui les opérations de guerre et d'avoir raison par la force de l'obstination des derniers ennemis qui fussent encore debout. Les princes placèrent des batteries sur deux collines voisines d'Ebernbourg, l'une nommée le Geyerfeld, et l'autre qui est un renflement du rocher sur lequel s'élève le Rhingrafenstein.

Dès le dernier jour de mai, l'artillerie commença à tonner de part et d'autre avec vivacité. Les Trévirois étaient au pied du Rhingrafenstein, ils recevaient leurs renforts et leurs munitions d'Altzen, où était resté le grand dépôt du camp. Le pfalzgraff venait ensuite, puis le landgrave, tous trois à peu près également espacés et réunis par de solides tranchées. Le 1er juin les gens de pied entrèrent dans le bourg qui est au fond de la vallée, sous les murs du château, et le pillèrent. Mais ils ne purent s'y maintenir, à cause du feu plongeant du château, et se retirèrent en le livrant aux flammes ; les assiégés de leur côté firent une sortie et incendièrent le camp palatin. Le lendemain le feu des assaillants prit une intensité extrême. Dès le matin, aux sons du clairon, il se fit un décharge générale qui fit beaucoup de mal, et pendant la journée il ne se ralentit guère. Ils reçurent même de Kaiserslautern un précieux renfort qui leur fut amené par voie de terre : c'étaient deux couleuvrines d'une portée et d'une justesse extraordinaires, qui étaient nommées : l'une, le *Lion palatin;* l'autre, *le terrible Elsa*, et qui furent placées dans la redoute du pfalzgraff. Pendant cinq jours l'artillerie conserva son activité, et le château, d'abord aussi énergique dans la défense que les assiégeants l'étaient dans l'attaque, se vit bientôt encombré de ruines. La plupart des pièces, mises hors de service par les projectiles ennemis ou par l'écroulement des murailles, donnèrent au feu un ralentissement sensible, et bientôt il n'y eut plus d'illusions à garder. La supériorité de l'attaque était manifeste et il fallait s'attendre à une infaillible catastrophe. Alors les assiégés n'ayant plus

d'autre préoccupation que celle de sauver leur vie, cherchèrent à entrer dans la voie des accomodements; et le vendredi 5 juin, un petit garçon sortit du château avec une lettre adressée aux princes, dans laquelle on leur demandait en termes très-humbles une entrevue et un sauf-conduit pour les parlementaires; ce qui fut très-gracieusement accordé par eux; car ils désiraient vivement en finir.

Le comte Wilhelm, frère du comte Ernest de Tauttemberg, investi de cette mission de confiance, sortit du château avec les seigneurs de Zabel et de Berlinchingen, escortés par cinq soldats. Le trompette du pfalzgraff le conduisit avec ses compagnons devant le conseil de guerre composé des seigneurs Wilhem de Rennenberg, commandant en chef; Wilhelm de Reisemberg, Wolmar de Leyen et Georges de Kœnigstein, représentants militaires de l'archevêque, du pfalzgraff et du landgrave.

Une explication assez vive eut lieu entre ces sept gentilshommes, mais l'accord n'ayant pu s'établir entre eux, les parlementaires retournèrent au château, et les conseillers de guerre allèrent prendre les ordres des princes; seulement comme on sentait de part et d'autre que le temps était venu où les négociations devait aboutir, le feu ne fut pas repris.

En effet, peu de temps après, les princes à leur tour envoyèrent le héraut avec un trompette pour poser aux assiégés leurs conditions définitives. Ces conditions étaient formulées dans une lettre que le trompette tenait à l'extrémité d'un bâton blanc, et les principales dispositions étaient les suivantes: « Le château devait être livré sans retard; la garnison en sortirait avec ses armes et ses bagages, mais sans enseignes. Les défenseurs d'Ebernbourg devaient s'engager à ne plus servir les héritiers, alliés ou ayant-cause de Frantz de Sickingen; ils ne devaient emporter que ce qui leur appartenait en propre, et tout le reste devenait la propriété des princes. » Ces propositions furent reçues dans le châ-

teau par d'énergiques protestations; mais comme le soir était arrivé sur les entrefaites, le héraut dit qu'il viendrait chercher le lendemain leur réponse définitive, après que la nuit leur aurait porté conseil.

Le lendemain, en effet, il reparut à cheval devant le château pour savoir ce qu'ils avaient résolu. Mais les chevaliers lui répondirent que leur honneur ne leur permettait pas d'accepter des conditions si dures, et qu'ils demandaient en grâce qu'elles fussent un peu adoucies. Le héraut répondit que la résolution des princes était inébranlable, et s'en revint au camp.

Un peu plus tard il retourna devant Ebernbourg et renouvela ses propositions. Le comte Ernest demanda qu'il lui fût permis d'aller trouver les princes pour discuter avec eux les clauses du traité; mais il lui fut encore répondu que l'on s'en tiendrait aux termes de la lettre, et que s'il ne voulait pas les accepter, il n'avait qu'à reprendre les armes et que de part et d'autre on ferait de son mieux. Le comte Wilhelm sortit du château et multiplia ses instances de la manière la plus pressante, mais Gaspard Stourm resta impassible. Il fallut enfin céder, et le comte Ernest, voyant que tout était perdu, se soumit à la mauvaise fortune avec la plus noble résignation. Il vint devant le feldhauptmann et les conseillers de guerre, et prit sur lui toute la responsabilité de la défense opiniâtre qui avait été faite.

« Je supplie, dit-il, Messeigneurs les princes d'oublier les » paroles injurieuses que je leur ai dites. Quant aux hommes » qui défendaient le château, ils n'auraient pas voulu résister » si longtemps, mais je les y ai contraints par mes menaces. » Ils se jetaient à mes genoux pour me faire fléchir, mais je » restais inébranlable. Du reste, ils ont fait leur devoir, car » voilà un château aussi démantelé que possible. Je ne crois » pas que jamais on en ait vu dans un état pareil. Je n'avais » plus que soixante-sept hommes valides; sans cela, malgré » tant de ruines, j'aurais encore tenu longtemps. »

Le même jour, qui était le 7 juin, trois secrétaires et trente gentilshommes allèrent prendre possession du château et des richesses qu'il contenait. Les défenseurs sortirent en bon ordre, conformément à la capitulation, emportant chacun ce qui lui appartenait; les enfants, femmes et jeunes filles qui étaient avec eux, gardèrent également leur bien et reçurent même quelques secours pour les aider à faire la route, puis on procéda à l'inventaire et au partage de tout ce qui restait. Cet inventaire, qui nous est transmis par Spalatin[1], est quelque chose de splendide. Les bijoux des dames de la famille de Sickingen avaient une valeur de plus de six mille florins, les robes de soie lamées d'or et brodées de matières précieuses étaient au nombre de plus de quatre-vingts. Les uns et les autres furent mis à part et confiés à Diedrich de Dalberg pour qu'il les rendît à l'épouse de Schweikhard, à laquelle en appartenait la plus grande partie. Les princes se partagèrent le reste immédiatement; de l'argenterie pour plus de dix mille florins, des tapisseries pour plus de mille, des vêtements magnifiques, des armures superbes et des armes de luxe en grand nombre, une chapelle admirablement garnie en vases sacrés et ornements d'église. Ils prirent possession d'une arche qui renfermait une foule de lettres de princes, de seigneurs, d'évêques et particulièrement toute la correspondance relative aux derniers projets de Sickingen; un grand nombre d'obligations libérées ou non, de contrats de diverses sortes, et entre autres l'engagement passé par la noblesse hessoise pour se racheter après la prise de Darmstatt, engagement qui n'avait pas été acquitté et que le landgrave se hâta d'anéantir. Le reste fut transporté à Heidelberg, sous la garde du comte palatin qui se chargea d'en faire un minutieux dépouillement. Puis vint le tour de l'artillerie dont l'importance était grande : chacun des princes reçut

---

[1] Spalatin, *Vie de Frédéric-le-Sage.*

deux pièces de première grandeur, plusieurs fauconneaux et dix bombardes; une immense quantité d'approvisionnements restait encore dans les magasins: cinq gros tonneaux de poudre, des projectiles en abondance, des vins et des vivres pour soutenir un siége d'un mois.

Après avoir dépouillé le château de ce qu'il contenait de précieux, les princes prirent le parti de le détruire. Un noble trévirois acheta le plomb des toits et des girouettes pour quarante florins, quoiqu'il fût estimé six à sept cents. Les habitants du bourg eurent le droit d'enlever à leur profit les bois de menuiserie et de charpente, et tout ce qui pouvait se détacher du château, pour compenser le dommage que l'artillerie leur avait fait; puis les bâtiments furent détruits et les murailles renversées dans les fossés[1]. La ruine du domaine héréditaire des Sickingen, du berceau de leur puissance et de son principal boulevard, était consommée.

Le 11 juin les princes se séparèrent; l'archevêque et le landgrave retournèrent dans leurs états et licencièrent leurs troupes; le pfalzgraff tint encore la campagne quelques jours, reçut les dernières soumissions, puis fit à Heidelberg une rentrée triomphale à la tête de son armée.

Le mois de juin avait à peine atteint le milieu de son cours que les princes en avaient fini avec la rébellion et avaient consommé la ruine de la famille de Sickingen. C'était en bien peu de jours avoir réalisé un résultat merveilleux; car de nombreux châteaux et de vastes richesses étaient passés

---

[1] Les ruines d'Ebernbourg présentent encore un aspect imposant: pendant l'occupation française elles avaient été vendues pour la somme de *six francs* à un gendarme, qui ne tarda pas à s'en défaire; maintenant elles ont été en partie relevées et transformées en un hôtel d'où l'on a une vue magnifique. Il porte le nom de *Sickingenhof*, et offre un intérêt particulier. On y a réuni une foule d'objets provenant de Sickingen, des armes, des débris de toutes sortes et des portraits de tous les personnages marquants de l'Allemagne au seizième siècle, dans lesquels naturellement il figure sous plusieurs aspects.

dans leurs mains, et les avaient magnifiquement indemnisés des frais que leur avait imposés la guerre. En effet, outre les comtés de Neubourg et de Wilbad conquis par la vaillance de Frantz, outre ses domaines personnels, et particulièrement les châteaux de Landstuhl, Ebernbourg, Hohembourg, outre Lutzelbourg et Drakenfels, ils avaient joint à leurs possessions et confisqué à un titre qui, dans leur pensée, devait être perpétuel, Mexheim, Beyerbourg et Wartenstein, enlevés au comte de Schwartzenberg; Mertenstein, au comte de Rudesheim; Rukingen au seigneur de Rudiker; Salmunster, Stolzenburg et Haussen, au seigneur de Hutten; Gelnhausen, Staden, Lauthen, Riffenberg, Falkenstein, Breitsberg, et d'autres encore, livrés par leurs maîtres au prix d'un pardon [1].

Cette vengeance avide ne manqua pas d'exciter de vives protestations, non-seulement parmi ceux qui en furent les victimes et parmi leurs amis, mais au sein même du gouvernement impérial. On se demanda avec raison comment des domaines possédés à titre allodial, et relevant directement du saint empire, pouvaient, par l'effet d'une action particulière à laquelle l'empereur restait étranger, changer de maître et devenir partie intégrante de principautés de second ordre.

L'archiduc Ferdinand, qui administrait l'empire pendant l'absence de Charles-Quint, n'avait pas attendu la dernière catastrophe pour intervenir entre les héritiers de Frantz et leurs insatiables vainqueurs. Aussitôt après la mort du chevalier il leur avait adressé, par l'intermédiaire de la régence de Wurtemberg, le message suivant [2], dans lequel respire

---

[1] Spalatin, *Vie de Frédéric-le-Sage*.

[2] Ce message, inséré dans l'ouvrage de M. Munch, lui avait été communiqué par M. Engelhart, chef de police à Strasbourg (avant 1825), qui semble avoir réuni une foule de documents du plus haut intérêt sur la vie du chevalier.

une bienveillance qui n'était réellement que de la justice de la part de la maison d'Autriche.

Ce message disait: « Que Frantz de Sickingen avait, par un décret du Tout-Puissant, payé la faute de sa nature, et que la punition qui lui avait coûté la vie et ses biens, lui avait peut-être été envoyée par Dieu, à cause de sa conduite coupable. Mais qu'on apprenait maintenant que le comte palatin et les autres princes ne se trouvaient pas encore satisfaits par la mort de Frantz, ainsi que par la conquête de plusieurs de ses châteaux, mais qu'ils tenaient encore en captivité Hans de Sickingen, et qu'ils étaient résolus de s'emparer d'Ebernbourg et des autres châteaux ainsi que des biens des fils de Sickingen. En considération des nombreux, fidèles et importants services que Frantz de Sickingen avait rendus à sa majesté impériale et à la maison d'Autriche, et pour que les enfants qu'il laissait après lui ne fussent pas privés de l'appui qui leur était dû par Sa Majesté; considérant encore que Sickingen, leur père, avait mis à exécution toutes ses entreprises par lui seul et sans la participation de ses fils; et que néanmoins on voulait leur faire subir les conséquences de sa conduite; que, dans ces circonstances, il était du devoir de l'archiduc de demander compte aux trois princes de la conduite cruelle et injuste qu'ils avaient tenue envers eux, puisqu'ils ne craignaient pas de vouloir les expulser, malgré leur innocence, de leur légitime héritage. »

Après ce premier manifeste l'archiduc députa à la cour du comte palatin des commissaires impériaux pour lui signifier :

« Qu'il priait son altesse, aussi bien dans l'intérêt de sa propre personne que dans celui de la justice, de se désister à l'avenir d'une conduite aussi violente que celle qu'il avait tenue; d'user de clémence envers le jeune gentilhomme de la maison de Sickingen qu'il détenait prisonnier, et de vouloir bien se laisser toucher par la punition du père, la-

quelle avait été certes assez rigoureuse ; de vouloir bien aussi user de son influence afin d'engager les deux autres princes à une semblable équité, et d'éloigner pour l'avenir, de ce jeune homme, toute espèce de violence. Il exprimait la confiance que les trois confédérés montreraient, surtout dans cette circonstance, cette bonté, cette clémence et cette douceur qui doivent régner en tout temps dans le cœur de si nobles et si excellents princes, aussi bien pour les motifs énoncés plus haut que pour témoigner une complaisance particulière envers la personne de l'archiduc qui, dans des cas semblables leur en marquerait toute sa reconnaissance. »

Cette lettre arriva trop tard pour éloigner la fatale destinée qui attendait Ebernbourg, et la régence de Wurtemberg renvoya au prince sa missive en lui faisant observer qu'après ce qui s'était passé les instructions qu'elle contenait demeuraient sans but. Elle se permit aussi de lui faire observer que certains passages étaient trop sévères pour qu'elle pût être envoyée au comte palatin sans provoquer son ressentiment. Les deux comtes de Hohenlohe, auxquels la régence, par l'ordre de l'archiduc, avait dû s'adresser pour rédiger les articles d'un accommodement au sujet d'Ebernbourg, n'entamèrent donc pas les négociations, et les héritiers du chevalier furent abandonnés à eux-mêmes au milieu de la terrible tempête dans laquelle ils voyaient la prospérité, la gloire et presque l'existence de leur maison menacée de disparaître à jamais.

CHAPITRE XXIII.

DESTINÉE DE LA MAISON DE SICKINGEN [1].

Au moment où la mort de leur père et la ruine successive de leurs châteaux frappait à la fois les fils de Sickingen dans les plus profonds sentiments de leur cœur et dans leurs plus légitimes intérêts de fortune, la proscription s'étendait sur ceux de leurs amis qui n'avaient pas craint de s'associer au parti du vaincu de Landstuhl, et une vaste terreur, provenant de la rigueur du châtiment, se répandait sur tous ceux qui l'avaient aimé. Aussi l'abandon de ces jeunes chevaliers était-il complet, et nulle main secourable ne se tendait-elle vers eux, alors qu'accablés par leur infortune ils voyaient tout leur manquer à la fois, et obligés de fuir leur patrie ils perdaient jusqu'à l'espérance de la revoir. Schweikhard, suivi de quelques fidèles serviteurs, était parvenu à s'échapper et avait cherché à Bâle un asile sur la terre hospitalière de la Suisse. L'archevêque de Besançon avait reçu Frantz-Conrad dans son palais et lui montrait une grande bonté. Enfin Hans était prisonnier à Gersheim

---

[1] La plupart des documents sur lesquels a été rédigé ce chapitre proviennent de la collection de M. Engelhart, citée plus haut.

et traité, nous l'avons dit, avec une certaine distinction. Mais le jour où l'argent vint à lui manquer pour payer l'hôtellerie, où il était prisonnier sur parole, il fut enfermé dans une tour et nourri de pain et d'eau, ainsi que tous ceux de ses compagnons d'infortune qui partageaient sa pénurie.

La chevalerie allemande s'émut d'un si triste sort; les plaintes et les prières affluèrent auprès des trois princes, mais ils se montrèrent impitoyables. « Si Frantz eût réussi, » répondaient-ils invariablement à tous ceux qui venaient essayer de les attendrir, prince, évêque ou baron; « si Frantz eût réussi, vous non plus vous ne seriez plus en votre place. » Une réunion provoquée à Francfort, dans laquelle les seigneurs de Dalberg et de Flersheim furent les éloquents défenseurs des jeunes chevaliers, n'aboutit à rien.

Dans une seconde, tenue à Bruxelles, les princes offrirent quatre mille florins d'indemnité pour Hans et Schweikhard, en laissant Frantz-Conrad à la charge des évêques de Trèves et de Spire. Cette pitoyable proposition fut noblement repoussée par Diedrich de Dalberg, qui toucha tous les assistants par l'émotion communicative de ses paroles. Les princes seuls échappèrent à cette émotion et retirèrent leur offre sans y substituer de propositions nouvelles. A Spire, nouvelle réunion, nouvel insuccès; là, cependant, les plus grands seigneurs de l'Allemagne interviennent en faveur des fils de Sickingen, et le comte Wilhelm de Furstemberg défend éloquemment la cause de la famille dont il a été l'ami.

Les malheureux jeunes gens restent donc dans la position de ruine et de misère où ils sont brusquement tombés; seulement Hans, qui n'a plus rien pour payer sa rançon, est mis en liberté. Mais heureusement pour eux ils sont chevaliers et ont appris à bonne école le métier des armes; ils obtiennent de faire partie de l'armée impériale, et combattent obscurément pour se gagner du pain.

Le temps passe et leur situation ne s'améliore pas. Bientôt

le peuple des campagnes est travaillé par de terribles émois, nouveau fruit bienfaisant des doctrines de la réforme, et une nouvelle Jacquerie épouvante l'Allemagne. Les chefs de ces bandes exaltées viennent offrir à Hans le commandement suprême. « Qu'il les commande, disent-ils, qu'il les venge et se venge avec eux. » Mais le jeune gentilhomme comprend les devoirs que lui impose le grand nom qu'il porte. Il refuse avec indignation de s'associer à ces hordes sauvages; il s'engage dans les rangs de leurs adversaires; il les combat vaillamment et se couvre de gloire (mai 1525). Peu de temps après il adresse à l'archiduc Ferdinand une supplique au sujet du comté de Neubourg qui a fait, en vertu de la mise au ban de l'empire de leur père, retour aux états de l'Autriche. Ferdinand, entendant un peu tard, mais le premier, le langage de la justice, leur accorde en échange une indemnité de 24,000 florins. En 1526, dans une diète tenue à Spire, l'archiduc renouvelle ses instances auprès des princes; l'électeur de Saxe, l'archevêque de Cologne unissent leurs efforts aux siens. Mais ils n'ont pour résultat que de faire brusquement lever la séance à Philippe de Hesse qui, ennuyé de tant d'importunité, monte à cheval et quitte la ville.

En 1529, Philippe de Flersheim est nommé évêque de Spire, et il apporte toute son influence et tout son crédit au service des intérêts de ses neveux; mais en vain. Richard de Greiffenklau vient à mourir, et son successeur, Jean de Metzenhausen, hérite de son obstination. Le duc de Bavière est impuissant à rien obtenir de lui.

Cependant Ferdinand, fidèle à ses bons sentiments pour les fils de Sickingen, trouva une occasion de leur en donner un témoignage et ne manqua pas de la saisir. La famille de Thierstein s'étant éteinte, le domaine de Hoh-Kœnigsbourg[1],

---

[1] Cette seigneurie consistait dans le château de Hoh-Kœnigsbourg, un des plus beaux et des plus élevés de l'Alsace, avec une grande étendue de forêts, et dans le village d'Orschweiler, situé au pied de la montagne.

Une vaste enceinte de murs épais, des tours formidables en pierres de

en Alsace, qu'ils possédaient à titre allodial, se trouva disponible, et Ferdinand en investit ses protégés. Par un acte du 29 janvier 1533, il engagea le château et le village d'Orschweiler qui en dépendait, aux trois chevaliers, moyennant une somme de 13,000 florins du Rhin et avec la condition que l'entretien de la garnison du château, les frais d'armement et de défense seraient à la charge de la maison d'Autriche. Cette noble possession permettait aux seigneurs de Sickingen d'attendre plus dignement que justice leur fût rendue pour le reste de leurs domaines.

Enfin l'empereur lui-même vient à se souvenir, en 1539, que Frantz a été son serviteur : il se souvient qu'il a contracté

---

taille, d'immenses souterrains et par dessus tout l'extrême élévation du château, le rendaient pour ainsi dire inexpugnable. On ignore par qui il fut construit. Mais le nom d'*Estuffen* qu'il porte dans le patois du pays, et qui lui est donné dans les investitures du moyen-âge, pourrait faire supposer qu'il a appartenu dans l'origine aux Hohen-Stauffen, pendant qu'ils étaient ducs d'Alsace, et qu'il n'a pris le nom de Kœnigsbourg que lorsque cette famille parvint à la couronne dans le onzième siècle. Les landgraves de Basse-Alsace le tinrent en fief des ducs de Lorraine, et le vendirent avec le landgraviat à l'évêché de Strasbourg, en 1358. Mais le duc de Lorraine ne confirma pas cette vente et conféra le château à Burkard de Winstingen. Dans le quinzième siècle il devint l'asile d'une bande de nobles pillards qui mirent toute la contrée à sac, et fut pris, après un siége meurtrier, par l'archiduc Sigismond, aidé de l'évêque de Strasbourg, de la ville de Bâle et du comte de Rappolstein.

L'empereur Frédéric III en investit les comtes de Tierstein en 1479, et les Sickingen leur succédèrent. En 1606 il passa par voie de vente entre les mains des barons de Bolviller, puis aux comtes de Fugger, et le roi de France, après la conquête de l'Alsace, le rendit aux Sickingen. Le dernier seigneur de Kœnigsbourg fut M. de Boug, premier président du conseil souverain d'Alsace.

Les ruines du château ont un aspect encore formidable et des plus pittoresques. Elles ont été adoptées par la *Société pour la conservation des monuments d'Alsace*, qui y a déjà fait exécuter d'excellents travaux de consolidation et de restauration hautement admirés par le congrès archéologique tenu à Strasbourg en 1859.

(Voir Schœpflin : *Alsacia illustrata*, ainsi que l'abrégé historique de ce savant ouvrage publié à Colmar, 1825. — Strasbourg, 1828-29. — Voir aussi le compte rendu du congrès de Strasbourg dans les publications de la *Société française*, dirigée par M. de Caumont.)

envers lui d'importantes obligations qui n'ont pas été acquittées. Il sent qu'il y a là pour lui un devoir à remplir et une dette d'honneur à payer, et il convoque, à Francfort-sur-le-Mein, une diète qu'il préside en personne. Le résultat de cette diète est de ramener Philippe de Hesse à des sentiments bienveillants et même généreux. L'année suivante, l'empereur provoque une nouvelle réunion à Haguenau; mais l'absence du landgrave empêche qu'on y prenne de résolution. Puis la mort de l'archevêque de Trèves cause un nouveau retard. Son successeur, Louis de Hagen, montre des dispositions indulgentes, et l'évêque de Spire, Philippe de Flersheim, ne le supplie pas inutilement. Le comte palatin Louis revient, un peu tardivement il est vrai, à ses anciens souvenirs d'amitié envers la famille qui a donné à son trône tant de valeureux défenseurs. Rien ne s'oppose plus à la réconciliation. Le mauvais sort qui pesait sur les Sickingen est enfin conjuré, et le lendemain de la fête de saint Jacques de l'an 1542 paraît un acte officiel revêtu de toutes les ratifications impériales, et passé à Heidelberg, entre le pfalzgraff et l'archevêque dans les derniers jours de 1541, dans lequel il est dit ce qui suit: « Que les trois princes qui avaient combattu contre Frantz de Sickingen, dans le but d'assurer le repos de sa majesté impériale et du saint empire, et, suivant les droits imprescriptibles de la guerre, s'étaient emparés des châteaux que possédait Frantz, avec toutes leurs dépendances; que par suite des événements qui s'étaient produits et surtout en raison des frais considérables et des dommages que leur avait causés cette affaire, ils auraient bien pu avoir des motifs de conserver en leur pouvoir ces châteaux, et les biens qu'ils avaient conquis; mais que cependant, en raison des supplications nombreuses, amicales et pressantes qui leur ont été adressées par leurs majestés impériales et royales, par les princes électeurs, les princes, les comtes, les seigneurs et les chevaliers au sujet de Schweikard, de Hans et de Frantz-Conrad, fils de feu

Frantz de Sickingen, leurs altesses sérénissimes se sont laissé toucher et ont consenti à se prêter à une négociation bienveillante, et à terminer cette affaire à l'amiable avec le consentement et la volonté du seigneur Philippe, landgrave de Hesse. »

A la suite de cette conclusion, les deux princes s'engageaient à remettre entre les mains des fils de Frantz Ebernbourg, Landstuhl et Hohembourg, avec tous les domaines conquis, les biens et dépendances y attenant, sous la condition qu'ils pourraient à tout jamais faire valoir des droits imprescriptibles sur eux si la famille de Sickingen venait à s'éteindre.

Toutefois il leur fut encore stipulé que ni eux ni leurs héritiers et descendants, ne pourraient entreprendre de les fortifier sans l'autorisation des princes ou de leurs successeurs, à l'exception des constructions indispensables pour une habitation convenable à leur rang. De plus l'électeur palatin donna aux jeunes chevaliers, à titre de fief, le château de Schallodenbach, avec toutes ses dépendances, d'une valeur de 500 gulden d'or, à la seule condition de l'entretenir en bon état de défense.

La réconciliation était de part et d'autre bien sincère et bien complète. Deux ans après, Schweikard était burgrave ou commandant de la ville et du château d'Alzen, et Frantz-Conrad maréchal de la noblesse du palatinat. Désormais ils étaient rentrés dans les rangs de la noblesse allemande, et le temps des aventures était à jamais passé pour eux. L'histoire de leur famille, surtout celle de leur père, ne devait plus constituer pour eux qu'un souvenir brillant, mais aussi un sérieux enseignement bien fait pour les maintenir dans cette route *de tout le monde*, dans laquelle on rencontre moins d'heureux hasards peut-être, mais dans laquelle aussi on est exposé à de moins funestes chances. Ils marchèrent dans cette route, et leurs descendants y marchèrent après eux[1].

[1] Les derniers descendants de la famille de Sickingen, à la fin du dix-

Ils se montrèrent honorables gentilhommes, fidèles à tous les devoirs de leur rang; excellents catholiques, au point de fournir aux ordres religieux un grand nombre de sujets. Ils portèrent dignement leur titre de comtes; quelques-uns ceux d'évêques, de chambellans et d'ambassadeurs. Mais il n'y en eut pas qui ait réussi à faire franchir à son nom personnel la frontière du petit état où s'était écoulée sa vie. Ils ont pu être tous les dignes représentants d'une noble famille, mais on n'en cite pas qui se soient montrés les continuateurs d'une race de héros [1].

huitième siècle, étaient dans une position de fortune encore fort noble et semblaient éloignés de la ruine qui devait si prochainement les atteindre. Outre leurs seigneuries héréditaires de Landstuhl et de Hoh-Kœnigsbourg, dont nous avons déjà parlé, ils avaient conservé en Alsace le bailliage d'Hohembourg, resté allodial et composé des villages de Wingen et Kleinbach, et le château de Lauenstein.

Dans ce même siècle une dame de Sickingen était religieuse dans l'abbaye de Bouxières-aux-Dames, près de Nancy, et une alliance s'établissait entre un gentilhomme de cette maison et une demoiselle de Geyer d'Orth, noble famille maintenant fixée à Thionville.

Les renseignements recueillis à Landstuhl sont d'accord pour me faire croire que le dernier seigneur de ce domaine mourut sans postérité. La tombe du Sauerthal (voir page 338) l'affirme également. Cependant j'ai entendu dire en Alsace que la famille de Sickingen existe encore à Vienne, y tenant dignement son rang dans la haute noblesse. N'ayant pas réussi à acquérir une certitude à ce sujet, j'ai dû adopter la version du docteur Hoffer, en lui en laissant toutefois la responsabilité.

[1] La branche de la famille de Sickingen, qui descendait de Frantz-Conrad et à laquelle appartenait la seigneurie de Landstuhl, paraît s'être terminée avec notre génération. Le dernier comte, élevé par notre vénérable compatriote, l'abbé Mick, du diocèse de Metz, et tout jeune encore au moment où éclata la révolution française, se vit dépossédé de son titre et de ses droits par la réunion du palatinat au territoire de la République. Il ne sut pas s'accoutumer au changement de position qui lui était imposé. Il vécut à Vienne dans une perpétuelle attente d'un retour de fortune, et mourut dans la misère. Sa sœur, noble et vertueuse demoiselle, a fini ses jours à Kaiserslautern, dans la plus profonde retraite. Le château des Sickingen, bâti par Frantz-Conrad, sur la grande place de Landstuhl, auprès de l'église et au pied de la colline que surmontent les ruines du *burg* paternel, est devenu propriété nationale et a été détruit il y a peu d'années. A sa place se sont élevés le bâtiment qui contient les services publics et une maison de charité destinée à recueillir des orphelines.

Voici un abrégé sommaire, d'après Humbracht, de la descendance des fils de notre héros :

Des trois fils nés du mariage de Frantz de Sickingen avec Hedwige de Flersheim,

SCHWEIKHARD l'aîné, (né en 1500, seigneur de Hohkœnigsbourg, gouverneur d'Alzen, etc., ✠ le 1er novembre 1562), eut de son épouse, Anne de Handschuchsheim, une fille, Barbe, mariée à Hartmuth de Kronberg, et un fils, Hans, qui mourut âgé de quelques mois.

HANS, le second, (seigneur d'Ebernbourg et de Landstuhl, bailli de Wolfstein, ✠ le 25 janvier 1547), mourut sans postérité.

FRANTZ-CONRAD, le dernier (né en 1511, seigneur de Hohembourg, grand-maréchal du Palatinat, chambellan de l'empereur, etc.), eut de sa première femme, Lucie d'Andlau (✠ 1547), huit enfants, dont cinq qui firent souche, et desquels résultèrent les lignes d'Odembach, Sickingen, Ebernbourg, Hohembourg, Landstuhl.

1° La ligne d'Odembach, issue de Georges-Wilhelm de Sickingen et de Barbe d'Hunolstein, eut des alliances avec les illustres familles de Dalberg, de Fleckenstein, de Turkheim, d'Hunolstein, de Leyen, d'Elz, de Hagen, etc. Elle se termina à la troisième génération en la personne de Louis-Adolphe de Sickingen, mort sans postérité ;

2° La ligne de Sickingen, issue de Frantz de Sickingen et de Anne-Marie de Venningen, est alliée aux Dalberg, aux Rudesheim, aux Metternich, aux Greiffenklau, etc. Elle existait encore en 1807. Le comte de Sickingen figure dans l'almanach de Gotha de cette année comme ayant été indemnisé de la perte de ses droits souverains sur le comté de Sickingen, d'une population évaluée à mille âmes. Je crois que c'est lui qui mourut pauvrement en 1837, et qui fut le dernier de sa race ;

3° La ligne d'Ebernbourg, issue de Jean-Schweikard de Sickingen et de Beatrix de Lutzelbourg, semble se terminer à la troisième génération, malgré l'étonnante fécondité de l'union de Frantz-Friedrich et de Marie-Anastasie de Enschringen (1680), qui avait produit quinze enfants ;

4° La ligne d'Hohembourg, issue de Friedrich de Sickingen et de Anna de Landeck, se réduit à la cinquième génération, malgré le nombre de treize enfants nés à Frantz-Ferdinand à la troisième, à une seule tête, Frantz-Eusèbe, qui fait souche de nouveau et dont les descendants sont, je le crois, ceux qui habitèrent jusqu'à nos jours le château de Landstuhl ;

5° La ligne de Landstuhl, issue de Reinhard de Sickingen et de Catherine de Saulheim, s'éteint à la seconde génération par la mort successive des cinq enfants de Jean-Casimir et de Barbe de Westerstetten, son épouse.

Quant à Frantz, il n'avait pas obtenu plus tôt que ses fils la réparation qui lui était due comme à eux. Pendant vingt ans il avait continué à reposer sans honneur sous une pierre où son nom n'était pas même inscrit. Mais à peine ses enfants furent-ils rentrés en possession de ses biens qu'ils regardèrent comme leur premier devoir d'honorer la mémoire de leur père par un monument funéraire convenable à son rang et à l'éclat de sa vie. Un tombeau fut élevé sur ses restes, et une statue de pierre, de grandeur plus que naturelle, le représenta debout dans son armure, sur la table du mausolée. A ses pieds, dit la tradition, un enfant tenant à la main une grosse boule cherchait à la faire passer à travers un anneau d'une moindre ouverture, image de ces insurmontables obstacles devant lesquels échouèrent son courage et sa volonté, toujours plus grands que sa fortune. Ce tombeau resta dans cet état, entouré du respect et de la curiosité publics, jusqu'aux guerres de la Révolution qui eurent ce pays pour théâtre. Un soldat, faut-il dire qu'il était Français? passait devant Landstuhl avec le corps d'armée auquel il appartenait. Imbu des principes de haine à l'aristocratie, qui n'étaient alors que trop répandus dans le peuple, il vit ce tombeau de tournure chevaleresque, et pensa faire acte de bon républicain en détruisant un de ces monuments construits par le « fanatisme et l'orgueil. » Il tira son sabre, et frappant à coups redoublés, fit voler en éclats la tête du che-



TOMBEAU DE FRANTZ DE SICKINGEN
dans l'église de Landstuhl.

valier. Fallait-il donc, puisqu'il était réservé à ce héros infortuné de ne pas être respecté même dans son tombeau, fallait-il que ce fût un soldat, et un soldat de la liberté, qui lui fît ce dernier outrage !

Une épitaphe allemande, très-simple et fort exacte, était encastrée dans le mur, au-dessus du tombeau[1]. Un poète du temps lui avait ajouté un double distique latin gravé au-dessous d'elle.

Voici la traduction de tous deux :

ICI REPOSE LE NOBLE ET TRÈS-HONORABLE FRANCISCUS DE SICKINGEN, QUI, DANS LE TEMPS DE SA VIE, FUT CONSEILLER, CHAMBELLAN ET CAPITAINE DE L'EMPEREUR CHARLES-QUINT, ET QUI, AU SIÉGE DE SON CHATEAU DE NANSTEIN AYANT ÉTÉ BLESSÉ MORTELLEMENT PAR UN COUP DE CANON, SORTIT LE JEUDI SUIVANT, 7 MAI DE L'AN MDXXIII, A MIDI, CHRÉTIENNEMENT ET HEUREUSEMENT EN DIEU, DE CE MONDE.

---

[1] La statue du chevalier, privée de la tête et des deux pieds, mais du reste dans un magnifique état de conservation, existe encore à Landstuhl, dans une petite salle voûtée située à gauche de la porte d'entrée de l'église paroissiale. Cette église, rebâtie vers 1760, par les descendants du chevalier, dans le style de leur époque, n'a plus que cette salle qui soit d'architecture gothique. L'épitaphe a été encastrée dans la muraille derrière le maître-autel. Les restes de Frantz n'ont pas quitté le caveau funéraire où ils avaient été déposés. Cinq de ses descendants y reposent auprès de lui. Dans les premières années de ce siècle, l'église ayant reçu un nouveau dallage, ce caveau fut ouvert et plusieurs personnes y descendirent pour en visiter les funèbres habitants. Une dame âgée, qui m'a donné ces détails, nièce du respectable curé qui administrait alors la paroisse de Landstuhl, M. l'abbé Mick, du diocèse de Metz, m'a assuré avoir contemplé les restes de Frantz ; c'est-à-dire quelques ossements dans une armure rongée par la rouille, les mains croisées sur le corps.

L'église de Landstuhl est toute pleine des traces des Sickingen, comme le pays est rempli de leur souvenir. Le banc d'œuvre seigneurial, surmonté de la couronne comtale et de leurs armoiries, sert aujourd'hui de siége aux chantres de la paroisse. La statue de Frantz était entourée d'un portique monumental du goût le plus élégant, dont il reste de nombreux débris. Ses alliances, au nombre de quatorze, y figuraient par leurs écussons sculptés sur les pilastres, et un fronton arrondi, surmonté d'un enfant en larmes et orné de signes héraldiques, s'élevait au-dessus de lui. La plupart de ses débris ont été recueillis soigneusement et rien ne serait plus facile que la restauration de ce monument si intéressant à tous les titres.



TOMBEAU DE FRANTZ DE SICKINGEN
dans l'église de Landstuhl.

HIE LIGT DER EDEL VND ERENVEST
FRANCISCVS VON SICKINGEN DER IN
ZEIT SEINS LEBENS KAISER KAROLEN
DES FVNFFTEN RATHE CAMERER VND
HAVPTMAN ec. GEWESEN VND IN
BELEGERVNG SEINES SCHLOSS
NANSTAIN DVRCH DAS GESCH
ITZ TODTLICH VERWVNDET
VOLLENDS VFF DONERSTAG DEN
SIEBENDEN MAY ANNO MDXXIII
VMB MITAG IN GOTT CHRIST
LICH VND DESER WELT SE
LICH VERSHIDTEN ✝ R.I.P. ✝

Épitaphe

de FRANTZ de SICKINGEN

en l'Eglise de Landstuhl.

Dans ce tombeau est renfermé le généreux chevalier Frantz.
Il jouit sans fin des biens éternels,
A l'abri de toute insulte, n'étant plus craint de personne.
Il aimera désormais la paix pour toujours [1].
— Amen. —

Frantz de Sickingen a été de son temps l'objet de bien pompeux panégyriques et de bien violentes diatribes. Ses belles qualités ont été louées comme elles le méritaient, et les inspirations funestes, qui se sont pendant toute sa vie mêlées aux grandes choses qu'il a faites, ont trouvé d'amers et impitoyables censeurs. L'union qui est restée de son nom avec celui de Hutten, dans les annales du protestantisme, lui a laissé la réputation d'hérésiarque, sans que sa mort catholique ait pu complètement en laver sa mémoire. Les princes dont il avait menacé le pouvoir en ont fait non sans raison le type des chefs de la révolution armée et brutale, de celle qui ne renverse les puissants de leur trône que pour s'y asseoir à leur place. Mais le sentiment public est resté impartial pour le juger au point de vue de ces principes chevaleresques dont il a été l'une des dernières incarnations. Sous ce rapport, avec ses procédés de justice sommaire et ses jugements dont l'épée seule est l'arbitre, on peut dire que le moyen-âge a fini en lui. Enfin, sa vie brillante et sa mort tragique en ont fait, après trois siècles, un personnage légendaire, presque passé dans le monde de l'idéal, et qu'on serait tenté de faire figurer dans de nouvelles histoires des chevaliers d'une autre Table-Ronde.

Parmi les ouvrages consacrés à Frantz, [2] soit pour glori-

[1] Hâc generosus Eques Franciscus clauditur urnâ
Æternis fruitur sed sine fine bonis,
Tutus ab insultâ, nulli metuendus et certe (*sic*)
Nunc in perpetuum pacis amator erit.

[2] Le dernier chapitre de l'ouvrage de M. Munch contient sur ce sujet les détails les plus complets.

tier, soit pour abaisser sa mémoire, les plus remarquables sont: le grand poëme en vers latins composé par Bartholomeus Latomus, d'Arlon, sur le *siége de Trèves et la mort du chevalier;* œuvre remarquable par la beauté des vers, la pureté du style et le mouvement de la composition, qui, faite en l'honneur de Trèves et en haine de son ennemi, finit par devenir presqu'un panégyrique de ce dernier. — Un « *Dialogue entre Frantz de Sickingen, saint Pierre et saint Georges, devant les portes du ciel;* » ouvrage en prose du seizième siècle, qui contient sous une forme très-piquante et très-spirituelle des considérations assez profondes sur l'état de la société allemande à cette époque; le tout à la plus grande gloire de Frantz (publié dans les *Curiosités littéraires* de Weymar.) — Un « *Panégyrique* (en vers latins) *des illustres chevaliers Ulrich de Hutten et Frantz de Sickingen, défenseurs de la liberté de l'Allemagne et du monde entier.* » Eloge passionné et inspiré par un sentiment protestant très-prononcé de tout ce qui a aidé la Réforme à se développer. (Tiré de *la Forêt* d'Asclepius Barbatus). — Enfin une histoire populaire de Frantz de Sickingen, espèce de petit livre d'instruction primaire dans lequel la vie du chevalier est racontée dans le sens le plus protestant. On m'a dit à Strasbourg qu'au siècle dernier on apprenait aux enfants à lire dans cet ouvrage que je regrette de n'avoir pas pu me procurer.

Pour terminer cette trop longue étude, j'emprunterai quelques lignes à un ouvrage qui se publie en ce moment à Darmstatt, sous le titre de *le Rhin et ses bords* [1]. Elles disent assez dans leur éloquente simplicité ce que peut devenir une puissante maison sous le souffle des événements de ce monde, et contiennent une leçon à laquelle la philosophie peut se dispenser d'apporter ses développements.

---

[1] *Le Rhin et ses bords*, par Henninger. Deuxième partie, p. 283.

« C'est sous les ruines de *Sauerbourg*, dans le modeste cimetière du petit village de *Sauerthal*, que repose le *dernier Sickingen*. Ce comte de l'empire, nommé François comme son grand aïeul, et le dernier rejeton de sa famille, termina sa vie en 1836, dans la ferme du Sauerbourg. Il fut transporté sur un chariot traîné par des bœufs, et fut enseveli sans aucune cérémonie, en face du château de ses pères. Cependant, neuf ans plus tard on fut surpris de trouver sur son tombeau un monument simple à la vérité, mais de fort bon goût. Il n'y a que peu de temps que l'on en a découvert le fondateur, qui est le docteur Rossel, savant bien connu par ses recherches sur les antiquités du duché de Nassau. Ce monument porte les armoiries des Sickingen et une inscription qui, quoique laconique, en dit assez. La face principale porte en lettres d'or:

Ici repose en Dieu François de Sickingen,
Comte de l'Empire,
le dernier de sa famille.

Au-dessous est écrit:

Un ami de l'histoire nationale.

Le côté opposé porte en caractères noirs:

Il mourut dans la misère.



TABLE

DES CHAPITRES.

